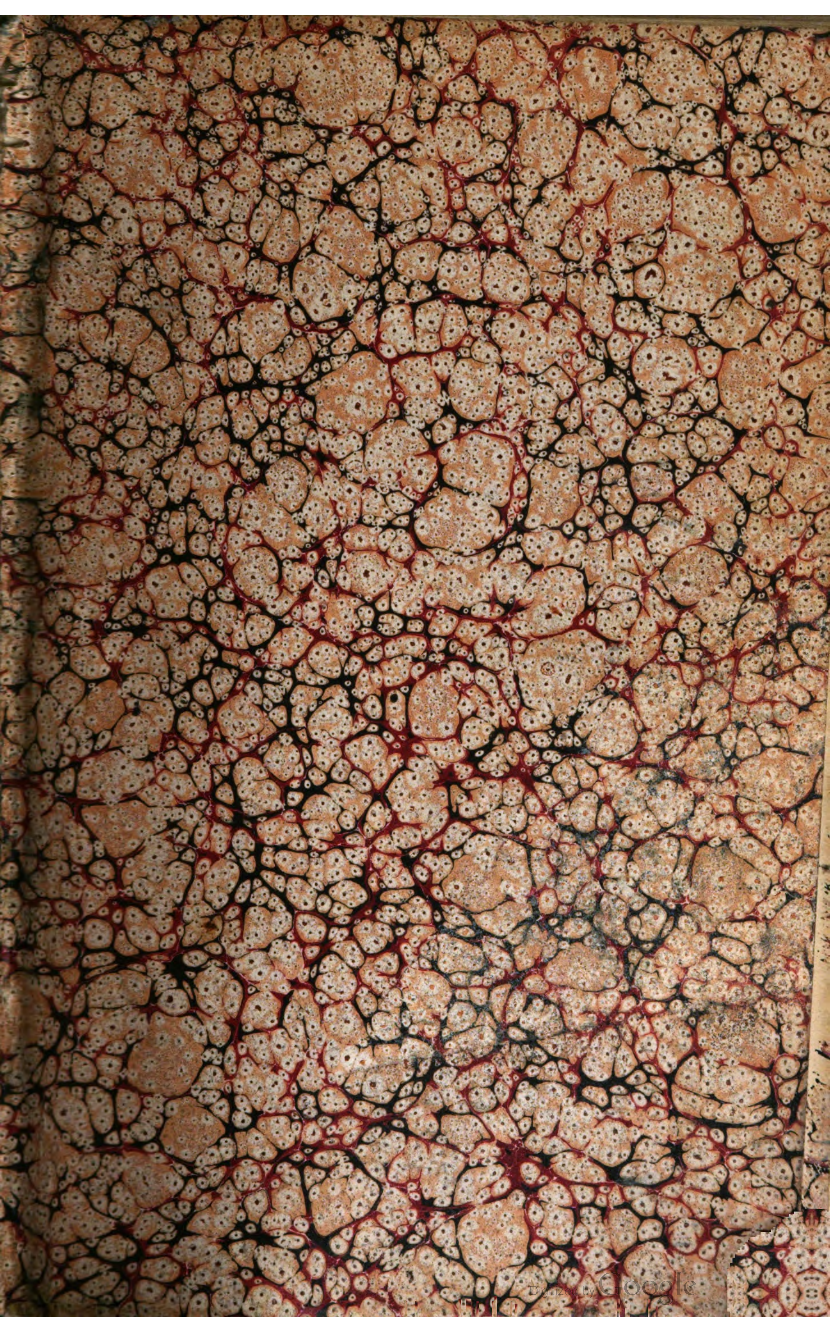



BIB. DOM.
AL S. J.



LES FRANCS-TIREURS

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.

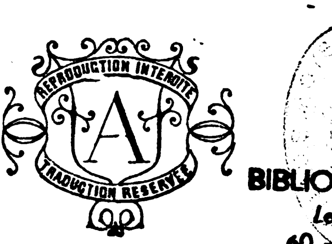
LES

FRANCS-TIREURS

PAR

GUSTAVE AIMARD

SIXIÈME ÉDITION.



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX.

MDCCCLXVI

LES FRANCS TIREURS

I

FRAY ANTONIO.

Tous les coureurs des bois ont remarqué, à propos des immenses forêts vierges qui couvrent encore une étendue considérable du sol du Nouveau-Monde, que pour quiconque essaye à pénétrer dans une de ces mystérieuses retraites que la main de l'homme n'a pas encore déformées et qui conservent intact le sublime cachet que leur a imprimé la Divinité, les premiers pas offrent des difficultés presque insurmontables qui vont bientôt en s'aplanissant de plus en plus, et après un peu de temps finissent par disparaître presque entièrement, comme si la nature avait voulu défendre d'une ceinture de ronces et d'épines l'ombre mystérieuse de ces bois centenaires où s'accomplissent ses plus secrets arcanes.

Maintes fois, pendant nos courses vagabondes en Amérique, nous avons été à même d'apprécier la justesse de l'observation que nous faisons en ce moment; cette singulière disposition des forêts,

ceintes, pour ainsi dire, d'un rempart de plantes parasites enchevêtrées les unes dans les autres, et poussant dans toutes les directions leurs jets avec une force de sève incroyable, nous semblait un problème dont la solution devait offrir un certain intérêt à divers points de vue, et surtout à celui de la science.

Il est évident pour nous que la circulation de l'air favorise le développement de la végétation.

L'air qui circule librement autour d'une grande étendue de terrain couverte de grands arbres, poussé par les diverses brises qui agitent l'atmosphère, pénètre jusqu'à une certaine profondeur dans le massif d'arbres qu'il entoure, et conséquemment donne aliment à toutes les broussailles parasites que la végétation lui présente. Mais arrivé à une certaine profondeur sous le couvert, l'air, moins souvent renouvelé, ne fournit plus d'acide carbonique à tous les germes qui couvrent le sol et qui alors, faute de cet aliment, dépérissent et finissent par mourir.

Ceci est tellement vrai, que les accidents de terrain qui permettent à l'air dans certains lieux une circulation plus active, tels que le lit d'un torrent ou une gorge entre deux éminences dont l'entrée se présente ouverte aux vents régnants, favorisent le développement d'une végétation plus active que dans des espaces plats.

Il est plus que probable que fray Antonio (1) ne faisait aucune des réflexions par lesquelles nous com-

(1) Voir les *Rodeurs de frontières*, 1 vol. in-12. Amyot, éditeur, rue de la Paix, 8, à Paris.

mençons ce chapitre, tandis qu'il se glissait discrètement et silencieusement à travers les arbres, laissant l'homme qui l'avait secouru et probablement lui avait sauvé la vie se débattre comme il le pourrait avec la nuée de Peaux-Rouges qui l'assaillaient, et contre lesquels il aurait sans doute grand'peine à se défendre.

Fray Antonio n'était pas un lâche, loin de là : en plusieurs circonstances critiques il avait fait preuve d'une véritable bravoure; mais c'était un homme auquel l'existence qu'il menait offrait d'énormes avantages et d'incalculables douceurs; la vie lui paraissait bonne, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour la passer joyeuse et exempte de soucis; aussi, par respect pour lui-même, était-il d'une prudence extrême, ne faisant face au danger que lorsqu'il le fallait absolument, mais alors, comme tous les hommes poussés à bout, il devenait terrible et réellement redoutable à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, avaient provoqué chez lui cette explosion de colère.

Au Mexique, et généralement dans toute l'Amérique espagnole, le clergé ne se recrutant que dans la classe pauvre de la population, n'est composé que d'hommes d'une ignorance crasse, et pour la plupart d'une moralité plus que douteuse. Les ordres religieux, qui forment près d'un tiers de la population, vivant presque indépendants de toute sujétion et de tout contrôle, reçoivent dans leur sein des gens de toutes sortes, pour lesquels l'habit religieux qu'ils endossent est un manteau à l'abri duquel ils se livrent en toute liberté à leurs vices, dont les plus mignons sont, sans contredit, la paresse, la luxure et l'ivrognerie.

Jouissant d'un grand crédit auprès de la population indienne civilisée, et fort respectés par elle, les moines abusent effrontément de cette auréole de sainteté qui les entoure pour rançonner à outrance ces pauvres gens sous les plus légers prétextes.

Du reste, le dévergondage et la démoralisation sont arrivés à un tel point dans ces malheureuses contrées vieilles et décrépites sans avoir été jeunes, que la conduite des moines, toute choquante qu'elle paraisse aux yeux d'un Européen, n'a rien que de fort ordinaire pour les gens qui les entourent et n'attire nullement l'attention sur eux.

Loin de nous la pensée de donner à supposer que parmi le clergé mexicain, et même parmi les moines si décriés, il ne se trouve pas des hommes dignes de l'habit qu'ils portent et convaincus de la sainteté de leur ministère; il y en a, beaucoup même, nous en avons connu; malheureusement ils forment une minorité tellement infime, qu'ils doivent être considérés comme l'exception.

Fray Antonio n'était sans doute ni meilleur ni plus mauvais que les autres moines dont il portait l'habit, mais malheureusement pour lui, depuis quelque temps la fatalité semblait s'être plu à s'acharner sur lui et à le mêler, malgré sa ferme volonté, à des événements, non-seulement en dehors de son caractère, mais encore de ses habitudes, et à l'entraîner dans une foule de tribulations plus désagréables les unes que les autres, qui commençaient à lui faire paraître bien amère cette vie que jusque-là il avait trouvée si douce.

L'atroce mystification dont John Davis avait

rendu le pauvre moine victime, avait surtout répandu une teinte de tristesse plus sombre sur son esprit jadis si gai; un morne découragement s'était emparé de lui, et ce n'était que d'un pas lourd et incertain qu'il fuyait à travers la forêt, bien que, excité par les bruits du combat qui arrivaient encore à son oreille, il se hâtât de s'éloigner, de crainte, si les Peaux-Rouges étaient vainqueurs, de tomber entre leurs mains.

La nuit surprit le pauvre fray Antonio quand il n'avait pas encore atteint la lisière de cette forêt, qui lui semblait interminable.

Peu industrieux de sa nature et pas du tout habitué à la vie du désert, le moine se trouva fort embarrassé quand il vit le soleil disparaître à l'horizon, dans des flots de pourpre et d'or, et les ténèbres couvrir presque instantanément la terre.

Sans armes, sans moyen de faire du feu, à demi mort de faim et d'inquiétude, le moine jeta autour de lui un long regard de désespoir et se laissa aller sur le sol en poussant un sourd gémissement.

Il ne savait littéralement à quel saint se vouer.

Cependant, au bout de quelques instants, l'instinct de la conservation personnelle prit le dessus sur le découragement, et le moine, dont les dents claquaient de terreur en entendant résonner dans les profondeurs de la forêt les rauquements lugubres des fauves, qui commençaient à s'éveiller et saluaient à leur manière le retour désiré de l'ombre, se releva avec une énergie fébrile, et en proie à cette surexcitation nerveuse que donne la crainte poussée à un certain degré, il résolut de profiter

des lueurs fugitives qui perçaient le couvert pour s'assurer un abri pour la nuit.

En face de lui s'élevait un majestueux chêne-acajou, dont les branches entrelacées et l'épais feuillage semblaient lui offrir une retraite sûre contre les attaques probables des hôtes sombres de la forêt.

Certes, dans toute autre circonstance que dans celle où il se trouvait, la seule pensée d'escalader cet arbre immense aurait paru au moine le comble de la folie et de l'aberration mentale, à cause de sa puissante rotondité, d'abord, puis de sa maladresse, dont il avait l'intime conviction.

Mais le moment était critique, à chaque instant la situation se faisait plus dangereuse, les hurlements se rapprochaient d'une façon inquiétante, il n'y avait pas à hésiter : fray Antonio n'hésita pas.

Après avoir tourné deux ou trois fois autour de l'arbre, afin de chercher l'endroit qui lui offrirait le plus de facilité pour son ascension, il poussa un soupir, il embrassa le tronc énorme et raboteux des bras et des genoux, et commença péniblement sa tentative d'escalade.

Mais ce n'était pas chose facile, surtout pour un moine pansu, que de se hisser sur ce chêne ; fray Antonio s'en aperçut bientôt à ses dépens, car chaque fois qu'après des efforts inouïs il parvenait à s'élever à quelques pouces du sol, soudain les forces lui manquaient, il dégringolait en bas et roulait sur la terre, les habits déchirés et les mains ensanglantées.

Dix fois peut-être il avait déjà renouvelé ses efforts, avec cette persévérance que donne le déses-

poir, sans les voir couronnés de succès; la sueur ruisselait sur son visage, sa poitrine haletait, il était dans un état à faire pitié, même à son ennemi le plus acharné.

— Jamais je ne parviendrai à monter là, murmurait-il avec tristesse, et si je reste ici, je suis un homme perdu, car avant une heure je serai infailliblement dévoré par un tigre quelconque en quête de son souper.

Cette dernière réflexion, d'une vérité incontestable, rendit une nouvelle ardeur au moine qui résolut de faire une nouvelle et suprême tentative.

Mais, cette fois, il voulut prendre toutes ses précautions ; en conséquence, il se mit à ramasser le bois mort épars autour de lui et à l'empiler au pied de l'arbre, de façon à se former un marchepied assez élevé pour lui permettre d'atteindre, sans trop de peine, une branche assez basse sur laquelle, à la rigueur, en ayant le soin de demeurer éveillé, il pouvait espérer de passer la nuit assez tranquillement et sans crainte d'être dévoré, alternative pour laquelle le digne moine n'avait pas la moindre vocation.

Bientôt, grâce à la vivacité avec laquelle il avait procédé, fray Antonio vit un amas considérable de bois empilé au pied de l'arbre.

Un sourire de satisfaction éclaira sa large face, et il respira en essuyant la sueur qui inondait son visage.

— Cette fois, murmura-t-il en calculant d'un coup d'œil l'espace qu'il avait à parcourir, si je ne réussis pas je serai bien maladroit.

Cependant les dernières lueurs du soir, si utiles

au moine, avaient complétement disparu ; l'absence des étoiles, qui ne se montraient pas encore, laissait dans le ciel une profonde obscurité, plus profonde encore sous le couvert ; tout commençait à s'effacer pour ne plus laisser distinguer çà et là, à une courte distance, que quelques touffes d'arbres dessinant leurs masses plus sombres dans la nuit, ou quelques flaques d'eau formées par le dernier orage, qui semaient la forêt de taches plus pâles. La brise du soir s'était levée, et on l'entendait frissonner à travers les feuilles avec des plaintes mélancoliques et lugubres.

Les hôtes redoutables du désert avaient abandonné leurs mystérieux repaires, ils faisaient craquer les branches mortes en s'avançant à pas pressés, au milieu d'un concert assourdissant de mugissements félins.

Le moine n'avait pas un instant à perdre s'il ne voulait être assailli de tous les côtés à la fois par les bêtes fauves, qu'un long jeûne rendait plus redoutables encore.

Après avoir jeté un regard investigateur autour de lui, afin de s'assurer que nul pressant danger ne le menaçait, le moine fit dévotement le signe de la croix, se recommanda à Dieu avec une ferveur plus sincère que certes il ne l'avait fait jusqu'alors, et, prenant brusquement son parti, il se mit résolument en devoir d'escalader l'amas de bois qu'il avait réuni au pied de l'arbre afin de lui servir de marchepied.

Après quelques tentatives infructueuses, il parvint enfin à monter sur le sommet de ce monticule factice.

Alors il s'arrêta un instant afin de reprendre haleine ; du reste, grâce à son ingénieuse idée, fray Antonio se trouvait déjà à près de dix pieds de terre. Il est vrai qu'un animal quelconque aurait facilement renversé cet obstacle ; mais malgré cela, ce commencement de réussite ranima le courage du moine, d'autant plus qu'en levant les yeux il aperçut, à une faible distance au-dessus de lui, la bienheureuse branche vers laquelle depuis si longtemps il tendait vainement les bras.

— Allons, dit-il d'un ton d'espoir.

Il embrassa de nouveau l'arbre et recommença sa pénible escalade. Soit hasard, soit adresse, après des efforts immenses le père Antonio parvint enfin à saisir la branche avec les deux mains et à s'y cramponner de toutes ses forces.

Le reste n'était plus rien. Le moine rassembla par un suprême effort toute la vigueur que lui avaient laissée ses précédents essais, et s'élançant et s'élevant à la force des bras, il essaya de se mettre à califourchon sur la branche. Déjà, grâce à son énergique persistance, sa tête et ses épaules étaient parvenues à dépasser la branche, lorsque tout à coup il sentit une main ou une griffe se crisper sur sa jambe droite et la lui serrer comme dans un étau.

Un frisson de terreur agita le corps du moine ; son sang se figea dans ses veines ; une sueur glacée perla à ses tempes et ses dents claquèrent à se briser.

— Miséricorde ! s'écria-t-il d'une voix étranglée, je suis mort. Jésus, Maria, ayez pitié de moi !

Ses forces paralysées par la terreur l'abandonnèrent ; ses mains lâchèrent la branche protectrice et il tomba comme une masse au bas de l'arbre.

Heureusement pour fray Antonio, le soin qu'il avait pris d'entasser du bois amortit en grande partie sa chute, qui sans cela aurait probablement été mortelle ; mais le saisissement qu'il avait éprouvé avait été tellement fort qu'il perdit complètement éonnaissance.

La syncope du moine fut longue ; lorsqu'il reprit connaissance et qu'il rouvrit les yeux, il jeta un regard effaré et se crut en proie à un horrible cauchemar.

Il n'avait pas bougé de place pour ainsi dire ; il se trouvait toujours auprès de l'arbre que pendant si longtemps il avait vainement essayé d'escalader, mais il était étendu auprès d'un immense brasier, sur lequel rôtissait la moitié d'un daim, et tout autour de lui, accroupis sur leurs talons, se trouvaient une vingtaine de Peaux-Rouges, qui fumaient silencieusement leurs calumets, tandis que leurs chevaux, entravés à quelques pas et prêts à être montés, broyaient leur provende à pleine bouche.

Fray Antonio avait plusieurs fois déjà vu des Indiens ; il avait même à plusieurs reprises été en relations assez suivies avec eux pour connaître un peu leurs habitudes.

Ceux-ci étaient revêtus de leur grand costume de guerre, et à leurs cheveux relevés ainsi qu'à leurs longues lances cannelées il était facile de les reconnaître pour des Indiens Apaches.

Le moine frisonna intérieurement. Les Apaches sont renommés pour leur cruauté et leur fourberie. Le pauvre fray Antonio était tombé de Charybde en Scylla ; il n'avait évité d'être dévoré par les bêtes

fauves que pour être probablement martyrisé par les Peaux-Rouges.

Triste perspective, et qui fournissait au malheureux moine une ample matière à des réflexions plus lugubres les unes que les autres, car maintes fois il avait entendu en frissonnant les récits des chasseurs, sur les tortures atroces que les Apaches se plaisent à infliger à leurs prisonniers avec une barbarie sans égale.

Cependant les Indiens continuaient à fumer silencieusement, ils ne semblaient pas s'être aperçu que leur captif eût recouvré sa connaissance.

De son côté, le moine avait hermétiquement fermé les yeux et s'étudiait à conserver la plus complète immobilité, afin de laisser le plus longtemps possible ses redoutables compagnons dans l'ignorance qu'il leur supposait, de l'état dans lequel il se trouvait.

Enfin, les Indiens cessèrent de fumer, et après avoir secoué la cendre de leurs calumets, les repassèrent à leur ceinture ; un Peau-Rouge ôta du feu la moitié de daim qui se trouvait cuite à point, la déposa sur des feuilles d'abanijo, devant ses compagnons, et chacun, s'armant de son couteau à scalper, se prépara à une vigoureuse attaque contre la venaison qui exhalait une odeur fort appétissante, surtout pour les narines d'un homme qui, pendant toute la journée qui venait de s'écouler, avait été condamné à un jeûne absolu.

En ce moment, le moine sentit une lourde main se poser pesamment sur sa poitrine, pendant qu'une voix lui disait, avec un accent guttural qui cependant n'avait rien de menaçant :

— Le père de la prière peut ouvrir les yeux maintenant, la venaison fume et sa part est coupée.

Le moine, reconnaissant que sa ruse était découverte et excité par le fumet savoureux du daim, prit son parti en brave, il ouvrit les yeux et se releva sur son séant.

— Och ! reprit l'homme qui avait déjà parlé, que mon père mange, il a assez dormi, et il doit avoir faim.

Le moine essaya de sourire, mais il ne put faire qu'une affreuse grimace, tant la frayeur le tenait à la gorge. Cependant comme il avait en réalité une faim canine, il suivit l'exemple que lui donnaient les Indiens, qui déjà avaient commencé leur repas, et il se mit à manger le morceau de venaison qu'on avait eu l'attention de poser devant lui.

Le repas ne fut pas long ; cependant il fut suffisant pour rendre un peu de courage au moine, et lui faire envisager sa position sous des apparences moins sombres qu'il ne l'avait vue d'abord.

Du reste, les façons des Apaches à son égard n'avaient rien d'hostile ; au contraire, ils étaient attentifs à lui servir ce dont il avait besoin, lui redonnant à manger dès qu'ils s'apercevaient qu'il n'avait plus rien devant lui ; ils avaient poussé même la galanterie jusqu'à lui faire boire quelques gorgées d'eau-de-vie, liqueur extrêmement précieuse et dont ils sont excessivement avares, même pour leur usage particulier, à cause de la difficulté qu'ils éprouvent à s'en procurer.

Lorsqu'il eut terminé son repas, le moine, presque complétement rassuré sur les manières amicales de ses hôtes, les voyant allumer leurs longs

calumets et se mettre en devoir de fumer, prit dans sa poche du tabac et une feuille de paille de maïs, et après avoir tourné un *pajillo* avec cette habileté que possèdent seuls les hommes de race espagnole, il savoura consciencieusement la fumée bleuâtre de son excellent tabac de la Havane, *costa abajo.*

Un assez long espace de temps s'écoula ainsi sans qu'une seule parole fut échangée entre les assistants.

Peu à peu les rangs des Peaux-Rouges s'éclaircissaient; les uns après les autres, à de courts intervalles, ils se roulaient dans leurs couvertures, s'étendaient les pieds au feu, et presque aussitôt ils s'endormaient.

Fray Antonio, accablé par les poignantes émotions de la journée et par les fatigues énormes qu'il avait éprouvées, aurait bien, s'il l'eût osé, imité les Indiens, car il sentait ses yeux se fermer malgré lui, et avait des peines inouies à lutter contre le sommeil qui le gagnait.

Enfin l'Indien qui, seul jusqu'à ce moment, lui avait adressé la parole, parut s'apercevoir de son état de somnolence et avoir pitié de lui.

Il se leva, alla prendre une couverture de cheval, et l'apportant au moine :

— Que mon père s'enveloppe dans cette fressada, lui dit-il en se servant du mauvais espagnol dont jusque-là il avait usé; les nuits sont froides, mon père a beaucoup de sommeil ; il dormira plus chaudement. Demain, un chef fumera avec mon père le calumet en conseil. Le Renard-Bleu désire avoir un entretien sérieux avec le chef de la prière des Visages-Pâles.

Fray Antonio accepta avec reconnaissance la couverture si gracieusement offerte par le chef, et, sans chercher à prolonger la conversation, il s'enveloppa avec soin et s'étendit auprès du brasier, de façon à absorber le plus possible de calorique.

Cependant les paroles de l'Indien ne laissèrent pas que de causer une certaine inquiétude au moine.

— Hum ! murmura-t-il à part lui, voilà le revers de la médaille. Qu'est-ce que ce païen peut avoir à me dire ? Il ne me demandera probablement pas le baptême ! Avec cela qu'il se nomme, à ce qu'il paraît, le Renard-Bleu, joli nom de sauvage ! Enfin, Dieu ne m'abandonnera pas ; demain il fera jour. Dormons.

Et sur cette consolante réflexion, le moine ferma les yeux ; deux minutes plus tard il dormait comme s'il n'eût jamais dû se réveiller.

Le Renard-Bleu, car c'était effectivement entre les mains de ce chef que le moine était si inopinément tombé, resta accroupi devant le feu pendant la nuit tout entière, plongé dans de sérieuses réflexions et veillant, seul de tous ses compagnons, sur la sûreté commune ; parfois ses regards se fixaient avec une expression étrange sur le moine, qui dormait à poings fermés et qui était loin sans doute de se douter en ce moment que le guerrier apache s'occupait si obstinément de lui.

Au lever du soleil, le Renard-Bleu veillait encore ; il était demeuré pendant toute la nuit sans changer de position et sans que le sommeil vînt un instant allourdir ses paupières.

II

DIPLOMATIE INDIENNE.

La nuit s'écoula calme et paisible. Au moment où le soleil paraissait à l'horizon, salué par le concert assourdissant des oiseaux cachés sous la feuillée, le Renard-Bleu, qui jusque-là était demeuré immobile, étendit le bras droit dans la direction du moine, couché auprès de lui, et le toucha légèrement avec la main.

Cet attouchement, tout léger qu'il fût, suffit cependant pour réveiller fray Antonio.

Il est des circonstances dans la vie où, bien que le corps repose, l'esprit cependant conserve toute sa finesse de perception et toute sa vigilance ; le moine se trouvait dans une de ces situations. La mansuétude dont les Apaches avaient, le soir précédent, fait preuve à son égard, était tellement extraordinaire et en dehors de leurs habitudes vis-à-vis des blancs, leurs ennemis acharnés, que le moine, malgré toute l'insouciance qui formait le fond de son caractère, avait compris que la conduite étrange des hommes entre les mains desquels il était tombé devait avoir des motifs bien puissants, et que, malgré les semblants d'amitié dont ils l'accablaient, il ferait bien de se tenir sur ses gardes, afin d'être prêt à faire tête à l'orage, de quelque côté qu'il vînt.

A la suite de ce raisonnement, tout en profitant des bonnes dispositions des Indiens, il avait sour-

noisement surveillé leurs mouvements, ne s'était laissé qu'avec circonspection aller au sommeil, et n'avait dormi que d'un œil ainsi qu'on a coutume de le dire vulgairement.

Il fut donc au premier signal prêt à répondre à l'appel du chef indien avec une vivacité qui amena un sourire équivoque sur les traits austères de celui-ci.

Les Peaux-Rouges sont naturellement physionomistes. Malgré la tranquillité que le moine affectait, le Renard-Bleu avait, à certains signes qui ne trompent jamais, deviné l'inquiétude secrète qui intérieurement le dévorait.

— Mon père a bien dormi? demanda l'Indien de sa voix rauque; le Wacondah l'aime, il a veillé sur son sommeil et a éloigné de ses songes Nyang le génie du mal.

— J'ai fort bien dormi, en effet, chef, et je vous remercie de la cordiale hospitalité qu'il vous a plu de m'offrir.

Un sourire plissa les lèvres de l'Indien. Il reprit :

— Mon père est un des chefs de la prière de son peuple, le dieu des Visages-Pâles est puissant, il protége ceux qui se vouent à son service.

Cette phrase n'avait pas besoin de réponse, le moine se contenta à tout hasard de s'incliner affirmativement.

Cependant son inquiétude croissait; sous les paroles doucereuses du chef, il lui semblait entendre les sourds miaulements du tigre se pourléchant avant de dévorer la proie qu'il tient haletante dans ses griffes puissantes.

Fray Antonio n'avait même pas la ressource de

feindre ne pas comprendre son redoutable interlocuteur, car, ainsi que nous l'avons fait observer déjà, le chef s'exprimait en mauvais espagnol, langue que toutes les tribus indiennes comprennent et que, malgré leur répugnance à s'en servir, ils emploient cependant dans leurs transactions avec les blancs.

La matinée était magnifique ; les arbres dont les feuilles étaient perlées de rosée, semblaient plus verts ; un léger brouillard imprégné des suaves senteurs matinales s'élevait de terre et était pompé par les rayons du soleil qui, d'instant en instant, se faisaient plus chauds.

Le camp tout entier était encore plongé dans le sommeil : seuls le chef et le moine étaient éveillés.

Après un instant de silence, le Renard-Bleu reprit la parole :

— Que mon père écoute, dit-il, un chef va parler : le Renard-Bleu est un sachem, sa langue n'est pas fourchue, les paroles que souffle sa poitrine sont inspirées par le Grand-Esprit.

— J'écoute, répondit fray Antonio,

— Le Renard-Bleu n'est pas un Apache, bien qu'il en porte le costume et qu'il guide sur le sentier de la guerre une de leurs plus puissantes tribus ; le Renard-Bleu est un Pawnée-Serpent, sa nation est aussi nombreuse que les grains de sable sur les bords du lac sans rivage. Il y a bien des lunes que le Renard-Bleu a quitté, sans retour, les territoires de chasse de sa nation pour devenir un fils d'adoption des Apaches, pourquoi le Renard-Bleu a-t-il agi ainsi ?

Le chef s'arrêta.

Le moine fut sur le point de répondre qu'il l'ignorait, et qu'il se souciait fort peu de l'apprendre, mais un instant de réflexion lui fit comprendre toute l'inconvenance d'une semblable réponse envers un homme aussi irritable que celui avec lequel il causait.

— Les frères du chef ont été ingrats envers lui, répondit-il avec un intérêt hypocrite, et le sachem les a abandonnés en secouant ses mocksens à l'entrée de leurs villages.

Le chef secoua négativement la tête.

— Non, répondit-il, les frères du Renard-Bleu l'aimaient, ils pleurent encore son absence, mais le chef était triste, un ami l'avait abandonné, et avec lui il avait emporté son cœur.

— Ah ! fit le moine qui ne comprenait pas du tout.

—Oui, reprit l'Indien, le Renard-Bleu ne pouvait supporter l'absence de son ami, il abandonna ses frères pour le suivre.

— C'est un beau dévouement, chef. Vous avez retrouvé cet ami sans doute.

— Longtemps le Renard l'a cherché sans parvenir à obtenir de ses nouvelles, enfin un jour il l'a revu.

— Bon, et maintenant vous êtes réunis ?

— Mon père ne comprend pas, dit sèchement l'Indien.

Le fait était strictement vrai, le moine ne comprenait absolument rien à ce qu'il plaisait à l'Indien de lui débiter, d'autant plus que ce récit obscur ne l'intéressait que fort médiocrement et que pendant que l'Apache parlait, il s'occupait de chercher dans son

esprit les raisons de cette confidence, ce qui faisait que la plupart des paroles prononcées par le chef frappaient son oreille, mais sans produire autre chose qu'un vain son, dont le sens n'arrivait pas jusqu'à son esprit; mais l'accent péremptoire avec lequel le Renard-Bleu lui adressa sa dernière question le réveilla pour ainsi dire brutalement, et, en le rappelant au sentiment de sa position présente, lui fit comprendre le danger de paraître ne pas s'intéresser à ce qu'on lui disait.

— Pardonnez-moi, chef, répondit-il vivement, je vous comprends parfaitement au contraire; mais je suis sujet à certaines absences complétement indépendantes de ma volonté dont je vous prie de ne pas vous formaliser, car je vous certifie qu'il n'y a nullement de ma faute.

— Bon, mon père est comme tous les chefs de la prière des Visages-Pâles, ses idées sont continuellement tournées vers le Wacondah.

— C'est cela, chef! s'écria le moine heureux de la façon dont son excuse était admise, continuez, je vous prie, votre récit; maintenant c'est fini, je suis tout oreilles.

— Ooah! mon père parcourt continuellement les praires des Visages-Pâles.

— En effet, les devoirs de mon ministère m'obligent à.....

Le Renard-Bleu l'interrompit vivement.

— Mon père connaît les chasseurs pâles de ces prairies.

— A peu-près tous.

— Très-bon; un de ces chasseurs est l'ami tant regretté par le Renard-Bleu.

— Ah bah ! fit le moine, qui donc ?

L'indien sembla ne pas entendre cette question et continua :

— Bien souvent le guerrier Peau-Rouge s'est trouvé par les hasards de la chasse amené à peu de distance de son ami, mais jamais assez près pour s'en faire reconnaître.

— C'est jouer de malheur.

— Le chef, voudrait voir son ami fumer, avec lui le calumet de l'amitié, assis au feu du conseil, en causant des anciens jours et de l'époque où tous deux, enfants de la même tribu, parcouraient les sentiers des territoires de chasse de la nation redoutée du sachem.

— Ce chasseur est donc un Indien ?

— Non, c'est un Visage-Pâle, mais si sa peau est blanche, le Grand-Esprit a mis un cœur indien dans sa poitrine.

— Mais pourquoi, si le chef sait où est son ami, ne va-t-il pas franchement le trouver ? Celui-ci serait probablement heureux de le revoir.

A cette insinuation à laquelle il était loin de s'attendre, les sourcils du chef se froncèrent et un nuage obscurcit pendant quelques instants son visage, mais le moine était trop peu observateur pour remarquer cette émotion : il avait fait cette question comme il en aurait fait une autre, sans aucune intention, simplement pour répondre et prouver ainsi au chef qu'il l'écoutait attentivement.

Au bout de quelques secondes, le Peau-Rouge reprit cette impassibilité dont les Indiens ne se dépouillent que fort rarement et lorsqu'ils sont complètement pris à l'improviste, et repartit :

— Le Renard-Bleu ne va pas au-devant de son ami, parce que celui-ci n'est pas seul et qu'il a autour de lui des ennemis du chef.

— C'est différent, je comprends que cela doive vous engager à la prudence.

— Bon, continua l'Indien avec un sourire sardonique, la sagesse parle par la bouche de mon père, c'est bien un chef de la prière, ses lèvres distillent le miel le plus pur.

Fray Antonio se rengorgea, son inquiétude commençait à se dissiper ; il entrevoyait vaguement que le Peau-Rouge voulait lui demander quelque chose, qu'il avait besoin de lui en un mot ; cette pensée lui rendait courage ; il voulut compléter l'effet qu'il croyait avoir produit sur l'esprit de son machiavélique interlocuteur.

— Ce que mon frère ne peut faire, je puis, moi, l'entreprendre, dit-il d'une voix insinuante.

L'Apache lui lança un regard perçant.

— Oach ! répondit-il, mon père sait-il donc où rencontrer l'ami du chef?

— Comment voulez-vous que je le sache, se récria le moine, vous ne m'avez pas encore dit son nom.

— C'est vrai, mon père est bon, il pardonnera ; il ne connaît pas encore le chasseur pâle?

— Je le connais peut-être ; mais, jusqu'à présent, j'ignore de qui le chef veut parler.

— Le Renard-Bleu est riche, il a de nombreux chevaux, il peut sous son totem rassembler cent guerriers et dix fois, vingt fois davantage, mon père veut-il servir le sachem, il sera reconnaissant.

— Je ne demande pas mieux que de vous être agréable, chef, si cela est en mon pouvoir, mais en-

core faut-il que vous m'expliquiez clairement ce que je dois faire, afin de ne pas commettre d'erreur.

— Bon, le sachem expliquera tout à son père.

— De cette façon, rien ne sera plus facile.

— Mon père le croit-il ainsi ?

— Ma foi, oui, je ne vois pas ce qui pourrait se jeter à la traverse.

— Alors, que mon père écoute attentivement.

— Parlez.

— Parmi tous les chasseurs pâles dont les mocksens foulent incessamment les herbes de la prairie dans tous les sens, il en est un plus brave, plus redouté que les autres ; les tigres et les jaguars fuient à son approche, et les guerriers indiens, eux-mêmes, appréhendent de se mesurer avec lui ; ce chasseur n'est pas un *Yori* (1) efféminé, le sang des *Gachupines* (2) ne coule pas dans ses veines ; il est fils d'une terre plus froide, et ses ancêtres ont longtemps combattu contre les Longs-Couteaux de l'Est.

— Bon, fit le moine, d'après ce que dit mon frère, je reconnais cet homme pour un Canadien.

— C'est ainsi, je crois, que l'on désigne la nation à laquelle appartient le chasseur pâle.

— Mais parmi tous les chasseurs que je connais il n'y en a qu'un seul qui soit canadien.

— Ooah ! fit le chef, un seul ?

— Oui ; son nom est Tranquille, je crois ; il est attaché à la hacienda del Mezquite.

— Ooah ! C'est de cet homme que le chef veut parler. Mon père le connaît ?

(1) et (2) Termes de mépris employés par les Indiens pour désigner les Hispano-Américains.

— Pas beaucoup, je dois l'avouer, mais cependant assez pour me hasarder à me présenter à lui.

— Fort bon.

— Cependant je vous préviens, chef, que cet homme, de même que tous ses pareils, mène une vie extrêmement vagabonde, étant tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre, si bien que je suis fort embarrassé pour savoir où le rencontrer.

—Oach ! que mon père ne s'inquiète pas de cela; le sachem le conduira au camp du tueur de tigres.

— Oh! alors, très-bien ; je me charge du reste.

— Que mon père garde dans son cœur les paroles du Renard-Bleu. Les guerriers s'éveillent, ils ne doivent rien savoir. Lorsque l'heure sera venue, le chef dira à mon père ce qu'il désire de lui.

— A votre aise, chef.

L'entretien en demeura là.

Les guerriers s'éveillaient en effet, et le camp, si tranquille quelques instants auparavant, avait maintenant l'aspect d'une ruche, lorsque les abeilles se préparent au lever du soleil à se mettre en quête de leur moisson quotidienne.

Sur un signe du chef, le *hachesto*, ou crieur public, monta sur un arbre renversé et de là, dominant la foule, il fit entendre un cri strident qu'il répéta deux fois.

A cet appel tous les guerriers, même ceux qui jusqu'à ce moment étaient demeurés étendus sur le sol, se hâtèrent de venir se ranger derrière le chef. Il se fit alors pendant quelques minutes un silence profond; tous les Indiens, les bras croisés sur la poitrine et le visage tourné vers le soleil levant, attendaient avec recueillement ce que le sachem allait faire.

Celui-ci prit une calebasse pleine d'eau que lui présenta le hachesto, et dans laquelle trempait une touffe d'absinthe. Alors élevant la voix, il aspergea les quatre points cardinaux en disant :

— Wacondah ! Wacondah! Esprit inconnu et tout puissant dont l'univers est le temple, maître de la vie de l'homme, protége tes enfants !

— Maître de la vie de l'homme protége tes enfants, répondirent en chœur les Apaches en s'inclinant avec respect.

— Créateur de la grande *Chemiin-Antou* (1) dont l'écaille supporte le monde, éloigne de nous Nyang, le génie du mal, livre-nous nos ennemis et donne-nous leurs chevelures, Wacondah ! Wacondah ! protége tes enfants !

— Wacondah ! Wacondah ! protége tes enfants ! reprirent les guerriers.

Le sachem s'inclina alors vers le soleil et jeta dans sa direction le contenu de la calebasse en disant :

— Et toi, astre sublime, représentant visible de l'invincible créateur tout puissant, continue à déverser ta vivifiante chaleur sur les territoires de chasse de tes fils rouges, et intercède pour eux auprès du maître de la vie ; que cette eau limpide que je t'offre te soit agréable ! Wacondah ! Wacondah ! protége tes enfants !

— Wacondah ! Wacondah ! protége tes enfants ! répétèrent les Apaches en s'agenouillant respectueusement, à l'exemple de leur chef.

Celui-ci prit alors une baguette médecine que lui remit le hachesto, et la brandit à plusieurs re-

(1) La tortue sacrée.

prises au-dessus de sa tête en s'écriant d'une voix forte :

— Nyang ! génie du mal, esprit révolté contre le maître de la vie, nous bravons et nous méprisons ton pouvoir, car le Wacondah nous protége !

Tous les assistants poussèrent un grand cri et se relevèrent.

La prière du matin était dite, les rites accomplis, chacun commença à vaquer à ses occupations journalières.

Fray Antonio avait assisté avec un étonnement extrême à cette sainte et touchante cérémonie, dont cependant les détails lui avaient échappé ; car les paroles prononcées par le chef l'avaient été dans le dialecte de sa nation, et par conséquent avaient été incompréhensibles pour le moine ; cependant il avait éprouvé une certaine joie en reconnaissant que ces hommes, qu'il considérait comme des barbares, n'étaient pas complètement dénués de bons sentiments et de croyances religieuses.

Les feux mourants du campement furent ravivés afin de préparer le repas du matin, tandis que des éclaireurs partaient dans toutes les directions, pour s'assurer que la route était libre et qu'il n'y avait nul ennemi aux aguets.

Le moine, complétement rassuré maintenant et commençant à se faire parfaitement à sa nouvelle position, mangea de bon appétit les vivres qu'on lui offrait, et ne fit aucune difficulté pour monter sur le cheval qu'on lui désigna lorsque le chef, dès que le repas fut terminé, eut donné le signal du départ.

Fray Antonio commençait à trouver que les sauvages, qu'on lui avait représentés sous de si sombres

couleurs, n'étaient pas aussi méchants qu'on le disait, qu'ils avaient beaucoup de bon, et il n'était pas loin de supposer qu'on les avait indignement calomniés à ses yeux.

En effet, leurs façons hospitalières ne s'étaient pas un instant démenties à son égard; au contraire, ils avaient semblé s'étudier à être avec lui d'une convenance parfaite.

Ils marchèrent ainsi pendant plusieurs heures à travers les sentiers tracés par les bêtes fauves, contraints, à cause du peu de largeur du chemin, de s'avancer en file indienne, c'est-à-dire les uns derrière les autres; seulement le moine remarqua l'affectation avec laquelle le chef se tenait toujours auprès de lui; mais, vu l'entretien qu'ils avaient eu ensemble le matin, cela ne l'inquiéta nullement.

Un peu avant midi, la troupe fit halte sur les bords d'une petite rivière dont les rives étaient ombragées de grands arbres, afin de laisser passer la plus forte chaleur du jour.

Le moine replet et pansu ne fut pas fâché de ce temps d'arrêt, qui lui permit de prendre un peu de repos en s'étendant à l'ombre.

Pendant la halte, le Renard-Bleu ne lui adressa pas la parole; le moine, de son côté, ne fit rien pour entamer la conversation, préférant de beaucoup faire la *siesta* à causer avec le chef.

Vers quatre heures du soir, la troupe remonta à cheval et repartit; mais cette fois, au lieu de marcher au pas, les guerriers s'élancèrent au galop.

Les Indiens ne connaissent, du reste, que ces deux allures; ils trouvent le trot absurde, et nous avouons être un peu de leur avis.

La course fut longue; le soleil était couché déjà depuis deux heures au moins, et les Apaches galopaient toujours,

Enfin, à un signe du chef, on fit halte.

Le Renard-Bleu s'approcha alors du moine, et le menant un peu à l'écart :

— Nous nous séparons ici, lui dit-il, il ne serait pas prudent aux Apaches d'aller plus loin; mon père continuera seul.

— Moi? fit le moine ébouriffé; vous plaisantez, chef, je préfère demeurer avec vous.

— Cela ne se peut pas, dit l'Indien d'un ton péremptoire.

— Où diable voulez-vous que j'aille à cette heure et par ces ténèbres?

— Que mon père regarde, reprit le chef en étendant le bras dans la direction du sud-ouest. Voit-il cette lueur rougeâtre qui s'élève à peine au-dessus de l'horizon?

Fray Antonio fixa attentivement ses regards dans la direction indiquée.

— Oui, dit-il au bout d'un instant, je la vois.

— Très-bon; cette lueur est produite par la flamme du feu d'un campement de Visages-Pâles.

— Ah!

— Mon père n'a qu'à laisser aller son cheval, il le guidera. Dans ce campement se trouve le tueur de tigres.

— Oh! oh! vous en êtes sûr?

— Oui; que mon père écoute : les Visages-Pâles recevront bien mon père.

— Je comprends : alors je dirai à Tranquille que

son ami le Renard-Bleu désire lui parler, je lui indiquerai où vous êtes, et...

— La pie est un oiseau bavard et sans cervelle qui jacasse comme une vieille femme, interrompit rudement le chef, mon père ne dira rien.

— Ah! fit le moine tout interloqué.

— Que mon père prenne garde de faire ce que je lui ordonne, s'il ne veut pas que sa chevelure sèche à la lance d'un chef.

Fray Antonio frissonna à cette menace.

— Je vous jure, chef, fit-il.

— Un homme ne jure pas, interrompit brutalement l'Indien; il dit oui ou non. Lorsque mon père sera dans le camp des Visages-Pâles, il ne parlera pas des Apaches; seulement, lorsque les chasseurs pâles dormiront, mon père sortira du camp, et il viendra avertir le Renard-Bleu.

— Mais où vous trouverai-je? demanda piteusement le moine, qui comprenait enfin qu'il était destiné à servir d'espion aux sauvages pour quelqu'une de leurs diaboliques machinations.

— Que mon père ne s'inquiète pas de cela, je saurai le trouver, moi.

— Bien.

— Mon père a compris?

— Oui.

— Il fera ce que désire le chef?

— Je le ferai.

— C'est bon. Si mon père est fidèle, le Renard-Bleu lui donnera plein une peau de bison de poudre d'or; sinon, qu'il ne croie pas échapper au chef : les Apaches sont rusés, la chevelure du chef de la prière ornera la lance d'un sachem, j'ai dit :

— Dois-je partir tout de suite?

— Oui.

— Vous n'avez pas d'autres ordres à me donner?

— Non.

— Alors, adieu.

— Mon père veut dire au revoir, fit l'Apache en ricanant.

Fray Antonio ne répondit pas, il poussa un profond soupir et s'éloigna dans la direction du feu.

Plus il approchait du campement, plus il lui paraissait difficile d'accomplir la sinistre mission dont le chef apache l'avait chargé; deux ou trois fois, la pensée de fuir traversa son esprit, mais où serait-il allé? et puis il était probable que les Indiens n'avaient en lui qu'une médiocre confiance et le surveillaient attentivement dans l'ombre.

Enfin le campement apparut aux yeux effarés du moine; il n'y avait plus à reculer, car les chasseurs l'avaient sans doute aperçu, il se décida à pousser en avant en murmurant avec désespoir :

— A la grâce de Dieu!

III

DANS LE PRÉCIPICE.

Le romancier a sur l'historien un incontestable avantage. N'étant pas obligé de s'astreindre aux vues d'ensemble et aux documents historiques, il s'appuie principalement sur la tradition et se plaît aux détails mêlés à la vie privée que dédaigne la froide et méticuleuse histoire, contrainte de ne consigner que les

grands événements, sans qu'il lui soit possible de descendre jusqu'aux causes souvent minimes qui les ont non-seulement préparés, mais encore fait éclore.

Souvent, après une longue route, le voyageur, fatigué des vastes horizons qui se déroulent incessamment devant lui, étourdi par l'air trop vif des hauteurs sur lesquelles il s'est constamment maintenu, abaisse les yeux vers les plaines, et son regard se repose avec un bien-être indéfinissable sur les modestes points de vue que d'abord il avait dédaignés. Ainsi le romancier s'arrête aux épisodes familiers du grand poëme et se prend à écouter les récits naïfs que lui font les anciens auteurs des scènes indiquées seulement par l'histoire, récits qui complètent l'aride et sévère narration des grandes guerres, et que les historiens n'osent rapporter.

Il est vrai que, dans ces récits, l'ignorance se montre presque toujours et la prévention bien souvent, mais on y trouve la vie; car si le peuple raconte inexactement ce qui a été, du moins il dit franchement ce qu'il a senti, ce qu'il a entendu et ce qu'il a vu, et les erreurs que parfois il commet sans le vouloir ne sont pas des mensonges, mais des vérités relatives qu'il est du devoir du romancier de classer et de remettre à leur place.

Nous avons visité à plusieurs reprises l'étroit défilé où les rôdeurs de frontières et les Mexicains se livrèrent le combat que nous avons rapporté dans notre précédent ouvrage (1). C'est penché sur le précipice, l'œil fixé sur l'abîme béant au-dessous de

(1) Voir les *Rodeurs de frontières*, 1 vol. in-12. Amyot, éditeur, rue de la Paix, 8. à Paris.

nous, que nous avons écouté le récit des étranges péripéties de cette lutte de géants, et si nous n'avions pas été aussi certain de la véracité du narrateur, nous aurions non-seulement révoqué en doute, mais encore complétement nié la possibilité de certains faits, rigoureusement vrais cependant, et dont nous devons maintenant entretenir le lecteur.

Les rôdeurs de frontières avaient vu avec un cri d'horreur les deux hommes enlacés comme deux serpents rouler ensemble dans le précipice; les lueurs de l'incendie, qui faute d'aliment commençait déjà à s'éteindre après avoir dévasté les crêtes des collines, jetaient par intervalles des reflets blafards sur cette scène à laquelle elles donnaient un aspect saisissant.

Le premier moment de stupeur passé, John Davis, maîtrisant avec peine l'émotion qui l'agitait, chercha à rendre à tous ces hommes atterrés par cette horrible catastrophe, sinon l'espoir du moins le courage.

John Davis jouissait, à juste titre, d'une grande réputation parmi les rôdeurs. Tous connaissaient l'amitié étroite qui liait l'Américain à leur chef; dans plusieurs circonstances sérieuses il avait fait preuve d'un sang-froid et d'une intelligence qui lui avaient attiré la considération et le respect de ces hommes; aussi répondirent-ils immédiatement à son appel en venant silencieusement se grouper autour de lui, car ils comprenaient instinctivement qu'entre eux tous un seul homme était digne de succéder au Jaguar et que cet homme était le Nord-Américain.

John Davis avait deviné les sentiments qui les agitaient, mais il n'en laissa rien paraître; son visage était pâle, sa physionomie sombre; il promena un

regard pensif sur tous ces hommes aux traits énergiques qui, appuyés sur leurs fusils, fixaient sur lui les yeux avec tristesse et semblaient tacitement reconnaître déjà l'autorité que probablement il allait se déléguer à soi-même.

Leur attente fut trompée, du moins provisoirement. Davis n'avait en ce moment nullement l'intention de se faire élire chef des rôdeurs de frontières, le sort de son malheureux ami l'absorbait seul, toute autre considération disparaissait pour lui devant celle-là.

— Caballeros, dit-il d'une voix profondément sentie, un horrible malheur nous a frappés. Dans de telles circonstances, il nous faut faire appel à tout notre courage et toute notre résignation, les femmes pleurent, les hommes se vengent. La mort du Jaguar est non-seulement une perte immense pour nous, mais encore pour la cause que nous avons juré de défendre, et à laquelle il a déjà donné de si grandes preuves de dévouement. Mais avant de pleurer un chef si digne à tous égards des regrets qu'il laissera parmi nous, il est un devoir que nous avons à accomplir, devoir qui, si nous le négligions, serait plus tard pour nous un cuisant remords.

— Parlez ! parlez ! John Davis, nous sommes prêts à accomplir tout ce que vous nous ordonnerez ! s'écrièrent les rôdeurs d'une seule voix.

— Je vous remercie, reprit l'Américain, de l'élan avec lequel vous m'avez répondu ; je ne puis croire qu'une intelligence aussi vaste, qu'un cœur aussi noble que celui de notre bien-aimé chef se soit ainsi éteint. Dieu n'aura pas voulu, j'en suis convaincu, briser ainsi l'espoir d'une cause pour laquelle, de-

puis si longtemps, nous luttons avec tant de dévouement et d'abnégation, Dieu aura fait un miracle en faveur de notre chef; nous le verrons reparaître parmi nous sain et sauf! Mais quoi qu'il arrive, si cette dernière espérance doit nous être enlevée, au moins nous n'aurons pas abandonné lâchement, sans avoir essayé de le sauver, celui qui vingt fois a bravé la mort pour chacun de nous. Quant à moi, je jure, par ce qu'il y a de plus sacré au monde, que je n'abandonnerai pas ce lieu sans m'être au préalable assuré, soit que le Jaguar est réellement mort, soit qu'il existe encore.

A ces paroles un frémissement d'assentiment parcourut les rangs des assistants.

John Davis continua :

— Qui sait, dit-il, si notre malheureux chef n'est pas étendu brisé, mais respirant encore, au fond de cet abîme maudit et s'il ne nous reproche pas un lâche abandon!

Les rôdeurs de frontières se récrièrent en protestant, avec les plus énergiques serments, qu'ils voulaient retrouver leur chef mort ou vif.

— Bien, mes amis! s'écria l'Américain, si malheureusement il est mort, eh bien! nous rendrons son corps à la terre et nous soustrairons ses restes, qui nous sont chers à tant de titres, aux insultes des bêtes fauves; mais, je vous le répète, un de ces pressentiments qui ne trompent jamais parce qu'ils viennent de Dieu, me dit qu'il vit encore.

— Le ciel vous entende, John Davis, s'écrièrent les rôdeurs, et qu'il nous rende notre chef.

— Je vais descendre dans le précipice, dit l'Américain, je sonderai ses plus secrets repaires, et avant

le lever du soleil nous saurons ce que nous devons craindre ou espérer.

Cette proposition de John Davis fut accueillie ainsi qu'elle devait l'être, c'est-à-dire avec des cris d'enthousiasme.

Lorsque l'émotion des assistants fut un peu calmée, l'Américain se prépara à exécuter son projet.

— Permettez-moi une observation, dit un vieux coureur des bois.

— Parlez, Ruperto, que voulez-vous? répondit Davis.

— L'endroit où nous nous trouvons m'est bien connu depuis longtemps, bien souvent j'y ai chassé le daim et l'antilope.

— Au fait, mon ami, au fait.

— Le fait, le voilà, John Davis, vous ferez ce que vous voudrez du renseignement que je vais vous donner : en faisant un crochet sur la droite après avoir marché pendant trois milles environ, on tourne les collines, et ce qui d'ici nous apparaît comme un précipice n'est plus qu'une plaine un peu encaissée il est vrai, mais qu'il est facile de traverser à cheval.

— Ah ! ah ! fit John d'un air pensif, et que concluez-vous de cela, Ruperto?

— Je conclus, sauf respect, que peut-être vaudrait-il mieux monter à cheval et tourner les collines.

— Oui, oui, cette idée est bonne, nous en profiterons; prenez vingt hommes avec vous, Ruperto, montez à cheval et rendez-vous en toute hâte dans la plaine dont vous parlez, nous ne devons négliger aucune chance; le reste de la troupe demeurera ici

afin de surveiller les environs, tandis que j'effectuerai la descente de la barranca.

— Vous tenez donc à votre idée?

— Plus que jamais.

— A votre aise, John Davis, à votre aise, bien que vous risquiez de vous rompre les os par une nuit aussi noire.

— A la grâce de Dieu! J'espère qu'il me protégera.

— Je l'espère aussi pour vous, mais je pars : bonne chance!

— Merci, vous de même.

Le vieux Ruperto s'éloigna alors, suivi d'une vingtaine de rôdeurs qui s'étaient spontanément offerts pour l'accompagner, et il ne tarda pas à disparaître dans l'obscurité.

La descente que se préparait à tenter John Davis n'était rien moins que facile. L'Américain était un trop expérimenté coureur des bois pour ne pas le savoir, aussi prit-il toutes ses précautions en conséquence.

Il passa à sa ceinture, à côté de son couteau, une large et forte hache, se fit lier par le milieu du corps avec une *reata* à laquelle les rôdeurs en avaient attaché plusieurs autres afin de l'allonger, et dont trois hommes, solidement arc-boutés sur le sol, saisirent l'extrémité qu'ils tournèrent d'abord autour du tronc d'un arbre, afin de pouvoir la laisser glisser sans secousses, suivant que le désirerait l'Américain.

Comme dernière précaution, celui-ci alluma une branche de bois d'*ocote* qui devait lui servir à se guider pendant sa descente périlleuse, car la voûte

du ciel était complétement noire, ce qui rendait les ténèbres tellement épaisses qu'à deux pas il était impossible de rien distinguer.

Ses dernières mesures prises avec ce sang-froid qui distingue les hommes de sa race, le Nord-Américain serra les mains tendues vers lui, essaya encore, par quelques paroles chaleureuses, de rendre l'espoir à ses compagnons, et, s'agenouillant sur la lèvre du gouffre, il commença à descendre lentement.

On ne peut s'imaginer combien les sites et même les moindres objets changent d'aspect, suivant la lueur qui les éclaire : tel paysage qui, vu aux rayons du soleil, à un aspect riant et calme, prend, éclairé par la clarté rougeâtre des torches, une apparence fantastique et mystérieuse qui inspire la crainte et le respect à l'homme le plus résolu.

Certes, John Davis était d'une bravoure à toute épreuve, sa vie n'avait été qu'une lutte continuelle dans laquelle il n'avait triomphé qu'à force de volonté et d'énergie ; cependant, lorsqu'il commença à descendre dans la barranca, il se sentit froid au cœur et ne put réprimer un léger frémissement de terreur qui, comme une étincelle électrique, parcourut tous ses membres, mais il se raidit contre cette émotion qui n'est autre chose que cet instinct de conservation que Dieu a caché au fond du cœur de tous les hommes, les plus braves comme les plus lâches, et il continua à descendre.

Bien qu'il fût, ainsi que nous l'avons dit, attaché par le milieu du corps, cependant ce n'était pas chose facile que cette descente, le long d'une pente abrupte presque à pic, à laquelle il fallait se cram-

ponner comme un reptile après chaque brin d'herbe ou chaque buisson qu'on rencontrait, sous peine d'être enlevé par le vent qui sifflait avec fureur, d'être ballotté dans l'espace et brisé comme une coquille de noix contre les parois du gouffre.

Les premières minutes furent surtout terribles pour le hardi aventurier : les pieds et les mains ont besoin de s'habituer au rude labeur qui leur est imposé, ce n'est que graduellement qu'ils arrivent pour ainsi dire instinctivement à trouver leurs points d'appui ; cette observation, qui peut paraître erronée à certaines personnes qui heureusement pour elles ne se sont jamais trouvées dans l'obligation d'en faire l'expérience, sera reconnue d'une rigoureuse justesse par tous les hommes qui ont voyagé et se sont vus dans l'obligation de monter ou descendre des montagnes. Au bout de quelques minutes, lorsque l'esprit demeure libre, le corps prend de lui-même l'équilibre nécessaire, les pieds rencontrent les points d'appui solides, et les mains se posent sans hésiter sur les herbes ou les racines qui leur offrent le degré de résistance indispensable.

A peine avait-il descendu une dizaine de pieds que John Davis se trouva sur une saillie assez vaste couverte d'épais buissons ; jusque-là la descente avait été extrêmement rapide.

S'éclairant avec sa torche, l'Américain parcourut dans tous les sens cette espèce d'esplanade qui avait environ une douzaine de pieds de tour ; en examinant avec soin les buissons épais qui la couvraient, l'aventurier reconnut que la cime en était froissée et rompue comme si elle avait reçu un choc puissant.

John Davis s'orienta. Il conclut bientôt que cette énorme trouée ne pouvait avait été faite que par la chute des deux corps; cette remarque lui donna bon espoir : à une si légère distance de l'orifice du précipice, les deux ennemis lancés dans l'espace devaient encore être pleins de vie; la rapidité de leur chute avait été naturellement arrêtée par le choc des buissons, ils pouvaient avoir de distance en distance rencontré de semblables obstacles et par conséquent n'avoir plus fait qu'une suite de chutes peu dangereuses. Cette hypothèse, tout erronée qu'elle était, pouvait pourtant être véritable.

John Davis continua à descendre; la pente devenait d'instant en instant moins rapide ; ce n'étaient plus des buissons que l'aventurier rencontrait sur son passage, mais des arbres groupés çà et là par bouquets de cinq ou six.

Cependant John Davis ne retrouvait plus de traces, alors une crainte lui vint et lui serra douloureusement le cœur ; il redouta que les buissons sur lesquels les deux hommes étaient tombés n'eussent à cause de leur élasticité, produit l'effet de raquettes et lancé les deux malheureux dans l'espace au lieu de leur avoir fait suivre la pente d'inclinaison du précipice.

Cette pensée s'empara si fortement de l'esprit de l'Américain, qu'un découragement profond s'empara de lui, et pendant quelques instants il demeura sans force et sans volonté, tristement accroupi sur le sol.

Mais John Davis était un homme d'un caractère trop solidement trempé et doué d'une volonté trop énergique, pour se laisser longtemps aller ainsi au

désespoir ; bientôt il releva la tête, et jetant autour de lui un regard assuré :

— Allons ! dit-il d'une voix ferme.

Mais au moment où il se préparait à continuer sa descente, il fit tout à coup un geste de surprise, et poussa une exclamation en s'élançant vivement vers une masse noirâtre à laquelle, jusqu'à ce moment, il n'avait accordé qu'une médiocre attention.

Nous demandons encore une fois pardon au lecteur pour l'invraisemblance des détails qui vont suivre, mais, nous le répétons, nous n'expliquons pas, nous racontons, nous bornant à être vrai, sans prétendre discuter le plus ou moins de possibilité de faits qui, tout extraordinaires qu'ils paraissent sont cependant positifs.

L'aigle à tête blanche, le plus puissant et le mieux doué des oiseaux, fait ordinairement son nid sur les pentes des précipices, au sommet d'arbres excessivement élevés et dénués de branches jusqu'à une hauteur considérable; jamais on n'en trouve sur les rochers.

Ce nid, fortement charpenté, se compose de bâtons longs de trois à cinq pieds, entremêlés et matelassés avec de la barbe d'espagnol, genre de plante cryptogame de la famille des lichens, d'herbe sauvage et de larges plaques de gazon.

Lorsque le nid est terminé, il mesure ordinairement de six à sept pieds de diamètre, et quelquefois l'accumulation des matériaux y est si considérable, car le même nid est souvent occupé pendant une longue suite d'années et à chaque saison reçoit des augmentations, que sa profondeur égale son diamètre.

Comme le nid de l'aigle à tête blanche est fort lourd, il est ordinairement placé au centre de la fourche formée par la rencontre fortuite de plusieurs grosses branches.

John Davis venait à l'aide de sa torche de découvrir à quelques mètres de lui, et presque au niveau de la place où il se trouvait, un nid d'aigle à tête blanche, construit à la cime d'un arbre immense, dont le tronc plongeait à une profondeur considérable dans le précipice.

Deux corps humains étaient étendus en travers sur ce nid.

L'Américain n'eut besoin que d'un coup d'œil pour s'assurer que ces deux corps étaient ceux du Jaguar et du capitaine mexicain.

Ils étaient dans l'immobilité la plus complète et se tenaient toujours enlacés l'un à l'autre.

Ce n'était pas une facile entreprise que d'atteindre ce nid éloigné de près de dix mètres des parois du précipice.

John Davis ne se rebuta pas ; maintenant qu'il avait retrouvé le corps de son chef, il voulait coûte que coûte, savoir s'il était mort ou vivant.

Mais quel moyen employer pour acquérir cette certitude ?

Comment atteindre l'arbre qui se balançait avec des craquements sinistres à chaque rafale du vent ?

Après mûres réflexions, l'Américain reconnut que seul il ne parviendrait jamais à escalader l'arbre ; il plaça alors ses mains en entonnoir auprès de sa bouche et fit le cri d'appel convenu avec ses compagnons.

Ceux-ci retirèrent alors la reata à eux, et après

une demi heure de fatigues inouies, Davis se retrouva auprès de ses compagnons.

Les rôdeurs de frontières l'entourèrent alors avec empressement pour lui demander les détails de son expédition, détails qu'il se hâta de donner et qui furent reçus avec des cris de joie par tous les rôdeurs de frontières.

Alors il se passa une chose qui montre combien était grande l'affection que tous ces hommes portaient à leur chef : sans s'être rien dit, sans s'être concertés entre eux, chacun s'arma de torches, et tous, comme obéissant à une seule et même impulsion, ils se mirent à la fois à descendre dans le gouffre.

Grâce à la multiplicité des torches qui répandaient une lumière suffisante, et grâce surtout à l'adresse de ces hommes habitués, dès l'enfance, à courir les bois et à escalader, en se jouant, les rochers et les précipices, cette descente s'effectua sans qu'on eût de nouveaux malheurs à déplorer, et bientôt toute la troupe se trouva réunie à l'endroit où l'Américain avait, pour la première fois, découvert le nid de l'aigle à tête blanche.

Tout était dans l'état où John Davis l'avait laissé.

Les deux corps étaient toujours immobiles et toujours enlacés.

Étaient-ils morts?

Étaient-ils évanouis?

Telles étaient les questions que s'adressaient anxieusement les assistants, questions auxquelles personne ne pouvait répondre.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre et le

fond du précipice se trouva illuminé d'une quantité de torches.

C'était la troupe de Ruperto qui arrivait.

Guidés par les lueurs qu'ils voyaient courir le long des parois du précipice, ceux-ci ne tardèrent pas à decouvrir le nid, la vérité leur fut dévoilée.

L'arrivée de Ruperto et de ses compagnons fut pour l'Américain un trait de lumière, maintenant rien n'était plus facile que d'atteindre le nid.

Quatre vigoureux aventuriers, armés de haches, se hissèrent le long de la muraille du précipice jusqu'au pied de l'arbre qu'ils commencèrent à entailler à coups redoublés, tandis que John Davis et ceux qui se trouvaient avec lui, avaient lancés leurs reatas après les hautes branches de l'arbre et l'attiraient peu à peu à eux.

L'arbre, profondément entaillé du bas, commença tout doucement à s'incliner, et finit par se coucher, sans avoir reçu de trop fortes secousses, sur la paroi du gouffre.

John Davis monta immédiatement dans le nid, et tirant son couteau de sa ceinture, il se pencha sur le corps du Jaguar et présenta la lame aux lèvres du jeune homme.

Il y eut un moment d'anxiété profonde pour ces hommes; leur silence était si complet, qu'on aurait entendu les battements de leurs cœurs; ils étaient là, les yeux obstinément fixés sur l'Américain, osant à peine respirer, et pour ainsi dire suspendus à ses lèvres.

Enfin, John se redressa et approcha le couteau de la lumière d'une torche; la lame était légèrement ternie.

— Il vit, frères! il vit, s'écria-t-il.

A cette nouvelle, les rôdeurs de frontières poussèrent un tel hurlement de joie et de bonheur, que les oiseaux de nuit, troublés dans leurs sombres repaires, s'élevèrent de toute part dans l'air et commencèrent à voler lourdement çà et là en poussant des cris discordants et assourdissants.

Mais ce n'était pas tout; il s'agissait maintenant de sortir le Jaguar du précipice et de le hisser dans le défilé.

Nous avons dit que les deux corps étaient étroitement enlacés l'un à l'autre.

Les aventuriers n'éprouvaient qu'une médiocre sympathie pour le capitaine Melendez, cause première de la catastrophe qui avait été si près d'être fatale au Jaguar; aussi ne s'étaient-ils nullement inquiétés de s'assurer s'il était mort ou vivant, et lorsqu'il s'agit de trouver les moyens de transporter le corps de leur chef dans le défilé, une discussion fort grave et fort orageuse s'engagea au sujet de l'officier mexicain.

La plupart des aventuriers opinaient pour que, si on ne pouvait pas séparer facilement les deux corps, on tranchât les bras du capitaine et on le jetât dans le gouffre pour servir de pâture aux bêtes fauves.

Les plus irrités parlaient de le poignarder d'abord afin d'être bien certains qu'il n'en réchapperait pas.

Quelques-uns même avaient saisi leurs couteaux et leurs machetes afin de mettre, sans plus tarder cette résolution à exécution.

Mais tout à coup John Davis s'interposa.

— Arrêtez, s'écria-t-il vivement, le Jaguar vit, il

est toujours votre chef, laissez-le libre de disposer à sa guise de cet homme ; qui sait si la vie de cet officier ne nous sera pas plus profitable plus tard que sa mort.

Les aventuriers ne se laissèrent pas facilement convaincre d'épargner le capitaine, ils tenaient à leur projet de le poignarder après lui avoir coupé les bras ; cependant, grâce à l'influence dont il jouissait dans la troupe, John Davis parvint enfin à leur faire entendre raison et l'on ne s'occupa plus que de chercher le moyen de remonter les corps dans le défilé.

IV

DEUX ENNEMIS.

Dans la grande œuvre de la création, c'est incontestablement au sein des forêts que Dieu a le plus profondément imprimé le cachet indélébile de sa toute puissance.

L'Océan, malgré son incommensurable étendue, n'offre aux regards des marins que des aspects d'une monotonie désespérante ou des bouleversements soudains qui remplissent l'âme d'une secrète et invincible terreur.

Les montagnes qui bossèlent le monde et élèvent à d'immenses hauteurs leurs pics dentelés et chargés de neiges éternelles, n'inspirent que l'effroi et ne représentent aux yeux étonnés du touriste que l'image pleine d'horreur du chaos et de la nature en travail.

Mais quand on a atteint la limite de l'une de ces splendides oasis de verdure, nommées forêts vierges, on éprouve malgré soi une impression de religieux recueillement et de douce mélancolie à l'aspect de ces mille arceaux de feuillage, entremêlés et enchevêtrés comme les voûtes d'une vieille église gothique, dont les troncs moussus des chênes bicentenaires forment la verte et imposante colonnade, tantôt rampant à quelques pieds seulement du sol, tantôt s'élevant à des hauteurs immenses.

Alors, animé par l'air plus pur, respirant à pleins poumons, attiré et fasciné malgré soi par les perspectives mobiles et infinies qui s'ouvrent de tous côtés, sentant la marche plus facile sous ces moelleux tapis d'humus et de poussière accumulés par les siècles évanouis, les allures deviennent plus libres, les regards plus perçants, la main plus ferme; on soupire après la vie hasardeuse et mâle du désert. Plus on se plonge sous ces ombres mouvantes, où la vie est partout bourdonnant comme une marée montante, plus la fraîcheur qui circule à travers le feuillage embaume le sang, fortifie les membres, plus on comprend les irrésistibles attirements de la forêt et l'amour religieux des coureurs des bois pour elle.

Les hommes habitués à la vie du désert ne veulent plus le quitter, car ils en comprennent toutes les voix, en ont sondé tous les mystères, et pour eux la forêt est un monde qu'ils aiment comme le matelot aime la mer. Lorsqu'un beau soleil anime toute cette nature sauvage et pittoresque, que la neige éblouissante des pics lointains ressort comme des rubans d'argent au-dessus des masses de verdure, que les oiseaux gazouillent sous la feuillée, que les

insectes bourdonnent dans l'herbe et qu'au fond de leurs antres ignorés les fauves mêlent leur voix grave à ce concert, tout invite à la rêverie et à la contemplation, et les coureurs des bois se sentent d'autant plus près de Dieu qu'ils sont plus loin des hommes.

Ce sont des natures d'élite, fortement charpentées et taillées en plein bois, que celles de ces hardis explorateurs du désert; tenus sans cesse en haleine, contraints à une lutte de chaque seconde contre les obstacles qui incessamment surgissent devant eux. Nul danger ne les effraie, nulle difficulté ne les arrête : les périls, ils les bravent; les difficultés, il les surmontent comme en se jouant; car, jetés par la volonté divine en dehors de la loi commune, leur existence n'est qu'une suite de péripéties étranges, d'énivrements fiévreux, qui les fait vivre un siècle en quelques minutes.

L'hésitation des rôdeurs de frontières fut courte; pour ces hommes à demi sauvages, un obstacle à vaincre ne pouvait être qu'un excitant pour leur esprit fertile en ressources.

Les deux hommes, solidement attachés, au moyen des reatas, sur des bâtons posés en croix, furent l'un après l'autre descendus au fond du précipice et couchés sur le bord d'une petite rivière qui coulait silencieusement dans cette pleine basse en formant les plus capricieux méandres.

John Davis, redoutant quelque algarade de la part de ses rancuniers compagnons, avait voulu se charger lui-même de descendre le capitaine, afin d'être certain qu'il arriverait sans encombre dans la prairie.

Lorsque les blessés eurent été enlevés au nid d'ai-

gle qui les avait si miraculeusement sauvés, les aventuriers glissèrent le long des pentes avec une adresse et une rapidité singulières, et bientôt toute la troupe se trouva réunie au bord de la rivière.

Comme cela se voit souvent dans les pays montagneux, le fond du précipice était une prairie assez large, abritée entre deux hautes collines qui l'encaissaient à droite et à gauche, en formant une espèce de gorge qui, de l'endroit où le combat s'était livré, était réellement un gouffre d'une grande profondeur.

John Davis, sans perdre un instant, se hâta de prodiguer au Jaguar tous les soins que réclamait son état.

Ruperto, bien qu'à contre-cœur, d'après l'ordre péremptoire de l'Américain, rendit au capitaine les mêmes services.

Pendant les divers événements que nous avons rapportés, la nuit toute entière s'était écoulée, et le soleil se levait au moment où les aventuriers achevaient leur périlleuse descente.

Alors le paysage reprit son aspect réel, et ce qui, à la lueur tremblante des torches, avait paru un désert désolé et aride, fut une campagne charmante et accidentée, de l'apparence la plus riante et la plus enchanteresse.

Le soleil a une puissance énorme sur l'organisation humaine : non-seulement il chasse les sombres fantômes enfantés par les ténèbres, mais encore il réchauffe l'âme et rend au corps son élasticité et sa vigueur neutralisées par le froid pénétrant de la nuit.

Avec le jour, l'espoir et la joie revinrent au cœur

des aventuriers : joie rendue plus vive encore par la vue des caisses précipitées la veille du haut de la pente par les Mexicains, et qui, bien qu'effondrées par leur chute, avaient cependant en grande partie conservé le précieux métal qu'elles contenaient, tandis que le reste, épars çà et là sur le sol, était facile à réunir.

Ainsi, le courage des Mexicains, leur dévouement héroïque n'avait abouti qu'à les faire tomber bravement à leur poste sans que leur sacrifice obtînt le résultat qu'ils espéraient.

Bientôt la prairie prit une physionomie animée à laquelle certes elle n'était pas habituée ; les aventuriers allumèrent des feux, élevèrent des jacales, et le camp fut installé en quelques minutes.

Pendant assez longtemps les efforts de John Davis pour ranimer son ami demeurèrent infructueux, cependant le Jaguar n'avait reçu aucune blessure ; il paraissait n'avoir aucun membre brisé : son évanouissement provenait seulement de la commotion que sa chute horrible lui avait fait éprouver.

Cependant, l'Américain, loin de se rebuter, redoubla de soins et d'attentions, et enfin, après un assez long espace de temps, il vit ses efforts couronnés de succès.

Le Jaguar fit un faible mouvement, ses lèvres remuèrent comme s'il voulait parler, il porta la main droite à son front, poussa un profond soupir et entr'ouvrit les yeux, mais il les referma aussitôt, ébloui probablement par la clarté brillante du soleil.

—Enfin, il est sauvé ! s'écria avec joie l'Américain.

Les aventuriers entourèrent leur chef, épiant avec anxiété chacun de ses mouvements.

Bientôt le jeune homme rouvrit les yeux, et aidé par Davis, qui devina son attention, il parvint à se redresser sur son séant.

Une légère plaque rouge colorait la pommette de ses joues ; le reste de son visage conservait une pâleur terreuse et cadavérique. Il promena lentement autour de lui un regard dont l'expression un peu égarée commençait cependant déjà à briller d'un reflet d'intelligence.

— A boire ! murmura-t-il d'une voix sourde et inarticulée.

John Davis déboucha sa gourde, se pencha vers le blessé et la présenta à ses lèvres.

Celui-ci but avidemment pendant deux ou trois minutes, puis il s'arrêta avec un soupir de bien-être.

— J'ai cru mourir, dit-il.

— By god ! fit John Davis, il s'en est fallu de peu.

— Le capitaine Melendez existe-t-il encore ?

— Oui.

— Où est-il ?

— Ici.

— Dans quel état ?

— Ni plus ni moins blessé que vous.

— Tant mieux.

— Faut-il le pendre ? hasarda Ruperto qui tenait à son idée.

Le Jaguar fit un brusque mouvement, ses sourcils se froncèrent, et il s'écria avec plus de force qu'on ne l'aurait supposé :

— Sur votre vie, que pas un cheveu ne tombe de sa tête ; vous me répondez de lui corps pour corps.

Et il ajouta d'une voix basse et inintelligible pour ses auditeurs : — Je l'ai juré.

— C'est dommage, reprit Ruperto ; je suis certain que la pendaison d'un capitaine mexicain aurait produit un bon effet dans le pays.

Le Jaguar fit un geste.

— C'est bon, c'est bon, continua l'aventurier, cela vous déplaît, n'en parlons plus. C'est égal, c'est une drôle d'idée que vous avez là.

— Assez ! dit le jeune homme, j'ai ordonné.

— Cela suffit, pardieu ! Ne vous fâchez pas, capitaine, on vous obéira.

Et Ruperto s'éloigna en grommelant dans sa moustache, pour aller voir comment se trouvait le blessé confié à ses soins, et dont, c'est une justice à rendre au digne homme, il ne s'était jusqu'à ce moment que fort médiocrement occupé.

En approchant de l'endroit où l'on avait déposé le capitaine, il ne put retenir un cri de surprise.

— Ah bien ! fit-il, voilà un gaillard qui peut se vanter d'avoir la vie dure, par exemple.

Soit par la fraîcheur de l'air du matin, soit pour toute autre cause, le capitaine avait repris connaissance, il était assez remis déjà et se tenait assis au pied d'un arbre.

— Eh ! eh ! dit l'aventurier en approchant, il paraît que ça va mieux, hein ?

— Oui, répondit laconiquement l'officier.

— Allons, tant mieux, je vois que vous serez bientôt guéri ; c'est égal, vous pouvez vous flatter d'avoir joliment l'âme chevillée dans le corps, tout de même, caramba ! vous revenez de loin !

— Où suis-je ?

— Dame, vous voyez, dans une superbe prairie, au bord d'un ruisseau limpide, répondit l'aventurier d'un air goguenard.

— Trève d'insolence, drôle, et répondez catégoriquement à mes questions.

— Il me semble que ce n'est pas difficile à deviner, et qu'il ne faut pas être sorcier pour reconnaître un camp de rôdeurs des frontières.

— Ainsi, je suis au pouvoir des bandits?

— Un peu! fit Ruperto d'un ton railleur.

— Quel est le nom du chef dont je suis le prisonnier?

— Le Jaguar.

— Le Jaguar! s'écria le capitaine avec étonnement, est-ce qu'il n'est pas mort?

— Pourquoi le serait-il, vous êtes bien vivant, vous! Dites donc, ça a l'air de vous contrarier, hein? Après cela c'est une justice à vous rendre, vous avez fait tout ce qui a dépendu de vous pour le tuer, et s'il vit, foi d'homme, vous n'avez pas le moindre reproche à vous adresser.

Ces paroles furent accompagnées d'un ricanement narquois qui excita au plus haut degré la colère du capitaine.

— Est-ce une nouvelle torture que prétend m'infliger votre chef, dit-il avec mépris, en m'imposant votre présence?

— Vous méconnaissez ses bonnes intentions à votre égard; il m'a chargé de veiller sur votre santé et de vous prodiguer les soins les plus touchants, répondit Ruperto avec ironie.

— Alors, laissez-moi, votre secours m'est inutile: je n'ai besoin de rien autre chose que de repos.

— A votre aise, mon bel officier, arrangez-vous comme vous l'entendrez. Du moment où vous refusez mon assistance, je me lave les mains de ce qui arrivera et je me retire; je ne tiens pas énormément à votre compagnie.

Et après avoir fait au capitaine un salut ironique, l'aventurier tourna les talons et s'éloigna en murmurant à part lui :

— Quel dommage que le capitaine ne veuille pas que ce charmant jeune homme soit pendu, ç'aurait été si tôt fait !

Dès qu'il fut seul, le capitaine Melendez laissa tomber sa tête dans ses mains et chercha à rétablir l'équilibre dans son esprit et à coordonner ses pensées que le choc qu'il avait reçu avait complètement mises en désarroi.

Cependant peu à peu il se laissa aller à une espèce de somnolence léthargique, suite inévitable de sa chute, et tomba bientôt dans un profond sommeil.

Il dormit paisiblement pendant plusieurs heures sans que rien vînt troubler son repos; lorsqu'il s'éveilla il se trouva tout autre qu'il n'était avant de s'endormir : le sommeil réparateur qu'il avait goûté avait reposé complètement son système nerveux, ses forces étaient revenues et ce fut avec une sensation de bien-être indicible qu'il se leva et qu'il fit quelques pas dans la prairie.

Avec le calme de l'esprit, le courage lui était revenu et il était prêt à recommencer la lutte.

Il remarqua avec une certaine joie que les aventuriers le laissaient complètement libre de ses mouvements et ne semblaient nullement s'occuper de lui.

Ruperto reparut. Cette fois il avait quitté son air goguenard et portait des provisions de bouche dans une corbeille.

L'aventurier offrit ces provisions au capitaine avec une politesse rude, mais où l'on devinait cependant l'intention d'être agréable.

Le capitaine accepta avec empressement les vivres qui lui étaient offerts et mangea avec un appétit qui l'étonna lui-même, après une chute aussi grave.

— Eh! observa Ruperto, quand je disais que vous seriez bientôt guéri! C'est comme le capitaine, il est frais comme un floripondio, jamais il ne s'est si bien porté.

— Dites-moi, mon ami, répondit don Juan, me sera-t-il permis de parler à votre chef?

— Très-facilement, d'autant plus qu'il paraît que de son côté il a quelque chose à vous dire.

— Ah!

— Oui, il m'a même ordonné de vous demander si lorsque vous auriez mangé vous consentiriez à avoir avec lui un entretien.

— De grand cœur, je suis complètement à ses ordres, d'autant plus, ajouta en souriant le capitaine, que je suis son prisonnier.

— Ça, c'est un fait. Eh bien! mangez tranquillement, pendant ce temps-là je vais faire votre commission.

Ruperto quitta alors le capitaine, qui ne se fit pas répéter l'invitation et attaqua vigoureusement les vivres déposés devant lui.

Son repas fut bientôt terminé et depuis quelque temps déjà il se promenait de long en large lorsque le Jaguar arriva.

Les deux hommes se saluèrent cérémonieusement et s'examinèrent pendant quelques secondes avec la plus grande attention.

Jusqu'à ce moment, ils ne s'étaient pour ainsi dire pas vus : leur entretien de la veille avait eu lieu pendant l'obscurité, puis ils avaient lutté avec acharnement l'un contre l'autre, mais ils n'avaient pas eu le temps de s'apprécier, comme ils le firent alors avec cet infaillible coup d'œil des hommes accoutumés à juger en une seconde les personnes auxquelles ils ont affaire.

Ce fut le Jaguar qui le premier prit la parole.

— Vous excuserez, caballero, dit-il, la rusticité de ma réception : les bannis n'ont d'autres palais que le dôme des forêts qui les abritent.

Le capitaine s'inclina.

— J'étais loin, dit-il, de m'attendre à autant de courtoisie de la part de...

Il s'arrêta n'osant prononcer le mot qui lui venait aux lèvres, dans la crainte de choquer son interlocuteur.

— De la part de bandits, n'est-ce pas, capitaine? répondit en souriant le Jaguar. Oh! pas de dénégation, je sais comment on nous nomme à Mexico; oui, caballero, aujourd'hui nous sommes des bandits hors la loi, des rôdeurs de frontières, des francs tireurs, que sais-je encore; demain peut-être serons-nous des héros et les sauveurs d'un peuple, ainsi va le monde; mais laissons cela, vous désiriez me parler, m'a-t-on dit?

— Vous-même, caballero, n'auriez-vous pas manifesté l'intention de m'entretenir?

— En effet, capitaine; du reste je n'ai qu'une

question à vous adresser, me promettez-vous d'y répondre ?

— Sur mon honneur ! si cela m'est possible.

Le Jaguar se recueillit un instant, puis il reprit :

— Vous me haïssez, n'est-ce pas ?

— Moi ? s'écria vivement le capitaine.

— Oui !

— Qui vous fait supposer cela ?

— Que sais-je ? fit avec embarras le Jaguar, mille raisons, l'acharnement avec lequel, il y a quelques heures, vous avez cherché à m'arracher la vie.

Le capitaine se redressa, son visage prit une expression grave que jusqu'à ce moment il n'avait pas eue.

— Je serai franc avec vous, caballero, dit-il, je m'y suis engagé.

— Je vous remercie d'avance.

L'officier reprit :

— De vous à moi, personnellement, il ne peut exister de haine, de mon côté, du moins ; je ne vous connais pas, hier je vous ai vu pour la première fois; jamais, que je sache, vous n'avez ni de près ni de loin été mêlé à ma vie; je n'ai donc aucune raison de vous haïr. Mais à côté de l'homme il y a le soldat : comme officier de l'armée mexicaine...

— Assez, capitaine, interrompit vivement le jeune homme, vous m'avez appris tout ce que je désirais savoir ; les haines politiques, toutes terribles qu'elles soient, ne sont cependant pas éternelles. Vous faites votre devoir comme je crois faire le mien, c'est-à-dire le mieux qu'il vous est possible ; à cela je n'ai rien à objecter. Malheureusement, au lieu de

combattre côte à côte, nous nous trouvons dans des camps opposés : la fatalité le veut ainsi ; peut-être un jour ces malheureuses dissensions se termineront-elles, et alors qui sait si nous ne serons pas amis ?

— Nous le sommes déjà, caballero, s'écria chaleureusement le capitaine, et il tendit la main au Jaguar.

Celui-ci la serra vivement dans la sienne.

— Suivons chacun la route qui nous est tracée, dit-il, mais si nous défendons une cause différente, conservons en dehors de la lutte cette estime et cette amitié que se doivent deux ennemis loyaux qui se sont mesurés et ont trouvé que leurs éoées étaient de la même longueur.

— Soit, dit le capitaine.

— Un mot encore, reprit le Jaguar ; je dois répondre à votre franchise par une franchise égale.

— Parlez.

— La question que je vous ai adressée vous a surpris, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue.

— Eh bien ! je vais vous dire pourquoi je vous l'ai faite.

— A quoi bon ?

— Non, il le faut ; entre nous, il ne doit plus y avoir rien de caché. Malgré la haine que je devrais vous porter, je me sens entraîné vers vous par une sympathie secrète que je ne puis m'expliquer, mais qui me pousse à vous révéler un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

— Je ne vous comprends pas, caballero ; vos paroles me semblent étranges. Expliquez-vous, au nom du ciel.

Une rougeur fébrile envahit tout à coup le visage du Jaguar.

— Ecoutez, capitaine, si vous ne me connaissez que d'aujourd'hui, il y a longtemps que pour la première fois votre nom a résonné à mes oreilles.

L'officier fixa un regard interrogateur sur le jeune homme.

— Oui, oui, continua celui-ci avec une animation croissante, elle a toujours votre nom à la bouche, elle ne parle que de vous. Il y a quelques jours à peine.....; mais à quoi bon rappeler cela? qu'il vous suffise de savoir que je l'aime à en perdre la raison.

— Carméla! murmura le capitaine.

— Oui! s'écria le Jaguar, vous aussi vous l'aimez.

— Je l'aime! répondit simplement l'officier en baissant les yeux vers la terre avec embarras.

Il y eut un long silence entre les deux hommes. Il était facile de découvrir que chacun d'eux soutenait un combat intérieur; enfin le Jaguar parvint à apaiser l'orage qui grondait dans son cœur, et il reprit d'une voix ferme :

— Merci de votre réponse loyale, capitaine; en aimant Carméla vous usez de votre droit comme j'use du mien en l'aimant aussi; que cet amour, au lieu de nous séparer, soit un lien plus fort entre nous. Carméla est digne de l'amour d'un galant homme. Aimons-la chacun de notre côté, faisons-nous une guerre franche, sans trahisons ni fourberies; tant mieux pour celui qu'elle préfèrera. Elle seule doit être juge entre nous, laissons-lui suivre son cœur, elle est trop pure et trop sage pour se tromper et faire un mauvais choix.

— Bien ! s'écria avec entraînement le capitaine, vous êtes un homme de cœur, Jaguar, et quoi qu'il arrive je serai toujours heureux d'avoir serré votre main loyale et d'être digne de compter au nombre de vos amis. Oui, j'ai pour Carméla un amour profond et sincère; pour un sourire de ses lèvres roses je donnerais ma vie avec joie ; mais je vous le jure, je suivrai le noble exemple que vous me donnez, et la lutte de mon côté sera aussi loyale que du vôtre !

— Vive Cristo ! fit le jeune homme avec une joie franche et naïve, je savais bien que nous finirions par nous entendre.

— Il ne nous fallait pour cela, répondit en souriant le capitaine que l'occasion de nous expliquer.

— Canarios ! j'espère qu'elle ne se renouvellera pas dans les mêmes conditions, c'est un véritable miracle que nous soyons encore vivants.

– Je ne serais nullement curieux de recommencer l'épreuve.

— Certes, ni moi, je vous le jure. Mais le soleil décline rapidement à l'horizon ; je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes libre et maître d'aller où bon vous semble, si votre intention n'est pas de demeurer plus longtemps parmi nous ; j'ai fait préparer un cheval que vous me permettrez de vous offrir.

— Je l'accepte de grand cœur ; je ne veux pas avoir de fausse honte avec vous, et à pied dans ces régions qui me sont inconnues, je me trouverais assez empêché.

— Que cela ne vous inquiète pas, je vous donnerai un guide qui vous accompagnera jusqu'à ce que vous soyez dans la bonne route.

— Mille remerciements !

— Où comptez-vous vous rendre ? Si ma question est indiscrète, je vous dispense, bien entendu, d'y répondre.

— Je n'ai rien à vous cacher : je compte rejoindre au plus vite le général Rubio, auquel je dois rendre compte de l'accident arrivé à la conducta de plata et de la catastrophe terrible dont j'ai été victime.

— C'est le sort de la guerre, capitaine.

— Je ne vous fais pas un reproche ; je constate un fait malheureux, voilà tout.

— Du reste, si la conducta avait pu être sauvée par le courage et le dévouement, elle l'eût été sans nul doute, car vous avez dignement fait votre devoir.

— Je vous remercie de cet éloge.

— Il vous sera facile d'atteindre le camp du général Rubio avant le coucher du soleil.

— Hum ! vous croyez ?

— D'ici, vous n'en êtes qu'à trois lieues tout au plus.

— Aussi près ?

— Mon Dieu, oui !

— Oh ! si je l'avais su ! s'écria le capitaine d'un ton de regret.

— Oui, mais vous l'ignoriez. Bah ! à quoi bon revenir là-dessus, vous prendrez votre revanche un jour ou l'autre.

— Vous avez raison, ce qui est arrivé est sans remède, je pars.

— Déjà !

— Il le faut.

— C'est vrai.

Le Jaguar fit un signe à un aventurier qui se tenait à quelque distance.

— Le cheval du capitaine, dit-il.

Cinq minutes plus tard cet aventurier, qui n'était autre que Ruperto, reparut conduisant deux chevaux, dont l'un était un mustang magnifique aux jambes fines et à l'œil étincelant.

D'un bond le capitaine se mit en selle, Ruperto était déjà monté sur l'autre cheval.

Les deux ennemis, amis désormais, se serrèrent une dernière fois la main, et après un adieu affectueux le capitaine lâcha la bride à sa monture :

— Surtout pas de mauvaises plaisanteries, Ruperto, dit d'un ton péremptoire le Jaguar à l'aventurier.

— C'est bon! c'est bon! grommela celui-ci sans autrement répondre.

Les cavaliers quittèrent la prairie. Le Jaguar les suivit des yeux aussi longtemps qu'il put les apercevoir, puis il regagna tout pensif le jacal qui lui servait de tente.

V

LE GÉNÉRAL RUBIO.

Puisque l'occasion s'en présente disons quelques mots de l'organisation militaire des États-Unis du Mexique, organisation aussi singulière que tous les autres rouages administratifs au moyen desquels

fonctionne l'étrange gouvernement de cette excentrique république.

L'uniforme militaire plaît généralement aux masses : la vie du soldat a quelque chose en soi de si indépendant de la vie commune que tous les peuples, plus ou moins, se laissent entraîner et séduire par le clinquant des broderies et des épaulettes, les roulements des tambours et les appels aigus des clairons.

Les peuples jeunes surtout aiment à jouer au soldat, à faire ondoyer des panaches, caracoler des chevaux de bataille et étinceler de grands sabres.

La lutte du Mexique contre l'Espagne dura dix ans, constante, fiévreuse, acharnée ; elle fut fertile en événements terribles et en poignantes péripéties.

Les Mexicains, tenus par leurs oppresseurs dans la plus complète sujétion, étaient aussi simples au commencement de la révolution qu'à l'époque de la conquête ; la plupart ignoraient comment se charge un fusil, aucun d'eux n'avait eu d'armes à feu entre ses mains.

Cependant excités par l'ardent désir de liberté qui bouillait au fond de leurs cœurs, leurs progrès en tactique militaire furent rapides, et bientôt les Espagnols apprirent à leurs dépens que ces misérables guerillas commandées par des prêtres et des curés, qui d'abord n'étaient armées pour la plupart que de lances et de flèches, étaient enfin capables de répondre à leurs feux de peletons, de se faire bravement tuer sans reculer d'un pouce, et de leur infliger en détail des défaites terribles.

L'enthousiasme et la haine des oppresseurs avaient

fait des soldats de tous les hommes en état de porter les armes.

L'indépendance proclamée, la guerre finie, le rôle de l'armée était terminé pour un pays qui, sans voisins immédiats, n'avait à redouter aucune intervention étrangère dans ses affaires intérieures et qui n'avait à craindre aucune invasion.

L'armée devait donc déposer ces armes qui avaient si vaillamment conquis la liberté du pays, et rentrer paisiblement dans ses foyers : c'était son devoir, on s'attendait à ce qu'il en fût ainsi, on se trompa.

L'armée se sentait forte, redoutée, elle voulait garder la place qu'elle avait prise et imposer à son tour des conditions.

N'ayant plus d'ennemis à combattre, elle se fit de son autorité privée l'arbitre des destinées du pays qu'elle était appelée à défendre; afin de créer des avancements parmi ses officiers l'armée fit des révolutions.

Alors commenca cette ère des pronunciamientos dans laquelle se trouve fatalement entraîné le Mexique, et qui le conduit irrésistiblement au gouffre dans lequel sombrera finalement son indépendance si chèrement acquise et jusqu'à sa nationalité.

Du sous-lieutenant au général de division, chacun se fit un marchepied du pronunciamiento pour avancer d'un grade : le lieutenant pour être capitaine, le capitaine colonel, le colonel général, et le général président de la république du Mexique. Il y a ordinairement de trois à quatre présidents à la fois, souvent il y en a cinq et même six; un seul président serait considéré comme un phénomène extraordi-

naire, *rara avis ;* je crois que depuis la proclamation de l'indépendance on n'a pas vu un même président gouverner seul la confédération pendant six mois consécutifs.

Il est résulté de cet état de choses que l'armée est tombée dans un discrédit extrême, et autant le métier des armes était honorable à l'époque de la lutte contre les Espagnols, autant aujourd'hui il l'est peu. L'armée est donc contrainte de se recruter dans les classes les plus basses de la société, c'est-à-dire les bandits, les leperos et même les misérables condamnés pour vol ou assassinat.

Tous ces hommes, arrivés à certains grades, ne font que changer de costume, tout en conservant dans le nouveau rang où le hasard les place, leurs vices et leurs habitudes de bas étage ; aussi les jeunes gens de bonne famille ne prennent-ils que difficilement l'épaulette et dédaignent-ils d'adopter un métier si peu en honneur dans l'esprit des gens du monde.

Dans un corps aussi mal organisé, où la discipline n'existe pas et où l'instruction militaire est nulle, l'esprit de corps doit être inconnu, c'est ce qui arrive. Pourtant cette armée a été bonne, elle compte une foule de magnifiques faits d'armes dans ses états de service ; ses soldats et ses officiers ont fait preuve de bravoure dans les phases critiques de la guerre de l'indépendance.

Mais aujourd'hui tout est mort, le sentiment du devoir est méprisé, et le point d'honneur, ce stimulant si fort pour le soldat, foulé aux pieds. Le duel, ce mal nécessaire jusqu'à un certain point pour faire respecter à un militaire l'habit qu'il porte, est dé-

fendu sous les peines les plus sévères, et en souffletant un officier mexicain et le traitant de lâche et de fripon on ne court qu'un risque, celui d'être traîtreusement assassiné.

Il faut un long apprentissage pour devenir soldat et en prendre l'esprit ; ce n'est qu'à la suite de longues et sérieuses études, que lorsqu'on a souffert de dures privations, vu plusieurs fois la mort en face, qu'on acquiert ces connaissances et ce sang-froid qui font sacrifier la vie sans calcul et remplir les devoirs d'un véritable militaire.

La plupart des généraux mexicains rougiraient de leur ignorance, s'ils se trouvaient en présence du dernier sous-officier de notre armée ; car ils ne savent absolument rien et n'ont pas la moindre idée de leur art.

Pour les officiers mexicains, tout se réduit à ceci : changer d'écharpe. Le colonel la porte rouge, le général de brigade, verte, et le général de division, blanche. C'est dans le but d'arriver à cette dernière couleur que se font tous les pronunciamientos.

Mal vêtus, mal nourris, mal payés, les soldats mexicains sont un fléau pour la population civile, qu'ils pressurent sans honte et sans pitié sous le plus futile prétexte.

On comprend, d'après ce que nous venons de dire, combien un corps armé ainsi *désorganisé* doit être redoutable à tout le monde, car il ne connaît aucun frein et vit en dehors de la loi qu'il méprise, et l'état où se trouve aujourd'hui le Mexique prouve la vérité incontestable de ce que nous avançons.

Nous n'avons voulu faire aucune personnalité, traitant la question au point de vue général, et nous

bornant à constater ce qui est. Il existe, il est vrai, quelques officiers de mérite, quelques hommes réellement honorables dans cette malheureuse armée; mais ce sont des perles perdues dans la fange, et le nombre en est tellement restreint qu'en les citant tous par leurs noms nous n'arriverions pas à compléter la centaine. Ceci est d'autant plus triste que, plus le Mexique va, plus il approche de la catastrophe et que bientôt le mal qui mine ce beau pays sera sans remède, et il sombrera pour toujours, non sous les coups des étrangers, mais assassiné par ses propres enfants.

Le général don José-Maria Rubio ne sortait en aucune façon de la foule des officiers mexicains, seulement il possédait sur ceux qui l'entouraient l'immense avantage d'être un vieux soldat de la guerre de l'indépendance; chez lui l'expérience suppléait amplement à ce qui lui manquait du côté de l'instruction.

Son histoire était simple, la voici en quelques mots :

Fils d'un evangelista ou écrivain public de Tampico, il avait à grand'peine appris un peu à lire et à écrire sous les auspices de son père; cette teinte d'éducation, toute légère qu'elle fût, devait plus tard lui être d'une grande utilité.

Le grand soulèvement dont le célèbre curé Hidalgo fut le promoteur, soulèvement qui inaugura la révolution, trouva le jeune José-Maria errant aux environs de Tampico, où il faisait pour vivre les métiers les plus impossibles. Le jeune homme, un peu muletier, un peu pêcheur et beaucoup contrebandier, enivré par l'odeur de la poudre, fasciné par

l'influence toute puissante qu'Hidalgo exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, jeta son fusil sur son épaule, enfourcha le premier cheval qui lui tomba sous la main, et suivit gaîment les bandes révolutionnaires. Depuis cette époque, sa vie ne fut plus qu'un combat de toutes les heures.

Il devint en peu de temps, grâce à son courage, à son énergie et à sa présence d'esprit, un des guerilleros les plus redoutables aux Espagnols.

Toujours le premier à l'assaut, le dernier à la retraite, chef d'une cuadrilla composée d'hommes d'élite pour lesquels les expéditions les plus folles et les plus téméraires ne semblaient être que des jeux d'enfants, favorisé par un constant bonheur, car la fortune aime les téméraires, José-Maria devint bientôt un épouvantail pour les Espagnols, son nom seul leur inspirait une indicible terreur.

Après avoir successivement servi sous les ordres de tous les héros de l'indépendance mexicaine et avoir vaillamment combattu à leurs côtés, la paix le trouva général de brigade.

Le général Rubio n'était pas ambitieux : c'était un brave et digne soldat qui aimait son métier avec passion et auquel il fallait pour le rendre heureux les roulements des tambours, l'éclat des armes et la vie militaire dans toute son étendue.

Lorsqu'il combattait, jamais l'idée ne lui était venue qu'un jour ou l'autre la guerre prendrait fin ; aussi fut-il tout surpris et complétement démoralisé quand la paix fut faite et l'indépendance proclamée.

Le digne général regarda autour de lui. Chacun se préparait à se retirer dans sa famille afin de iouir

d'un repos si chèrement acheté. Don José-Maria n'aurait peut-être pas mieux demandé que de suivre cet exemple; mais sa famille à lui, c'était l'armée, il n'en avait ou du moins il ne s'en connaissait plus d'autre. Pendant les dix années de combats qui venaient de s'écouler, le général avait perdu complétement de vue tous les parents qu'il avait. Son père, dont il avait par hasard appris la mort, était la seule personne dont l'influence eût pu l'exciter à abandonner la carrière militaire. Mais le foyer paternel était éteint; rien ne l'attirait plus vers la province; il demeura donc sous les drapeaux, non par ambition : nous le répétons, le brave soldat se rendait justice et reconnaissait parfaitement qu'il avait atteint une position bien supérieure à celle que jamais il aurait osé désirer; mais afin de ne pas rester seul et de ne pas abandonner de vieux amis avec lesquels il avait si longtemps souffert, combattu, en un mot partagé la bonne et la mauvaise fortune.

Les différents chefs qui, immédiatement, commencèrent à convoiter le pouvoir et à se succéder au siége présidentiel, loin de redouter le général dont le caractère simple et honnête leur était connu, recherchèrent au contraire son amitié et s'attachèrent à lui prodiguer les preuves de la plus franche et de la plus réelle protection, convaincus qu'il se garderait bien de jamais en abuser.

A l'époque où les Texiens commencèrent à s'agiter et à revendiquer leur indépendance, le gouvernement mexicain, trompé dans le principe par les agents chargés de surveiller cet État, n'envoya que des forces insuffisantes pour rétablir l'ordre et étouffer les désordres; mais bientôt l'agitation prit

un caractère révolutionnaire tellement tranché, que le président de la république jugea urgent de faire une démonstration efficace. Malheureusement il était trop tard, le mécontentement s'était propagé de proche en proche; il ne s'agissait déjà plus de réprimer une révolte, mais bien d'étouffer une révolution, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Le président de la république mexicaine apprit alors à ses dépens que, dans toute question humaine, il y a quelque chose de plus puissant que la force brutale des baïonnettes : c'est l'idée dont le temps est venu et l'heure est sonnée. Les troupes expédiées au Texas furent battues, refoulées de toutes parts. Bref, elles se virent contraintes à reculer pas à pas devant l'émeute, à traiter avec elle et à se retirer honteusement.

Le gouvernement ne pouvait et ne voulait pas accepter un aussi flétrissant échec infligé par des bandes mal armées et mal disciplinées; il se résolut à tenter un dernier et décisif effort.

Des troupes nombreuses furent massées sur les frontières texiennes, et autant pour en imposer aux révoltés, que pour en finir d'un seul coup avec eux, on déploya un grand appareil militaire.

Mais alors la guerre changea de face : les Texiens, Américains du Nord pour la plupart, adroits chasseurs, marcheurs infatigables et tireurs d'une adresse proverbiale, se fractionnèrent en petites troupes, et au lieu d'offrir à l'armée mexicaine un front de bataille, qui lui eût permis de manœuvrer et de les anéantir, ils commencèrent une guerre de haies, de ruses et d'embuscades à la mode vendéenne, qui eut pour premier

résultat de fatiguer énormément les soldats en les obligeant à des marches et à des contre-marches continuelles, et jeta parmi eux le découragement et la démoralisation en les contraignant à lutter contre un ennemi insaisissable, qu'ils savaient être partout sans parvenir à le rencontrer nulle part.

La position devenait de plus en plus critique. Ces hommes mis hors de la loi, flétris des épithètes de bandits, de rôdeurs de frontières et de francs tireurs, que l'on affectait de confondre avec les scélérats sans aveu qui pullulent dans ces contrées et qu'on s'obstinait à traiter comme tels, ne leur accordant pas de quartier et les fusillant sans jugement partout où on pouvait les saisir; ces hommes disciplinés maintenant, aguerris et forts de l'appui moral de leurs concitoyens qui applaudissaient à leurs succès et faisaient des vœux pour leur réussite, avaient hautement levé le drapeau de l'indépendance texienne, et dans maintes rencontres, après avoir décimé les troupes envoyées contre eux, les avaient forcées à les reconnaître comme les défenseurs avoués d'une cause honorable.

Parmi les nombreux généraux de la république, le président choisit enfin le seul homme capable de réparer les échecs successifs subis par le gouvernement. Le général don José-Maria Rubio fut investi du commandement en chef des troupes chargées d'opérer contre le Texas.

Ce choix était des plus heureux; le général, homme loyal et brave soldat, n'était pas capablede se vendre, quelque cher qu'on voulût l'acheter. On n'avait donc pas à redouter avec lui une trahison, devant laquelle d'autres, moins susceptibles que lui

ou plus avares, n'avaient pas reculé, dans plusieurs circonstances. Vieux soldat de la guerre de l'indépendance, ancien partisan, don José-Maria connaissait à fond toutes les ruses des guerillas et était bien l'homme qu'il fallait pour lutter avec avantage contre les adversaires qu'il avait à combattre.

Malheureusement ce choix venait bien tard.

Cependant le général, tout en comprenant parfaitement l'immense responsabilité qu'il assumait sur lui, ne se rebuta pas et accepta sans murmurer la rude tâche qu'on lui imposait.

Certains hommes ont l'incontestable privilége d'être né pour les positions qu'ils occupent; leur intelligence semble s'agrandir avec la situation : faits pour les grandes choses, ils s'élèvent à mesure et restent toujours au niveau des événements quels qu'ils soient.

Le général avait cette faculté précieuse ; du premier coup d'œil il jugea ses ennemis avec ce sang-froid des vieux soldats qui les rend si forts, et son plan fut élaboré en quelques minutes.

Il changea immédiatement la tactique suivie jusqu'alors par ses prédécesseurs et adopta un système diamétralement opposé au leur.

Au lieu de fatiguer ses soldats par des courses sans but et sans résultats probables, il se saisit des positions les plus fortes, dissémina ses troupes dans des cantonnements assez étendus, sans cependant être trop éloignés, de façon à ce que tous les détachements pussent s'appuyer les uns sur les autres, en cas d'attaque, et que, s'il le fallait absolument, l'armée entière se trouvât réunie autour de lui en moins de vingt-quatre heures.

Puis, ces précautions prises, conservant toujours ses forces sous la main, il se tint prudemment sur la défensive, et au lieu de marcher en avant, il demeura immobile, guettant avec une patience infatigable l'occasion de tomber à l'improviste sur l'ennemi et de l'écraser.

Les chefs texiens ne tardèrent pas à comprendre tout le danger de cette nouvelle et adroite tactique pour eux. En effet, les rôles étaient changés : d'assaillis, les insurgés étaient contraints de se faire assaillants, ce qui leur faisait perdre tous les avantages de leur position en les obligeant à des concentrations de troupes et à des démonstrations de forces contraires à leur habitude de combattre.

Aux jeunes officiers qui murmuraient du plan adopté par le général et raillaient sa prudence, celui-ci répondait en souriant que rien ne le pressait, que la guerre était un jeu de finesse où le plus adroit attrapait l'autre, et qu'il ne fallait pas pour une vaine gloriole se laisser emporter à compromettre le succès d'une entreprise qui, avec un peu de patience, aboutirait à une réussite certaine.

La suite prouva que le général raisonnait juste et que son plan était bon.

Les insurgés, réduits à l'inaction par le système adopté par le nouveau chef de l'armée mexicaine, essayèrent à plusieurs reprises d'attaquer ses retranchements et de l'amener à en sortir, mais le général se contenta de leur tuer le plus de monde possible, et il tint bon sans faire un pas en avant.

La conducta de plata, que le capitaine Melendez était chargé d'escorter, avait une immense importance aux yeux du gouvernement nécessiteux de la

capitale; il fallait à toute force la sauver et faire arriver saines et sauves les piastres à Mexico, avec d'autant plus de raison que depuis quelque temps les arrivages d'argent du Texas devenaient d'une rareté désespérante et menaçaient de manquer complétement avant peu.

Le général Rubio se vit à contre-cœur contraint de modifier provisoirement la ligne qu'il s'était tracée; il ne doutait pas que les insurgés, avertis du passage de la conducta, ne fissent les plus grands efforts pour l'intercepter et s'en emparer, car eux aussi éprouvaient une grande pénurie d'argent, et les millions expédiés à Mexico étaient pour eux d'une immense importance; il fallait déjouer leurs projets et sauver la conducta; le général rassembla donc un corps considérable de troupes, se mit à sa tête, et s'avança à marches forcées jusqu'à l'entrée du défilé où, d'après les rapports de ses espions, les insurgés devaient s'embusquer; puis, ainsi que nous l'avons vu, il expédia un homme sûr (à ce qu'il supposait du moins) au capitaine Melendez, pour l'avertir de son approche et le mettre sur ses que gardes.

Nous avons rapporté dans *les Rôdeurs de frontières* comment les choses s'étaient passées, et combien l'exprès du général était digne de la confiance son chef avait placée en lui.

Le camp mexicain s'élevait au milieu d'une plaine charmante, faisant face au défilé par lequel, d'après les instructions du général, la conducta devait déboucher.

C'était le soir, le soleil était couché depuis environ une heure. Don José-Maria, inquiet du retard

du capitaine, et commençant à se douter d'un malheur, avait expédié des éclaireurs dans différentes directions afin de lui apporter des nouvelles, et en proie à une inquiétude à laquelle chaque minute qui s'écoulait ajoutait encore, il marchait avec agitation dans sa tente, jurant et maugréant tout bas, fronçant les sourcils, et s'arrêtant par intervalles pour prêter l'oreille à ces mille bruits qui, la nuit, surgissent sans cause apparente, et passent comme emportés sur l'aile des Djinns.

Le général don José-Maria Rubio était un homme jeune encore; il avait quarante-deux ans environ bien qu'il parût plus âgé à cause des fatigues de la vie militaire qui avaient laissé de rudes empreintes sur son visage à la physionomie martiale et ouverte; sa taille était haute, bien prise; ses membres musculeux et bien attachés, sa poitrine large et saillante dénotaient une grande vigueur; ses cheveux coupés en brosse commençaient à grisonner, mais son œil noir avait un éclat fulgurant plein de jeunesse et d'intellignce.

Contrairement aux habitudes des officiers supérieurs mexicains qui en toutes circonstances font un grand étalage de broderies, et sont dorés et empanachés, qu'on nous pardonne la comparaison, comme des marchands de vulnéraire, son costume était d'une simplicité et d'une sévérité qui ajoutait encore à sa tournure militaire et lui donnait cette apparence de réflexion et de majesté qui sied si bien à un chef d'armée.

Un sabre était négligemment jeté, auprès d'une paire de pistolets d'arçon, en travers sur une carte étendue sur une table au milieu de la tente, et vers

laquelle le général se penchait souvent dans sa promenade agitée.

Le galop d'un cheval, d'abord éloigné, mais qui se rapprocha rapidement, se fit entendre. La sentinelle placée en dehors de la tente cria : Qui vive? Le cavalier s'arrêta, sauta à terre, puis au bout d'une minute le rideau de la tente s'écarta et un homme parut.

Cet homme était le capitaine don Juan Melendez.

— Enfin, vous voilà ! s'écria le général, dont les traits s'éclaircirent.

Mais, en voyant l'expression de tristesse répandue sur les traits de l'officier, le général, qui avait fait deux pas vers lui, s'arrêta, et sa physionomie redevint subitement inquiète.

— Oh ! oh ! fit-il, que se passe-t-il donc? Capitaine, serait-il arrivé malheur à la conducta?

L'officier baissa la tête sans répondre.

— Que signifie cela, caballero, reprit le général avec colère ; seriez-vous devenu muet par hasard?

Le capitaine fit un effort sur lui-même.

— Non, général, répondit-il.

— La conducta, où est la conducta? reprit-il avec violence.

— Prise ! répondit don Juan d'une voix sourde.

— Vive Dios ! exclama le général en lui lançant un coup d'œil terrible et en frappant du pied avec colère, la conducta est prise et vous vivez pour venir me l'apprendre?

— Je n'ai pu me faire tuer.

— Je crois même, Dieu me pardonne, dit avec ironie le général, que vous n'avez pas même reçu une égratignure.

— C'est vrai.

Le général fit quelques pas dans la tente en proie à la plus vive agitation.

— Et vos soldats, caballero, reprit-il au bout d'un instant, en s'arrêtant en face de l'officier, ils ont lâchement fui, sans doute, au premier coup de feu?

— Mes soldats sont morts, général.

— Hein! que dites-vous?

— Je dis, général, que mes soldats se sont fait tuer jusqu'au dernier pour défendre le dépôt confié à leur honneur.

— Hum! hum! répondit le général, ils sont morts, tous?

— Oui, général, tous sont couchés dans une tombe sanglante; je suis le seul survivant de cinquante hommes braves et dévoués.

Il y eut un second silence. Le général connaissait trop bien le capitaine pour douter de son courage et de sa loyauté; il commençait à soupçonner un mystère.

— Mais je vous avais envoyé un guide, dit-il enfin.

— Oui, général : c'est ce guide qui nous a fait tomber dans le piége tendu sous nos pas par les insurgés.

— Mille diables! si le misérable...

— Il est mort, interrompit le capitaine, je l'ai tué.

— Bien; mais il y a dans toute cette affaire quelque chose qui m'échappe.

— Général, s'écria le jeune homme en s'animant, bien que la conducta soit perdue, le combat a été

glorieux pour le nom mexicain ; notre honneur n'a pas souffert, nous avons été écrasés par le nombre.

— Voyons, capitaine, vous êtes un de ces hommes au-dessus de tout soupçon, que la plus légère souillure ne saurait atteindre ; au besoin, je cautionnerais votre loyauté et votre bravoure devant tous : rapportez-moi franchement et sans tergiverser ce qui s'est passé, je vous croirai ; donnez-moi les plus grands détails sur cette action, afin que je sache si je dois vous plaindre ou vous punir.

— Ecoutez donc alors, général ; mais je vous le jure, si après mon récit le moindre soupçon reste dans votre cœur sur mon honorabilité et le dévouement de mes soldats, je me ferai devant vous sauter la cervelle.

— Parlez d'abord, caballero ; après, nous verrons ce qu'il conviendra que vous fassiez.

Le capitaine s'inclina et commença le rapport exact des événements.

VI

LE CONSEIL DES CHASSEURS.

Nous reviendrons maintenant à Tranquille, que nous avons trop longtemps négligé.

Tranquille s'était séparé de ses amis à deux portées de fusil du campement texien, se réservant, si besoin était, de faire intervenir Carméla ; mais cela n'avait pas été nécessaire : le jeune homme, bien

qu'à contre-cœur, avait consenti à tout ce que lui avait demandé le Canadien, ce dont celui-ci avait été charmé, car sans savoir précisément pourquoi, il lui aurait déplu de faciliter une entrevue entre les jeunes gens.

Aussitôt après son entretien avec le jeune chef des francs tireurs, le chasseur s'était levé, et malgré les instances du Jaguar pour le retenir, il avait quitté son camp.

Le chasseur était donc remonté à cheval, et, à demi satisfait de sa conversation avec le Jaguar, il avait regagné au petit pas, tout en réfléchissant, l'endroit où ses amis étaient campés.

Ceux-ci l'attendaient avec anxiété, Carméla surtout était dévorée d'une inquiétude extrême.

Etrange contraste, que les femmes seules pourront expliquer, la jeune fille, à son insu peut-être, éprouvait pour le Jaguar et pour le capitaine Melendez des sentiments qu'elle redoutait elle-même d'analyser, mais qui cependant la portaient à s'intéresser également au sort de ces deux hommes et à craindre un choc entre eux, quelqu'en dût être le résultat pour l'un ou pour l'autre.

Malgré cela, il est évident que s'il lui avait fallu expliquer la raison qui la poussait à agir ainsi, elle n'aurait pas su répondre, et que si on lui avait dit qu'elle aimait l'un ou l'autre, elle s'en serait énergiquement défendue, et cela franchement persuadée qu'elle aurait dit vrai.

Pourtant elle se sentait, peut-être par des motifs différents, irrésistiblement attirée vers eux ; elle tressaillait à leur approche, le son de leur voix faisait intérieurement courir un frisson de bonheur

dans tout son être ; si elle demeurait longtemps sans avoir de leurs nouvelles, elle devenait triste, inquiète, pensive ; leur présence lui rendait toute sa gaîté et son insouciance d'oiseau.

Etait-ce de l'amitié ? était-ce de l'amour ? qui sait !

Tranquille trouva ses amis confortablement établis dans une étroite clairière, assis auprès d'un grand feu qui servait à cuire leur souper. Carméla, retirée un peu à l'écart, interrogeait d'un regard impatient la sente par laquelle elle savait que devait arriver le chasseur.

Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle poussa un cri de joie étouffé et fit un mouvement pour courir à sa rencontre, mais elle s'arrêta en rougissant, baissa la tête, et se cacha toute honteuse derrière un massif de floripondios.

Tranquille mit paisiblement pied à terre, ôta la bride à son cheval, qu'il envoya d'une claque amicale sur la croupe rejoindre ceux de ses compagnons, et il alla s'asseoir auprès du Cœur-Loyal.

— Ouf ! fit-il, enfin me voici de retour, ce n'est pas sans peine.

— Auriez-vous couru quelque danger ? demanda avec intérêt le Cœur-Loyal.

— Nullement, au contraire ; le Jaguar m'a reçu comme il devait le faire, c'est-à-dire en ami, je n'ai à me plaindre que de sa courtoisie ; du reste nous nous connaissons trop pour qu'il n'en eût pas été ainsi.

Carméla s'était avancée tout doucement près du chasseur ; tout à coup elle pencha sa gracieuse tête vers lui, et lui présenta son front à baiser :

— Bonjour, père, lui dit-elle d'un petit ton hypocrite, vous voilà déjà de retour ?

— Déjà! répondit Tranquille, en déposant un baiser sur son front, et en riant ; diable! fillette, il paraît que mon absence ne t'a pas parue longue.

— Pardonnez-moi, ce n'est pas cela que je voulais dire, mon père, fit-elle toute confuse.

— Et que voulais-tu donc dire, mon enfant?

— Oh! rien.

— Au contraire, n'est-ce pas, petite sournoise? Mais tu as beau faire, tu ne parviendras pas à me tromper; je suis un trop vieux renard, fillette, pour me laisser prendre à tes ruses d'enfant gâtée.

— Vous êtes méchant, mon père, répondit-elle avec une moue mutine, vous interprétez toujours en mal ce que je vous dis.

— Voyez-vous cela, señorita! Allons, ne te fâche pas, je t'apporte de bonnes nouvelles.

— Bien vrai? s'écria-t-elle en joignant les mains avec joie.

— Douterais-tu de ma parole?

— Oh! non, mon père.

— A la bonne heure, maintenant assieds-toi là auprès de moi, et écoute.

— Parlez, parlez, mon père! s'écria-t-elle toute joyeuse, en s'asseyant à la place que lui indiquait le chasseur.

— Tu t'intéresse donc bien au capitaine Melendez, mon enfant?

— Moi! mon père, s'écria-t-elle avec un mouvement de surprise.

— Dame! il me semble que pour avoir risqué une démarche comme celle que tu as faite, il faut porter aux gens un vif intérêt.

La jeune fille devint sérieuse.

— Père, dit-elle, au bout d'un instant avec ce petit ton résolu que savent si bien prendre les enfants gâtés, je ne saurais vous dire pourquoi j'ai agi ainsi que je l'ai fait, c'est malgré moi, je vous le jure, j'étais folle, la pensée que le Jaguar et le capitaine auraient à soutenir l'un contre l'autre une lutte mortelle, me faisait froid au cœur, et pourtant je vous le certifie, maintenant que je suis de sang-froid, je m'interroge vainement pour connaître la raison qui m'a poussée à intercéder auprès de vous pour éviter cette rencontre.

Le chasseur secoua la tête.

— Tout cela n'est pas clair, Niña, reprit-il, je ne comprends rien à tes raisonnements; dame! je ne suis qu'un pauvre coureur des bois sans autre instruction que celle puisée dans les grands spectacles de la nature que constamment j'ai sous les yeux, le cœur des femmes est pour moi un livre fermé dont il me serait impossible de déchiffrer un feuillet, seulement, enfant, crois-moi, prends garde, ne joue pas imprudemment avec des armes dont tu ignores la force et le mécanisme; quelque léger que soit l'antilope, à force de sauter de rocher en rocher sur les bords des précipices, il arrive un moment où le vertige le prend, la tête lui tourne et il roule dans l'abîme, j'ai vu souvent de semblables catastrophes dans les forêts. Prends garde, fillette, prends garde, crois en l'expérience du vieux chasseur.

Carméla appuya toute pensive son front rougissant sur l'épaule du Canadien et levant vers lui ses grands yeux bleus pleins de larmes.

— Je souffre, père, murmura-t-elle avec tristesse.

— Vive Dieu? mon enfant, tu souffres et tu ne me le dis pas, serais-tu malade? s'écria-t-il avec inquiétude, mais aussi quelle imprudence à toi, de courir ainsi le désert pendant la nuit.

— Vous vous trompez, père, répondit-elle avec un pâle sourire, je ne suis pas malade, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc alors?

— Je ne sais pas, mais mon cœur se serre, j'ai la poitrine oppressée. Oh! je suis bien malheureuse!

Et cachant sa tête dans ses mains elle fondit en larmes.

Tranquille la considéra un instant avec un étonnement mêlé d'effroi.

—Malheureuse, toi! s'écria-t-il enfin en se frappant le front avec colère, oh! que lui a-t-on donc fait, mon Dieu, pour qu'elle pleure ainsi!

Il y eut un silence de quelques minutes. Lorsque l'entretien avait semblé prendre une tournure confidentielle, le Cœur-Loyal et Lanzi s'étaient levés sans affectation et s'étaient éloignés au milieu des fourrés où ils n'avaient pas tardé à disparaître. Tranquille et la jeune fille étaient donc seuls.

Le chasseur était en proie à une de ces rages froides d'autant plus terribles qu'elles sont concentrées; adorant la jeune fille, il se figurait dans sa naïve ignorance que c'était lui qui, sans s'en douter, par sa grossièreté et la trivialité de ses manières à son égard, la rendait malheureuse, et il s'accusait intérieurement de ne pas avoir su lui faire la vie calme et douce qu'il avait rêvée pour elle.

— Pardonne-moi, mon enfant, lui dit-il avec émotion, pardonne-moi d'être involontairement

cause de tes souffrances. Mon Dieu, il ne faut pas m'en vouloir, va, ce n'est nullement ma faute, j'ai toujours vécu seul au désert, où aurais-je appris comment il faut agir avec d'aussi frêles natures que celle des femmes ; mais maintenant c'est fini, je me surveillerai, tu n'auras plus de reproches à m'adresser, je te le promets, mon enfant chérie, tout ce que tu voudras je le ferai, là, est-tu contente ?

Par une réaction subite, la jeune fille essuya ses larmes, et partant d'un joyeux éclat de rire, elle jeta ses bras au cou du chasseur et, l'embrassant à plusieurs reprises :

— C'est vous qui devez me pardonner, mon père, lui dit-elle de sa voix caline, car je semble prendre plaisir à vous tourmenter, vous qui êtes si bon ; je ne savais ce que je disais tout à l'heure ; je ne suis pas malheureuse, je ne souffre pas, je suis heureuse au contraire, et je vous aime bien, mon bon père, je n'aime que vous, que vous seul.

Tranquille la regarda d'un air effaré ; il ne comprenait plus rien à ces brusques revirements d'humeur, dont la cause lui échappait.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en joignant les mains avec stupeur, ma fille est folle !

A cette exclamation, la gaité de la rieuse enfant redoubla et son rire perlé s'élança de son gosier en une joyeuse cascatelle, à rendre par ses modulations un rossignol jaloux.

— Mon père, dit-elle, je ne suis pas folle ; c'est lorsque je vous parlais ainsi que je l'ai fait, il n'y a qu'un instant, que je l'étais, mais maintenant la crise est passée ; pardonnez-moi et n'y songeons plus.

— Hum ! murmura le chasseur en levant les yeux au ciel d'un air profondément embarrassé, je ne demande pas mieux, Niña, mais je suis encore moins avancé qu'avant, et, sur ma parole, je ne comprends plus rien à tout ce qui te passe par l'esprit.

— Qu'importe ? si je vous aime, père ; toutes les jeunes filles sont ainsi, il ne faut pas attacher d'importance à leurs caprices.

— Bon ! bon ! cela doit être ainsi, puisque tu me le dis, fillette. C'est égal, j'ai bien souffert, enfant, tes paroles me brisaient le cœur.

Carméla l'embrassa avec effusion.

— Et le Jaguar ? demanda-t-elle.

— Tout est arrangé ; le capitaine n'a rien à redouter de lui.

— Oui, je le sais, le Jaguar est un cœur noble : s'il a donné sa parole, on peut s'y fier.

— Il me l'a donnée.

— Merci, père. Eh bien ! maintenant que tout est arrangé suivant nos désirs...

— Suivant tes désirs, interrompit le chasseur.

— Les miens ou les vôtres, père, n'est-ce donc pas la même chose ?

— C'est juste, j'ai tort, continue ?

— Eh bien ! dis-je, appelez vos amis qui rôdent sans doute aux environs, et mangeons, je meurs de faim, moi.

— Vrai ? fit-il tout-joyeux.

— Ma foi, oui ; je n'osais vous l'avouer.

— Oh ! alors ce ne sera pas long.

Le Canadien siffla ; les deux hommes qui probablement n'attendaient que ce signal parurent aussitôt.

La venaison fut tirée du feu, placée sur une feuille, et chacun s'installa commodément pour manger.

— Eh ! mais, dit tout-à-coup Tranquille, où donc est Quoniam ?

— Quelques temps après votre départ, répondit le Cœur-Loyal, il nous a quittés, afin, nous a-t-il dit, d'aller à l'hacienda del Mezquite.

— Il a bien fait ; je n'y avais pas songé ; je ne suis pas inquiet de mon vieux camarade ; il saura bien nous retrouver.

Chacun commença alors à manger de bon appétit sans se préoccuper davantage de l'absence du nègre.

Une chose digne de remarque, c'est que les hommes que l'existence qu'ils mènent oblige à un continuel déploiement de leurs facultés physiques, quelles que soient les circonstances où ils se trouvent, les dangers qui les entourent ou l'inquiétude qui les obsède, mangent toujours de bon appétit et dorment d'un profond sommeil, tant la satisfaction de ces deux impérieux besoins matériels leur est indispensable pour résister avec avantage aux incessantes péripéties de leur existence si accidentée et si pleine de hasards de toutes sortes.

Pendant le repas des chasseurs, le soleil s'était couché et la nuit avait envahi la forêt.

Carméla, brisée par les divers événements de cette journée, se retira presqu'immédiatement dans un léger *jacal* de feuillage construit par le Cœur-Loyal.

La jeune fille avait besoin de remettre de l'ordre dans ses idées et de prendre quelques heures d'un

repos, dont la privation avait surexcité son système nerveux et causé la crise à laquelle elle avait été en proie, quelques heures auparavant.

Dès qu'ils furent seuls, les chasseurs firent une provision de bois mort, destinée à entretenir le feu toute la nuit, puis, après avoir jeté quelques brassées de branches sèches dans le brasier, ils s'assirent à l'indienne, c'est-à-dire le dos à la flamme, afin de ne pas avoir les yeux éblouis par la lueur et de pouvoir distinguer dans l'obscurité l'approche d'un hôte inattendu, homme ou bête fauve; puis, cette précaution prise et les rifles placés à portée de la main, ils allumèrent leurs pipes et fumèrent silencieusement.

C'est surtout la nuit, lorsque les bruits du jour s'éteignent pour faire place aux rumeurs mystérieuses des ténèbres, que le désert revêt un aspect grandiose et imposant, qui saisit l'âme et la porte à ces douces et mélancoliques rêveries si pleines de charmes.

L'air plus pur de la nuit rafraîchi par la brise qui passe à travers les feuilles qu'elle agite doucement, les murmures de l'eau parmi les nénuphars, les rumeurs confuses de mille insectes invisibles, ce silence du désert traversé par des souffles mélodieux et animés, enfin, partout ce bruit confus du grand flot de la vie qui vient de Dieu, qui passe sans cesse et toujours se renouvelle, plongent malgré lui l'homme au cœur fort dans un recueillement religieux d'une douceur étrange que ceux auxquels les grands spectacles de la nature sont inconnus ne sauront se figurer.

La nuit était calme et claire, une profusion de lumière ruisselait des millions d'étoiles qui plaquaient

le ciel d'un bleu sombre, la lune déversait sur la terre sa lueur argentée qui imprimait aux objets une apparence fantastique. L'atmosphère était d'une pureté et d'une transparence telles qu'à une grande distance par les éclaircis des ravins le regard distinguait comme en plein jour les accidents du paysage.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi, sans qu'aucun des trois hommes, séduit par la splendeur de la nuit, songeât à prendre un repos qui, cependant, lui était nécessaire après les fatigues de la journée.

— Qui veillera ce soir? demanda enfin Lanzi, en repassant le tuyau de sa pipe dans sa ceinture, nous sommes entourés de gens avec lesquels il est bon de prendre ses précautions.

— C'est juste, observa le Cœur-Loyal, dormez, moi je veillerai pour tous.

— Un instant, dit le Canadien, si le sommeil ne vous accable pas trop, Lanzi, vous, le Cœur-Loyal et moi, nous profiterons de l'absence de Carméla pour tenir conseil. La situation, dans laquelle nous sommes, est intolérable pour une jeune fille, il nous faut absolument prendre un parti, malheureusement je ne sais que faire, vos lumières réunies ne seront pas, je le crains, de trop pour m'aider à sortir d'embarras.

— A vos ordres, Tranquille, répondit Lanzi, tenons conseil, j'en serai quitte pour dormir plus vite.

— Parlez, mon ami, dit le Cœur-Loyal.

Le chasseur se recueillit un instant, puis il reprit:

— La vie est rude au désert, pour les natures délicates; nous autres hommes, rompus à la fatigue et endurcis aux privations, non-seulement nous la sup-

portons sans y songer, mais encore nous y trouvons des jouissances inouïes.

— C'est vrai, observa le Cœur-Loyal ; mais les dangers que des hommes tels que nous peuvent braver, il serait injuste et cruel d'y astreindre une femme, une jeune fille à peine sortie de l'enfance et dont la vie s'est écoulée jusqu'à ce jour exempte de soucis, de privations et de fatigues d'aucunes sortes.

— Oui, appuya Lanzi.

— Voilà justement la question, continua Tranquille ; bien qu'il m'en coûte de me séparer d'elle, Carméla ne peut plus longtemps demeurer avec nous.

— Ce serait vouloir la tuer, fit le Cœur-Loyal.

— Ce qui ne serait pas long. Pauvre chère petite ! grommela Lanzi.

— Oui ; mais à qui la confier, maintenant que la venta est détruite ?

— C'est épineux, observa Lanzi.

— Mais, dit le Cœur-Loyal, n'êtes-vous pas tigrero de l'hacienda del Mezquite ?

— En effet.

— C'est cela ! s'écria le métis; voilà une bonne idée. Elle ne me serait pas venue à moi.

— Quelle idée ? demanda le Canadien.

— Le maître de l'hacienda, reprit le Cœur-Loyal, ne vous refusera pas de recevoir Carméla chez lui.

Le chasseur secoua négativement la tête.

— Non, non, dit-il ; si je le lui demandais, je suis convaincu qu'il y consentirait ; mais cela ne doit pas être.

— Pourquoi donc?

— Parce que le propriétaire du Mezquite n'est

pas l'homme qu'il faut pour protéger une jeune fille, Cœur-Loyal.

— Hum ! fit celui-ci, notre position se complique, alors, car je ne vois qui pourrait s'en charger.

— Ni moi non plus, voilà ce qui me chagrine.

— Ecoutez, s'écria tout à coup le Cœur-Loyal, je ne sais, Dieu me pardonne, où j'avais la tête de ne pas y avoir songé tout d'abord, ne soyez pas inquiets, je connais quelqu'un.

— Vous !

— Oui.

— Parlez? parlez ?

— Allons, fit à part lui le métis, c'est réellement un bon camarade que ce Cœur-Loyal, il est plein de bonnes idées.

— Pour des raisons qui, en ce moment seraient trop longues à vous dire, mais que quelque jour je vous confierai, reprit le jeune homme, je ne suis pas seul au désert, ma mère et un vieux serviteur de ma famille habitent à trois cents milles environ de l'endroit où nous sommes au milieu d'une tribu Comanche, dont les chefs, il y a quelques années, m'ont adopté ; ma mère est bonne, elle m'aime à l'adoration, elle sera heureuse d'avoir pour compagne une charmante enfant comme votre fille ; elle veillera sur elle, et l'entourera de ces soins maternels qu'une femme seule sait prodiguer, surtout lorsque cette femme est réellement mère, et qu'elle tremble continuellement pour le salut du fils auquel elle a tout sacrifié ; tous les mois, à la même époque, j'abandonne la chasse, je lance mon mustang, et traversant le désert avec la rapidité d'une flèche, je vais voir ma mère, avec laquelle je demeure quel-

ques jours dans la tribu. Voici à peu près l'époque où j'ai l'habitude de me rendre au village, voulez-vous que je vous y conduise? Venant avec moi, les Indiens vous recevront bien, et ma mère vous remerciera de lui confier votre fille.

— Cœur-Loyal, répondit le chasseur avec émotion, votre offre est celle d'un homme honnête et sans détours, je l'accepte aussi franchement que vous me la faites ; près de votre mère ma fille sera heureuse et elle n'aura rien à redouter, merci.

— Cœur-Loyal, fit le métis avec effusion, je ne sais qui vous a donné le nom que vous portez, mais, canarios! celui-là vous connaissait bien, je vous l'affirme.

Les deux hommes sourirent de la boutade de Lanzi.

— Maintenant que c'est une chose arrangée, continua-t-il, vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas? Alors bonsoir ; je vais dormir, j'ai les paupières qui me piquent comme si elles étaient remplies d'épines.

Il s'enveloppa avec soin dans son zarapé, s'étendit sur le sol, et une minute plus tard, il dormait à poings fermés ; il est probable que le digne homme voulait rattraper le temps perdu, car il ne se dissimulait nullement que dans le conseil, il n'avait rempli que le rôle de comparse et servi absolument à rien.

— Quand partons-nous? demanda le Canadien.

— La route est longue, répondit le Cœur-Loyal ; nous avons plus de trois cents milles à franchir; Carméla est épuisée par les fatigues que depuis quelques jours elle a endurées, peut-être ferions-nous

bien de lui laisser un jour ou deux de repos pour reprendre les forces nécessaires pour supporter les nouvelles fatigues qui l'attendent pendant le long voyage que nous allons entreprendre.

— Oui, vous avez raison ; ce voyage, qui pour nous ne serait rien, est énorme pour une jeune fille ; demeurons ici deux jours ; le campement est bon, la place bien choisie ; rien ne nous presse ; il vaut mieux agir avec prudence afin de ne pas avoir plus tard à regretter trop de précipitation qui pourrait être fatale à celle que nous désirons tant sauvegarder.

— Pendant le temps que nous passerons ici, nos chevaux reprendront du feu et de la vigueur, et nous profiterons de ce temps d'arrêt pour réunir des provisions.

— Bien parlé, frère ; c'est convenu : dans deux jours nous nous mettrons en route, et j'espère que Dieu nous fera la grâce de nous permettre d'atteindre sains et saufs le terme de notre voyage.

— Dieu ne nous faillira pas, frère, soyez-en sûr.

— Je le sais bien, répondit le Canadien avec cette foi naïve qui le caractérisait ; aussi vous me voyez bien heureux. Vous ne sauriez croire combien j'étais inquiet et quel service vous me rendez en ce moment.

— Ne parlons pas de cela, ne nous sommes-nous pas juré amitié ? Eh bien ! c'est à charge de revanche.

— Je l'entends bien comme cela ! C'est égal, merci encore une fois, mon cœur est si plein qu'il faut qu'il déborde ; mais maintenant que nous nous sommes bien entendus, allez vous reposer, mon ami, la nuit s'avance et vous devez avoir besoin de dormir.

— C'est vous, au contraire, mon ami, qui allez vous reposer, vous savez bien que j'ai dit que je veillerais ?

— Non pas.

— Mais vous êtes brisé de fatigue, mon ami!

— Moi? allons donc, j'ai un corps de fer et des nerfs d'acier, la lassitude n'a pas de prise sur moi.

— Cependant, mon ami, les forces humaines, si étendues qu'elles soient, ont néanmoins des bornes au delà desquelles elles ne peuvent aller.

— C'est possible, mon ami, je ne discuterai pas cette question avec vous, je me bornerai seulement à vous dire que la joie m'a ôté le sommeil, je suis éveillé comme un opossum, ce serait vainement que j'essaierais à fermer les yeux ; non, j'ai besoin au contraire de réfléchir un peu à tout cela, et c'est ce que je veux faire, tandis que vous, qui naturellement êtes plus calme, vous dormirez.

— Soit, puisque vous l'exigez absolument, mon ami, je n'insiste pas davantage.

— A la bonne heure ! vous devenez raisonnable, dit Tranquille en souriant. Bonne nuit, frère.

— Bonne nuit ! répondit le Cœur-Loyal.

Le jeune homme, devant la volonté si nettement exprimée du Canadien, jugea inutile de résister plus longtemps, d'autant plus qu'il commençait à sentir les premières atteintes du sommeil. Il se coucha après avoir une dernière fois dit bonsoir au chasseur, et il ne tarda pas à s'endormir.

Tranquille avait dit vrai : il avait besoin de s'isoler pendant quelques heures, afin de repasser dans son esprit les derniers événements qui, depuis quelques jours, l'avaient assailli si à l'improviste et

étaient venus rompre la placidité de la vie à laquelle, depuis quelques années, il s'était tout doucement accoutumé.

Les heures s'écoulèrent les unes après les autres sans que le chasseur, plongé dans ses réflexions, sentît le sommeil alourdir ses paupières.

Les étoiles commençaient à s'éteindre, l'horizon se nuançait de bandes plus pâles, la brise devenait plus piquante et plus froide : tout présageait, enfin, le lever prochain du soleil, lorsque tout à coup un bruit faible, ressemblant à celui produit par le bris d'une branche sèche frappa l'oreille exercée du chasseur et le fit tressaillir.

Le Canadien, sans bouger de place, releva la tête et écouta, tout en posant doucement la main sur son rifle placé auprès de lui.

VII

UN ANCIEN AMI.

Tranquille était un trop vieux et trop rusé coureur des bois, pour se laisser surprendre. Les yeux opiniatrément fixé vers l'endroit où s'était produit le bruit qui lui avait donné l'éveil, il cherchait à percer les ténèbres et à distinguer un mouvement quelconque dans les broussailles qui lui permît de former des conjectures probables sur les visiteurs qui lui arrivaient.

Pendant un assez long espace de temps, le bruit qu'il avait entendu ne se renouvela pas, le désert était retombé dans le silence.

Mais le Canadien ne se rebuta pas. Au fait de toutes les ruses indiennes, connaissant la patience sans bornes des Peaux-Rouges, il continua à se tenir sur ses gardes ; seulement, comme il soupçonnait que dans l'ombre des regards investigateurs étaient fixés sur lui, et épiaient ses moindres mouvements, Tranquille bâilla à deux ou trois reprises, comme s'il eût été accablé de sommeil, ramena sur ses genoux la main posée sur le canon du rifle, et feignant de ne pouvoir résister à la fatigue, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine par un mouvement naturel.

Rien ne bougea.

Une heure s'écoula sans que le moindre bruit troublât le silence de la forêt.

Tranquille cependant était persuadé de ne s'être pas trompé.

Le ciel s'éclaircissait peu à peu, la dernière étoile avait disparu, l'horizon prenait ces teintes rouges d'incendie qui précèdent immédiatement l'apparition du soleil ; le Canadien, lassé de cette longue attente et ne sachant à quoi attribuer cette inaction des Peaux-Rouges, résolut de savoir enfin à quoi s'en tenir et d'avoir le mot de cette énigme.

En conséquence, il se redressa brusquement, saisit son rifle et se leva.

Au moment où il se préparait à aller en découverte, un bruit de pas assez rapproché, mêlé à un froissement de feuillages et à un bris de branches sèches, vint frapper son oreille.

— Ah ! ah ! murmura le Canadien, il paraît qu'ils se décident enfin ; voyons donc quels sont ces voisins incommodes.

Au même instant une fraîche voix de femme

s'éleva harmonieuse et sonore dans le silence.

Tranquille s'arrêta avec un geste de surprise.

Cette voix chantait une mélodie indienne, dont voici les premiers vers :

Nubim nitcha, umadea taneschtupa, evarenrinatro, quin ha besarimatschacua, cana numamune, tapitschaco maneschtupa, eduïre menadii cuna... (1).

— Oh ! murmura le chasseur avec un tressaillement nerveux, je connais cette chanson, c'est le chant des fiancés des Pawnées-Serpents ! Comment se fait-il que si loin de leurs territoires de chasse, ces paroles viennent frapper mon oreille ? Un détachement Pawnées rôderait-il donc aux environs ? Oh ! cela est impossible ! Voyons quel est ce chanteur qui s'est éveillé avec le soleil !

Sans plus hésiter, le chasseur s'avança alors à grands pas vers le fourré du milieu duquel la mélodie s'était fait entendre.

Mais au moment où il allait s'engager dans les broussailles, elles s'écartèrent brusquement, rejetées à droite et à gauche par deux mains vigoureuses, et deux Peaux-Rouges apparurent aux regards étonnés du Canadien, et entrèrent dans la clairière.

Arrivés à dix pas du chasseur, les Peaux-Rouges s'arrêtèrent, étendirent les bras en avant, les mains ouvertes et les doigts écartés, en signe de paix ;

(1) Voici la traduction littérale de ce chant en langue Pawnée :

Je te confie mon cœur au nom du Tout-Puissant,
Je suis malheureux et personne n'a pitié de moi !
Cependant Dieu est grand pour moi !

G. A. (*Note de l'auteur.*)

croisant ensuite leurs bras sur la poitrine, ils attendirent.

A cette manifestation des sentiments pacifiques des nouveaux venus, le Canadien laissa reposer à terre la crosse de son rifle, et d'un coup d'œil rapide, il examina les Indiens.

Le premier était un homme de haute taille, ses traits étaient intelligents, sa physionomie ouverte; autant qu'il est possible de reconnaître l'âge d'un Indien, celui-ci paraissait avoir passé le milieu de la vie. Il était revêtu de son grand costume de guerre, et la plume de condor, fichée au-dessus de son oreille droite, indiquait qu'il avait le rang de sachem dans sa tribu.

L'autre Peau-Rouge n'était pas un homme, mais une femme d'une vingtaine d'années au plus : sa taille était frêle, souple et élégante, son costume orné avec toute la coquetterie indienne; cependant, ses traits flétris, où n'apparaissaient que comme une lueur fugitive les traces d'une beauté évanouie avant l'âge, montraient que, de même que toutes les femmes indiennes, elle avait été impitoyablement soumise aux rudes travaux du ménage dont les hommes leur laissent tout le poids, regardant comme au-dessous de leur dignité de s'en occuper.

A la vue de ces deux personnages, le chasseur éprouva malgré lui une émotion dont il ne put se rendre compte; plus il considérait le guerrier arrêté devant lui, plus il lui semblait retrouver dans cette physionomie martiale le souvenir lointain des traits d'un homme que jadis il avait connu, sans cependant qu'il lui fût possible de se rappeler ni où ni quand cette liaison avait existé ; mais, refoulant au

dedans de lui-même les sentiments qui l'agitaient, et comprenant ce que son silence prolongé devait avoir d'extraordinaire pour les étrangers qui depuis longtemps déjà attendaient qu'il leur adressât les compliments de bienvenue qu'exige l'étiquette de la coutume indienne, il se décida enfin à prendre la parole :

— Que le sachem s'approche sans crainte et prenne place au foyer d'un ami, dit-il.

— La voix du chasseur pâle a réjoui le cœur du chef, répondit le guerrier, son invitation lui plaît ; il fumera avec lui le calumet de l'amitié.

Le Canadien s'inclina poliment, le sachem fit signe à sa compagne de le suivre, et il alla s'accroupir sur ses talons devant le brasier, à une légère distance du Cœur-Loyal et de Lanzi toujours endormis.

Tranquille et le guerrier commencèrent alors à fumer silencieusement, tandis que la jeune Indienne s'occupait activement à vaquer à tous les soins du ménage, c'est-à-dire à préparer le repas du matin.

Les deux hommes la laissaient faire, sans paraître s'apercevoir de la peine qu'elle se donnait.

Il y eut un assez long silence. Le chasseur réfléchissait ; l'Indien semblait être complétement absorbé par l'occupation à laquelle il se livrait.

Enfin, il secoua la cendre de son calumet en repassa le tuyau à sa ceinture, et se tournant vers son hôte :

— Le *valkon* (1) et le *mawkavis* (2) font toujours entendre le même chant, dit-il ; celui qui les a écou-

(1) Oiseau de paradis.
(2) Espèce d'alouette.

tés pendant les lunes du printemps les reconnaît encore aux lunes d'hiver. Il n'en est pas de même de l'homme ; il oublie vite, son cœur ne tressaille pas au souvenir d'un ami, et s'il le retrouve après beaucoup de lunes, ses yeux ne le voient pas.

— Que veut dire le chef ? demanda le Canadien étonné de ces paroles qui semblaient impliquer un reproche.

— Le Wacondah est puissant, reprit l'Indien, c'est lui qui dicte les paroles que souffle ma poitrine : le chêne robuste oublie qu'il a été un frêle arbrisseau.

— Expliquez-vous, chef, reprit avec agitation le chasseur, le son de votre voix me cause une émotion singulière, vos traits ne me sont pas inconnus ; parlez, qui êtes-vous ?

— *Hou-Ohpec* (1), dit l'Indien en s'adressant à la jeune femme, vous êtes la *cihuatl* (2) d'un sachem ; demandez au grand chasseur pâle pourquoi il a oublié son ami, celui qui, dans un temps plus heureux, fut son frère.

—J'obéirai, répondit-elle d'une voix mélodieuse, mais le chef se trompe, le grand chasseur pâle n'a pas oublié le wah-rush-a-menec des Pawnées-Serpents.

— Oh ! s'écria Tranquille avec effusion, seriez-vous en effet le Cerf-Noir, mon frère ? Mon cœur m'avertissait secrètement de votre présence, et quoique vos traits fussent presque sortis de ma mémoire, cependant je m'attendais à retrouver un ami.

(1) L'oiseau qui chante.
(2) Cihuatl, femme, épouse.

— Ooah ! le chasseur pâle dit-il vrai, fit le chef avec une émotion qu'il ne parvint pas à dissimuler ; a-t-il réellement gardé le souvenir de son frère le Cerf-Noir?

— Ah ! chef, reprit tristement le chasseur, en douter plus longtemps serait me faire injure ; comment pouvais-je supposer jamais vous rencontrer ici, à une si considérable distance des calli (huttes) de votre nation ?

— C'est vrai, répondit l'Indien, d'un air pensif, que mon frère me pardonne.

— Eh quoi ! s'écria Tranquille , l'Oiseau-qui-chante, cette frêle enfant que si souvent j'ai fait sauter sur mes genoux, est la charmante femme que je vois ici ?

— Hou-Ohpec est la femme d'un chef, répondit l'Indien, flatté du compliment ; il y aura quarante-cinq lunes à la prochaine chute des feuilles que le Cerf-Noir l'a achetée à son père pour deux mustangs et un carquois en peau de panthère.

L'Oiseau-qui-chante sourit gracieusement au chasseur, et se remit à vaquer à ses occupations.

— Le chef me permettra-t-il de lui adresser une question ? reprit Tranquille.

— Mon frère peut parler, les oreilles d'un ami sont ouvertes.

— Comment le sachem a-t-il su qu'il me trouverait ici ?

— Le Cerf-Noir l'ignorait, ce n'est pas le grand chasseur pâle qu'il cherchait ; le Wacondah a permis qu'il retrouvât un ami, il l'en remercie.

Tranquille le regarda d'un air étonné.

Le guerrier sourit.

— Le Cerf-Noir n'a pas de secret pour son frère, dit-il doucement; que le chasseur pâle attende; bientôt il saura tout.

— Mon frère est libre de parler ou de se taire; j'attendrai.

La conversation s'arrêta là.

Le sachem s'était enveloppé dans sa robe de bison et semblait ne vouloir pas, quant à présent, s'expliquer plus clairement.

Tranquille, retenu par les devoirs de l'hospitalité qui, au désert, défend d'interroger ceux que l'on fait asseoir à son foyer, imita la réserve de son hôte; mais à peine le silence durait-il depuis quelques minutes, que le chasseur sentit une main légère s'appuyer sur son épaule, tandis qu'une voix douce et affectueuse murmurait à son oreille :

— Bonjour, père.

Et un frais baiser compléta cette parole.

— Bonjour, fillette, répondit le chasseur en souriant, as-tu bien dormi?

— Délicieusement, père.

— Es-tu reposée?

— Je ne sens plus aucune fatigue.

— Bon, voilà comme j'aime à te voir, mon enfant chérie.

— Père, reprit la curieuse jeune fille en jetant un regard autour d'elle, il vous est donc venu des visiteurs?

— Tu le vois.

— Des étrangers?

— Non, d'anciens amis qui, je l'espère, seront bientôt les tiens.

— Des Peaux-Rouges? fit-elle avec un geste instinctif d'effroi.

— Tous ne sont pas méchants, répondit-il avec un sourire, ceux-ci sont bons. Se tournant alors vers l'Indienne qui fixait avec une admiration naïve ses grands yeux de velours noir sur Carméla : — Hou-Ohpec? dit-il.

La jeune femme accourut en bondissant comme une jeune biche.

Que désire mon père, dit-elle en s'inclinant timidement.

— Hou-Ohpec, reprit le chasseur, cette jeune femme est ma fille Carméla. Et prenant dans sa large main les mignonnes mains des deux femmes, il les réunit en ajoutant avec émotion : Aimez-vous comme deux sœurs.

— L'Oiseau-qui-chante serait bien heureuse d'être aimée par le lys blanc, répondit l'Indienne, car son cœur a déjà volé vers elle.

Carméla, charmée du nom qu'avec sa poésie naïve lui avait donné la jeune femme, se pencha affectueusement vers elle et la baisant au front :

— Je vous aime déjà, ma sœur, lui dit-elle.

Et se tenant par la main, elles s'éloignèrent en babillant comme deux rossignols.

Tranquille les suivit d'un regard attendri.

Le Cerf-Noir avait assisté à cette petite scène, avec ce flegme indien qui ne se dément presque jamais; cependant lorsqu'il se retrouva seul avec le chasseur, il s'inclina vers lui, en lui disant d'une voix légèrement émue :

— Och ! mon frère n'a pas changé; les lunes d'hiver ont semé de neige sa chevelure, mais son cœur

est toujours demeuré bon comme lorsqu'il était jeune.

En ce moment, les dormeurs s'éveillèrent.

— Eh ! eh ! fit gaiement le Cœur-Loyal en jetant un regard vers le soleil, j'ai dormi bien tard.

— Le fait est, observa Lanzi, que je ne suis guère matinal non plus; mais bah ! je rattraperai cela. Je vais faire boire les chevaux : les pauvres bêtes doivent avoir soif.

— C'est cela, dit Tranquille, pendant ce temps-là le déjeuner finira de cuire.

Lanzi se leva, monta sur son cheval, prit en main les autres par le lazo et s'éloigna dans la direction de la rivière, sans faire de question au sujet des étrangers.

Dans la prairie il en est ainsi, un hôte est un envoyé de Dieu dont la présence ne doit éveiller aucune curiosité.

Cependant le Cœur-Loyal s'était levé, lui aussi; tout à coup son regard tomba sur le chef indien, dont l'œil froid était fixé sur lui; le jeune homme devint subitement pâle comme un cadavre, et s'approchant précipitamment du chef :

— Ma mère ? s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par l'émotion, ma mère ?

Il ne put en dire davantage; le Pawnée le salua gracieusement.

— La mère de mon frère est toujours l'enfant chérie du Wacondah, répondit-il d'une voix douce, son cœur ne souffre que de l'absence de son fils.

— Merci, chef, dit le jeune homme avec un soupir de soulagement, pardonnez-moi ce mouvement d'effroi que je n'ai pu dominer, mais en vous apercevant, j'ai redouté qu'il ne fût arrivé un malheur.

— Un fils doit aimer sa mère, le sentiment de mon frère est naturel, il vient du Wacondah; lorsque j'ai quitté Xochimilco (1), la vieille tête grise, le compagnon de la mère de mon frère, voulait partir avec moi.

— Pauvre ño Eusebio, murmura le jeune homme, il m'est si dévoué!

— Les sachems n'y ont pas consenti, la tête grise est nécessaire à la mère de mon frère.

— Ils ont eu raison, chef; je les remercie de l'avoir retenu. Vous avez suivi ma piste depuis le village?

— Je l'ai suivie.

— Pourquoi ne m'avoir pas éveillé à votre arrivée?

— Le Cœur-Loyal dormait, le Cerf-Noir n'a pas voulu troubler son sommeil, il a attendu.

— Bon! mon frère est un chef, il a agi selon qu'il a jugé convenable.

— Le Cerf-Noir est chargé d'un message des sachems auprès du Cœur-Loyal; il voudrait fumer avec lui le calumet en conseil.

— Les raisons qui ont amené mon frère sont-elles urgentes?

— Elles le sont.

— Bon! que mon frère parle, je l'écoute.

Tranquille se leva et jeta son rifle sur l'épaule.

— Où va le chasseur pâle? demanda l'Indien.

— Pendant que vous rendrez compte de votre mission au Cœur-Loyal, je vais faire une pointe dans la forêt.

(1) Ville des fleurs.

— Que le chasseur pâle demeure, le cœur du Cerf-Noir est sans détours pour lui. La sagesse de mon frère est grande; il a été élevé par les Peaux-Rouges ; sa place est marquée au feu du conseil.

— Mais peut-être avez-vous à dire au Cœur-Loyal des choses qui ne regardent que vous.

— Je n'ai rien à dire que mon frère ne puisse entendre, mon frère me désobligera en s'éloignant.

—Je demeurerai donc, chef, puisqu'il en est ainsi.

En disant ces paroles le chasseur reprit sa place.

— Parlez, chef, reprit-il, je vous écoute.

Le méthodique Indien saisit son calumet, et pour montrer l'importance qu'il attachait à la mission dont il était chargé, au lieu de le bourrer avec du tabac ordinaire, il le remplit avec du *morhichée* ou tabac sacré, qu'il sortit d'un petit sac en parchemin renfermé dans la gibecière que tous les Indiens portent en voyage, et qui renferme leur sac à la médecine et les quelques ustensiles indispensables pour une longue route; puis lorsque le calumet fut bourré, il l'alluma avec un tison qu'il prit dans le feu au moyen d'une *baguette-médecine* ornée de plumes et de grelots.

Ces préparatifs extraordinaires firent supposer aux chasseurs qu'en effet le Cerf-Noir était porteur de nouvelles sérieuses, et ils se préparèrent à l'écouter avec toute la gravité convenable.

Le sachem aspira deux ou trois bouffées de fumée, puis il passa le calumet à Tranquille qui l'imita et le passa à son tour au Cœur-Loyal.

Le calumet continua ainsi à circuler à la ronde tant que le tabac ne fut pas consumé.

Pendant cette cérémonie indispensable à tout conseil indien, les trois hommes gardèrent un religieux silence.

Lorsque le calumet fut éteint, le chef vida la cendre dans le brasier en murmurant quelques paroles inintelligibles, mais qui probablement étaient une invocation au Grand-Esprit; il replaça le calumet à sa ceinture et après s'être recueilli pendant quelques instants, il se leva enfin et prit la parole :

— Cœur-Loyal, dit-il, vous avez quitté la ville des fleurs pour suivre le sentier de la chasse à l'*en-dit-ha* (1) du troisième soleil de l'*inaqui-quisis* (2), trente soleils se sont succédé depuis cette époque, nous sommes à peine au commencement du *bina-hamo-quisis* (3) ; eh bien ! pendant un laps de temps aussi court, bien des choses se sont succédé qui réclament votre présence immédiate dans la tribu dont vous êtes un des fils adoptifs. La hache de guerre si profondément enterrée depuis dix lunes, entre les Comanches des prairies et les Apaches-Bisons, a subitement été déterrée en grand conseil, et les Apaches se préparent à suivre le sentier de la guerre sous les ordres des chefs les plus sages et les plus expérimentés de la nation. Vous dirai-je les nouvelles insultes que les Apaches ont osé faire à vos pères comanches? A quoi bon ! votre cœur est fort, vous obéirez aux ordres de vos pères et vous combattrez pour eux.

Le Cœur-Loyal inclina affirmativement la tête.

(1) Le lever du soleil.
(2) Lune au mois des feuilles tombantes (septembre).
(3) Lune du gibier qui passe (octobre).

— Nul n'a douté de vous, continua le chef; cependant, pour une guerre contre les Apaches, les sachems n'auraient pas réclamé votre appui : les Apaches sont de vieilles femmes bavardes que les enfants comanches suffisent pour chasser à coups de fouet; mais la position s'est compliquée tout à coup, et c'est bien plus votre présence au grand conseil de la nation que l'appui de votre bras, bien que vous soyez un guerrier redoutable, que réclament vos pères. *Les Longs Couteaux de l'Est* (1) et les Yorris (2) ont, eux aussi, déterré la hache; les uns et les autres ont offert de traiter avec les Comanches. Une alliance avec les Faces-Pâles ne sourit pas beaucoup aux Peaux-Rouges; cependant leur anxiété est grande, ne sachant pas avec qui ils doivent se mettre et quel parti ils protégeront.

Le Cerf-Noir se tut.

— La situation est grave, en effet, répondit le Cœur-Loyal, elle est critique, même.

— Les chefs, divisés d'opinions entre eux et ne sachant quelle est la meilleure, reprit le Cerf-Noir, m'ont expédié en toute hâte, à la recherche de mon frère, dont ils connaissent la sagesse, promettant de s'en rapporter à l'avis de mon frère.

— Je suis bien jeune, répondit le Cœur-Loyal, pour me hasarder à donner mon avis en pareille matière et à trancher une question aussi ardue. La nation comanche est la reine des prairies, ses chefs sont tous des guerriers expérimentés; mieux que moi ils sauront prendre une décision qui sauvegar

(1) Américains du Nord.
(2) Les Mexicains.

dera en même temps les intérêts et l'honneur de la nation.

— Mon frère est jeune, mais la sagesse parle par sa bouche. C'est le Wacondah qui souffle à sa poitrine les paroles que ses lèvres prononcent; tous les chefs ont pour lui le respect qu'il mérite.

Le jeune homme secoua la tête comme s'il protestait contre une telle marque de déférence.

— Puisque vous l'exigez, dit-il, je parlerai; je ne donnerai mon avis qu'après ce chasseur qui, mieux que moi, connaît le désert.

— Ooah! fit le Cerf-Noir, le chasseur pâle est sage, ses avis doivent être bons, un chef l'écoute.

Mis ainsi en demeure de s'expliquer, Tranquille fut contraint, malgré lui, de prendre part à la discussion ; il ne se souciait point d'assumer sur lui la responsabilité du lourd fardeau dont le Cœur-Loyal cherchait à se décharger. Cependant il était trop l'homme du désert pour se refuser à émettre un avis dans un conseil, surtout sur une question aussi importante. Après avoir réfléchi quelques instants, il se décida à prendre enfin la parole.

— Les Comanches sont les guerriers les plus redoutables de la prairie, dit-il, nul ne doit essayer d'envahir leurs territoires de chasse ; qu'ils fassent la guerre aux Apaches, qui sont des voleurs vagabonds et sans courage, ils ont raison, c'est leur droit; mais à quoi bon iraient-ils se mêler aux querelles des Faces-Pâles? Grands-Couteaux ou Yorris, les blancs ont toujours, dans tous les temps et dans toutes les circonstances, été les ennemis acharnés des Peaux-Rouges, les tuant partout où

ils les trouvent, sous le plus futile prétexte et la plupart du temps simplement parce qu'ils sont indiens. Est-ce que lorsque les coyotes se déchirent dans les prairies, les Indiens essayent de les séparer? Non, ils disent : Laissons-les se battre; plus il en tombera, moins il y aura de voleurs et de pillards au désert. Pour les Peaux-Rouges les Faces-Pâles sont des coyotes altérés de sang; que les Comanches les laissent s'entre-dévorer : quel que soit le parti qui triomphe, ceux qui auront été tués seront autant d'ennemis de moins pour les Indiens. Cette guerre entre les Visages-Pâles dure depuis dix ans déjà, implacable, acharnée. Jusqu'à présent les Comanches sont demeurés neutres, pourquoi s'en mêleraient-ils aujourd'hui? Quelque grands que soient les avantages qu'on leur offre, ils n'équivaudront pas pour eux à une neutralité qui les fera plus forts et plus redoutables aux yeux des blancs. J'ai dit.

— Oui, dit le Cœur-Loyal, vous avez bien parlé, Tranquille. L'avis que vous avez émis est le seul que doivent suivre les Comanches, une intervention serait de leur part un acte de folie déplorable que les sachems ne tarderaient pas à regretter d'avoir commis.

Le Cerf-Noir avait attentivement écouté les paroles du Canadien, elles semblaient avoir produit sur lui une certaine impression; il écouta de même le Cœur-Loyal; lorsque celui-ci eut fini de parler, le chef demeura un instant pensif, puis il répondit :

— Je suis heureux des paroles de mes frères, elles me prouvent que j'avais sainement envisagé

la situation, car j'ai donné dans le conseil des chefs le même avis que mes frères ont à l'instant émis. Mes frères ont parlé comme des hommes sages, je les remercie.

— Je suis prêt à soutenir dans le conseil, reprit le Cœur-Loyal, les opinions que le chasseur blanc a exposées, car ce sont les seules qui doivent prévaloir.

— Je le pense aussi. Le Cœur-Loyal accompagnera-t-il le chef aux callis de sa nation.

— C'est mon intention de me mettre en route demain pour y retourner ; si mon frère peut m'attendre jusque-là nous partirons ensemble.

— J'attendrai.

— Bon, demain à *l'endit-ha* nous suivrons de compagnie le sentier du retour.

Le conseil était fini, cependant Tranquille cherchait vainement à s'expliquer comment il se faisait que le Cerf-Noir, qu'il avait laissé parmi les Pawnées-Serpents, se trouvait être maintenant un chef influent de la nation comanche ; la liaison du Cœur-Loyal et du chef ne l'intriguait pas moins. Toutes ces idées se heurtaient dans la tête du chasseur, et il se promit qu'à la première occasion il demanderait au Cerf-Noir l'histoire de sa vie depuis leur séparation.

Aussitôt que Lanzi fut de retour avec les chevaux, les chasseurs et Carméla se mirent en devoir de déjeuner, servis par l'Oiseau-qui-chante, qui s'acquitta de ses fonctions avec une grâce extrême.

VIII

LE RETOUR DE QUONIAM.

Le repas fut court ; chacun des convives, préoccupé par de secrètes pensées, mangeait vite et en silence.

Tranquille, bien qu'il n'osât adresser de questions ni au Cerf-Noir ni au Cœur-Loyal, brûlait cependant d'apprendre par quel concours de circonstances extraordinaires ces deux hommes, partis de points diamétralement opposés, étaient arrivés à contracter entre eux une liaison aussi étroite.

Il ne comprenait pas davantage comment un blanc de pure race, jeune et paraissant avoir reçu une certaine éducation, avait aussi complétement renoncé au commerce des hommes de sa couleur, pour adopter, ainsi que l'avait fait le Cœur-Loyal, le genre de vie des Peaux-Rouges et faire pour ainsi dire partie de l'une de leurs nations.

Mais le tueur de tigres connaissait trop bien les mœurs de la prairie pour chercher à mettre la conversation sur un chapitre qui peut-être aurait déplu à ses compagnons et qui, dans tous les cas, aurait annoncé chez lui une curiosité indigne d'un vieux coureur des bois ; il se contentait donc de se creuser la tête pour tâcher de faire jaillir une étincelle qui le guidât vers la découverte de la vérité, sans se permettre la moindre allusion à un sujet qu'il brûlait d'approfondir.

Carméla s'était prise de grande amitié pour l'Oi-

seau-qui-chante, et aussitôt le repas terminé, elle l'avait emmenée dans le jacal, où toutes deux commencèrent à caqueter à qui mieux mieux.

Suivant le programme arrêté entre les aventuriers, le Cœur-Loyal et Tranquille prirent leurs rifles et, quittant le campement, ils s'enfoncèrent sous le couvert, chacun d'un côté opposé, en quête de gibier.

Le Cerf-Noir et Lanzi demeurèrent pour protéger les femmes au cas peu probable d'une attaque.

Les deux hommes, étendus sur le sol auprès l'un de l'autre, dormirent ou fumèrent avec cette apathie et cette nonchalante paresse, particulière aux hommes qui dédaignent de gaspiller en pure perte les forces et l'énergie qui, d'un moment à l'autre, peuvent leur être si nécessaires.

Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi sans que rien vînt troubler le calme et le silence qui planait sur le campement, si ce n'est, à de longs intervalles, les rires joyeux des jeunes femmes, qui éclataient tout à coup et vibraient harmonieusement aux oreilles des aventuriers, dont un léger sourire venait plisser les lèvres.

Un peu avant le coucher du soleil les chasseurs revinrent.

Ils semblaient s'être donné le mot, car ils reparurent presque en même temps, pliant sous le poids du gibier qu'ils avaient tué.

Le Cœur-Loyal avait de plus que son compagnon lacé un cheval, qu'il amenait dans le but de l'offrir au Cerf-Noir, qui en manquait.

La vue de ce cheval causa une certaine inquiétude

aux aventuriers et leur fit faire de nombreuses conjectures.

Cet animal n'était nullement sauvage ; il s'était laissé approcher assez facilement par le Cœur-Loyal, qui s'en était rendu maître sans que, se sentant lacé, il cherchât à se délivrer par des ruades ou des soubresauts.

De plus, et ce qui accroissait les inquiétudes de ses nouveaux propriétaires, il était complétement harnaché à la mexicaine.

Tranquille en conclut, après avoir réfléchi un instant, que les francs tireurs avaient attaqué l'escorte de la conducta de plata, et que l'animal, dont le cavalier avait été probablement tué, s'était échappé pendant le combat.

Mais qui était sorti vainqueur de cette lutte ?

Voilà ce que personne ne pouvait conjecturer.

Après une assez longue discussion, il fut enfin convenu que dès que la nuit serait complétement tombée, le Cerf-Noir irait aux informations, tandis que ceux qui demeureraient au camp redoubleraient de vigilance, de crainte de surprise de la part soit des rôdeurs de frontières, soit des soldats mexicains, car bien que les aventuriers fussent connus des deux partis, ils redoutaient cependant avec juste raison les excès auxquels ils pouvaient se laisser entraîner dans l'enivrement de la victoire.

Cette crainte, juste peut-être envers les soldats mexicains, ne l'était nullement à propos des hommes commandés par le Jaguar, et prouvait seulement que l'on avait d'eux la plus mauvaise, et en même temps la plus fausse opinion.

Le soleil allait disparaître derrière la masse de

plus en plus sombre des hautes montagnes qui masquaient l'horizon, lorsque le pas pressé d'un cheval se fit entendre à peu de distance.

Les chasseurs saisirent leurs armes et s'embusquèrent derrière les troncs énormes des sumacs qui croissaient autour d'eux, afin d'être prêts à tout événement. En ce moment le cri de la hulotte bleue résonna à deux reprises différentes.

— Reprenez vos places autour du feu, dit Tranquille, c'est un ami.

En effet, quelques instants plus tard, les branches des arbustes craquèrent, les buissons furent brusquement écartés, et Quoniam parut.

Le nègre, après avoir salué les assistants d'un signe de tête, mit pied à terre et vint s'asseoir auprès du tueur de tigres.

— Eh bien! compère, lui demanda aussitôt celui-ci, quoi de nouveau?

— Beaucoup de choses, répondit-il.

— Ah! ah! vous avez donc pris des renseignements?

— Je n'ai pas eu la peine d'adresser des questions; il m'a suffi d'écouter pour apprendre en une heure plus de nouvelles que je n'aurais pu en découvrir en un an.

— Oh! oh! fit le Canadien, mangez un morceau, compère, puis lorsque votre appétit sera satisfait, vous nous ferez part de ce que vous avez entendu dire.

— Je ne demande pas mieux, d'autant plus qu'il y a certaines choses qu'il est bon que vous sachiez.

— Mangez donc sans plus tarder, afin d'être plus tôt à même de nous instruire.

Le nègre ne se fit pas prier davantage, et il commença à vigoureusement attaquer les vivres que Tranquille avait mis en réserve et que le Cœur-Loyal venait d'étaler sur l'herbe.

Les chasseurs avaient hâte d'apprendre les nouvelles dont Quoniam se disait être porteur ; d'après ce qu'ils avaient été à même de voir depuis quelques jours, ils soupçonnaient qu'elles devaient avoir une certaine importance. Cependant, si grande que fût leur curiosité, ils parvinrent à la dissimuler, et ils attendirent patiemment que le nègre eût terminé son repas.

Celui-ci, qui se doutait de ce qui se passait dans l'esprit des assistants, ne mit pas leur patience à une longue épreuve ; il mangea avec la rapidité proverbiale des chasseurs, si bien qu'en un tour de main il eut terminé.

— Maintenant je suis tout à vous, dit-il en s'essuyant la bouche avec un pan de sa blouse, et prêt à répondre à toutes vos questions.

— Nous n'en avons aucune à vous adresser, dit Tranquille. C'est à vous, compère, à nous faire le récit succinct de ce qui vous est arrivé.

— Oui, je crois que cela vaudra mieux ainsi ; de cette façon, ce sera plus clair, et il vous sera plus facile de déduire les conséquences que vous jugerez convenables.

— Parfaitement raisonné, mon ami ; nous vous écoutons.

— Vous savez pourquoi je vous ai quitté ? commença Quoniam.

— Oui, on me l'a dit, et je vous ai fort approuvé.

— Tant mieux, parce que j'ai cru un instant

avoir mal fait de partir sans vous avoir averti et j'ai été sur le point de revenir.

— Vous auriez eu tort.

— A présent j'en suis convaincu et je me félicite d'avoir poussé en avant. La course n'est pas longue d'ici à l'hacienda del Mezquite à vol d'oiseau ; mon cheval est bon, je coupai en droite ligne et en huit heures j'eus franchi la distance.

— C'est bien marché.

— N'est-ce pas? mais j'étais pressé de vous rejoindre et je tenais surtout à ne pas perdre de temps en route. Lorsque j'arrivai au Mezquite, l'hacienda était en rumeur. Les peones, les vaqueros groupés dans le patio parlaient et criaient tout à la fois, tandis que le capataz, le mayordomo et le señor haciendero lui-même, pâles et défaits, distribuaient des armes, faisaient élever des barricades devant les portes, placer des canons sur leurs affûts et prenaient en un mot toutes les précautions d'hommes qui redoutent d'être attaqués d'un moment à l'autre. Il me fut d'abord impossible de me faire entendre, tout le monde parlait à la fois, les femmes pleuraient, les enfants criaient, les hommes juraient, c'étaient à se croire au milieu d'une maison de fous, tant ils semblaient tous ahuris et épouvantés ; enfin, à force d'aller de l'un à l'autre, interrogeant celui-ci, m'informant à celui-là, voici ce que j'appris : je compris alors la terreur générale ; l'affaire, je vous jure, en valait la peine.

— Dites vite, mon ami, s'écria le Cœur-Loyal avec une impatience mal contenue.

Quoniam n'avait de sa vie eu la prétention d'être orateur. Le digne nègre, fort modeste de sa nature,

éprouvait même une certaine difficulté d'élocution. L'interruption inattendue du chasseur le troubla tellement qu'il s'arrêta court sans qu'il lui fût possible de trouver un mot.

Tranquille, qui de longue main connaissait son compagnon, se hâta d'intervenir.

— Laissez-le conter à sa guise, dit-il au Cœur-Loyal, sans cela il lui sera impossible d'arriver au bout de son récit. Quoniam a une façon de dire les choses qui lui est particulière ; si on l'interrompt, il perd le fil de ses idées, alors il s'embrouille et il ne peut plus se reconnaître.

— C'est vrai, fit le nègre, je ne sais d'où cela provient, mais c'est plus fort que moi : dès qu'on m'arrête, c'est fini, tout se mêle si bien dans mon esprit que je ne m'y retrouve plus.

— Cela vient de votre modestie, mon ami, voilà tout.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr, ainsi ne vous inquiétez pas davantage et continuez en toute confiance, on ne vous interrompera plus.

— Je ne demande pas mieux que de continuer mais je ne me souviens pas où j'en étais resté.

— Aux informations que vous étiez parvenu à prendre, dit Tranquille en jetant au Cœur-Loyal un regard, que celui-ci comprit.

— C'est vrai; voici donc ce que j'appris. La conducta de plata escortée par le capitaine Melendez avait été attaquée par les rôdeurs de frontières ou les francs tireurs ainsi qu'on les nomme à présent, et après un combat acharné, tous les Mexicains avaient été tués.

— Tous ! s'écria Tranquille avec stupeur.

— Tous! reprit Quoniam, pas un n'a échappé, ç'a été un massacre épouvantable.

— Parlez plus bas, mon ami, reprit le chasseur en tournant la tête vers le jacal, Carméla pourrait vous entendre.

Le nègre fit un signe d'assentiment.

— Mais, continua-t-il en baissant le ton, cette victoire fut peu productive aux rôdeurs, car les Mexicains avaient eu le soin de précipiter l'or qu'ils portaient dans un gouffre d'où il fut impossible de le sortir.

— Bien joué, pardieu ! s'écria le Canadien, le capitaine Melendez est un brave.

— Était, vous voulez dire, reprit Quoniam.

— C'est juste, fit tristement le chasseur, continuez, mon ami.

— Cette victoire a mis le feu aux poudres, tout le Texas s'est soulevé, les villes et les pueblos sont en pleine révolte et les Mexicains sont traqués comme des bêtes fauves.

— Est-ce donc aussi sérieux que cela ?

— Beaucoup plus que vous ne le supposez. Le Jaguar est en ce moment à la tête d'une véritable armée, il a arboré le drapeau de l'indépendance texienne, et a juré de ne pas déposer les armes avant d'avoir rendu la liberté à son pays et d'avoir chassé le dernier Mexicain de l'autre côté des frontières.

Il y eut un moment de stupeur parmi les assistants.

— Est-ce tout ? demanda afin Tranquille.

— Pas encore, répondit Quoniam.

— Avez-vous encore de mauvaises nouvelles à nous apprendre ?

— Vous en jugerez vous-même, mon ami, lorsque j'aurai dit tout ce que je sais.

— Parlez donc, au nom de Dieu.

— Voilà les renseignements que je recueillis. Jugeant que vous ne seriez pas fâché d'apprendre le plus tôt possible ces nouvelles importantes, je me hâtais de terminer mes affaires avec le capataz afin de revenir au plus vite. J'eus assez de peine à le trouver tant il avait d'occupation. Dès que je pus l'atteindre, au lieu de me remettre l'argent que je lui demandais, il me répondit qu'il ne s'agissait pas de cela pour le moment, mais de retourner auprès de vous afin de vous dire de vous rendre à l'hacienda le plus promptement que vous pourriez, par ce que dans les circonstances où on se trouvait, votre présence était indispensable.

— Hum! fit Tranquille sans autrement expliquer sa pensée.

— Voyant, reprit Quoniam, qu'il n'y avait pas autre chose à attendre du capataz, je pris congé de lui et je remontai à cheval pour partir; mais au moment où j'allais sortir, un grand bruit se fit au dehors et chacun se précipita vers les portes en poussant des cris de joie; il paraît que le général don José-Maria Rubio, qui commande la province a trouvé que la position de l'hacienda del Mezquite est un point fort important à défendre.

— En effet, dit Tranquille, le Mezquite commande l'entrée de la vallée et garantit, tant qu'il restera au pouvoir des Mexicains, l'entrée de leurs troupes dans l'Etat.

— C'est cela, je ne me souviens plus du terme qu'ils ont employé.

— Position stratégique ?

— Juste.

— Oui, bâtie à l'époque de la conquête, l'hacienda est une véritable forteresse ; ses murs épais et crénelés, sa situation sur une hauteur qui ne peut être dominée et qui d'un côté commande les défilés des montagnes et de l'autre la vallée de los Almendrales, en font un point de la dernière importance et qui ne pourra être enlevé qne par un siége en règle.

— C'est ce que tout le monde disait là-bas ; il paraît que c'est aussi l'avis du général Rubio, car la cause de tout le tumulte que j'entendais était l'arrivée d'une nombreuse troupe de soldats commandée par un lieutenant-colonel qui avait ordre de s'enfermer dans l'hacienda et de la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

— Ainsi, voilà la guerre déclarée ?

— Parfaitement.

— La guerre civile, reprit tristement Tranquille, c'est-à-dire la plus horrible et la plus odieuse; celle où les pères combattent contre les fils, les frères contre les frères, où amis et ennemis parlent la même langue, sont issus du même tronc, ont le même sang dans les veines, et pour cela même sont plus acharnés les uns contre les autres, et s'entre-déchirent avec plus d'animosité et de rage; la guerre civile, le plus horrible fléau qui puisse accabler un peuple ! Dieu veuille dans sa miséricorde qu'elle soit courte ; mais, puisque enfin la patience divine s'est lassée, que le Tout-Puissant a permis cette lutte fratricide, espérons que le droit et la

justice resteront vainqueurs, et que les oppresseurs, cause de tous ces maux, seront à jamais chassés d'un territoire qu'ils ont trop longtemps souillé de leur indigne et odieuse présence.

— Dieu le veuille, répondirent les assistants d'une voix profonde.

— Mais comment êtes-vous parvenu à vous échapper de l'hacienda après l'arrivée des soldats, Quoniam? reprit Tranquille.

— J'ai compris que si je m'amusais à admirer les uniformes et la belle prestance des troupes, lorsque l'ordre serait un peu rétabli, les portes seraient fermées et tout espoir de départ déçu pour longtemps. Sans rien dire j'ai mis pied à terre, et conduisant mon cheval par la bride, je me suis glissé à travers la foule, tant et si bien que je me suis enfin trouvé dehors ; alors je suis sauté en selle et j'ai piqué droit devant moi ; bien m'en a pris, je vous jure, car cinq minutes plus tard, toutes les portes furent fermées.

— Alors, vous êtes revenu tout droit ici?

Quoniam sourit d'un air narquois.

— Vous croyez? dit-il.

— Dame! je le suppose du moins.

— Eh bien! c'est ce qui vous trompe, compère; je ne suis pas revenu tout droit ici, et pourtant ce n'était pas l'envie qui me manquait, je vous jure.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Vous allez voir, je n'ai pas encore fini.

— Alors, continuez; mais soyez bref, si cela vous est possible.

— Chacun fait ce qu'il peut, on ne doit pas lui en demander davantage.

— C'est vrai, parlez à votre guise.

— Jamais, continua le nègre, je n'ai galopé de si bon cœur; mon cheval détalait que c'était plaisir à voir, on aurait dit que la pauvre bête comprenait mon impatience de m'éloigner de l'hacienda, tant il courait rapidement. Cette course dura ainsi sans interruption près de quatre heures ; au bout de ce temps je jugeai nécessaire de donner quelques instants de répit à ma monture, afin de lui laisser reprendre haleine ; les animaux sont comme les hommes, sans comparaison : si l'on s'obstine à les surmener, ils vous manquent tout à coup sous les pieds, c'est ce qui me serait arrivé si je n'avais pas eu le soin de m'arrêter à temps. Je laissai donc mon cheval se reposer deux heures, puis après l'avoir bouchonné avec soin, je repartis ; mais je n'étais pas encore au bout de mes aventures : à peine avais-je fait un temps de galop d'une heure au plus, que je vins donner en plein au milieu d'une troupe nombreuse de cavaliers armés jusqu'aux dents, qui débouchèrent soudainement d'un ravin et m'enveloppèrent de tous les côtés, avant seulement que j'aie eu le temps de bien les voir. La rencontre n'avait rien de fort agréable, d'autant plus qu'ils ne paraissaient pas animés des meilleures dispositions à mon égard, et je ne sais pas trop comment je me serais tiré de ce mauvais pas, si l'un de ces hommes ne s'était avisé de me reconnaître, bien que je ne me souvienne pas de l'avoir jamais vu, et s'était mis à crier ; Eh! mais, c'est un ami; c'est Quoniam, le compagnon de Tranquille! J'avoue que cette exclamation me fit plaisir : on a beau être brave, il y a certaines circonstances où malgré soi

on se sent pris de peur; c'est justement ce qui m'arrivait en ce moment.

Les chasseurs sourirent de la naïve franchise du nègre, mais ils se gardèrent bien de l'interrompre, comprenant instinctivement qu'il arrivait à l'endroit le plus intéressant de sa longue et prolixe narration.

— Aussitôt, continua celui-ci, les manières de ces hommes changèrent complètement à mon égard; autant ils avaient été brutaux, autant ils devinrent polis et empressés. — Conduisons-le au commandant, dit l'un d'eux. Les autres applaudirent; moi je me laissai faire, résister eût été une sottise. Je suivis sans observation l'homme qui me conduisait vers son chef, bien qu'en maudissant intérieurement le guêpier dans lequel j'étais tombé. La course ne fut pas longue heureusement. Savez-vous, Tranquille, qui était ce commandant auquel on me conduisait?

— Le Jaguar, répondit le chasseur.

— Ah bah! fit le nègre avec étonnement, vous l'avez deviné! Eh bien! moi je vous jure que je ne m'en doutais pas du tout et que je fus fort surpris de le voir; du reste, je dois lui rendre cette justice d'avouer qu'il me reçut fort bien. Il me questionna sur beaucoup de choses auxquelles je répondis du mieux que je pus : d'où je venais, ce qu'on faisait à l'hacienda, où j'allais, que sais-je encore? enfin il causa avec moi pendant plus d'une heure, puis, satisfait sans doute des renseignements que je lui avais donnés, il me laissa libre de continuer ma route et reprit la sienne. Il paraît qu'il va tout droit à l'hacienda del Mezquite.

— Voudrait-il en faire le siége ?

— C'est, je crois, son intention, mais bien qu'il emmène avec lui près de douze cents bandits déterminés, je crois que ses ongles et ceux de ses compagnons ne seront pas assez durs pour entamer d'aussi solides murailles.

— Ceci est dans la main de Dieu, mon ami ; avez-vous terminé votre récit ?

— Bientôt.

— Bon, allez.

— Avant de me rendre la liberté, le Jaguar s'informa de vous et de doña Carméla, avec beaucoup d'intérêt ; puis il écrivit quelques mots sur un morceau de papier qu'il me remit, en me recommandant bien de vous le donner aussitôt que je vous aurais rejoint.

— Vive Dieu ! s'écria Tranquille avec agitation, et vous avez tant tardé à vous àcquitter de cette commission !

— Ne fallait-il pas d'abord que je vous rendisse compte de ce qui m'était arrivé ? Mais il n'y a pas de temps de perdu, puisque voilà le papier.

En disant cela, Quoniam tira un papier de sa poche et le présenta à Tranquille, qui le lui arracha presque des mains.

Le nègre, persuadé qu'il s'était fort bien acquitté de sa commission, ne comprit rien à cette impatience du chasseur ; il le considéra un instant d'un air étonné, puis il haussa imperceptiblement les épaules, bourra sa pipe et se mit à fumer sans plus s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

Le chasseur avait vivement déployé le papier ; il le tournait et retournait d'un air embarrassé dans

ses mains, en jetant parfois un regard de côté sur le Cœur-Loyal, qui avait retiré un tison enflammé du foyer, et le tenait à sa portée afin qu'il pût lire, car la nuit était complètement tombée.

Ce manége dura pendant quelques instants; enfin, le Cœur-Loyal, comprenant la cause de l'hésitation du chasseur, se décida à lui adresser la parole.

— Eh bien! lui dit-il en souriant, que vous écrit le Jaguar?

— Hum! fit le chasseur.

— Peut-être, continua l'autre, est-ce si mal écrit que vous ne parvenez pas à déchiffrer son griffonnage; si vous me le permettez, j'essaierai à mon tour.

Le Canadien le regarda; la physionomie du jeune homme était calme; rien n'indiquait qu'il eût la pensée de railler le chasseur. Celui-ci secoua la tête à plusieurs reprises; puis, se mettant franchement à rire :

— Au diable la honte! dit-il en lui donnant la lettre. Pourquoi n'avouerai-je pas que je ne sais pas lire? Un homme dont la vie s'est écoulée au désert ne doit pas craindre d'avouer une ignorance qui ne peut rien avoir de déshonorant pour lui. Lisez, lisez, mon garçon, et sachons ce que nous veut notre équivoque ami.

Et il prit le tison des mains du jeune homme.

Le Cœur-Loyal déploya le papier sur lequel il jeta un coup d'œil rapide.

— La lettre est laconique, dit-il, mais elle est explicite.

— Ah! ah!

— Ecoutez.

Et il lut :

« Le Jaguar a tenu sa parole; de tous les Mexi-
« cains qui accompagnaient la conducta, un seul est
« vivant, libre et sans blessures : le capitaine don
« Juan Melendez de Gongora. Les amis du Jaguar
« auront-ils meilleure opinion de lui? »

— C'est tout? demanda Tranquille.

— Oui.

— Eh bien! s'écria le chasseur, on dira ce qu'on voudra du Jaguar, vive Dieu! c'est un brave cœur.

— N'est-ce pas, mon père? murmura une douce voix à son oreille.

Tranquille tressaillit à cette parole et se retourna vivement.

Carméla était près de lui, calme et souriante.

IX

L'HOSPITALITÉ.

Nous avons dit que la nuit était tombée depuis quelque temps déjà; il faisait sombre sous le couvert.

Le ciel noir roulait lourdement un chaos de nuages chargés d'électricité; pas une étoile ne brillait sur la voûte céleste; un vent d'automne sifflait par rafales dans les arbres, et, à chaque bouffée, couvrait la terre d'une pluie de feuilles mortes.

On entendait au loin les sourds et lugubres appels des bêtes fauves se rendant à l'abreuvoir, et les glapissements des coyotes dont par intervalles les

yeux ardents brillaient comme des charbons étincelants au milieu des broussailles.

Parfois, dans les lointains de la forêt, des lueurs filtraient à travers l'ombrage et couraient sur l'herbe fine des marécages comme des feux follets; de grands sumacs desséchés se dressaient aux angles de la clairière où le campement était établi, et aux reflets fantastiques du brasier, ils agitaient comme des fantômes leurs linceuls de mousse et de lianes. Mille rumeurs passaient dans l'air; des cris sans nom s'échappaient des tanières invisibles creusées sous les racines des vieux arbres; des soupirs étouffés descendaient du haut des cimes des quebradas; on sentait vivre autour de soi un monde inconnu, dont la proximité glaçait l'âme d'une secrète terreur.

La nature était triste et menaçante, comme lorsqu'elle est en travail d'un de ces terribles bouleversements si fréquents dans ces régions.

Malgré eux, les chasseurs subissaient l'influence de ce malaise du désert; il y a des heures noires dans la vie, où, soit action des objets extérieurs, soit disposition commune et mystérieuse de l'être intérieur, ce *moi* qu'on ne peut définir, les hommes les plus forts se sentent à leur insu gagnés par une contagion étrange de tristesse qu'ils semblent respirer dans l'air et qui les abat sans qu'ils puissent s'en défendre. Les nouvelles apportées par Quoniam avaient encore augmenté cette disposition des chasseurs à la mélancolie; aussi la conversation autour du foyer, ordinairement gaie et insouciante, était-elle triste et saccadée; chacun se laissait aller au flot de sombres pensées qui lui serrait le cœur, et

les quelques mots échangés à de longs intervalles entre les chasseurs demeuraient le plus souvent sans réponse.

Seule, Carméla, éveillée comme un rossignol, continuait à voix basse sa joyeuse conversation avec l'Oiseau-qui-chante, tout en se chauffant, car le froid était vif, et sans remarquer les regards inquiets que parfois le Canadien jetait à la dérobée sur elle.

Au moment où Lanzi et Quoniam se préparaient à se livrer au sommeil, un léger craquement se fit entendre dans les broussailles.

Les chasseurs, arrachés subitement à leurs secrètes préoccupations, relevèrent vivement la tête.

Les chevaux s'étaient arrêtés de manger, et, la tête tournée vers le fourré, les oreilles baissées, ils semblaient écouter.

Au désert, tout bruit a une raison d'être; les coureurs des bois, accoutumés à analyser toutes les rumeurs de la prairie, les connaissent et les expliquent sans jamais s'y tromper; le froissement de la branche sur laquelle se pose l'oiseau, le bruissement de la feuille tombant sur le sol, le murmure de l'eau à travers les cailloux qu'elle roule, rien n'échappe à la merveilleuse sagacité de ces hommes, dont les sens ont acquis une finesse extraordinaire.

— Quelqu'un rôde autour de nous, murmura le Cœur-Loyal d'une voix basse comme un souffle.

— Un espion sans doute, fit Lanzi.

— Espion ou non, l'homme qui s'approche est certainement un blanc, fit Tranquille en étendant le bras pour saisir son rifle déposé auprès de lui.

— Arrêtez! mon père, dit vivement Carméla en lui retenant le bras, peut-être est-ce un pauvre malheureux perdu dans la forêt et qui a besoin de secours.

— Au fait, c'est possible, reprit Tranquille après un moment de réflexion; du reste, nous le saurons bientôt.

— Que voulez-vous faire? s'écria la jeune fille effrayée de le voir se lever.

— Aller au-devant de cet homme et lui demander ce qu'il veut, pas autre chose.

— Prenez garde, mon père!

— A quoi, mon enfant?

— Si cet homme était un de ces bandits qui parcourent le désert.

— Eh bien?

— Il vous tuerait peut-être.

Le Canadien haussa les épaules.

— Moi, me tuer, fillette, allons donc! Rassure-toi, enfant, quel que soit cet homme, il ne me verra que si je le juge nécessaire, ainsi laisse-moi aller.

La jeune fille essaya encore de l'empêcher de s'éloigner, mais le Canadien ne voulut rien entendre. Se dégageant doucement de l'affectueuse étreinte de Carméla, il ramassa son rifle et disparut dans le fourré d'un pas si léger et si bien mesuré, qu'il semblait plutôt glisser sur un nuage que fouler l'herbe de la clairière.

Aussitôt qu'il fut au milieu des massifs de buissons d'où était parti le bruit de mauvais augure qu'il avait entendu, le chasseur, ignorant à combien d'individus il allait avoir affaire, redoubla de prudence et de précautions; après une hésitation

qui dura à peine quelques secondes, il s'étendit sur le sol et commença à ramper doucement au milieu des herbes sans produire le plus léger froissement.

Nous reviendrons maintenant au moine que nous avons laissé se dirigeant vers le campement des chasseurs en compagnie du Renard-Bleu.

Le chef apache, après lui avoir fait les recommandations qu'il supposait les plus propres à lui inspirer une salutaire terreur et le contraindre à servir ses projets, l'avait laissé seul et avait disparu si subitement, que le moine ne put deviner de quel côté il avait passé.

Dès qu'il fut seul, fray Antonio jeta un regard craintif autour de lui; son esprit était perplexe, il ne se dissimulait pas combien la mission dont le chef l'avait malgré lui chargé était délicate et difficile à accomplir, surtout auprès d'un homme aussi fin et aussi au courant des ruses indiennes que le tueur de tigres.

Une fois de plus le moine maudit la malignité de son étoile qui le conduisait dans de pareils traquenards et semblait prendre plaisir à accumuler sur sa tête toutes les contrariétés et toutes les tribulations possibles.

Un instant, il songea à fuir, mais il réfléchit que sans doute il était soigneusement surveillé, et qu'au moindre mouvement suspect qu'il essaierait, les invisibles gardiens qui le guettaient apparaîtraient subitement devant lui et le contraindraient à tenter l'aventure jusqu'au bout.

Heureusement pour lui, le moine appartenait à cette classe privilégiée d'hommes, sur lesquels les plus grands chagrins n'ont pour ainsi dire pas de

prise, et qui, après s'être désolés pendant quelques instants, prennent franchement leur parti en se disant que, le moment arrivé de donner de leur personne, peut-être un hasard fortuit les tirera d'embarras et fera tourner les choses à leur avantage, au lieu de les accabler.

Ce raisonnement, tout faux qu'il soit, est fait plus souvent qu'on ne pense par une quantité de gens qui, après avoir dit intérieurement : *Bah ! lorsque nous en serons là, nous verrons,* forts de cette belle conclusion, poussent hardiment en avant, et, chose extraordinaire, parviennent la plupart du temps à se sortir d'affaire sans laisser trop de leurs plumes dans la bagarre et sans savoir eux-mêmes comment ils ont fait pour si bien se débarrasser.

Le moine entra donc résolûment sous le couvert, se guidant sur la lueur du foyer comme sur un phare.

Pendant quelques minutes, il marcha assez vite ; mais peu à peu, à mesure qu'il approchait, ses premières terreurs le reprirent : il se souvenait de la rude correction que lui avait fait administrer le capitaine Melendez, et cette fois, il redoutait pis encore.

Cependant, il se trouvait déjà si rapproché du campement, que toute tergiversation devenait oiseuse. Dans le but de s'accorder quelques instants de plus de répit, il mit pied à terre et attacha son cheval à un arbre avec une extrême lenteur ; puis, n'ayant plus de prétexte plausible à se donner pour retarder son arrivée parmi les chasseurs, il se décida à se mettre en route, en usant des plus minutieuses précautions pour ne pas être aperçu de trop

loin, de crainte de recevoir une balle en pleine poitrine avant d'avoir eu le temps de s'expliquer avec ceux qu'il allait visiter si à la male heure.

Mais fray Antonio, malheureusement pour lui, était fort obèse; il marchait lourdement et comme un homme habitué à fouler le terrain d'une ville; de plus, la nuit était extrêmement sombre, ce qui faisait qu'à deux pas devant lui il ne pouvait rien distinguer, et qu'il était contraint de ne s'avancer qu'à tâtons, en trébuchant à chaque pas et en se fourvoyant à chaque obstacle qu'il rencontrait sur sa route.

Aussi ne marcha-t-il pas longtemps sans donner l'éveil à ceux qu'il désirait si fort surprendre et dont l'oreille exercée, sans cesse aux aguets, avait du premier coup saisi le bruit insolite dont lui-même ne s'était pas aperçu.

Fray Antonio, fort satisfait de sa manière de procéder et se félicitant intérieurement d'avoir si bien réussi à ne pas se faire découvrir, s'enhardissait de plus en plus et commençait à se rassurer presque entièrement, lorsque tout à coup il poussa un cri de terreur étouffé et s'arrêta comme si ses pieds eussent subitement pris racine dans le sol.

Il avait senti une lourde main tomber rudement sur son épaule.

Le moine se mit à trembler de tous ses membres, sans oser tourner la tête ni à droite ni à gauche, intimement persuadé que sa dernière heure était arrivée.

— Holà! señor padre, que faites-vous donc à pareille heure dans la forêt? lui dit alors une voix brusque.

Fray Antonio se garda bien de répondre ; la terreur l'avait rendu sourd et aveugle.

— Êtes-vous muet? reprit au bout d'un instant la voix d'un ton amical. Allons! allons! venez, il ne fait pas bon parcourir ainsi le désert à une heure aussi avancée.

Le moine ne répondit pas davantage.

— Le diable m'emporte, s'écria l'autre, si la terreur ne le rend pas idiot. Allons, remuez-vous, canarios !

Et il se mit à le secouer vigoureusement.

— Hein? fit le moine, chez lequel commençait à s'opérer une espèce de réaction.

— Bon, il y a progrès, vous parlez, donc vous n'êtes pas mort, reprit joyeusement Tranquille, car c'était lui qui avait si cruellement effrayé le moine ; voyons, suivez-moi, vous devez être gelé, ne restons pas ici, venez vous chauffer.

Et passant son bras sous celui du moine, il l'entraîna avec lui ; celui-ci le suivit passivement et machinalement sans se rendre encore bien compte de ce qui lui arrivait, mais cependant commençant à reprendre un peu courage.

Au bout de quelques minutes, ils atteignirent la clairière.

— Ah! s'écria Carméla avec surprise, fray Antonio! par quel hasard se trouve-t-il par ici, lui qui était parti avec la conducta de plata?

Cette parole fit dresser l'oreille au chasseur ; il examina attentivement le moine, et le forçant à s'asseoir devant le feu :

— J'espère que le bon père nous expliquera ce qui lui est arrivé, murmura-t-il.

Cependant tout a un terme dans ce monde; le moine paraissait depuis quelque temps destiné à passer, avec la plus grande rapidité et presque sans transition, de la plus extrême épouvante à la sécurité la plus complète. Lorsqu'il se fut un peu réchauffé, la confusion mise dans ses idées par la brusque rencontre du chasseur céda peu à peu à l'influence de la cordiale réception qui lui était faite; la voix douce de Carméla, en résonnant agréablement à ses oreilles, finit de rétablir l'équilibre dans son esprit et de chasser les lugubres appréhensions qui le tourmentaient.

— Vous sentez-vous mieux, mon père? lui demanda Carméla avec intérêt.

— Oui, dit-il, je vous remercie, je suis maintenant tout à fait bien.

— Tant mieux. Voulez-vous manger? avez-vous besoin de prendre quelque chose?

— Rien, absolument, je vous rends grâce, je n'ai pas appétit.

— Peut-être avez-vous soif, fray Antonio, en ce cas, tenez, voilà une bota de refino, lui dit Lanzi en lui présentant une outre plus d'à moitié pleine de la réconfortante liqueur.

Le moine se fit prier tout juste ce qu'il fallait pour ne pas paraître trop aimer cette boisson; puis il se laissa convaincre, et s'emparant de la bota, il but un copieux coup de la généreuse liqueur.

Cette libation acheva de lui rendre tout son sang-froid et toute sa présence d'esprit.

— Là, fit-il en rendant la bota au métis et en poussant un soupir de satisfaction, Dieu me garde!

Vienne le démon en personne maintenant, je me sens capable de lui tenir tête.

— Ah ! ah ! fit Tranquille, il paraît, bon père, que vous voilà complètement remis en possession de vos facultés intellectuelles.

— Oui, et je vous en donnerai la preuve quand vous voudrez.

— Pardieu ! vous me piquez au jeu; je n'osais pas vous interroger encore, mais, puisqu'il en est ainsi, je n'hésiterai pas davantage.

— Que désirez-vous savoir ?

— Une chose bien simple : comment il se fait qu'un moine se trouve seul à pareille heure en plein désert ?

— Bah ! fit gaîment fray Antonio, qui vous a dit que j'étais seul ?

— Personne, mais je le suppose.

— Ne faites pas de supposition, frère, car vous vous tromperiez.

— Ah !

— Oui, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Cependant, lorsque je vous ai rencontré, vous étiez seul.

— Parfaitement.

— Eh bien ?

— Les autres étaient plus loin, voilà tout.

— Quels autres ?

— Ceux qui m'accompagnent.

— Ah ! et qui sont-ils ?

— Voilà !... Bah ! ajouta-t-il au bout d'un instant, comme s'il se fût parlé à lui-même, on fait courir sur moi les bruits les plus désavantageux, on m'ac-

cuse d'une foule de mauvaises actions; si j'essayais d'en faire une bonne, cela me changerait. Qui sait si je n'en serai pas récompensé plus tard! Bah! essayons toujours.

Tranquille et ses compagnons écoutaient avec une extrême surprise ce singulier monologue du moine, ne sachant trop ce qu'ils devaient penser de cet homme, et assez disposés à le croire fou.

Celui-ci s'aperçut de l'impression qu'il produisait sur ses auditeurs.

— Ecoutez, dit-il d'une voix sérieuse, avec un léger froncement de sourcil, pensez de moi ce que bon vous semblera, cela m'est parfaitement égal; seulement je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie reconnu la cordiale hospitalité de gens de ma couleur par une odieuse trahison.

— Que voulez-vous dire? s'écria Tranquille,

— Ecoutez-moi! j'ai prononcé le mot trahison, j'ai peut-être eu tort, car rien ne me prouve que c'en soit une; cependant toutes espèces de raisons me portent à supposer que ce n'est pas autre chose qu'on voulait m'obliger à commettre à votre préjudice.

— Expliquez-vous, au nom du ciel; vous parlez par énigmes, il est impossible de vous comprendre.

— Vous avez raison, je vais être clair; qui de vous, señores, se nomme Tranquille?

— C'est moi.

— Fort bien. A la suite de certaines circonstances dont le récit ne vous intéresserait nullement, je suis tombé malheureusement entre les mains des Apaches.

— Des Apaches? s'écria Tranquille avec surprise.

— Mon Dieu oui, reprit le moine, et je vous assure que lorsque je me vis en leur pouvoir je ne fus nullement rassuré; cependant j'avais tort de craindre : loin d'inventer pour moi une de ces tortures atroces qu'ils infligent sans pitié aux blancs assez malheureux pour devenir leurs prisonniers, ils me traitèrent, au contraire, avec une exême douceur.

Tranquille fixa un regard scrutateur sur le visage placide du moine.

— Mais dans quel but? dit-il d'un accent soupçonneux.

— Ah! reprit fray Antonio, voilà ce que je n'ai pu comprendre, bien que je commence peut-être à le soupçonner.

Les assistants se penchèrent vers le narrateur avec une expression d'impatiente curiosité.

— Ce soir le chef des Peaux-Rouges m'a lui-même accompagné jusqu'à une courte distance de votre campement, continua-t-il; arrivé en vue de votre feu il me l'a désigné en me disant : Va t'asseoir à ce brasier, tu annonceras au grand chasseur pâle qu'un de ses plus anciens et plus chers amis désire le voir. Puis il m'a quitté après m'avoir fait les plus terribles menaces si je ne lui obéissais pas immédiatement. Vous savez le reste.

Tranquille et ses compagnons se regardèrent entre eux avec étonnement, mais sans échanger une parole.

Il y eut un assez long silence, enfin Tranquille se chargea d'exprimer à voix haute la pensée que chacun avait au fond du cœur.

— C'est un piége, dit-il.

— Oui, répondit le Cœur-Loyal, mais dans quel but?

— Que sais-je? murmura le Canadien.

— Vous avez dit, padre Antonio, fit le jeune homme en s'adressant au moine, que vous soupçonniez la raison de la conduite extraordinaire des Apaches à votre égard.

— Je l'ai dit en effet, répondit-il.

— Faites-nous connaître ce soupçon.

— Il m'a été suggéré par la façon même d'agir des payens, et par le piége grossier qu'ils vous tendent; il est évident pour moi que le chef apache espère, si vous consentez à l'entrevue qu'il vous propose, profiter de votre éloignement pour s'emparer de doña Carméla.

—De moi? s'écria la jeune fille avec un mouvement d'épouvante, surprise et alarmée à la fois de cette conclusion, à laquelle elle était loin de s'attendre.

— Les Peaux-Rouges aiment beaucoup les femmes blanches, reprit impassiblement le moine; la plupart des courses qu'ils font sur notre territoire sont entreprises dans le but de s'emparer de captives de cette couleur.

— Oh! s'écria Carméla avec un accent d'indomptable volonté, je préférerais mourir que devenir l'esclave d'un de ces démons féroces.

Tranquille secoua tristement la tête.

— La supposition de ce moine me paraît être juste, dit-il.

— D'autant plus, appuya fray Antonio, que les Apaches qui m'ont fait prisonnier sont ceux-là mêmes qui ont attaqué la venta del Potrero.

— Oh ! oh ! fit Lanzi, je connais leur chef alors, et je sais son nom : c'est un des plus implacables ennemis des blancs. Que c'est donc malheureux que je n'aie pas réussi à l'ensevelir sous les ruines de la venta ; c'était pourtant bien mon intention, Dieu m'en est témoin.

— Quel est le nom de cet homme ? lui demanda brusquement le chasseur évidemment ennuyé de son verbiage.

— Le Renard-Bleu ! dit Lanzi.

— Ah ! fit Tranquille avec ironie et fronçant les sourcils d'un air de menace, effectivement je connais le Renard-Bleu depuis de longues années, et vous, chef ? ajouta-t-il en se tournant vers le Cerf-Noir.

Le nom du sachem apache avait produit sur le Pawnée une impression si grande, que le Canadien en fut effrayé.

Les Indiens conservent en toutes circonstances un masque d'impassibilité qu'ils tiennent à honneur de ne pas déchirer quoi qu'il arrive, mais le nom seul du Renard-Bleu, prononcé comme par hasard, avait suffi pour fondre cette indifférence de commande et faire oublier au Cerf-Noir l'étiquette indienne.

— Le Renard-Bleu est un chien, fils de coyote, dit-il en crachant à terre avec mépris ; les gipaètes dédaigneraient de dévorer son cadavre immonde.

— Ces deux hommes doivent avoir l'un pour l'autre une haine mortelle, murmura le chasseur, en jetant à la dérobée un regard sur les traits enflammés et les yeux étincelants du chef indien.

— Mon frère tuera le Renard-Bleu? demanda le Pawnée.

— C'est probable, répondit Tranquille, mais d'abord voyons à jouer un tour à ce maître fourbe, qui nous suppose assez niais pour nous laisser prendre aux piéges grossiers qu'il tend sous nos pas. Soyez franc, moine, nous avez-vous dit vrai?

— Sur mon honneur.

— J'aimerais mieux un autre serment, fit à voix basse le Canadien avec ironie. Peut-on se fier à vous?

— Oui.

— Ce que vous nous avez dit de votre retour au bien est-il sincère?

— Mettez-moi à l'épreuve.

— C'est ce que je compte faire, seulement réfléchissez avant de répondre. Avez-vous réellement l'intention de nous être utile?

— J'ai cette intention.

— Quoi qu'il arrive?

— Quoi qu'il arrive et quelles que soient les conséquences de ce que vous me demanderez.

— C'est bien. Je vous avertis que vous serez probablement exposé à des périls sérieux.

— Je vous ai dit que ma résolution était prise; parlez donc sans plus hésiter.

— Ecoutez-moi, alors.

— Je vous écoute. Ne craignez pas de me voir tergiverser ou reculer, ainsi soyez bref.

— Je tâcherai.

X

L'HACIENDA DEL MEZQUITE.

Le rapport fait par Quoniam était vrai dans toutes ses parties, seulement le nègre ignorait certains événements dont nous allons instruire le lecteur, d'autant plus que ces événements se lient intimement à notre histoire, et qu'il est indispensable de les faire connaître pour la clarté de notre récit.

Nous reviendrons donc à l'hacienda del Mezquite.

Mais d'abord expliquons la signification de ce mot hacienda, que déjà à plusieurs reprises nous avons employé dans le cours de cet ouvrage et que, avant nous, plusieurs auteurs ont employé sans en connaître la valeur.

Dans la Sonora, le Texas, et généralement toutes les anciennes colonies espagnoles, où la terre est pour ainsi dire à qui la veut prendre et cultiver, on rencontre à d'immenses distances, parsemées comme des points presque imperceptibles dans l'étendue des friches, de vastes exploitations agricoles, grandes chacune comme un de nos départements.

Ces exploitations se nomment des haciendas, mot que nous traduisons improprement en français par celui de ferme, qui n'a pas du tout la même signification.

Aussitôt après la conquête, les Cortez, les Pizarre, les Almagro, et autres chefs d'aventuriers, se hâtèrent de récompenser leurs compagnons en partageant entre eux les terres des vaincus, sui-

vant, sans s'en douter probablement, l'exemple que quelques siècles auparavant leur avaient donné les chefs barbares, après l'écroulement et le démembrement de l'Empire romain.

Les conquérants étaient peu nombreux, les parts furent grandes, et la plupart de ses héros en guenilles qui dans leur patrie, n'avaient pas même un toit de chaume pour reposer leur tête, se trouvèrent du jour au lendemain seigneurs de domaines immenses, qu'ils se mirent immédiatement à faire valoir, déposant sans regret l'épée pour saisir la bêche, c'est-à-dire obligeant les Indiens devenus leurs esclaves à défricher pour eux les terres qu'ils leur avaient ravies.

Le premier soin des nouveaux possesseurs du sol fut de construire dans des positions faciles à défendre des habitations dont les murailles hautes, épaisses et crénelées en fissent de véritables forteresses, derrière lesquelles ils pussent facilement braver les tentatives de révolte de leurs esclaves.

Les habitants avaient été partagés comme la terre; chaque soldat espagnol en avait reçu un grand nombre dans son lot : les bras ne manquaient pas, la pierre ne coûtait rien, les habitations furent construites dans de vastes proportions et avec une si extrême solidité que même aujourd'hui après plusieurs siècles écoulés ces haciendas sont encore un objet d'admiration pour le voyageur.

Seuls les esclaves, pour qui la mesure du temps n'existe plus et dont le seul espoir est la mort, peuvent entreprendre et achever ces constructions cyclopéennes dont nous, hommes d'un autre âge,

nous ne comprenons pas l'existence sur le globe qu'elles bossèlent de places en places comme de muettes et touchantes protestations.

Dans les haciendas en sus de l'exploitation agricole qui, aujourd'hui surtout, est fort déchue de son importance, à cause des incessantes invasions des Indiens bravos, on se livre sur une grande échelle à l'élève des bestiaux et à celle des chevaux.

Aussi chacune de ces fermes renferme-t-elle un nombre infini d'employés de toutes sortes, peones, vaqueros, etc., et ressemble-t-elle à une petite ville.

Les propriétaires de ces exploitations sont donc des hommes appartenant à la plus haute société et à la classe la plus riche et la plus intelligente du pays. La plupart préfèrent habiter les villes du centre et ne visitent qu'à de longs intervalles leurs haciendas dont ils confient la gestion à des mayordomos et à des capatazes, hommes entendus, espèces de centaures à demi sauvages eux-mêmes, dont la vie se passe à courir à cheval d'une extrémité à l'autre de la propriété.

L'hacienda del Mezquite, construite à peu de distance des montagnes dont elle commande les défilés, était donc d'une grande importance au point vue stratégique pour les deux partis qui en ce moment se disputaient la possession du Texas.

Les chefs insurgés l'avaient aussi bien compris que les généraux mexicains.

Après la destruction totale du détachement commandé par le capitaine Melendez, le général Rubio s'était hâté de jeter une forte garnison dans le Mez-

quite. Vieux soldat de l'indépendance, habitué aux luttes incessantes d'un peuple qui veut être libre, il avait deviné la révolution sous la révolte en voyant que depuis dix ans ces insurgés, sans cesse vaincus, semblaient chaque fois renaître de leurs cendres pour revenir plus acharnés et plus forts, présenter leurs poitrines aux balles impitoyables de leurs oppresseurs.

Il savait que les habitants n'attendaient que l'annonce d'un succès, même problématique, pour se lever en masse et faire cause commune avec ces hardis partisans, flétris par leurs ennemis du nom de rôdeurs de frontières, mais qui en réalité n'étaient que les enfants perdus d'une révolution, et les apôtres convaincus d'une sainte et noble idée.

Loin d'adresser au capitaine Melendez des reproches qu'il savait que celui-ci ne devait pas mériter, le général le plaignit et le consola.

— Vous avez une revanche à prendre, colonel, lui dit-il, car ce grade, depuis longtemps mérité par le jeune officier, venait de lui être donné par le président de la République ; vos épaulettes neuves n'ont pas encore vu le feu. Je veux vous donner l'occasion de leur faire recevoir un chaud baptême.

— Vous comblerez tous mes vœux, général, répondit le jeune officier, en me chargeant d'une entreprise périlleuse dont le succès me permette de laver la honte de ma défaite.

— Il n'y a pas de honte, colonel, répondit le général avec bonté, à être vaincu comme vous l'avez été. La guerre n'est qu'un jeu comme un autre, où souvent la chance se déclare pour le plus faible : ne nous laissons pas abattre par un échec insigni-

fiant, mais essayons au contraire de couper la crête à ces coqs qui, tout enorgueillis de leur éphémère triomphe, s'imaginent sans doute que nous sommes terrifiés et démoralisés par leur victoire.

— Soyez persuadé, général, que je vous aiderai de tout mon pouvoir ; quel que soit le poste que vous m'assigniez, je m'y ferai tuer avant que de le rendre.

— Un officier, mon ami, doit mettre de côté cette fougue qui sied si bien à un soldat, mais qui est une faute grave dans un chef chargé de la vie des hommes qu'on lui a confié ; n'oubliez pas que vous êtes une tête et non un bras.

— Je serai prudent, général, autant que me le permettra le soin de mon honneur.

— C'est cela, colonel, je ne vous demande pas davantage.

Don Juan s'inclina sans répondre.

— Ah ! çà, reprit au bout d'un instant le général, ces partisans ont donc des hommes capables à leur tête ?

— Très-capables, général, connaissant à fond la guerre d'embuscade, et surtout d'une bravoure et d'un sang-froid au-dessus de tous éloges.

— Tant mieux, au moins nous aurons plus de gloire à les vaincre ; malheureusement, ils font la guerre comme de vrais sauvages, dit-on, massacrant sans pitié les soldats qui tombent entre leurs mains : du reste ce qui vous est arrivé à vous-même en est une preuve.

— Vous vous trompez, général ; quels que soient ces hommes et la cause pour laquelle ils combattent, il est de mon devoir de vous éclairer et

de vous désabuser sur leur compte, car on les a étrangement calomniés; ce n'est que sur mon refus répété à plusieurs reprises, que le combat s'est engagé; leur chef m'offrait encore la vie au moment où je me précipitais avec lui dans le gouffre béant sous nos pas; devenu leur prisonnier, ils m'ont rendu mon épée, m'ont donné un cheval et fourni un guide qui m'a accompagné jusqu'à portée de fusil de vos avants-postes: est-ce donc là la conduite d'hommes cruels?

— Non, certes, je suis content de vous voir ainsi rendre justice à nos ennemis.

— Je constate seulement un fait.

— Oui, et un fait malheureux pour nous; il faut que ces hommes se croient bien forts pour agir ainsi : cette clémence, de leur part, attirera un grand nombre de partisans dans leurs rangs.

— Je le crains.

— Moi aussi : n'importe, le moment est venu d'agir avec vigueur; car, si nous n'y prenons garde, dans huit jours les pierres mêmes de ce pays, dont aujourd'hui encore nous sommes les maîtres, se soulèveront contre nous pour nous chasser, et le sol deviendra tellement brûlant sous nos pas, qu'il nous faudra fuir devant les masses indisciplinées des guasos mal armés qui nous harcelleront comme des nuées de moustiques.

— J'attends vos ordres, général.

— Vous sentez-vous assez fort pour remonter à cheval?

— Parfaitement.

— Très-bien. J'ai fait prendre les armes à trois cents hommes, fantassins et cavaliers : l'infanterie

montera en croupe, afin de ne pas retarder la marche, qui doit être rapide; il s'agit d'atteindre avant les insurgés l'hacienda del Mezquite, et de vous y fortifier.

— Je l'atteindrai.

— J'y compte. Deux pièces de canon de montagne suivront le détachement; elles vous suffiront; car, si je suis bien informé, l'hacienda en possède déjà six en bon état; mais comme les munitions pourraient vous manquer, vous en emmènerez suffisamment pour tenir quinze jours. Il faut, coûte que coûte, que l'hacienda résiste quinze jours à tous les assauts que tenterait l'ennemi.

— Elle tiendra, je vous le jure, général.

— Je me fie à vous de ce soin.

Le général s'approcha alors de l'entrée de la tente dont il souleva les rideaux.

— Appelez les officiers désignés pour partir, dit-il.

Cinq minutes plus tard les officiers parurent, ils étaient au nombre de neuf : deux capitaines de cavalerie, deux d'infanterie, deux lieutenants et deux alferez ou sous-lieutenants, un capitaine, un lieutenant et un alferez d'artillerie.

Le général couvrit un instant d'un regard scrutateur ces hommes qui se tenaient graves et immobiles devant lui.

— Caballeros, leur dit-il enfin, je vous ai choisis avec soin entre tous les officiers de mon armée, parce que je sais que vous êtes braves et expérimentés ; sous les ordres du colonel don Juan Melendez de Gongora vous allez remplir une mission de confiance, que je n'aurais pas voulu donner à d'au-

tres dont le dévouement à la patrie m'eût été moins connu. Cette mission est des plus périlleuses, j'espère que vous l'accomplirez en gens de cœur et que vous en reviendrez avec gloire.

Les officiers s'inclinèrent en signe de remercîment.

— N'oubliez pas, reprit le général, que vous devez à vos soldats l'exemple de la subordination et de la discipline ; obéissez au colonel comme à moi-même en tout ce qu'il vous ordonnera pour le bien du service et le succès de votre entreprise.

— Nous ne pouvons désirer un meilleur chef que celui que votre seigneurie a choisi pour nous commander, général, répondit un des capitaines ; sous ses ordres nous sommes certains de faire des prodiges.

Le général sourit gracieusement.

— Je compte sur votre zèle et sur votre bravoure. Maintenant, en selle sans plus tarder, il faut que dans dix minutes vous ayez quitté le camp.

Les officiers saluèrent et sortirent. Don Juan fit un mouvement pour les suivre.

— Arrêtez, colonel, lui dit le général, j'ai une dernière recommandation à vous faire.

Le jeune homme se rapprocha.

— Enfermez-vous avec soin dans la place, reprit le général. Si vous êtes investi, ne tentez pas de ces sorties qui souvent compromettent le sort d'une garnison, sans avantage positif. Contentez-vous de repousser vigoureusement les attaques, en ménageant le sang de vos soldats et en ne brûlant pas inconsidérément vos munitions. Aussitôt que mes dernières dispositions seront prises, je marcherai en personne

à votre secours ; seulement il vous faut, coûte que coûte, résister jusque-là.

— Je vous ai déjà dit que je tiendrai, général.

— Je sais que vous le ferez. Maintenant, mon ami, à cheval, et bonne chance !

— Merci, général.

Le colonel salua et se retira immédiatement pour aller se mettre à la tête de la petite troupe qui, massée à quelque distance, n'attendait que sa présence pour se mettre en route.

Le général se plaça à l'entrée de la tente, afin d'assister au départ.

Don Juan se mit en selle, dégaîna son sabre, et se tournant vers le détachement immobile :

— En avant, commanda-t-il.

Aussitôt les escadrons s'ébranlèrent et commencèrent à s'allonger dans l'ombre comme les noirs replis d'un sinistre serpent.

Le général demeura sur le seuil de sa tente aussi longtemps que le plus léger bruit se fit entendre, puis, lorsque le dernier cliquetis se fut évanoui dans la nuit, il rentra tout pensif et laissa derrière lui retomber le rideau, en murmurant d'une voix basse et triste :

— C'est à la mort que je les envoie, car Dieu combat avec nos adversaires !

Et après avoir, à plusieurs reprises, secoué la tête d'un air découragé, le vieux soldat de l'indépendance se laissa tomber sur un équipal, cacha son visage dans ses mains et se plongea dans de sérieuses réflexions.

Cependant le détachement continuait rapidement sa marche. Grâce à cette habitude qu'ont les Mexi-

cains de faire monter l'infanterie en croupe, les troupes exécutent leurs mouvements avec une rapidité qui tient du prodige, d'autant plus que les chevaux américains vont très-vite et endurent sans se blesser de grandes fatigues.

Les Américains du Sud sont, en général, fort durs pour leurs chevaux, dont ils ne prennent aucun soin. Jamais, dans l'intérieur des terres, un cheval, quelque temps qu'il fasse, ne passe la nuit autre part qu'en plein air. Chaque matin, il reçoit sa ration de toute la journée, demeurant parfois quatorze et même seize heures en marche sans s'arrêter et sans boire; puis le soir arrivé, on lui ôte les harnais et on le laisse libre de chercher sa nourriture comme il pourra. Sur les frontières indiennes, où on a tout à redouter des Peaux-Rouges, qui sont grands amateurs de chevaux et ont pour les voler une adresse admirable, on use la nuit de certaines précautions : les chevaux sont entravés à l'amble dans l'intérieur du campement, et ils paissent les pois grimpants, les jeunes pousses des arbres et quelques mesures de maïs ou d'autres graines qu'on leur partage avec une extrême parcimonie.

Pourtant, malgré l'incurie avec laquelle on les traite, nous le répétons, ces cheveaux sont fort beaux, vigoureux, d'une docilité extraordinaire et possèdent une allure excessivement rapide.

Le colonel Melendez arriva de bonne heure en vue de l'hacienda. Sa troupe s'était, pendant toute la nuit, avancée à marche forcée.

D'un coup d'œil rapide, le chef expérimenté des Mexicains explora les environs.

La plaine était solitaire.

L'hacienda del Mezquite s'élevait comme un nid d'aigle au sommet d'un monticule dont les pentes assez abruptes n'avaient jamais été adoucies, la raideur de leur ascension étant considérée comme moyen de défense en cas d'attaque.

Des murs épais jaunis par le temps et dont à chaque angle on voyait, par les créneaux des plates-formes, sortir les gueules menaçantes de deux pièces de canon, donnaient à cette solide maison l'apparence d'une véritable forteresse.

Les Mexicains hâtèrent encore leur allure déjà si rapide afin d'arriver à l'hacienda avant l'ouverture des portes et la sortie du ganado.

Le spectacle qu'offrait cette plaine magnifique, au lever du soleil, avait quelque chose d'imposant.

L'hacienda, dont le faîte des hautes murailles était encore noyé de vapeurs; les sombres forêts qui verdissaient au loin et qui s'étageaient en ondulations presque insensibles sur les contre-forts de la Sierra; le ruban d'argent d'une mince rivière, qui serpentait en capricieux méandres à travers la plaine, et dont les eaux étincelaient sous les chauds rayons du soleil; les bouquets de mezquites, de sumacs et d'arbres du Pérou qui surgissaient çà et là du sein des hautes herbes et rompaient agréablement la monotonie de la plaine, et, du milieu des buissons, les chants joyeux des oiseaux qui saluaient gaîment le retour du jour, tout, en un mot, semblait, dans ce séjour si paisible en ce moment, respirer la joie et le bonheur.

Les Mexicains atteignirent l'hacienda, dont les portes ne s'ouvrirent que lorsque les habitants se

furent bien assurés que les nouveaux venus étaient réellement des amis.

Les habitants de l'hacienda avaient déjà appris la nouvelle de la levée générale de boucliers, causée par la surprise de la conducta de plata. Aussi le mayordomo, qui commandait en l'absence de don Felipe de Valreal, propriétaire de l'hacienda, se tenait-il sur ses gardes.

Ce mayordomo, nommé don Félix Paz, était un homme de quarante-cinq ans au plus, d'une taille haute, bien prise et vigoureusement charpentée; ses traits étaient énergiques et ses yeux étincelants; il avait tout à fait l'apparence d'un complet *ginete* et d'un véritable *hombre de a caballo*, condition essentielle pour remplir les rudes devoirs de sa charge.

Ce mayordomo vint en personne recevoir le détachement mexicain à la porte de l'hacienda. Après avoir félicité le colonel, il l'informa que dès qu'il avait reçu la nouvelle de la révolte générale de la province, il avait fait rentrer tout le bétail dans l'intérieur de l'habitation, avait armé les employés de l'hacienda et avait fait mettre en état les pièces de canon braquées sur les plates-formes.

Le colonel le félicita sur sa diligence, établit sa troupe dans les communs destinés aux peones et aux vaqueros, fit occuper militairement tous les postes, et, en compagnie du mayordomo, il passa une inspection sévère de l'intérieur de la forteresse.

Don Juan Melendez, fort au courant de l'incurie et de la nonchalante paresse de ses compatriotes, s'attendait à trouver l'hacienda en assez mauvais état. Ses prévisions furent trompées; cette grande

exploitation, placée sur la limite du désert, et à cheval pour ainsi dire sur la civilisation et la barbarie, était trop exposée aux attaques imprévues des Peaux-Rouges et des bandits de toutes sortes qui pullulent sur les frontières, pour que son propriétaire ne veillât pas avec le plus grand soin à la tenir en bon état de défense. Cette sage prévoyance était en ce moment d'une grande utilité pour le siége que probablement on aurait avant peu à soutenir.

Le colonel ne trouva que fort peu à modifier aux dispositions prises par le mayordomo; il se contenta de faire abattre plusieurs bouquets d'arbres qui, placés trop près de l'hacienda, pouvaient abriter des tirailleurs et déranger la justesse du tir du canon.

A chaque entrée de la forteresse on éleva, par son ordre, des barricades composées de pieux enchevêtrés les uns dans les autres, et, au dehors des murs, on requit les bras de tous les hommes valides, afin de creuser un fossé large et profond, dont la terre, rejetée du côté de l'hacienda, forma un épaulement derrière lequel on embusqua les plus adroits tireurs de la garnison. Les deux pièces de campagne amenées par le colonel demeurèrent attelées de façon à pouvoir être transportées où le besoin l'exigerait.

Puis le drapeau mexicain fut fièrement arboré sur le sommet de l'hacienda.

En comptant les domestiques del Mezquite auxquels don Félix avait distribué des armes, la garnison se montait à près de quatre cents hommes, forces suffisantes pour résister à un coup de main surtout dans une position aussi bonne; les vivres et les munitions ne manquaient pas; les Mexicains étaient animés du meilleur esprit: le colonel se crut

certain de tenir quinze jours et même davantage s'il le fallait contre des troupes plus nombreuses et plus expérimentées que celles dont pouvaient disposer les insurgés.

Les travaux de fortification avaient été menés avec une si grande activité, que vingt-quatre heures après l'arrivée du colonel à l'hacienda, ils étaient terminés.

Les batteurs d'estrade, expédiés dans toutes les directions, étaient revenus pour la plupart sans rapporter de nouvelles de l'ennemi, dont les mouvements étaient dissimulés avec une si complète adresse que, depuis l'affaire de la conducta, il semblait avoir disparu sans laisser de traces, et s'être enfoui dans les entrailles de la terre.

Cette ignorance complète de nouvelles, loin de rassurer le colonel, accroissait au contraire ses inquiétudes. Ce calme factice, cette tranquillité morne du paysage lui semblaient plus menaçants que s'il eût appris l'approche de l'ennemi, dont, tout invisible qu'il demeurât, il sentait cependant, par une espèce d'intuition secrète, les masses se resserrer peu à peu autour du poste qu'il avait mission de défendre.

C'était le second jour après l'entrée des Mexicains au Mezquite : le soleil disparaissait derrière les montagnes dans des flots de poudre d'or; la nuit n'allait pas tarder à tomber; le colonel Melendez et le mayordomo don Félix Paz, accoudés sur un des créneaux de la plate-forme, laissaient distraitement errer leurs regards sur l'immense paysage qui se déroulait à leurs pieds, tout en causant entre eux.

Don Juan Melendez avait en quelques minutes

apprécié la loyauté et l'intelligence du mayordomo de l'hacienda. Aussi ces deux hommes, qui s'étaient mutuellement compris, avaient-ils contracté une liaison assez intime.

— Encore un jour de passé, dit le colonel, sans qu'il nous soit possible de rien savoir des mouvements des insurgés! Cela ne vous semble-t-il pas extraordinaire, don Félix?

Le mayordomo lâcha une bouffée de fumée par les narines et par la bouche, saisit sa cigarette de paille de maïs entre le pouce et l'index, et après en avoir secoué la cendre avec l'ongle du petit doigt :

— Très-extraordinaire, dit-il sans détourner la tête et en continuant à regarder fixement le ciel.

— Quel homme singulier vous êtes! rien ne vous émeut, reprit don Juan avec dépit. Tous nos batteurs d'estrade sont-ils de retour?

— Tous.

— Et toujours sans nouvelles?

— Toujours.

— Vive Dios! votre flegme ferait jurer un saint. Que regardez-vous donc si fixement au ciel? Croyez-vous que c'est là que nous trouverons les renseignements dont nous avons besoin?

— Peut-être, répondit sérieusement le mayordomo. Étendant alors la main dans la direction du N. 1/4 E. :

— Regardez, fit-il.

— Eh bien? dit le colonel en fixant les yeux vers la direction indiquée.

— Vous ne voyez rien?

— Ma foi, non.

— Pas même ces troupes de hérons et de flamants

roses qui volent en longs circuits en poussant des cris aigus que d'ici vous pouvez entendre?

— Certes, je vois des oiseaux, mais qu'ont-ils de commun.....?

— Colonel, dit le mayordomo en l'interrompant vivement et en se redressant de toute sa hauteur, préparez-vous à vous défendre; voilà l'ennemi.

— Comment! voilà l'ennemi? Vous êtes fou, don Félix; voyez aux dernières lueurs du jour : la plaine est déserte.

— Colonel, avant d'être mayordomo de l'hacienda del Mezquite, j'ai quinze ans fait la vie de coureur des bois; le désert pour moi est comme un livre dans lequel je puis lire à chaque page. Examinez le vol saccadé de ces oiseaux, faites attention aux innombrables troupes qui se joignent incessamment à celles que nous avons précédemment aperçues; ces oiseaux, chassés en masse de leurs repaires, errent à l'aventure et fuient devant un ennemi que vous ne tarderez pas à voir paraître. Cet ennemi, c'est l'armée insurgée dont les masses surgiront bientôt à nos regards précédées peut-être de l'incendie.

— Rayo de Dios! señor don Félix, s'écria tout à coup le colonel, vous avez dit vrai, regardez.

Une ligne rouge qui s'élargissait d'instant en instant apparut subitement à l'extrême limite de l'horizon.

— Le vol des oiseaux nous a-t-il trompés? demanda le mayordomo.

— Pardonnez-moi, ami, une ignorance bien excusable, mais nous n'avons pas un instant à perdre.

Ils redescendirent aussitôt.

Quelques minutes plus tard, les défenseurs de l'hacienda garnissaient le sommet des murailles et s'embusquaient derrière les retranchements extérieurs.

L'armée texienne, bien visible maintenant, se déployait en profondes colonnes dans la plaine.

XI

MÉTAMORPHOSE DE FRAY ANTONIO.

Il nous faut maintenant retrograder de quelques jours et retourner au campement des chasseurs que nous avons laissés dans une situation assez perplexe, guettés par l'œil vigilant des Apaches et contraints de se fier provisoirement à fray Antonio, c'est-à-dire à un homme pour lequel, au fond du cœur, aucun d'eux n'éprouvait la moindre sympathie.

Cependant, s'il leur eût été possible de lire dans l'âme du moine, leur opinion sur lui aurait probablement changé complétement.

Une révolution s'était opérée dans l'esprit de cet homme, à son insu peut-être, et entraîné malgré lui par cette influence qu'exercent toujours les natures droites sur celles qui ne sont pas encore entièrement gâtées. Du reste, quelle que fût la cause du changement qui s'était presque subitement fait dans les idées du moine, nous devons constater qu'il était sincère et que fray Antonio avait réellement l'intention de servir ses nouveaux amis, quelles que dussent d'ailleurs en être pour lui les conséquences.

Tranquille, habitué par la vie qu'il avait menée au désert, à découvrir avec une certaine habileté les véritables sentiments des individus avec lesquels le hasard le mettait en rapport, crut devoir, dans les circonstances présentes, sinon ajouter une foi entière aux protestations de dévouement du moine, du moins paraître complétement s'en rapporter à lui.

— Etes-vous brave? lui demanda-t-il en continuant l'entretien.

Fray Antonio, surpris par cette question à brûle-pourpoint hésita un instant.

— C'est selon, dit-il.

— Bien, cette réponse est d'un homme sensé : il y a des moments où le plus brave a peur, nul ne peut répondre de son courage.

Son interlocuteur fit un geste d'assentiment.

— Il s'agit, reprit Tranquille, de tromper un trompeur et de faire avec lui assaut de ruse, me comprenez-vous?

— Parfaitement, continuez.

— Très-bien. Retournez auprès du Renard-Bleu.

— Hum!

— Vous avez peur?

— Pas précisément, seulement je crains qu'il ne se porte à quelque extrémité sur ma personne.

— C'est une chance à courir.

— Eh bien, soit! s'écria-t-il résolument, je la courrai.

Le Canadien le regarda fixement.

— C'est bon, lui dit-il; tenez, prenez ceci, et au moins si vous êtes attaqué, vous ne mourrez pas sans vengeance.

Et il lui mit dans les mains une paire de pistolets.

Le moine les examina un instant avec soin, les tournant et les retournant comme pour s'assurer qu'ils étaient en bon état, puis il les cacha sous ses vêtements avec un mouvement de joie.

— Je ne crains plus rien maintenant, dit-il, je pars.

— Au moins, faut-il que je vous explique...

— A quoi bon? interrompit le moine. Je dirai au Renard-Bleu que vous consentez à avoir une entrevue avec lui, mais que, comme vous ne vous souciez pas de vous rendre seul dans son camp, vous désirez le voir sans témoins au milieu de la prairie.

— C'est cela, et vous l'amènerez avec vous à l'endroit où je l'attendrai.

— J'essaierai du moins.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Mais où l'attendez-vous?

— Sur la lisière de la forêt.

— C'est convenu.

— Une dernière recommandation.

— Parlez.

— Tenez-vous toujours à quelques pas du chef, ni devant ni derrière, mais à sa droite, si c'est possible.

— Bien, bien, je comprends.

— Allons, bonne chance.

— Oh! maintenant, je ne crains plus rien; j'ai des armes.

Après avoir dit ces mots, le moine se leva et s'éloigna rapidement d'un pas ferme.

Le Canadien le suivit assez longtemps du regard.

— Est-ce un traître? murmura-t-il.

— Je ne le crois pas, répondit le Cœur-Loyal.

— Dieu le veuille.

— Quel est votre projet?

— Il est simple : nous ne pouvons triompher des ennemis qui nous enveloppent que par la ruse; c'est donc elle seule que je veux employer; il faut à toute force que nous échappions à ces démons rouges.

— C'est juste. Mais, lorsque nous serons parvenus à les dépister, où irons-nous?

— Il ne faut pas songer, dans l'état de fermentation où se trouve le pays, à faire un long voyage à travers le désert avec deux femmes au milieu de nous : ce serait courir à une perte assurée.

— En effet, mais que faire alors?

— Mon intention est de me rendre à l'hacienda del Mezquite. C'est encore là, je crois, que ma fille trouvera provisoirement l'abri le plus convenable pour elle.

— Permettez-moi de vous rappeler que c'est vous-même qui avez refusé de recourir à ce moyen de salut.

— C'est vrai. Aussi je ne m'y résous qu'en désespoir de cause. Quant à vous...

— Quant à moi, interrompit vivement le Cœur-Loyal, je vous accompagnerai.

— Merci! s'écria le Canadien avec effusion. Malgré tout le plaisir que me cause votre offre généreuse, je ne puis cependant l'accepter.

— Pourquoi donc cela?

— Parce que la nation qui vous a adopté réclame votre secours, et que vous ne devez pas le lui refuser.

— Elle attendra; d'ailleurs le Cerf-Noir se chargera de m'excuser.

— Non, dit nettement le chef, je ne quitterai pas mes amis pâles dans le danger.

— Pardieu ! s'écria Tranquille d'un air joyeux, puisqu'il en est ainsi, nous allons rire ; du diable si cinq hommes résolus et bien armés ne viennent pas à bout d'une centaine d'Apaches ! Ecoutez-moi, compagnons : tandis que moi je me rendrai ostensiblement au rendez-vous que j'ai assigné au Renard-Bleu, suivez-moi à l'indienne et soyez prêts à paraître aussitôt que je vous en aurai fait le signal en imitant le cri de l'épervier d'eau.

— C'est dit.

— Quant à vous, Lanzi, et vous, Quoniam, veillez sur Carméla.

— Nous veillerons tous sur elle, mon ami, fiez-vous à nous, dit le Cœur-Loyal.

Tranquille fit un dernier adieu à ses amis, jeta son rifle sur l'épaule et quitta le campement.

A peine eut-il disparu que les chasseurs s'allongèrent sur le sol et suivirent sa trace en rampant ; Carméla, guidée par l'Oiseau-qui-chante, forma l'arrière-garde.

Malgré elle, la jeune fille sentait un frisson de terreur agiter ses membres lorsqu'elle s'engagea dans la forêt. Cette course nocturne, dont l'issue pouvait être si fatale, l'épouvantait et lui suggérait de sombres pressentiments qu'elle redoutait à chaque pas de voir se réaliser.

Cependant, fray Antonio avait continué sa route et n'avait pas tardé à sortir de la forêt.

Loin que sa résolution chancelât au fur et à mesure qu'il se rapprochait des Apaches, il la sentait au contraire devenir plus ferme. Le moine avait

hâte de prouver aux chasseurs qu'il était digne de la confiance qu'ils lui accordaient; et si parfois la pensée des dangers auxquels il s'exposait traversait son esprit, il la chassait bien loin, résolu à risquer sa vie même s'il le fallait pour sauver doña Carméla et l'empêcher de tomber entre les mains des cruels ennemis qui convoitaient sournoisement sa possession.

Fray Antonio avait à peine fait cinq cents pas hors de la forêt, lorsque tout à coup un homme surgit d'un buisson et lui barra le passage.

Le moine retint avec peine un cri de frayeur à cette apparition imprévue, et il se rejeta vivement en arrière.

Mais reprenant immédiatement son sang-froid, il se prépara à soutenir le choc terrible qui, sans doute, le menaçait, car il avait du premier coup d'œil reconnu le Renard-Bleu.

Le chef l'examina un instant en silence, fixant sur lui son œil noir et profond avec une expression de soupçon qui n'échappa pas au moine.

— Mon père a bien tardé, lui dit-il enfin d'une voix sourde.

— Le moins que j'ai pu, répondit fray Antonio.

— Ooah! mon père revient seul, le grand guerrier pâle a eu peur, il n'a pas osé accompagner mon père.

— Vous vous trompez, chef, celui que vous nommez le grand chasseur pâle, et que moi j'appelle Tranquille, n'a pas eu peur et n'a pas refusé de m'accompagner.

— Och! le Renard-Bleu est un sachem, sa vue

perce les ténèbres les plus épaisses; il a beau regarder, il ne voit rien.

— C'est que probablement vous ne regardez pas du bon côté, voilà tout.

— Que mon père s'explique, le Renard-Bleu veut savoir comment son ami pâle s'est acquitté de la mission que le sachem lui avait confiée.

— J'ai tiré le meilleur parti possible de ma rencontre avec le chasseur, afin d'accomplir les ordres que j'avais reçus.

— Que mon père me pardonne, je ne suis qu'un pauvre Indien sans intelligence; il faut me répéter plusieurs fois les choses pour que je les comprenne. Le grand chasseur pâle viendra-t-il?

— Oui.

— Quand?

— Tout de suite.

— Comment, tout de suite? Où est-il donc?

— Je l'ai laissé là-bas à l'entrée du couvert. Il attend le chef.

Le Renard-Bleu frémit à cette parole. Il fixa sur le moine un regard qui sembla vouloir fouiller les plus cachés replis de son cœur.

— Pourquoi n'a-t-il pas jusqu'ici accompagné mon père? dit-il.

Le moine prit la physionomie la plus naïve qu'il lui fut possible.

— Ma foi, je ne sais pas, répondit-il, mais qu'importe?

— On est mieux dans la prairie pour causer.

— Vous croyez? c'est possible. Pour moi, je ne vois guère de différence à causer ici ou là-bas.

Cela fut dit si insouciamment en apparence, que,

malgré toute sa finesse, le chef s'y laissa prendre.

— Le grand chasseur pâle est venu seul?

— Non, fit nettement fray Antonio.

— Si cela est ainsi, le Renard-Bleu n'ira pas.

— Le chef réfléchira.

— A quoi bon réfléchir? le père a trompé son ami rouge.

— Le chasseur ne pouvait venir seul.

— Parce que?

— Parce qu'il ne voulait pas laisser dans la forêt la jeune fille qu'il accompagne.

Le visage de l'Indien s'éclaircit tout à coup et prit une expression d'astuce extraordinaire.

— Ooah! fit-il, et nulle autre personne que la jeune vierge pâle n'accompagne le grand chasseur pâle?

— Non; il paraît que les autres guerriers blancs qui se trouvaient près de lui l'ont quitté au lever du soleil.

— Mon père sait-il où ils sont allés?

— Je ne m'en suis pas informé; cela ne me regarde pas; chacun a assez de ses affaires sans s'occuper de celles des autres.

— Mon père est un homme sage.

Le moine ne répondit rien à ce compliment.

Ces paroles avaient été rapidement échangées entre les deux hommes. Fray Antonio avait répondu si naturellement, avec une franchise si bien jouée, que l'Indien, dont les réponses du Mexicain flattaient intérieurement les secrètes pensées, sentit s'évanouir tous ses soupçons et donna tête baissée dans le piége qui lui était si adroitement tendu.

— Ocht! dit-il, le Renard-Bleu verra son ami;

que le père retourne au campement des guerriers apaches.

— Pour cela non, chef, répondit résolûment le moine, je préfère m'en aller avec les hommes de ma couleur.

Le Renard-Bleu réfléchit un instant, puis il répondit pendant qu'un sourire ironique pinçait ses lèvres railleuses :

— Bon, mon père a raison, qu'il me suive donc.

— Il est évident, pensa intérieurement le moine, que ce païen maudit machine quelque trahison, mais je le surveillerai, et au moindre mouvement suspect, je lui fais sauter le crâne comme à un chien qu'il est.

Mais il garda pour lui ces réflexions et suivit le chef d'un air dégagé et complétement indifférent.

Aux rayons blafards de la lune qui permettaient de distinguer les objets à une assez longue distance, ils aperçurent bientôt à l'extrême limite du couvent la sombre silhouette d'un homme appuyé sur un rifle.

— Ah ! dit le chef, il faut nous faire reconnaître.

— Que cela ne vous inquiète pas, je me charge d'avertir le chasseur quand il en sera temps.

— Bon, murmura l'Indien.

Ils continuèrent à s'avancer.

Le Renard-Bleu, bien qu'il eût confiance en son compagnon, ne marchait cependant qu'avec précaution et une extrême prudence, sondant de l'œil les buissons et jusqu'aux moindres touffes d'herbe afin de s'assurer qu'elles ne servaient d'abri à aucun ennemi.

Mais la plaine, à part l'homme qu'ils apercevaient

devant eux, paraissait plongée dans la plus complète solitude; tout était calme, immobile, aucun bruit insolite ne troublait le silence.

— Arrêtons-nous ici, dit fray Antonio, il y aurait imprudence de notre part à nous avancer davantage sans nous annoncer, bien que probablement le chasseur nous ait déjà reconnus, car vous voyez, chef, qu'il n'a pas fait le moindre mouvement.

— C'est vrai, cependant mieux vaut le prévenir, répondit celui-ci.

Ils s'arrêtèrent.

Ils n'étaient plus éloignés que d'une vingtaine de pas du couvert.

Fray Antonio plaça ses mains en entonnoir de chaque côté de la bouche, et donnant à sa voix la plus grande étendue :

— Ohé! Tranquille, cria-t-il, est-ce vous?

— Qui m'appelle? répondit immédiatement celui-ci.

— Moi, fray Antonio, je suis accompagné de la personne que vous attendez.

— Avancez sans crainte, reprit Tranquille, ceux qui me cherchent sans arrière-pensée de trahison n'ont rien à redouter de moi.

Le moine se tourna vers le chef apache.

— Que ferons-nous? lui demanda-t-il.

— Avançons, répondit laconiquement celui-ci.

La distance qui le séparait du chasseur fut rapidement franchie.

Le Mexicain, s'improvisant chef de cérémonie, présenta les deux hommes l'un à l'autre.

Le sachem jeta un regard investigateur autour de lui.

— Je ne vois pas la jeune vierge pâle, dit-il.

— Est-ce à elle ou à moi que vous vouliez parler? répondit sèchement le Canadien; me voici prêt à vous entendre. Qu'avez-vous à me dire?

L'Indien fronça les sourcils; ses soupçons lui revinrent : il jeta un regard de menace au moine qui, selon la recommandation qui lui avait été faite, s'était éloigné insensiblement de quelques pas et se préparait à assister, impassible en apparence, à la scène qui allait se passer.

Cependant, après une lutte intérieure de quelques secondes, le sachem parvint à maîtriser la colère qui l'agitait sourdement, et, prenant une physionomie affable et confiante :

— C'est à mon frère seul que je voulais parler, répondit-il d'une voix insinuante. Le Renard-Bleu désirait depuis bien des lunes revoir le visage d'un ami.

— Si cela était réellement ainsi que le dit le chef, reprit le Canadien, rien ne lui aurait été plus facile. Bien des jours se sont succédé les uns aux autres, bien des années se sont enfouies dans le gouffre immense du passé depuis l'époque où, jeune et plein de foi, je nommai le Renard-Bleu mon ami. A cette époque il avait un cœur pawnée, maintenant il l'a arraché de sa poitrine pour le changer contre un cœur apache, je ne le connais plus.

— Le grand chasseur des Visages-Pâles est sévère pour son frère rouge, répartit l'Indien avec une feinte humilité; qu'importent les jours écoulés, si le chasseur retrouve son ami d'autrefois?

Le Canadien sourit avec mépris, en haussant les épaules.

— Suis-je une vieille femme qu'on trompe avec les paroles doucereuses d'une langue fourchue? dit-il. Le Renard Bleu est mort, mes yeux ne voient ici qu'un sachem apache, c'est-à-dire un ennemi.

— Que mon frère ôte la peau de son cœur, il reconnaîtra son ami, répondit l'Indien toujours mielleux.

Tranquille sentait malgré lui l'impatience le gagner devant une aussi cynique impudence.

— Trêve de beaux discours à la sincérité desquels je ne crois pas, dit-il. Etait-il mon ami, celui qui, il y a quelques jours à peine, a voulu s'emparer de ma fille et à la tête de je ne sais combien de guerriers a attaqué le calli qui lui servait de demeure et qui maintenant est réduit en cendres?

— Mon frère a entendu le moqueur bourdonner à son oreille, et il a ajouté foi à ses mensonges; le moqueur est un oiseau bavard et menteur.

— Plus menteur et plus bavard vous êtes que le moqueur, s'écria Tranquille en frappant avec violence la crosse de son rifle sur le sol. Pour la dernière fois, je vous repète que je vous considère, non pas comme un ami, mais comme un ennemi; maintenant nous n'avons plus rien à nous dire, séparons-nous, car cette conférence oiseuse n'a déjà duré que trop longtemps.

L'Indien jeta un regard perçant autour de lui, son œil lança un éclair sinistre.

— Nous ne nous quitterons pas ainsi, dit-il en faisant deux ou trois pas pour se rapprocher du chasseur toujours immobile.

Celui-ci suivait attentivement chacun de ses mou-

vements, bien qu'il affectât la confiance la plus entière.

Quant à fray Antonio, à certains signes qui ne trompent pas les hommes habitués aux ruses indiennes, il avait compris que le moment d'agir vigoureusement approchait rapidement, et tout en continuant à feindre la plus complète indifférence pour l'entretien auquel il assistait, il avait tout doucement dégagé ses pistolets de dessous ses vêtements, et il les tenait tout armés à la main, prêt à s'en servir à la première alerte.

La situation était des plus tendues entre les deux interlocuteurs ; chacun se préparait à la lutte, bien que les visages fussent toujours calmes, la voix douce et les paroles de plus en plus mielleuses.

— Si, reprit Tranquille, sans manifester la moindre émotion, nous nous quitterons ainsi, chef, et Dieu veuille que nous ne nous retrouvions plus face à face.

— Avant de nous séparer, le chasseur répondra à une question.

— A aucune, cette entrevue n'a que trop longtemps duré. Adieu.

Et il fit un pas en arrière.

Le sachem tendit le bras en avant comme pour l'arrêter.

— Un mot, dit-il.

— Rien, reprit le Canadien.

— Meurs donc, misérable chien, face pâle, s'écria le chef en jetant enfin le masque, et levant son casse-tête, par un mouvement d'une rapidité extrême.

Mais au même instant un homme surgit comme

un fantôme derrière le chef apache, lui jeta les bras autour du corps, et l'enlevant avec une force inouïe il le renversa sur le sol, et lui appuya le genou sur la poitrine avant que le sachem, surpris et épouvanté par cette brusque attaque, eut essayé de se défendre.

Au cri poussé par le Renard-Bleu, une cinquantaine de guerriers apaches avaient apparu comme par enchantement.

Mais presque aussitôt les compagnons du chasseur qui, bien qu'invisibles, avaient attentivement suivi les péripéties de cette scène, s'étaient dressés aux côtés du Canadien.

Fray Antonio, duquel on était loin d'attendre tant de résolution, avait de deux coups de pistolet renversé deux Apaches, et s'était réuni aux blancs.

Deux groupes d'ennemis implacables étaient ainsi en face.

Malheureusement les chasseurs étaient bien faibles contre les nombreux ennemis qui les enveloppaient de toutes parts.

Cependant leur contenance ferme et leurs regards étincelants témoignaient de leur résolution immuable de se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre aux Peaux-Rouges.

C'était un spectacle imposant que celui offert par cette poignée d'hommes cernés de tous les côtés par des ennemis implacables et qui, cependant, semblaient aussi tranquilles que s'ils se fussent trouvés paisiblement assis au feu de leur campement.

Carméla et l'Oiseau-qui-chante, en proie à la plus vive terreur, se pressaient en tremblant auprès de leurs amis.

Le Renard Bleu était toujours renversé sur le sol, contenu par le Cerf-Noir, dont le genou pesait sur sa poitrine et neutralisait les efforts inouïs qu'il faisait pour se relever.

Les Apaches, leurs longues flèches barbelées dirigées contre les chasseurs, n'attendaient qu'un mot ou qu'un signe pour commencer l'attaque.

Cependant un silence de mort planait sur la prairie : on aurait dit que ces hommes, avant de s'entre-déchirer, réunissaient toutes leurs forces pour bondir en avant et se précipiter les uns contre les autres.

Ce fut le Cerf-Noir qui rompit le premier le silence.

— Ooah ! s'écria-t-il d'une voix saccadée par la colère, en brandissant autour de la tête de son ennemi son couteau à scalper, dont la lame lançait de sinistres éclairs, je te rencontre donc, chien, voleur, cœur de poule ; je tiens ma vengeance ; enfin, ta chevelure ornera la crinière de mon cheval.

— Tu n'es qu'une vieille femme bavarde ; tes insultes ne peuvent m'atteindre, essaie autre chose ; le Renard-Bleu se rit de toi, tu ne saurais l'obliger à jeter un cri de douleur ou pousser une plainte.

— Je vais suivre ton conseil, s'écria le Cerf-Noir exaspéré, et il saisit la chevelure de son ennemi.

— Arrêtez, je le veux, s'écria le Canadien d'une voix tonnante, en retenant le bras du vindicatif Indien.

Celui-ci obéit.

— Laissez cet homme se relever, continua Tranquille.

Le Cerf-Noir lui lança un regard farouche, sans répondre.

— Il le faut, dit le chasseur.

Le chef comanche baissa la tête, rendit la liberté à son ennemi et fit un pas en arrière.

D'un bond le Renard-Bleu se releva; mais au lieu d'essayer de fuir, il croisa les bras sur la poitrine, reprit ce masque d'impénétrable impassibilité que les Indiens ne quittent jamais, et attendit.

Tranquille le considéra un instant avec une expression singulière, puis il lui dit :

— J'avais tort tout à l'heure, que mon frère me pardonne. Non, les souvenirs de la jeunesse ne s'évanouissent pas comme les nuages que le vent emporte ; quand j'ai vu le danger terrible qui menaçait le Renard-Bleu, mon cœur a tressailli, il s'est ému, et je me suis souvenu que longtemps nous avons été amis; j'ai tremblé de voir son sang couler devant moi. Le Renard-Bleu est un grand chef, il doit mourir en guerrier à la face du soleil, il est libre de rejoindre les siens, qu'il parte.

Le chef releva la tête.

— A quelles conditions? dit-il sèchement.

— A aucune. Si les guerriers apaches nous attaquent, nous les combattrons, sinon nous continuerons paisiblement notre voyage. Que le chef décide, de sa volonté dépendent les événements.

Tranquille, en agissant ainsi qu'il l'avait fait, avait donné une preuve évidente de la profonde connaissance qu'il possédait du caractère des Peaux-Rouges, par lesquels toute action héroïque est immédiatement appréciée à sa juste valeur. Le jeu était périlleux à jouer, mais la situation des chasseurs était

désespérée malgré leur courage; si le combat avait commencé, ils auraient inévitablement été accablés par le nombre et auraient été impitoyablement massacrés.

Le chasseur ne pouvait, pour la réussite de son projet, compter que sur un bon sentiment du Renard-Bleu, il joua le tout pour le tout.

Après avoir attentivement écouté les paroles de Tranquille, le Renard-Bleu demeura silencieux pendant quelques minutes, un violent combat se livrait dans son cœur; il comprenait qu'il était dupe du piége que lui-même avait voulu tendre au chasseur en lui rappelant leur ancienne amitié, mais le murmure d'admiration que ses guerriers n'avaient pu réprimer en voyant la noble action du Canadien, l'avertit qu'il fallait dissimuler et feindre une reconnaissance qu'il était loin d'éprouver.

Le pouvoir d'un chef indien est toujours fort précaire, et souvent il est malgré lui contraint de se courber aux exigences de ses subordonnés, s'il ne veut pas être renversé et immédiatement remplacé par un autre chef.

Le Renard-Bleu sortit lentement son couteau à scalper de sa ceinture et le laissa tomber aux pieds du chasseur.

— Le grand chasseur blanc et ses frères peuvent continuer à suivre leur sentier, dit-il; les yeux des guerriers Apaches sont fermés, ils ne les verront pas. Que les Visages-Pâles s'en aillent, ils ne trouveront personne sur leur route d'ici à la deuxième lune; mais alors qu'ils prennent garde, un chef apache se mettra sur leur piste, afin de leur redemander le couteau qu'il leur abandonne et dont il aura besoin.

Le Canadien se baissa ramassa le couteau et le passa à sa ceinture.

— Lorsque le Renard-Bleu me le demandera, il le trouvera là, dit-il en le désignant du doigt.

— Ocht ! je saurai l'y prendre. Maintenant, nous sommes quittes. Adieu !

Le chef s'inclina alors avec courtoisie devant ses ennemis, puis il fit un bond prodigieux en arrière et disparut dans les hautes herbes.

Les guerriers apaches poussèrent à deux reprises leur cri de guerre, et presque aussitôt leurs noires silhouettes s'évanouirent dans les ténèbres.

Tranquille attendit quelques instants, puis, se tournant vers ses compagnons :

— Maintenant, en route, dit-il ; le chemin est libre.

— Vous vous en êtes adroitement tiré, lui dit le Cœur-Loyal, mais c'était risqué.

Le Canadien sourit sans répondre autrement. Ils partirent.

XII

LA SOMMATION.

Les peuples européens, habitués aux guerres de géants du vieux monde, où l'on voit s'entrechoquer sur un champ de bataille des masses énormes de deux et trois cent mille hommes de chaque côté, où les armées ont des divisions de trente et de quarante mille hommes, une cavalerie forte souvent de

soixante à quatre-vingt mille chevaux, et où les pièces d'artillerie se comptent par plusieurs centaines, se feront difficilement une idée de la façon dont on fait la guerre dans certaines parties de l'Amérique, ainsi que la force de la composition des armées du Nouveau-Monde.

Il faut, comme le Mexique, compter plusieurs millions d'habitants pour réunir dix mille hommes sous les armes, chiffre énorme pour ces contrées.

Les différentes républiques qui se sont formées à la suite du démembrement des colonies espagnoles, telles que le Pérou, le Chili, la Nouvelle-Grenade, la Bolivie, le Paraguay, etc., ne peuvent réussir à réunir plus de deux ou trois mille soldats sous leurs drapeaux, et encore au moyen d'immenses sacrifices, car ces contrées qui, territorialement parlant, sont chacune beaucoup plus étendues que la France, sont à peu près désertes, décimées sans cesse par la guerre civile qui les ronge comme une lèpre hideuse, et rendues presque inhabitables par l'incurie des divers gouvernements qui se succèdent les uns aux autres avec une rapidité vertigineuse et pour ainsi dire fantastique.

Ces gouvernements, subis plutôt qu'acceptés par ces nations infortunées, impuissants pour le bien à cause de leur durée précaire, sont tout-puissants pour le mal et en profitent pour pressurer les peuples et gorger de richesses leurs créatures sans s'inquiéter du gouffre qu'ils ouvrent sous leurs pas et qui toujours plus profond finira dans un temps, hélas ! trop prochain, par engloutir toutes ces nationalités de hasard qui seront mortes avant que de naître, et de la liberté n'auront connu que le mo

sans avoir jamais été mises à même d'apprécier la chose.

Le Texas, à l'époque où il revendiquait, par une lutte de dix ans, si obstinément son indépendance, comptait à peine sur tout son territoire une population de six cent mille habitants, chiffre bien faible et bien modeste, comparé aux sept millons d'individus de la confédération mexicaine.

Seulement, ainsi que nous l'avons fait observer dans un précédent chapitre, la population texienne se composait en grande partie d'Américains du Nord, hommes énergiques, entreprenants, d'une bravoure à toute épreuve et qui, aigris par les longues vexations que le gouvernement fédéral s'obstinait par jalousie et étroitesse de vues à faire peser sur eux, avaient juré, pour se garantir la possession de leurs propriétés et la sûreté de leurs personnes, d'être libres à tout prix et d'en appeler à cette *ultima ratio*, les armes.

Depuis dix ans la lutte était engagée; sourde et timide d'abord, elle avait peu à peu grandi, tenant constamment en échec la puissance mexicaine, et était enfin arrivée à cette dernière et sublime période de la lutte où il fallait vaincre ou mourir!

La surprise de la conducta, si adroitement amenée par le Jaguar, avait été l'étincelle électrique qui devait définitivement galvaniser le pays et le faire se lever tout entier pour ce dernier et suprême combat de Spartiates.

Les chefs indépendants qui guerroyaient sur toutes les frontières, à la nouvelle imprévue du succès décisif obtenu par le Jaguar, avaient rassemblé leurs *cuadrillas*, et comme d'un commun accord, par

un héroïque élan, ils étaient venus se ranger sous les drapeaux du jeune chef et lui avaient juré obéissance afin de décider enfin l'affranchissement du pays.

Grâce à ce généreux concours de tous les chefs de partisans, le Jaguar se trouva du jour au lendemain à la tête de forces imposantes, c'est-à-dire qu'il réunit une armée d'environ onze cents hommes.

Que l'on ne sourie pas à ce nom d'armée donné à ce qui chez nous ne serait même pas la moitié d'un régiment.

Jamais jusqu'alors le Texas n'avait réuni autant de combattants sous un seul chef; et puis tout est relatif dans le monde, les plus grandes masses n'accomplissent pas les plus beaux faits d'armes. N'avons-nous pas vu, il y a à peine quelques années, en Sonora, l'héroïque et infortuné comte de Raousset-Boulbon, à la tête seulement de deux cent cinquante Français déguenillés et à demi morts de faim et de fatigue, attaquer Hermosillo, ville de quinze mille âmes, fermée de murs et défendue par une garnison de douze cents hommes de troupes réglées et six mille Indiens, s'en emparer en *une heure*, et y entrer, l'épée à la main, à la tête de ses soldats qui n'osaient eux-mêmes croire à leur héroïsme (1).

La petite armée du Jaguar était composée d'hommes aguerris par de longs combats, qui brûlaient de se mesurer avec les Mexicains, et qui surtout voulaient être libres! Il n'en fallait pas plus pour qu'ils accomplissent des miracles!

(1) Voir *la Fièvre d'or*, 1 vol. in-12. Amyot, éditeur, rue de la Paix, 8, à Paris.

Le Jaguar connaissait à fond le caractère de ses soldats, il savait qu'il ne devait leur demander qu'une chose, l'impossible, et c'était l'impossible aussi qu'il voulait tenter.

Par les soins du nouveau commandant en chef, tous les capitaines de cuadrilla furent réunis en un conseil de guerre, afin de dresser un plan de campagne.

Chacun émit librement son opinion. Les débats furent courts : tous avaient la même idée, s'emparer au plus vite de l'hacienda del Mezquite, afin de couper les communications de l'armée mexicaine, de l'empêcher de recevoir des renforts des autres Etats de la Confédération, et de pouvoir, une fois maîtres de la forteresse, battre en détail des divers détachements mexicains disséminés sur le territoire du Texas.

Ce plan était d'une simplicité remarquable, le Jaguar résolut de le mettre immédiatement à exécution.

Après avoir laissé un détachement de cent cinquante chevaux pour assurer ses derrières et éviter toute surprise, il s'avança à marche forcée avec le gros de sa troupe sur le Mezquite avec l'intention de l'investir et de s'en emparer avant que les Mexicains n'eussent le temps d'y mettre garnison et d'y faire élever des retranchements.

Malheureusement, malgré toute la diligence que le Jaguar apporta dans l'exécution de son projet, les Mexicains, grâce à la longue expérience et au coup d'œil infaillible du général Rubio, avaient été plus prompts que lui, et la place était ravitaillée depuis deux jours déjà et en parfait état de défense,

lorsque l'armée texienne apparut aux pieds de ses murailles.

Ce contre-temps chagrina beaucoup le Jaguar, mais ne le découragea pas. Il comprit que c'était un siége à faire et il s'y prépara bravement.

Le général improvisé profita des ténèbres de la nuit pour tracer ses lignes de circonvallation et faire les épaulements indispensables pour abriter ses soldats, dont il voulait autant que possible dissimuler le nombre à l'ennemi.

Les Américains remuent la terre avec une célérité inimaginable. La nuit suffit pour terminer les travaux préparatoires et faire les épaulements et les parapets. Les Mexicains ne donnèrent pas signe de vie et laissèrent les insurgés s'établir paisiblement dans leurs lignes; au lever du soleil, tout était fait.

C'était un spectacle étrange que celui qu'offrait cette poignée d'hommes qui, sans artillerie et sans matériel de siége d'aucune espèce, traçaient résolûment des lignes autour d'une forteresse solidement construite, admirablement placée pour la résistance et défendue par une garnison nombreuse et résolue à ne pas se rendre.

Mais ce qui, dans cette héroïque folie, frappait d'admiration et presque de stupeur, c'était la conviction qu'avaient ces hommes qu'ils finiraient par s'emparer de la place; cette persuasion, en doublant les forces des insurgés, les rendait susceptibles d'accomplir les plus grandes choses.

Arrivés après le coucher du soleil, lorsque la nuit était déjà sombre, les Texiens n'avaient pu qu'imparfaitement se rendre compte de l'état de défense

dans lequel se trouvait la place qu'ils se proposaient d'enlever; aussi avaient-ils hâte que le jour parût, afin de reconnaître quel était positivement l'ennemi auquel ils allaient avoir affaire.

La surprise fut peu agréable pour eux, ils furent contraints d'avouer tout bas que la tâche serait rude et que les retranchements dont ils voulaient s'emparer avaient une apparence formidable.

Cette surprise se changea presque en découragement lorsque la forteresse arbora fièrement le drapeau mexicain en l'appuyant de plusieurs coups de canon dont les boulets et la mitraille vinrent tomber au milieu du camp où ils tuèrent et blessèrent une quinzaine d'hommes.

Mais ce mouvement de faiblesse fut court; bientôt une réaction s'opéra chez ces hommes énergiques, et ce fut avec des hourras et des cris de joie qu'ils déployèrent les couleurs de l'indépendance texienne. Ils n'appuyèrent pas, et pour cause, l'apparition de leur drapeau avec des coups de canon, mais ils le saluèrent d'une salve de mousqueterie dont le tir parfaitement réglé renvoya aux assiégés la mort qu'ils avaient semée dans le camp.

Le Jaguar, après avoir attentivement examiné les fortifications, se résolut à procéder dans toutes les règles et à sommer la place avant d'en commencer sérieusement le siége.

En conséquence, il fit arborer le pavillon parlementaire sur la cime des retranchements, et il attendit.

Au bout de quelques minutes, un drapeau blanc fut hissé sur l'épaulement construit en dehors de la place.

Le Jaguar, précédé d'un trompette et suivi par deux ou trois officiers, sortit du camp et gravit le monticule au sommet duquel s'élevait l'hacienda.

Un nombre d'officiers égal au sien était sorti de la place et s'avançait à sa rencontre.

Arrivé à peu près à égale distance des deux lignes, le Jaguar attendit.

Au bout de quelques minutes, les officiers mexicains le joignirent.

Don Félix Paz les commandait.

Après les premiers compliments échangés avec une extrême politesse, don Félix prit la parole :

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il.

— Au commandant en chef de l'armée texienne, répondit le Jaguar.

— Nous ne connaissons pas d'armée texienne, répondit sèchement le mayordomo ; le Texas fait partie intégrante du Mexique ; son armée, la seule au moins qu'il doive posséder, est mexicaine.

— Si vous ne connaissez pas celle que j'ai l'honneur de commander, fit le Jaguar avec un sourire d'une ironie superbe, avant peu de temps, grâce à Dieu, elle aura fait tant de bruit que, malgré vous, vous la connaîtrez.

— C'est possible, mais quant à présent nous ne la connaissons pas.

— Vous ne voulez donc pas parlementer?

— Avec qui?

— Tenez, Caballero, nous tournons dans un cercle vicieux duquel je crains fort que nous ayons de la peine à sortir : soyons francs et jouons cartes sur table. Voulez-vous?

— Je ne demande pas mieux.

— Vous savez aussi bien que moi que nous combattons pour notre indépendance ?

— Fort bien. Alors vous êtes des insurgés ?

— Certes, et nous en tirons vanité.

— Hum ! nous ne traitons pas avec des révoltés, mis hors la loi, et qui, comme tels, ne peuvent nous offrir aucune garantie sérieuse.

— Caballero ! s'écria le Jaguar avec une impatience mal déguisée, j'ai l'honneur de vous faire observer que vous m'insultez.

— J'en suis désolé, mais quelle réponse autre que celle-là puis-je vous faire ?

Il y eut un moment de silence ; la vigoureuse résistance qui lui était opposée donnait de sérieuses inquiétudes au Jaguar.

— Etes-vous le commandant de la place ? demanda-t-il.

— Non.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Parce qu'on me l'a ordonné.

— Hum ! et qui est le gouverneur de la place ?

— Un colonel.

— Pourquoi n'est-il pas venu en personne vers moi ?

— Parce que probablement il n'a pas jugé convenable de se déranger.

— Hum ! cette façon de procéder me paraît un peu sans gêne, la guerre a des lois que chacun doit suivre.

— C'est possible, mais ici il ne s'agit pas de guerre, ne confondons pas.

— De quoi s'agit-il donc, à votre avis ?

— D'insurrection.

— Enfin, je veux parler à votre commandant, c'est avec lui seul que je dois traiter. Etes-vous disposé à me le laisser voir?

— Cela ne dépend pas de moi.

— De qui donc?

— De lui.

— Fort bien. Puis-je compter que vous lui transmettrez ma demande?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Veuillez donc retourner sur-le-champ auprès de lui, je vous attends à cette place, à moins que vous ne m'autorisiez à entrer dans la forteresse.

— Cela ne se peut pas.

— Comme il vous plaira; j'attendrai donc ici votre réponse.

— A votre aise.

Les deux hommes se saluèrent courtoisement et prirent congé l'un de l'autre.

Don Félix Paz rentra dans la forteresse, tandis que le Jaguar, s'asseyant sur le tronc d'un arbre renversé, examina avec la plus grande attention les fortifications de l'hacienda dont, du lieu où il se trouvait en ce moment, l'ensemble était plus facile à saisir.

Le jeune homme appuya son coude sur son genou et laissa tomber sa tête dans sa main; ses yeux erraient sur les objets environnants avec une expression d'indéfinissable mélancolie; peu à peu une sombre tristesse s'empara de son esprit; tout à ses pensées, les objets extérieurs disparurent de devant ses yeux, et, s'isolant complétement en soi-même il s'abandonna au flot d'amers souvenirs qui mon

taient de son cœur à son cerveau et l'enlevaient aux préoccupations de sa situation présente.

Depuis longtemps déjà il était plongé dans cette espèce de prostration, lorsqu'une voix amie résonna à son oreille.

Le Jaguar, subitement tiré de sa rêverie par le son de cette voix qu'il crut reconnaître, releva vivement la tête et fit un geste de surprise en reconnaissant don Juan Melendez de Gongora.

C'était en effet le colonel qui lui avait parlé.

Le chef texien se leva, et s'adressant à ses officiers :

— En arrière, caballeros, dit-il ; ce gentilhomme et moi, nous avons à causer de choses que nul ne doit entendre.

Les Texiens reculèrent hors de la portée de la voix.

Le colonel était seul : en reconnaissant le Jaguar, il avait ordonné à son escorte de l'attendre au pied des retranchements.

— C'est donc vous que je retrouve ici, mon ami, dit le Jaguar avec tristesse.

— Oui, répondit le jeune officier ; la fatalité semble s'obstiner à nous opposer continuellement l'un à l'autre.

— Déjà, reprit l'indépendant, en examinant la hauteur et la force de vos murailles, j'avais reconnu les difficultés de la tâche qui m'est imposée : ces difficultés deviennent presque des impossibilités maintenant.

— Hélas ! mon ami, ainsi le veut le sort, nous sommes contraints de nous soumettre à ses caprices, bien que déplorant au fond du cœur ce qui arrive,

je suis cependant résolu à faire mon devoir en homme de cœur et à mourir sur la brèche, la poitrine tournée vers vous.

— Je le sais, frère, et je ne puis vous en vouloir ; car moi aussi je suis résolu à accomplir la tâche difficile qui m'est imposée.

— Telles sont les exigences terribles des guerres civiles, que les hommes les plus portés à s'estimer et à s'aimer sont contraints d'être ennemis les uns des autres.

— Dieu et notre pays nous jugeront, ami, et notre conscience nous absoudra ; ce ne sont pas des hommes qui combattent, ce sont des principes fatalement placés en présence.

— J'ignorais que vous fussiez le chef des bandes insurgées qni ont investi la place, cependant un secret pressentiment m'avertissait sourdement de votre présence,

— C'est étrange, murmura le Jaguar, ce pressentiment dont vous me parlez, moi aussi je l'ai éprouvé ; voilà pourquoi il y a un instant j'ai si fort insisté pour avoir une entrevue avec le commandant de l'hacienda.

— Cette même raison m'avait poussé, au contraire, à ne pas me montrer, mais j'ai dû céder devant votre insistance, et me voilà ; je vous jure que j'eusse voulu éviter cette entrevue, qui nous est si pénible à l'un et à l'autre à cause de nos sentiments réciproques.

— Mieux vaut qu'elle ait eu lieu ; maintenant que nous nous sommes franchement expliqués, nous serons plus forts pour faire notre devoir.

— Vous avez raison, mon ami : peut-être en

effet, mieux vaut-il qu'il en soit ainsi; laissez-moi une dernière fois serrer votre main loyale, et puis nous reprendrons chacun notre rôle.

— La voilà, mon ami, répondit le jeune chef.

Les deux hommes se pressèrent les mains par une chaleureuse étreinte, puis ils reculèrent de quelques pas en faisant signe à leurs escortes respectives de les rejoindre.

Lorsque les officiers se furent rangés derrière leurs chefs, le Jaguar ordonna à son trompette de sonner un appel.

Celui-ci obéit.

Le trompette mexicain répondit aussitôt.

Alors le Jaguar fit deux pas en avant, et se découvrant avec courtoisie devant le colonel :

— A qui ai-je l'honneur de parler? dit-il.

— Je suis, répondit l'officier en rendant le salut, le colonel don Juan Melendez de Gongora, investi par le général don José-Maria Rubio, commandant en chef des troupes mexicaines dans le Texas, du gouvernement militaire de l'hacienda del Mezquite, élevée par la force des circonstances présentes au rang de place de guerre de premier ordre ; et vous, qui êtes-vous, caballero?

— Moi, répondit le Jaguar en se redressant et remettant son chapeau sur sa tête, je suis le chef supérieur de l'armée confédérée du Texas.

— Les hommes qui prennent ce nom et celui qui les commande ne peuvent être considérés par moi que comme des traîtres à la patrie et des fauteurs de rébellion.

— Peu importe, colonel, le nom qu'on nous

donne et la façon dont on envisage nos actes ; nous avons pris les armes pour donner l'indépendance à notre pays, et nous ne les déposerons que lorsque cette noble tâche sera accomplie. Voici les propositions que je crois devoir vous faire.

— Je ne puis ni ne veux traiter avec des rebelles, répondit nettement et sèchement le colonel.

— Vous agirez à votre guise, colonel, mais l'humanité vous ordonne d'éviter, s'il est possible, l'effusion du sang, et votre devoir vous commande impérieusement d'écouter ce que j'ai à vous dire.

— Soit, caballero, je vous écouterai ; je verrai ensuite ce que j'aurai à vous répondre ; seulement, soyez bref.

Le Jaguar appuya la pointe de son épée sur le sol et, jetant un regard clair et perçant sur l'état-major mexicain, il reprit la parole d'une voix haute, ferme et accentuée.

— Moi, commandant en chef de l'armée libératrice du Texas, je vous fais sommation, à vous, colonel au service de la république du Mexique, dont nous ne reconnaissons plus la souveraineté, d'avoir à nous livrer cette hacienda del Mezquite dont vous vous intitulez gouverneur et que vous retenez sans droit ni raison. Si dans les vingt-quatre heures la susdite hacienda est remise entre nos mains avec tout ce qu'elle contient, canons, munitions, matériel de guerre ou autre, la garnison sortira de la place avec les honneurs de la guerre, en armes, tambours et trompettes sonnant ; puis, après avoir déposé les armes, la garnison sera libre de se retirer dans l'intérieur du Mexique, après toutefois avoir juré que pendant un an et un jour

elle ne servirait pas au Texas contre les troupes libératrices.

— Avez-vous fini? dit le colonel avec une impatience mal déguisée.

— Pas encore, répondit froidement le Jaguar.

— Terminez donc sans plus tarder.

A voir ces deux hommes se lançant des regards courroucés et placés ainsi face à face dans une position aussi hostile, certes, nul n'aurait supposé qu'ils s'aimaient et gémissaient au fond du cœur du pénible rôle que la fatalité les appelait à jouer contre leur volonté.

C'est que chez l'un le fanatisme militaire et chez l'autre l'ardent amour de la patrie avaient imposé silence à tout autre sentiment pour ne plus leur en laisser écouter qu'un, le plus impérieux de tous, le sentiment du devoir.

— Le Jaguar, toujours calme et froid, reprit la parole avec le même accent ferme et résolu.

— Si contre mes prévisions, dit-il, ces conditions sont refusées et que la place s'obstine à se défendre, l'armée libératrice l'investira immédiatement, poussera le siége avec toute la vigueur dont elle sera susceptible, puis lorsque l'hacienda sera prise, elle subira le sort des villes prises d'assaut; la garnison sera décimée, et elle demeurera prisonnière jusqu'à la fin de la guerre.

— Soit, répondit ironiquement le colonel; quelque dures que soient ces conditions, nous les préférons au premières, et si le sort des armes nous trahit, nous subirons sans nous plaindre la loi du vainqueur.

Le Jaguar s'inclina cérémonieusement.

— Je n'ai plus qu'à me retirer, dit-il.

— Un instant, fit vivement le colonel, vous m'avez expliqué vos conditions, maintenant à votre tour d'entendre les miennes.

— Quelles conditions pouvez-vous avoir à nous faire, puisque vous refusez de vous rendre?

— Vous allez le savoir.

— J'écoute.

Le colonel promena autour de lui un regard assuré, puis, croisant les bras sur la poitrine et rejetant le buste en arrière d'un air de souverain mépris pour ceux auxquels il allait s'adresser, il prit la parole d'une voix railleuse et saccadée.

— Moi, dit-il, don Juan Melendez de Gongora, colonel au service de la république mexicaine, gouverneur de l'hacienda del Mezquite, considérant que la plupart des individus rassemblés en ce moment au pied de mes murailles sont de pauvres ignorants que le mauvais exemple et de mauvais conseils ont entraînés dans la révolte qu'ils détestent au fond du cœur, sachant bien que toujours le gouvernement mexicain a été pour eux bon, juste et paternel; considérant, en outre, que peut-être la crainte du sévère châtiment qu'ils ont mérité par leur conduite coupable, les retient, malgré leur désir et leur volonté, dans les rangs des rebelles; usant des prérogatives que me donnent mon titre de gouverneur d'une place de premier ordre, et ma qualité d'officier supérieur de l'armée mexicaine, je leur promets, s'ils mettent immédiatement bas les armes et, comme preuve d'un sincère repentir, me livrent les chefs qui les ont trompés et entraînés à la révolte, je leur promets, dis-je, un pardon complet et l'oubli

des fautes qu'ils ont pu commettre jusqu'à ce jour, mais à cette condition seulement. Ils ont jusqu'au coucher du soleil de la présente journée pour faire leur soumission ; passé ce délai, ils seront tenus pour rebelles invétérés et traités comme tels, c'est-à-dire pendus haut et court sans aucun jugement, après constatation de leur identité, et privés comme indignes, à leurs derniers moments, *des secours de la religion*. Quant aux chefs, ils seront fusillés comme traîtres par derrière, puis leurs corps suspendus par les pieds à des gibets où ils demeureront attachés pour devenir la pâture des oiseaux de proie et servir d'exemple à ceux qui ne craindraient pas de suivre leurs traces. Réfléchissez donc et repentez-vous, car voilà les seules conditions que vous obtiendrez de moi (1) ; maintenant, caballeros, ajouta-t-il en se retournant vers les officiers, rentrons au fort, nous n'avons plus rien à faire ici.

Les assistants avaient écouté avec une surprise croissante cet étrange discours, prononcé d'un ton de sarcasme et de mépris hautain, qui avait gonflé de fiel le cœur des insurgés compagnons du Jaguar, tandis que les officiers du colonel ricanaient entre eux.

D'un geste, le Jaguar imposa silence à ses compagnons, et s'inclinant cérémonieusement devant le colonel :

— Que votre volonté soit faite, dit-il, Dieu jugera entre nous ; que le sang versé retombe sur votre tête.

— J'en accepte la responsabilité, répondit le gouverneur avec dédain.

(1) Toute cette scène est historique. — Gustave Aimard.

— Ainsi ces paroles que vous venez de prononcer sont sérieuses ?

— Oui.

— Vous êtes bien résolu à agir ainsi envers nous ?

— Certes.

— Votre résolution ne changera pas ?

— Elle est immuable.

— Bataille alors ! s'écria le Jaguar avec enthousiasme. *Viva la patria ! viva la independencia !*

Ce cri, répété par ses compagnons, fut entendu du camp et poussé alors avec un élan indicible par les insurgés.

— *Viva Mejico !* dit le colonel.

Puis il se retira suivi de ses officiers ; de son côté, le Jaguar rentra dans son camp, résolu à tenter un vigoureux coup de main sur la place.

Des deux côtés on se prépara donc à la lutte terrible qui allait s'engager, implacable et sans pitié, entre membres de la même famille et enfants de la même terre, lutte homicide et criminelle, plus horrible cent fois que la guerre étrangère !

XIII

LE SIÉGE.

Cependant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les chasseurs avaient repris leur route aussitôt que les Apaches avaient disparu.

La nuit était claire, les coureurs des bois marchaient en file indienne, c'est-à-dire les uns derrière les autres ; seulement, par mesure de prudence,

Carméla avait été placée en croupe sur le cheval de Tranquille, et l'Oiseau-qui-chante sur celui du Cerf-Noir.

Le Canadien avait dit quelques mots à voix basse à Quoniam et à Lanzi, à la suite desquels les deux hommes, sans répondre, avaient piqué leurs chevaux et s'étaient éloignés au galop.

— Quand on a des dames avec soi, avait dit en riant Tranquille au Cœur-Loyal, il faut prendre des précautions.

Le chasseur ne lui avait pas demandé l'explication de ces paroles, et les quatre hommes avaient continué à marcher silencieusement.

La nuit tout entière s'écoula ainsi sans que rien vînt troubler leur voyage : les Apaches avaient tenu parole, ils s'étaient bien réellement éloignés.

Tranquille n'avait pas un instant douté de leur parole.

Parfois le chasseur se tournait vers la jeune fille, et lui demandait avec une inquiétude mal déguisée si elle se sentait fatiguée, mais toujours Carméla lui répondait que non.

Quelques minutes avant le lever du soleil, il se pencha une dernière fois vers elle.

— Courage, lui dit-il, nous arriverons bientôt.

La jeune fille essaya de sourire; cette longue nuit passée à cheval l'avait accablée de fatigue : elle ne se sentait même plus la force de répondre, tant elle était annihilée.

Tranquille, inquiet de l'état de sa fille, pressa la marche de la caravane.

Cependant aux lueurs du soleil, dont les chauds rayons vinrent la caresser, la jeune fille se sentit

renaître, le courage lui revint, et elle se redressa en poussant un soupir de soulagement.

Alors la route continua plus gaîment. Chacun, à l'apparition si désirée du jour, avait oublié les fatigues et les émotions de la nuit.

Deux heures plus tard, on arriva au pied d'une colline à mi-côte de laquelle s'ouvrait une grotte naturelle.

— C'est là que nos amis nous attendent, dit Tranquille.

Quelques instants plus tard, la petite troupe s'engouffrait à cheval dans la grotte, sans laisser de traces de son passage.

Cette grotte, de même que beaucoup d'autres, possédait plusieurs entrées, et c'est à cette particularité qu'elle devait de servir souvent de refuge aux coureurs des bois qui, en connaissant tous les détours, pouvaient facilement échapper aux recherches des ennemis qui auraient suivi leur piste.

Elle était divisée en plusieurs compartiments sans communication visible entre eux, et formait une espèce de dédale qui serpentait en méandres inextricables sous toute la colline.

Dans la prairie on lui avait donné le nom de Grotte des Jaguars ou *Kenuy-Pangü* en langue apache.

Les deux chasseurs, détachés en avant par le Canadien, étaient assis autour d'un énorme feu de bruyère et faisaient paisiblement rôtir un magnifique quartier d'élan en fumant silencieusement leur pipe.

Bien qu'ils dussent attendre leurs compagnons depuis longtemps déjà, cependant à l'arrivée de

Tranquille et des personnes qui l'accompagnaient, ils se contentèrent de saluer en inclinant seulement la tête, sans témoigner le moindre désir d'apprendre ce qui s'était passé depuis leur départ; ces hommes vivaient depuis si longtemps au désert, qu'ils en étaient arrivés à prendre toutes les façons indiennes.

Tranquille conduisit les deux femmes dans un compartiment assez éloigné de celui où ils se tenaient.

— Ici, leur dit-il d'une voix faible comme un souffle, il faut parler le moins possible et le plus bas qu'on peut, car on ne sait jamais quels voisins l'on a; faites bien attention à cette recommandation, il y va de votre sûreté. Si vous avez besoin de moi, ou s'il vous plaît de vous réunir à nous, vous savez où nous sommes, il vous est facile de vous y rendre; adieu.

Sa fille le retint par le bras et lui parla un instan à l'oreille.

Il s'inclina sans répondre et sortit.

Lorsque les deux femmes se trouvèrent seules, leur premier mouvement fut de tomber dans les bras l'une de l'autre.

Ce premier mouvement de sensibilité passé, elles se laissèrent aller sur le sol avec ce sentiment de bien-être qu'on éprouve lorsqu'on a longtemps vainement soupiré après un repos dont on sent un besoin extrême.

Au bout d'une heure environ, Tranquille revint.

— Est-ce que nous repartons? lui demanda vivement Carméla, avec une anxiété nullement déguisée.

— Non pas, je compte, au contraire, demeurer ici jusqu'au coucher du soleil.

— Dieu soit loué ! s'écria la jeune fille.

— Je viens vous avertir que le déjeuner est prêt et que nous n'attendons plus que vous pour commencer le repas.

— Mangez sans nous, mon bon père, répondit Carméla, nous avons en ce moment plus besoin de sommeil que d'autre chose.

— A votre aise, dormez ; seulement je vous apporte des habits d'homme, dont je vous prie de vous vêtir.

— Comment, père, nous habiller en hommes ? dit Carméla avec étonnement et une légère répugnance.

— Il le faut, mon enfant, cela est indispensable.

— Alors je vous obéirai, mon père.

— Merci, mon enfant.

Le chasseur se retira.

Les deux jeunes femmes ne tardèrent pas à s'endormir.

Leur sommeil dura longtemps. Le soleil commençait déjà à baisser à l'horizon lorsqu'elles se réveillèrent, complétement remises de leurs fatigues. Carméla, fraîche et rose, ne se ressentait plus en aucune façon de la longue insomnie de la nuit précédente ; l'Indienne, plus forte ou plus endurcie aux fatigues, n'avait pas autant souffert que sa compagne.

Les deux femmes s'occupèrent alors, tout en riant et en babillant, à préparer toutes les choses nécessaires au déguisement que le chasseur leur avait recommandé.

— Procédons à notre toilette, dit gaîment Carméla à l'Oiseau-qui-chante.

Au moment où elles allaient laisser tomber leurs robes, elles entendirent un bruit de pas assez près d'elles, et se retournèrent comme deux biches effarouchées, pensant que Tranquille revenait voir si elles étaient enfin éveillées ; mais deux mots prononcés distinctement leur firent prêter l'oreille et rester palpitantes d'émotion, d'étonnement et de curiosité.

— Mon frère a bien tardé, avait dit la voix qui semblait appartenir à un homme placé à deux ou trois pas des jeunes filles au plus ; depuis deux heures déjà je l'attends.

— By god ! chef, votre observation est parfaitement juste, mais il m'a été impossible de venir plus tôt, répondit immédiatement une autre personne, que son accent fortement prononcé faisait reconnaître pour étrangère.

— Que mon frère parle sans perdre de temps.

— C'est ce que je compte faire.

En ce moment Tranquille entra, les jeunes filles posèrent l'index sur les lèvres pour lui recommander le silence ; le chasseur comprit ce que signifiait ce geste, il s'avança à pas de loup et prêta l'oreille.

— Le Jaguar, reprit le second interlocuteur, désire vivement que, selon la promesse que vous lui avez faite, vous rejoigniez son armée avec vos guerriers.

— Jusqu'à présent cela m'a été impossible.

— Le Renard-Bleu ! murmura Tranquille.

— Je vous avertis qu'il vous accuse de vouloir lui manquer de parole.

— Le chef pâle a tort ; un sachem n'est pas une vieille femme bavarde qui ne sait ce qu'elle dit. Ce soir je l'aurai rejoint à la tête de deux cents guerriers d'élite.

— Nous verrons, chef.

— Au premier chant du mawkawis, les guerriers apaches entreront dans le camp.

— Tant mieux. Le Jaguar prépare un assaut général de la place, il n'attend que votre arrivée pour donner le signal de l'attaque.

— Je répète à mon frère que les Apaches ne manqueront pas.

— Ces diables de Mexicains se battent comme des démons ; l'homme qui les commande semble les avoir galvanisés, tant ils le secondent bien ! By god ! il n'y a qu'un bon officier dans toute l'armée mexicaine, il faut que ce soit contre lui que nous devions combattre ! C'est réellement ne pas avoir de chance.

— Le chef des Yoris n'est pas invulnérable. Les flèches des Apaches sont longues, ils le tueront.

— Bah ! fit l'autre d'un ton de mauvaise humeur, cet homme semble avoir un charme qui le protége. Nos rifles kentukiens sont d'une justesse admirable, nos tireurs ont une adresse peu commune : aucune balle ne peut l'atteindre.

— En arrivant à cette grotte, le Renard-Bleu a pris la chevelure d'un chef des Yoris.

— Ah ! fit avec indifférence le premier interlocuteur.

— La voilà ; cet homme était porteur d'un collier.

— Une lettre ? By god ! s'écria l'autre avec in-

quiétude, qu'en avez-vous fait? Vous ne l'avez pas déchirée, je suppose ?

— Non, le chef l'a gardée.

— Vous avez bien fait! Montrez-la-moi, peut-être est-elle importante.

— Ooah! c'est quelque *médecine* (1) des Visages-Pâles; le chef n'en veut pas, que mon frère la prenne.

— Merci!

Il y eut un instant de silence.

On aurait entendu battre à l'unisson le cœur des trois écouteurs, tant leur anxiété était grande.

— By god! s'écria tout à coup le blanc avec explosion, une lettre adressée au colonel don Juan Melendez de Gongora, gouverneur del Mezquite, par le général Rubio! Vous avez eu la main heureuse! Etes-vous sûr que le porteur de cette lettre soit mort, au moins?

— C'est le Renard-Bleu qui l'a tué.

— Alors je suis rassuré, je puis m'en rapporter à vous; maintenant, voici ce qu'il faut que vous fassiez : dès que la...

Mais en prononçant ces paroles, les deux interlocuteurs s'étaient éloignés, et le son de leur voix se perdit dans l'éloignement sans qu'il fût possible d'entendre la fin de la phrase ou d'en deviner le sens.

Les deux femmes se retournèrent. Tranquille avait disparu ; de nouveau elles étaient seules.

Carméla, à la suite de cet entretien étrange dont le hasard lui avait fait saisir quelques bribes, était

(1) Les Peaux-Rouges donnent le nom de médecine, à toutes les choses qu'ils ne comprennent pas.

tombée dans une rêverie profonde, que sa compagne, avec ce sentiment de convenance inné chez les Peaux-Rouges, se garda bien de troubler.

Cependant le temps s'écoulait, l'ombre s'épaississait dans la grotte, car la nuit était venue; les deux femmes, redoutant de demeurer seules dans l'obscurité, se préparaient à rejoindre leurs compagnons, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre, et Tranquille entra.

— Comment! leur dit-il, vous n'êtes pas prêtes? Hâtez-vous de revêtir vos costumes masculins, une minute est un siècle.

Les jeunes filles ne se le firent pas répéter; elles disparurent dans un compartiment voisin, et revinrent au bout de quelques instants entièrement déguisées et méconnaissables.

— Bien, fit le Canadien en les examinant un instant, nous allons tenter de nous introduire au Mezquite; maintenant suivez-moi, et de la prudence.

Les huit personnes sortirent de la grotte, glissant dans les ténèbres comme des fantômes.

Nul ne peut, s'il ne l'a expérimenté par lui-même, se figurer ce que c'est qu'une marche de nuit dans le désert, lorsque l'on craint à chaque instant de tomber entre les mains des invisibles ennemis qui vous guettent derrière chaque buisson.

Tranquille s'était placé en tête de la petite troupe qui marchait en file indienne, parfois se courbant jusqu'à terre, se traînant sur les genoux ou rampant sur le ventre, se confondant le plus possible avec l'ombre afin de dissimuler son passage.

Doña Carméla, malgré les difficultés inouïes

qu'elle avait à surmonter, avançait avec un courage admirable, ne se plaignant jamais et supportant sans paraître s'en apercevoir les égratignures des ronces et des épines qui lui déchiraient les mains et lui causaient les douleurs atroces.

Après trois heures d'efforts gigantesques sur les traces du Tigrero, celui-ci s'arrêta et leur dit à voix basse de regarder autour d'eux.

Ils levèrent la tête : il se trouvaient au milieu du camp des insurgés texiens.

Tout autour d'eux, aux rayons de la lune, ils voyaient s'allonger les énormes silhouettes des cavaliers indiens appuyés sur leurs longues lances, immobiles comme des statues équestres, sentinelles vigilantes veillant au salut de leurs frères les Visages-Pâles.

Les jeunes filles sentirent un frisson de terreur parcourir leur corps à cet aspect si peu fait pour les rassurer.

Heureusement pour elles les Indiens se gardent fort mal et le plus souvent ne posent des sentinelles que pour la montre et effrayer l'ennemi ; dans la circonstance présente, comme ils savaient fort bien qu'ils n'avaient aucune sortie à redouter de la part de la garnison du Mezquite, les sentinelles dormaient presque toutes, mais le moindre geste mal calculé, le moindre faux pas pouvait les éveiller, car ces hommes habitués à tenir leurs sens en alerte ne peuvent presque jamais être pris en défaut.

A deux cents pas au plus des aventuriers s'élevaient les premières redoutes du Mezquite, mornes, silencieuses et, en apparence du moins, abandonnées ou plongées dans le sommeil.

Tranquille ne s'était arrêté que pour bien faire comprendre à ses compagnons le danger imminent qu'ils couraient et les engager à redoubler de prudence, car à la moindre faiblesse ils étaient perdus.

On se remit en marche.

Ils avancèrent ainsi une centaine de pas, la moitié à peu près de la distance qui les séparait du Mezquite, lorsque tout à coup, au moment où Tranquille étendait les bras en avant pour s'abriter derrière une butte de sable, plusieurs hommes qui rampaient en sens inverse se trouvèrent face à face avec lui.

Il y eut une seconde d'anxiété terrible.

— Qui vive? dit une voix basse et menaçante.

— Oh! fit-il, nous sommes sauvés! C'est moi, Tranquille le tigrero.

— Quels sont les gens qui sont avec toi?

— Des coureurs des bois, dont je réponds.

— C'est bien, passez.

Les deux troupes se séparèrent et s'éloignèrent l'une de l'autre en rampant dans deux directions différentes.

La troupe avec laquelle les chasseurs avaient échangé quelques mots était commandée par don Félix Pax qui, plus vigilant que les Texiens, faisait une ronde sur les glacis de la place afin de s'assurer que tout était calme et qu'aucune surprise n'était à redouter.

Ce fut fort heureux pour Tranquille et ses compagnons, que le Jaguar, pour faire honneur au Renard-Bleu, eût confié cette nuit-là la garde du camp à ses guerriers et que sur la foi des Peaux-Rouges les Texiens se fussent livrés au repos avec cette in-

souciance caractéristique des Américains, car avec d'autres sentinelles que celles au milieu desquelles ils avaient glissé invisibles comme des spectres, les aventuriers auraient infailliblement été pris.

Dix minutes après leur rencontre avec don Félix, rencontre qui avait falli leur devenir si fatale, les chasseurs atteignirent les barrières.

Au nom de Tranquille le passage leur fut aussitôt ouvert.

Ils étaient enfin en sûreté dans l'hacienda.

Il était temps qu'ils arrivassent : quelques pas de plus, Carméla et sa compagne restaient en route. Malgré tout leur courage et toute leur volonté, les jeunes filles ne pouvaient plus se soutenir, leurs forces étaient épuisées ; aussi, dès que le danger fut passé et que la surexcitation nerveuse qui seule les soutenait leur manqua, elles tombèrent sans connaissance.

Tranquille enleva Carméla dans ses bras et la transporta dans l'intérieur de l'hacienda, tandis que le Cerf-Noir qui, malgré son apparente insensibilité, adorait sa femme, s'empressait auprès d'elle afin de lui prêter secours.

L'arrivée imprévue de Tranquille causa une joie générale parmi les habitants de l'hacienda, qui tous avaient une profonde amitié pour cet homme dont en maintes circonstances ils avaient été à même d'apprécier le beau caractère.

Le chasseur était encore occupé près de sa fille qui commençait à peine à reprendre connaissance, lorsque don Félix Pax, de retour de sa ronde, entra dans le cuarto, chargé par le colonel de prier le Canadien de se rendre immédiatement auprès de lui.

Tranquille obéit, ses soins n'étaient plus nécessaires à doña Carméla : à peine la jeune fille avait-elle repris ses sens qu'elle était tombée dans un profond sommeil, suite naturelle des fatigues énormes que depuis quelques jours elle avait endurées.

Dans le trajet pour se rendre à l'appartement du colonel, Tranquille interrogea le mayordomo avec lequel il était lié de longue date. Celui-ci ne se fit aucun scrupule de répondre aux questions du chasseur.

Les choses étaient loin de bien aller au Mezquite : le siége se poursuivait avec un acharnement inouï des deux parts et des péripéties étranges.

Les insurgés, fort incommodés par l'artillerie de la forteresse qui leur tuait beaucoup de monde et à laquelle ils ne pouvaient répondre, vu leur manque absolu de canon, avaient adopté par représailles un système de riposte qui causait beaucoup de mal aux assiégés.

Ce système fort simple consistait en ceci : les insurgés, chasseurs pour la plupart, étaient des tireurs extraordinairement habiles et renommés pour tels dans un pays où la science du tir est poussée à ses extrêmes limites.

Un certain nombre de ces tireurs s'embusquaient derrière les épaulements du camp, et chaque fois qu'un artilleur se hasardait à charger une pièce, ils lui brisaient infailliblement les mains (1).

Ceci avait été poussé si loin, que presque tous les artilleurs se trouvaient hors de combat, et que ce

(1) Historique.

n'était qu'à de très-longs intervalles qu'un coup de canon partait de la forteresse.

Ce coup isolé, fort mal pointé à cause de la précipitation que les servants apportaient à rectifier leur tir tant ils redoutaient d'être mutilés. ne causait que d'insignifiants dommages aux insurgés, qui s'applaudissaient avec raison du bon résultat de cette cible d'une nouvelle espèce.

D'un autre côté, la place était si étroitement investie et surveillée avec tant de soin, que rien ne pouvait y entrer ni en sortir.

Personne dans la place ne comprenait comment les aventuriers étaient parvenus à se glisser dans l'hacienda en traversant le camp ennemi dans toute sa longueur.

Nous devons constater en passant, afin d'être juste envers tout le monde, que les aventuriers le comprenaient moins que personne.

La garnison de l'hacienda vivait donc comme si elle eût été brusquement séparée du monde, car aucun bruit ne transpirait du dehors et aucune nouvelle ne parvenait jusqu'à elle.

Cette situation était extrêmement désagréable pour les Mexicains; malheureusement pour eux, elle s'aggravait tous les jours et menaçait de devenir avant peu complétement intolérable.

Le colonel Melendez, depuis le commencement du siége, s'était montré ce qu'il était, c'est-à-dire un officier d'un rare mérite, d'une vigilance que rien ne pouvait mettre en défaut et d'une bravoure à toute épreuve.

Voyant ses artilleurs si cruellement décimés par les balles texiennes, il avait voulu les remplacer lui-

même, chargeant au péril de sa vie les canons et les tirant contre les insurgés.

Tant de courage avait frappé ceux-ci d'une si grande admiration que, bien que maintes fois il leur eût été facile de tuer leur téméraire ennemi, toujours leurs rifles s'étaient détournés de cet homme qui semblaient comme à plaisir braver à chaque instant une mort certaine.

Le Jaguar, tout en serrant la place de près, et en désirant vivement s'en emparer, avait donné l'ordre péremptoire d'épargner la vie de son ami, qu'il ne pouvait s'empêcher de plaindre et d'admirer autant pour son courage que pour son dévouement à la cause qu'il servait.

Bien qu'il fût près de minuit, le colonel était debout; au moment où le chasseur fut introduit auprès de lui, il se promenait d'un air soucieux dans sa chambre à coucher, consultant de temps en temps un plan détaillé des fortifications de la place déplié sur une table.

L'arrivée de Tranquille lui causa une vive satisfaction, il espérait avoir par lui des nouvelles du dehors.

Malheureusement le chasseur ne savait pas grand' chose sur les affaires politiques du pays, à cause de la vie isolée qu'il menait dans les forêts.

Cependant il répondit avec la plus grande franchise à toutes les questions qu'il plut au colonel de lui adresser et lui donna les quelques renseignements qu'il avait pu obtenir ; puis il lui rapporta les divers incidents de son voyage. Au nom de Carméla, le jeune officier se troubla légèrement et une vive rougeur empourpra son visage, cependant il se re-

mit et continua à écouter attentivement le récit du chasseur.

Lorsque celui-ci arriva à l'incident de la grotte et à la bribe de conversation surprise par lui entre le chef apache et le Texien, son intérêt fut vivement excité, et il lui fit recommencer le récit de cette aventure.

— Oh ! cette lettre, mumura-t-il à plusieurs reprises, cette lettre, que ne donnerais-je pas pour en connaître le contenu !

Malheureusement cela était impossible. Au bout d'un instant, le colonel pria Tranquille de continuer son récit.

Le chasseur lui raconta alors de quelle façon il était parvenu à traverser les lignes ennemies et à s'introduire dans la place.

Cette action hardie frappa vivement le colonel.

— Vous avez été plus heureux que prudent, dit-il, en vous aventurant ainsi au milieu des ennemis.

Le chasseur sourit d'un air de bonne humeur.

— J'étais à peu près certain de réussir, dit-il.

— Comment cela ?

— J'ai une longue expérience des coutumes des Indiens, qui me permet de jouer presque à coup sûr contre eux.

— D'accord ; mais ici ce n'était pas à des Indiens que vous aviez affaire.

— Pardonnez-moi, colonel.

— Je ne vous comprends pas ; veuillez, je vous prie, vous expliquer.

— C'est chose facile : le Renard-Bleu est arrivé ce soir au camp texien à la tête de deux cents guerriers.

— Je l'ignorais, fit le colonel avec surprise.

— Le Jaguar, pour faire honneur à ses redoutable alliés, leur a confié, pour cette nuit, la garde de son camp.

— De sorte?

— De sorte, colonel, que tous les Texiens dorment en ce moment à jambe détendue (1) pendant que les Apaches veillent ou, du moins, devraient veiller à la sûreté des lignes.

— Qu'entendez-vous par devraient veiller?

— J'entends que les Peaux-Rouges ne comprennent rien à notre manière de faire la guerre, qu'ils ne sont pas habitués à faire sentinelle et que tout le monde dort au camp.

— Ah! fit le colonel en reprenant d'un air préoccupé sa promenade qu'il avait interrompue pour écouter le récit du chasseur.

Celui-ci attendit, en jetant un regard interrogateur à don Félix qui était demeuré dans la chambre, qu'il plût au commandant de le congédier.

Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'un mot fût échangé; don Juan paraissait plongé dans de sérieuses réflexions.

Tout à coup il s'arrêta devant le chasseur, et le regardant bien en face :

— Je vous connais depuis longtemps de réputation, lui dit-il d'une voix brève, vous passez pour un homme loyal et auquel on peut se fier.

Le Canadien salua, ne comprenant pas encore où tendaient ces préliminaires.

(1) Nous avons voulu conserver cette locution essentiellement espagnole : *Dormir a pierna suelta.*

— Vous croyez, n'est-ce pas, que le camp ennemi est plongé dans le sommeil? reprit le colonel.

— C'est ma conviction, répondit Tranquille, nous avons trop facilement traversé leurs lignes pour qu'il en soit autrement.

Don Félix se rapprocha.

— Oui, murmura le jeune officier, ce serait une leçon à leur donner.

— Leçon dont ils ont grand besoin, appuya le mayordomo.

— Ah ! ah! fit en souriant le colonel, vous m'avez compris, don Félix ?

— Certes.

— Et vous m'approuvez?

— Entièrement.

— Il est une heure du matin, reprit le colonel en jetant un regard sur une pendule placée sur une console; c'est le moment où le sommeil est le plus profond. Soit, nous tenterons une sortie : faites éveiller les officiers de la garnison.

Le mayordomo sortit. Cinq minutes plus tard, les officiers encore à demi endormis se rendaient à l'ordre de leur chef.

— Caballeros, leur dit celui-ci, dès qu'il les vit rangés autour de lui, j'ai résolu de faire une sortie contre les rebelles, de les surprendre et d'incendier leur camp si cela est possible. Choisissez parmi vos soldats cent cinquante hommes sur lesquels vous puissiez compter; faites-leur prendre les armes; munissez-les de matières inflammables, et que dans cinq minutes ils soient rangés dans le patio. Allez, surtout je vous recommande le plus grand silence.

Les officiers saluèrent et sortirent immédiatement.

Le colonel se tourna alors vers Tranquille.

— Etes-vous fatigué? lui demanda-t-il.

— Je ne le suis jamais.

— Vous êtes adroit?

— On le dit.

— C'est bien! vous nous servirez de guide; malheureusement, il m'en aurait fallu deux autres.

— Je puis les procurer à votre seigneurie.

— Vous?

— Oui, un coureur des bois et un chef comanche qui sont entrés avec moi dans le fort, et dont je réponds corps pour corps : le Cœur-Loyal et le Cerf Noir.

— Bien, avertissez-les, et allez tous trois m'attendre dans le patio.

Tranquille se hâta d'aller prévenir ses amis.

— Si ce chasseur a dit vrai, et je le crois, reprit le colonel en s'adressant au mayordomo, je suis convaincu que nous avons une excellente occasion de rendre au centuple aux rebelles le mal qu'ils nous ont fait; m'accompagnez-vous, don Félix?

— Moi! je ne voudrais point, pour une fortune, vous quitter d'un pas dans une pareille circonstance.

— Venez donc, alors, car le détachement doit maintenant nous attendre.

Ils sortirent.

XIV

LA PROPOSITION.

La même nuit, presque à la même heure, le Jaguar, retiré au fond de sa tente, assis sur un modeste équipal en bois de chêne à peine dégrossi, le coude appuyé sur une table et la tête dans la main, lisait, à la lueur d'un modeste candil qui ne jetait qu'une lueur douteuse, des dépêches importantes qu'il avait reçues dans la soirée.

Absorbé par sa lecture, le jeune commandant des insurgés ne prêtait aucune attention au bruit du dehors, lorsque tout à coup un courant d'air assez vif agita la flamme de la mèche, et l'ombre d'un homme se dessina en noir sur la toile de sa tente.

Le jeune homme contrarié d'être dérangé dans sa lecture, releva la tête avec humeur et regarda du côté de l'entrée de sa tente avec un froncement de sourcils qui ne promettait rien d'agréable à son malencontreux interrupteur.

Mais à la vue de l'homme qui se tenait sur le seuil appuyé sur un long rifle, en fixant sur lui deux yeux brillants comme des escarboucles, le Jaguar contint avec peine un cri de surprise et fit un mouvement pour saisir les pistolets placés à portée de sa main sur la table.

Cet homme que nous avons déjà eu l'occasion de présenter au lecteur dans une circonstance assez grave, n'avait, nous devons l'avouer, dans son aspect rien qui prévînt beaucoup en sa faveur.

Ses regards farouches, sa physionomie dure rendue plus sévère encore par sa longue barbe blanche, sa taille haute, son accoutrement bizarre, tout en lui inspirait la répulsion et presque la crainte.

Le mouvement du Jaguar fit naître un sourire sinistre sur ses lèvres pâles.

— A quoi bon chercher vos armes? dit-il d'une voix rauque en frappant de la paume de la main droite sur le canon de son rifle : si j'avais eu l'intention de vous tuer, depuis longtemps déjà vous seriez mort.

Le jeune homme fit opérer un mouvement de rotation à son équipal, qui le plaça face à face avec l'étranger.

Les deux hommes s'examinèrent un instant avec l'attention la plus minutieuse.

— M'avez-vous assez regardé? reprit enfin l'étranger.

— Oui, répondit le Jaguar, maintenant dites-moi qui vous êtes, ce qui vous amène ici, et comment vous êtes parvenu jusqu'à moi.

— Voilà bien des questions à la fois, cependant je tâcherai d'y répondre; qui je suis, nul ne le sait, il y a des moments où je l'ignore moi-même : je suis un maudit et un réprouvé, rôdant dans le désert comme une bête fauve en quête d'une proie; les Peaux-Rouges dont je suis l'ennemi implacable et auxquels j'inspire une terreur superstitieuse, me nomment le *Kiéin-Stomann*; ces renseignements vous suffisent-ils?

— Quoi, s'écria le jeune homme, au comble de la surprise, ce Scalpeur-Blanc...?

— C'est moi, répondit tranquillement l'étranger

on me désigne aussi quelquefois sous le nom du Sans-Pitié.

Tout cela avait été dit par le vieillard de ce ton monotone et rauque, particulier aux hommes qui, privés depuis longtemps de la société de leurs semblables, ont été astreints à un silence forcé, et pour lesquels la parole est presque devenue un travail.

Le Jaguar fit un geste de répulsion à l'aspect de cet homme sinistre, dont la lugubre réputation était parvenue jusqu'à lui avec son auréole sanglante.

Sa mémoire lui rappela immédiatement tous les traits de férocité et de cruauté imputés à cet homme, et ce fut sous l'impression de ce souvenir qu'il lui dit avec un accent de dégoût qu'il ne se donna pas la peine de cacher :

— Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?

Le vieillard sourit d'un air railleur.

— Dieu, répondit-il, rattache tous les hommes les uns aux autres par des liens invisibles qui les font solidaires les uns des autres ; il l'a voulu ainsi, dans sa suprême sagesse, afin de rendre les sociétés possibles.

En entendant cet étrange solitaire citer le nom de Dieu, et émettre une si singulière proposition, le Jaguar sentit son étonnement redoubler.

— Je ne discuterai pas avec vous, reprit-il ; chacun dans la vie suit la voie que lui a tracé le sort, il ne m'appartient de vous juger ni en bien ni en mal ; seulement, je crois avoir le droit de dénier toute solidarité avec vous, quels que soient vos sentiments pour moi et les motifs qui vous ont amené ici ; jusqu'à présent nous sommes demeurés étrangers l'un à l'autre, je désire qu'il continue d'en être ainsi.

— Qu'en savez-vous ? Quelle certitude avez-vous

que cette fois soit la première qui nous ait mis face à face? L'homme ne peut pas plus répondre du passé que de l'avenir, l'un et l'autre sont dans les mains d'un plus puissant que lui, de Celui qui juge immédiatement les actions et pour lequel il n'y a qu'un poids et qu'une mesure : Dieu, enfin.

—Je m'étonne, répondit le Jaguar intéressé malgré lui, que le nom de Dieu se trouve si souvent sur vos lèvres.

— Parce qu'il est profondément gravé dans mon cœur, répondit le vieillard avec une teinte de sombre tristesse qui répandit un voile de mélancolie sur ses traits austères. Vous avez dit vous-même que vous ne vouliez pas me juger; conservez de moi la mauvaise impression que vous ont laissée des récits peut-être mensongers; peu m'importe l'opinion des hommes, je ne reconnais d'autre juge de mes actions que ma conscience.

— Soit; maintenant permettez-moi de vous faire observer que le temps s'écoule rapidement, que la nuit s'avance, que de sérieuses occupations me réclament et que j'ai besoin d'être seul.

— En un mot, vous me mettez à la porte; malheureusement, il ne me plaît pas, quant à présent, d'accéder à votre désir, ou, si vous le préférez, d'obéir à votre ordre; je veux d'abord répondre à toutes vos questions, puis, si vous l'exigez encore, je me retirerai.

— Cette obstination de votre part pourrait, prenez-y garde, avoir pour vous des conséquences funestes..

— Pourquoi menacer celui qui ne nous insulte pas? répondit le vieillard toujours impassible;

croyez-vous donc que ce soit pour rien que je me suis dérangé? Non, non; de sérieux motifs m'amènent auprès de vous, et je me trompe fort, ou ce temps que maintenant vous regrettez de m'accorder, vous reconnaîtrez bientôt que vous ne pouviez mieux faire que de l'employer à m'entendre.

Le Jaguar haussa les épaules avec impatience; il lui répugnait d'user de violence envers un homme qui, après tout, n'était pas sorti vis-à-vis de lui des bornes de la plus stricte politesse, et puis malgré lui une espèce de pressentiment secret l'avertissait que la visite de ce vieillard singulier lui serait utile.

— Parlez donc, lui dit-il, au bout d'un instant, du ton d'un homme qui se résigne à subir une chose qui lui déplaît, mais à laquelle il ne peut se soustraire, seulement soyez bref.

— Je n'ai pas assez l'habitude de la parole pour me plaire à faire de longs discours, répondit le Scalpeur; je ne dirai que les choses strictement indispensables pour être bien compris de vous.

— Faites donc sans plus de préambules.

— Soit. Je reviens maintenant à la seconde question que vous m'avez adressée; vous m'avez demandé quelle raison m'amenait ici. Je vous le dirai bientôt, mais je répondrai d'abord à votre troisième question : comment je suis parvenu jusqu'à vous.

— En effet, s'écria le Jaguar, cela me semble extraordinaire!

— Pas aussi extraordinaire que vous le supposez : je pourrais vous dire que je suis un trop

vieux routier des prairies pour ne pas mettre en défaut les sentinelles les plus vigilantes; je préfère vous avouer la verité, elle vous sera plus profitable. Vous avez confié cette nuit la garde de votre camp à des chiens apaches, qui au lieu de veiller, comme ils s'y sont engagés, se sont endormis à leur poste, si bien que le premier venu peut s'introduire, comme bon lui semble, dans vos lignes, et cela est si vrai, qu'il y a à peine deux heures, une troupe de huit individus a traversé votre camp dans toute sa longueur, et est entrée dans l'hacienda sans que personne ait cherché à s'y opposer.

— Vive Dios! s'écria le Jaguar en se levant blême de colère, est-il donc possible qu'il en soit ainsi?

— J'en suis la preuve, il me semble, répondit simplement le vieillard.

Le jeune homme saisit ses pistolets et fit un brusque mouvement pour s'élancer au dehors, l'étranger le retint.

— A quoi bon, lui dit-il, soulever une querelle avec vos alliés? C'est un fait accompli, mieux vaut en subir les conséquences; seulement que cela vous serve de leçon pour prendre une autre fois mieux vos précautions.

— Mais ces hommes qui ont traversé le camp? reprit le Jaguar d'une voix saccadée.

— Vous n'avez rien à redouter d'eux, ce sont de pauvres diables de chasseurs qui probablement cherchaient un refuge pour les deux femmes qu'il emmenaient au milieu d'eux.

— Deux femmes?

— Oui, une blanche et une indienne; bien

qu'elles fussent habillées en homme, je les ai reconnues d'autant plus facilement que depuis longtemps déjà je les surveillais.

— Ah? fit le Jaguar d'un air pensif, connaissez-vous quelqu'un de ces chasseurs?

— Un seul, qui est, je crois, le tigrero de cette hacienda.

— Tranquille! s'écria le Jaguar avec une expression impossible à rendre.

— Oui.

— Alors l'une de ces deux femmes est sa fille Carméla?

— Probablement.

— Ainsi elle se trouve maintenant au Mezquite?

— Oui

— Oh! s'écria-t-il avec explosion, il faut à tout prix que je m'empare de cette hacienda maudite.

— C'est justement ce que je viens vous proposer, dit paisiblement le Scalpeur.

Le jeune homme fit un pas en avant.

— Hein! reprit-il, que dites-vous?

— Je dis, répondit du même ton le vieillard, que je viens vous proposer de vous emparer de l'hacienda.

— Vous?

— Moi.

— C'est impossible.

— Pourquoi donc?

— Parce que, reprit le Jaguar avec agitation, l'hacienda est bien fortifiée; elle est défendue par une garnison nombreuse et brave, commandée par un des meilleurs officiers de l'armée mexicaine, et, depuis dix-sept jours que j'ai investi ces murailles

maudites, je n'ai pu, malgré tous mes efforts, faire un pas en avant.

— Tout cela est vrai.

— Eh bien?

— Eh! bien je vous réitère ma proposition.

— Mais comment ferez-vous?

— Cela me regarde.

— Ceci n'est pas une réponse?

— Je ne puis vous en faire d'autre.

— Cependant?

— Là où la force n'aboutit à rien, il faut employer la ruse; cet avis n'est-il pas le vôtre?

— Oui; mais encore faut-il avoir entre les mains les moyens nécessaires.

— Ces moyens, je les ai.

— Pour nous emparer de l'hacienda?

— Je vous introduirai dans l'intérieur, le reste vous regarde.

— Oh! une fois dedans, je n'en sortirai plus.

— Ainsi, vous acceptez?

— Un moment.

— Vous hésitez?

— J'hésite.

— Lorsque je vous offre une réussite imprévue?

— Pour cela même.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais m'expliquer.

— Soit.

— Il n'est pas admissible que ce soit seulement par intérêt pour moi ou pour la cause que je sers que vous soyez venu me faire une semblable proposition?

— Peut-être.

— Jouons cartes sur table. Quel que soit du reste votre caractère, vous avez une manière de voir les choses qui vous rend fort indifférent aux chances bonnes ou mauvaises de la lutte engagée en ce moment dans ce malheureux pays.

— Vous êtes dans le vrai.

— N'est-ce pas ? Peu vous importe que le Texas soit indépendant ou esclave.

— Je l'admets.

— Vous avez donc une autre raison pour agir ainsi que vous le faites ?

— On a toujours une raison.

— Parfaitement ; eh bien ! c'est cette raison que je veux connaître.

— Et si je refuse de vous la dire ?

— Je n'accepte pas votre proposition.

— Vous aurez tort.

— C'est possible.

— Réfléchissez.

— C'est tout réfléchi.

Il y eut un instant de silence ; ce fut le vieillard qui le rompit.

— Vous êtes un enfant soupçonneux et entêté, lui dit-il, qui, par un sentiment de loyauté mal entendu, risquez de perdre une occasion que peut-être vous ne retrouverez jamais.

— J'en courrai le risque ; je veux être franc avec vous : je ne vous connais que sous de fort mauvais rapports, votre réputation est exécrable, rien ne me prouve que sous le prétexte de me servir vous n'ayez pas l'intention de me tendre un piége.

Le visage pâle du vieillard se couvrit d'une rougeur subite à ces rudes paroles, un frisson nerveux

agita tous ses membres; mais, par un effort violent, il parvint à maîtriser l'émotion qu'il éprouvait, et, au bout de quelques instants, il répondit d'une voix calme mais dans laquelle restait encore un peu de la tempête qui grondait sourdement au fond de son cœur.

— Je vous pardonne, dit-il; vous deviez me parler ainsi que vous l'avez fait, je ne puis vous en vouloir. Le temps s'écoule, il est près d'une heure du matin; bientôt il sera trop tard pour exécuter le hardi projet que j'ai formé; je n'ajouterai qu'un mot : réfléchissez avant de me répondre, car de cette réponse dépendra ma résolution. Le motif qui me pousse à vous offrir de vous introduire dans l'hacienda m'est tout personnel, il ne vous touche ni ne vous regarde en rien.

— Mais quelle garantie me donnez-vous de la sincérité de vos intentions?

Le vieillard fit un pas en avant, redressa sa haute taille, et d'une voix empreinte d'un accent de majesté suprême :

— Ma parole, dit-il, la parole d'un homme qui, quoi qu'on rapporte sur son compte, n'a jamais failli à ce qu'il se doit lui-même; je vous jure sur l'honneur, en présence de ce Dieu devant lequel vous et moi nous comparaîtrons peut-être bientôt, que mes intentions sont pures et loyales, sans aucune arrière-pensée de trahison. Maintenant, répondez, que résolvez-vous?

En prononçant ces paroles, l'attitude du vieillard, ses gestes, son visage même étaient empreints de tant de noblesse et de grandeur qu'il semblait transfiguré.

Malgré lui, le Jaguar se sentit ému, il fut séduit et entraîné par cet accent qui lui parut venir du cœur.

— J'accepte, dit-il d'une voix ferme.

— J'y comptais, répondit le vieillard; chez les natures jeunes et généreuses, les bons sentiments trouvent toujours de l'écho. Vous ne vous repentirez pas de la confiance que vous m'accordez.

— Voilà ma main, dit le jeune homme avec entraînement serrez-la sans crainte, c'est celle d'un ami.

— Merci, répondit le vieillard, tandis qu'une larme brûlante perlait à ses paupières; cette parole me paie de bien des souffrances et de bien des douleurs.

— Maintenant, expliquez-moi votre projet.

— C'est ce que je vais faire en deux mots ; seulement, avant que nous débattions le plan que nous adopterons, faites sans bruit rassembler trois ou quatre cents hommes afin que nous puissions nous mettre en marche aussitôt que nous nous serons entendus.

— Vous avez raison.

— Je n'ai pas besoin de vous conseiller la prudence; il faut que vos hommes se réunissent dans le plus grand silence. Ne prenez pas de Peaux-Rouges avec vous, ils vous seraient plus nuisibles qu'utiles. Je ne tiens pas à être vu d'eux, vous savez que je suis leur ennemi.

— Soyez tranquille, j'agirai comme vous le désirez.

Le Jaguar sortit, son absence dura un quart d'heure à peine ; pendant ce temps le Scalpeur-Blanc demeura immobile au milieu de la tente, appuyé

d'un air pensif sur le canon de son rifle, dont la crosse reposait à terre.

Bientôt on entendit au dehors comme un imperceptible bourdonnement d'abeilles dans la ruche. C'était le camp qui s'éveillait.

Le Jaguar rentra.

— Maintenant, dit-il, les ordres sont donnés; avant un quart d'heure, quatre cents hommes auront pris les armes.

— C'est plus de temps qu'il ne nous en faut pour ce que j'ai à vous dire; mon plan est des plus simples, et, si vous le suivez de point en point, nous entrerons dans l'hacienda sans coup férir; écoutez-moi avec attention.

— Parlez.

Le vieillard approcha un équipal de la table devant laquelle se tenait le Jaguar, s'assit, plaça son rifle entre ses jambes et commença.

— Il y a fort longtemps que je connais l'hacienda del Mezquite, dit-il. A la suite d'événements trop longs à vous raconter et qui ne vous intéresseraient que médiocrement, je fus pendant près d'un an un de ses habitants en qualité de mayordomo. A cette époque, le père du propriétaire actuel vivait encore, pour certaines raisons, il avait en moi la plus grande confiance. Vous savez que lorsqu'à l'époque de la conquête les Espagnols construisirent ces haciendas, ils en firent plutôt des forteresses que des fermes, contraints qu'ils étaient de se défendre presque chaque jour contre les agressions des Peaux-Rouges; or, il faut que vous sachiez que dans toute forteresse il existe une porte masquée, une sortie secrète qui, au besoin, sert à la garnison, soit pour recevoir des

secours en vivres ou en hommes, soit pour évacuer la place, si elle est serrée de trop près.

— Oh ! s'écria le Jaguar en se frappant le front, l'hacienda posséderait-elle une de ces sorties ?

— Patience, laissez-moi continuer.

— Mais, reprit le jeune homme, regardez : voilà le plan détaillé du Mezquite fait par un homme dont la famille l'habite de père en fils depuis trois générations, et rien de pareil n'y est marqué.

Le vieillard jeta un regard indifférent sur le plan que lui montrait le jeune homme.

— Parce que, reprit-il, ce secret n'est ordinairement connu que par le propriétaire seul de l'hacienda, mais laissez-moi finir.

— Parlez ! parlez !

— Ces sorties, si utiles à l'époque de la conquête, finirent avec le temps, et grâce à la longue paix qui régna dans le pays, par être complètement négligées ; puis, peu à peu, comme elles ne servaient plus à rien, le souvenir s'en perdit totalement, et je suis convaincu que la plupart des hacienderos, aujourd'hui, ignorent l'existence de ces portes secrètes dans leurs habitations; le propriétaire du Mezquite est du nombre.

— Qu'en savez-vous ? peut-être la porte est-elle bouchée ou du moins défendue par un fort détachement.

Le vieillard sourit.

— Non, dit-il, la porte n'est pas bouchée, nul détachement ne la garde.

— Vous en êtes certain?

— Ne vous ai-je pas dit que depuis quelques jours je rôde aux environs?

— Je ne me le rappelle pas.

— J'ai voulu m'assurer de l'existence de cette porte, qu'un hasard fortuit m'avait fait découvrir autrefois.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je l'ai cherchée, je l'ai retrouvée et je l'ai ouverte.

— Vive Dios! s'écria le Jaguar avec joie, l'hacienda est à nous, alors !

— Je le crois, à moins d'une fatalité ou d'un miracle, deux choses aussi improbables l'une que l'autre.

— Mais où est-elle placée, cette porte ?

— Comme toujours, dans l'endroit où il est le moins possible d'en soupçonner l'existence. Regardez, ajouta-t-il en se penchant sur le plan : l'hacienda, construite sur une hauteur, est exposée, en cas d'un long siége, à voir ses *norias* se tarir, n'est-ce pas?

— Oui.

— Fort bien. La rivière de ce côté passe au pied des rochers au sommet desquels s'élèvent ses murailles.

— Oui, oui, dit le jeune homme qui suivait avidement les indications que donnait le viellard.

— Jugeant avec raison, reprit-il, que de ce coté l'hacienda était imprenable, vous vous êtes contenté d'établir sur le bord de la rivière quelques postes chargés de surveiller les mouvements de l'ennemi.

— Toute fuite de ce côté est impossible pour la garnison, d'abord à cause de la hauteur des murailles, et puis ensuite à cause de la rivière qui lui forme un fossé naturel.

— Eh bien! c'est justement dans ces rochers, presque au niveau de l'eau, que se trouve la porte par laquelle nous nous introduirons; elle s'ouvre au fond d'une grotte naturelle dont l'entrée est tellement obstruée par les plantes grimpantes, que du rivage opposé il est impossible d'en soupçonner l'existence.

— Enfin! s'écria le Jaguar, cette redoute, qui jusqu'à présent a constamment été un des anneaux de la lourde chaîne rivée sur le Texas, sera donc demain une des plus solides barrières de son indépendance. Que Dieu soit loué, lui qui a permis qu'un aussi éclatant triomphe couronnât nos efforts!

— J'espère vous voir maître de la place avant le lever du soleil.

— Dieu vous entende!

— Maintenant, nous partirons quand vous voudrez.

— Tout de suite, tout de suite.

Ils sortirent de la tente.

D'après les ordres du Jaguar, John Davis avait fait éveiller quatre cents hommes choisis parmi les plus résolus et les plus adroits tireurs des partisans texiens réunis en ce moment devant la place.

Ils étaient rangés à quelques pas de la tente, immobiles et silencieux. Leurs rifles, dont les canons étaient bronzés, afin de ne pas jeter d'éclairs dénonciateurs aux reflets des rayons de la lune, étaient posés en faisceaux sur le sol.

Les officiers formaient un groupe à part. Ils causaient entre eux à voix basse avec une certaine animation, ne comprenant rien à l'ordre qu'ils avaient reçu et ne sachant pas pour quelle raison leur chef les avait fait éveiller.

Le Jaguar s'avança vers eux.

A son approche, les officiers s'écartèrent à droite et à gauche. Le jeune homme, suivi du Scalpeur, entra dans le cercle qui se referma aussitôt.

John Davis, en apercevant le vieillard qu'il reconnut aussitôt, poussa un cri de surprise étouffé.

— Caballeros, dit le Jaguar à voix basse, nous allons tenter un coup de main qui, s'il réussit, nous rendra maîtres de l'hacienda presque sans coup férir.

Un murmure d'étonnement parcourut comme un frisson les rangs des officiers.

— Une personne en laquelle j'ai la plus entière confiance, continua le Jaguar, m'a révélé l'existence d'une porte secrète ignorée de la garnison, qui nous donnera accès dans la place. Que chacun de vous prenne le commandement de son détachement. Notre marche doit être sourde comme celle des guerriers indiens sur le sentier de la guerre. Vous m'avez bien compris, je compte sur votre concours. Le mot d'ordre sera, en cas de séparation, *Texas y libertad*. A vos postes.

Le cercle se rompit, et chaque officier alla se placer en serre-file au poste qu'il devait occuper.

John Davis s'approcha alors du Jaguar.

— Un mot, lui dit-il, en se penchant à son oreille.

— Parlez.

— Savez-vous quel est cet homme qui se tient là près de vous?

— Oui.

— Vous en êtes sûr?

— C'est le Scalpeur-Blanc.

— Et vous vous fiez à lui?

— Entièrement.

L'Américain hocha la tête.

— Est-ce lui qui vous a révélé l'existence de la porte par laquelle nous devons entrer?

— Oui.

— Prenez garde.

A son tour, le Jaguar haussa les épaules.

— Vous êtes fou, dit-il.

— Hum! c'est possible, reprit John, mais c'est égal, je le surveillerai.

— A votre aise.

— Voyons, venez.

L'Américain le suivit en jetant sur le vieillard un dernier regard de soupçon.

Celui-ci n'avait paru nullement s'occuper de cet aparté; indifférent en apparence à ce qui se passait autour de lui, il attendait, tranquillement appuyé sur son rifle, qu'il plût au Jaguar de donner l'ordre de départ.

Enfin le mot marche! circula de rangs en rangs et la colonne s'ébranla.

Ces hommes, habitués pour la plupart aux longues courses du désert, posaient si légèrement les pieds sur le sol qu'ils semblaient glisser comme des fantômes, tant leur marche était silencieuse.

En ce moment, comme si le ciel eût voulu se mettre de la partie, un immense nuage noir s'étendit sur la voûte céleste et intercepta les rayons de la lune, substituant presque sans transition une obscurité profonde à la clarté qui régnait auparavant, et la colonne disparut dans les ténèbres.

A quelques pas en avant du gros de la troupe,

marchaient côte à côte le Jaguar, le Scalpeur-Blanc et John Davis.

— Bravo, murmura le jeune homme, tout nous favorise.

— Attendons la fin grommela l'Américain, dont les soupçons, loin de diminuer, ne faisaient au contraire qu'augmenter d'instant en instant.

Cependant au lieu de sortir du camp du côté de l'hacienda dont la sombre silhouette se dessinait sinistre et menaçante au sommet de la colline, le Scalpeur fit faire un long circuit à la colonne qui côtoya les derrières du camp.

Le plus profond silence régnait dans la plaine, le camp et l'hacienda semblaient dormir, pas une lumière ne luisait dans l'ombre, on aurait cru en voyant un calme aussi profond que la plaine était déserte, mais ce calme factice renfermait dans ses flancs une tempête terrible prête à éclater au premier signal.

Ces hommes qui marchaient à pas de loups, sondant les ténèbres autour d'eux et le doigt placé sur la détente du rifle, sentaient battre leurs cœurs d'impatience d'en venir aux mains avec leurs ennemis.

Singulière coïncidence, étrange fatalité qui faisait à la même heure, pour ainsi dire au même moment, tenter une double surprise par les assiégeants et les assiégés et lançait à l'aveuglette les uns contre les autres des hommes qui chacun de leur côté s'avançaient avec l'espoir d'une réussite certaine, et convaincus qu'ils allaient surprendre endormis les ennemis trop confiants qu'ils brûlaient d'égorger.

Aussitôt sortis du camp les insurgés se rapprochèrent des bords de la rivière, dont les rives garnies d'épais buissons et de plantes aquatiques leur auraient offert, même en plein jour, un abri certain contre les Mexicains.

Arrivée à une demi-lieue environ des retranchements, la colonne s'arrêta; le Scalpeur-Blanc s'avança seul de quelques pas en avant, puis il rejoignit le Jaguar.

— C'est ici que nous devons traverser la rivière, lui dit-il; il y a un gué, les hommes n'auront de l'eau que jusqu'à la ceinture.

Et donnant l'exemple, le vieillard descendit le premier dans le lit de la rivière.

Les autres suivirent immédiatement; ainsi que l'avait annoncé le Scalpeur, les soldats n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture.

Ils passèrent sur trois de front, et en serrant les rangs afin de refouler le courant assez fort, qui sans ces précautions aurait pu les entraîner.

Dix minutes plus tard toute la troupe se trouvait réunie dans l'intérieur de la grotte au fond de laquelle s'ouvrait la porte secrète.

— Le moment est venu, dit alors le Jaguar, de redoubler de prudence; évitons, si cela est possible, l'effusion du sang; que pas un mot ne soit prononcé, pas un coup de rifle tiré sans mon ordre, il y va de la vie; puis se tournant vers le Scalpeur-Blanc

— Maintenant, lui dit-il d'une voix ferme, ouvrez la porte !

Il y eut alors un moment d'anxiété suprême pour les insurgés, qui attendaient en frémissant d'impa-

tience la chute du frêle obstacle qui les séparait de leurs ennemis.

XV

COUP DE FOUDRE.

Nous retournerons maintenant à l'hacienda.

Le colonel et le mayordomo étaient descendus dans le patio, où ils avaient trouvé réunis les cent cinquante hommes choisis pour l'exécution de la surprise que le colonel se proposait de tenter contre le camp des rebelles.

Tranquille, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, après s'être assuré que Carméla dormait d'un sommeil paisible et réparateur, s'était hâté d'avertir le Cœur-Loyal et le Cerf-Noir de ce que le Colonel attendait d'eux.

Les deux hommes avaient immédiatement suivi leur ami dans le patio où déjà les soldats étaient réunis.

Le colonel partagea sa troupe en trois détachements de cinquante hommes chacun ; il prit le commandement du premier, gardant avec lui le Canadien ; don Félix ayant le Cœur-Loyal pour guide eut le commandement du second, et le troisième détachement, à la tête duquel fut placé un capitaine, vieux soldat plein d'expérience, devait être dirigé par le Cerf-noir.

Ces dispositions prises, le colonel donna l'ordre du départ.

Les trois détachements se séparant aussitôt quittèrent l'hacienda par trois portes différentes.

Le plan du colonel était on ne peut plus simple : descendre sans être entendu jusqu'au camp des rebelles, y entrer par trois côtés différents et y mettre le feu à trois places à la fois ; puis, profitant du désordre et du tumulte occasionnés par cette surprise, se ruer sur les rebelles, aux cris de Viva Mejico ! les empêcher de se rallier ou d'éteindre l'incendie, en massacrer le plus possible, puis opérer en bon ordre la retraite vers l'hacienda.

Au moment où les Mexicains quittèrent l'hacienda il leur arriva ce qui arrivait aux insurgés qui, au même instant, sortaient de leur camp, c'est-à-dire qu'ils furent soudain enveloppés par d'épaisses ténèbres.

Le colonel se pencha alors vers Tranquille, auquel il dit d'un ton de bonne humeur :

Ceci est de bon augure pour la réussite de notre expédition.

Le Jaguar disait à peu près la même chose au Scalpeur-Blanc, presque à la même minute.

Les trois détachements descendirent silencieusement la colline, marchant en file indienne, et prenant le plus grand soin d'étouffer le bruit de leurs pas sur le sol.

Arrivés à une certaine distance des retranchements texiens, ils s'arrêtèrent d'un commun accord pour reprendre haleine, comme des tigres qui, au moment de se jeter sur la proie qu'ils convoitent, se replient et se pelotonnent avant de s'élancer, afin de prendre un vigoureux élan,

Les lignes exécutèrent une conversion sur place,

de façon à présenter un front de bandière assez étendu ; puis chaque soldat s'allongea sur le sable, et au signal murmuré à voix basse par les guides, ils commencèrent à ramper comme des reptiles dans les hautes herbes, se frayant un passage à travers les buissons, s'avançant en droite ligne devant eux et franchissant les obstacles sans jamais les tourner.

Nous avons dit que le Scalpeur-Blanc, dans l'inention sans doute de donner une plus grande sécurité à la garnison du Mezquite et afin de lui persuader que tout était tranquille au camp, s'était opposé à ce que les sentinelles apaches fussent éveillées, considérant leur vigilance comme à peu près inutile, dans la persuasion où il était que les Mexicains n'oseraient quitter leurs lignes de défense et se hasarder à prendre l'initiative d'une sortie.

La direction que le vieillard avait donnée au détachement qu'il guidait, en l'éloignant des approches de la forteresse, avait encore servi les projets du colonel, qui, sans cela, auraient probablement été déjoués.

Cependant, le chasseur canadien était trop prudent et trop accoutumé aux ruses des guerres indiennes pour ne pas s'assurer premièrement qu'il n'avait aucun piége à redouter.

Aussi, arrivé à une quinzaine de pas environ des épaulements, il fit faire halte, puis se glissant comme un serpent à travers les broussailles et les arbres morts qui jonchaient le sol en cet endroit, il poussa une reconnaissance en avant.

Le Cœur-Loyal et le Cerf-Noir, auquels avant de quitter l'hacienda il avait donné des instructions dé-

taillées sur la manière dont ils devaient agir, exécutèrent la même manœuvre.

L'absence des batteurs d'estrade fut longue, ou du moins parut telle à tous ces hommes impatients de bondir sur leurs ennemis et de commencer l'attaque.

Enfin Tranquille reparut, il était soucieux, ses sourcils étaient froncés, une sombre inquiétude semblait l'agiter.

Ces indices n'échappèrent pas au colonel.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-il; est-ce que les rebelles ont pris l'éveil? avez-vous remarqué dans leur camp quelques signes d'agitation?

—Non, répondit-il, les regards obstinément cloués devant lui comme s'il eût voulu percer les ténèbres et en deviner les mystères, je n'ai rien vu, rien remarqué, le calme le plus profond règne en apparence dans le camp.

— En apparence, dites-vous?

— Oui, car il est impossible que ce calme soit réel; les insurgés texiens sont, pour la plupart, de vieux chasseurs habitués aux rudes fatigues de la vie du désert. Que pendant la première partie de la nuit, ils ne se soient pas aperçus de l'apathique négligence des sentinelles apaches, à la rigueur je le comprends, mais ce que je n'admets pas, ce que je ne puis admettre en aucune façon, c'est que dans le cours de la nuit entière, pas un de ces partisans auxquels la prudence est si impérieusement recommandée, ne se soit réveillé pour visiter les postes et s'assurer que tout était en ordre, le Jaguar surtout, cet homme de fer qui ne dort jamais et qui, quoique bien jeune encore, possède toute la sagesse et l'ex-

périence qui ne sont ordinairement l'apanage que des hommes qui ont dépassé le milieu de la vie.

— Vous concluez de cela?

— Je conclus que peut-être nous ferions mieux de ne pas pousser plus loin cette reconnaissance, et de regagner, en toute hâte, l'hacienda, car, ou je me trompe fort, ou cette nuit sombre cache dans ses flancs ténébreux de sinistres mystères qu'avant peu nous verrons s'accomplir et dont peut-être, si nous n'y prenons garde, nous serons les victimes.

— D'après ce que vous me dites, répondit le colonel, je vois que vous me donnez plutôt l'expression de vos appréciations personnelles, que le résultat de faits importants que vous ayez pu voir pendant votre reconnaissance.

—En effet, mon colonel, mais si vous me permettez de parler ainsi, je vous ferai observer que ces appréciations sont celles d'un homme pour lequel, grâce à son expérience, le désert n'a pas conservé de secrets, et que ses pressentiments ont rarement trompé.

— Oui, tout cela est juste, et peut-être devrais-je suivre votre conseil ; ma résolution a peut-être été prématurée, malheureusement il est trop tard maintenant pour y revenir : retourner sur nos pas est impossible, ce serait prouver à mes soldats que je me suis trompé, ce qui n'est pas admissible. Nous devons, coûte que coûte, subir les conséquences de notre imprudence, et pousser en avant quoi qu'il arrive ; seulement, nous redoublerons de prudence, et nous tâcherons d'accomplir notre projet sans trop nous aventurer.

— Je suis à vos ordres, colonel, prêt à vous suivre partout où il vous plaira de me conduire.

— En avant donc et à la grâce de Dieu ! dit résolument le jeune officier.

L'ordre fut transmis à voix basse, et les soldats, que ce long colloque avait fort intrigués et qui redoutaient d'être contraints de retourner sur leurs pas, le reçurent avec joie et s'avancèrent avec une nouvelle ardeur.

La distance qui les séparait de l'épaulement fut bientôt franchie, et les retranchements furent escaladés sans qu'une seule des sentinelles apaches donnât l'éveil.

Soudain de trois points différents du camp une immense gerbe de feu s'éleva en tourbillonnant vers le ciel, et les Mexicains s'élancèrent en courant aux cris de : *Viva Mejico*! sur les insurgés réveillés en sursaut et qui, encore à peine éveillés, couraient çà et là sans rien comprendre à cet ouragan de flammes qui les enveloppait de toutes parts, et à ces cris terribles qui résonnaient comme un glas funèbre à leurs oreilles.

Pendant près d'une heure la lutte fut un chaos, la fumée et le bruit enveloppaient tout.

D'après la coutume américaine, les insurgés avaient pour la plupart leurs femmes et leurs enfants avec eux ; aussi dès le premier moment le combat prit-il des proportions gigantesquement horribles.

La campagne était couverte d'une mêlée confuse de femmes égarées qui appelaient leurs maris ou leurs frères, de cavaliers apaches galopant au milieu des piétons atterrés, de tentes renversées d'où s'élevaient des cris d'enfants et des gémissements de blessés.

Puis tout autour du camp une immense ligne de

fumée bordait les flammes attisées par les Mexicains, qui bondissaient comme des bêtes fauves en poussant des hurlements terribles.

Tous ces cris réunis formaient un chœur d'une horreur inexprimable, dont le retentissement s'étendait jusqu'à l'extrême limite de l'horizon, lugubre et triste comme celui d'une mer qui monte.

Tels sont les résultats affreux des guerres civiles, qu'elles déchaînent et décuplent toutes les mauvaises passions des hommes ; alors ceux-ci mettent en oubli tout sentiment humain dans l'espoir d'atteindre le but qu'ils ambitionnent, et poussent incessamment en avant sans se soucier si leurs pieds trébuchent contre des ruines ou marchent dans le sang.

Cependant, le premier mouvement de surprise passé, les insurgés commencèrent peu à peu à se rallier, malgré les efforts incessants des Mexicains, et la résistance s'organisa tant bien que mal.

Le colonel Melendez avait atteint son but, la réussite de son coup de main était complète, les pertes des Texiens en hommes et en munitions, immenses ; il ne voulut pas, avec aussi peu de monde qu'il en avait autour de lui, s'engager davantage dans ce camp en feu où l'on ne marchait que sous une voûte de flammes, risquant à chaque instant d'être atteint par les débris lancés des magasins à poudre qui sautaient les uns après les autres, avec un fracas horrible.

Le colonel jeta un regard de triomphe sur les ruines fumantes amoncelées autour de lui et fit sonner définitivement la retraite.

Les Mexicains s'étaient laissés entraîner dans tou-

tes les directions par leur ardeur; quelques-uns, malgré les recommandations réitérées de leur chef, se trouvaient déjà trop loin pour qu'il leur fût possible de reprendre aussitôt leurs rangs.

Il fallut les attendre.

Le trois détachements se formèrent en demicercle, tiraillant contre les insurgés, qui profitaient du moment de répit que leur fournissait le hasard pour devenir à chaque instant plus nombreux.

Ils reconnurent alors le petit nombre de leurs assaillants et se ruèrent résolument contre eux.

Les Mexicains, maintenant réunis, voulurent effectuer leur retraite; mais à chaque instant leur position se faisait plus difficile et menaçait de devenir critique.

Les Texiens, toujours plus nombreux, la rage dans le cœur de s'être ainsi laissés surprendre et brûlant de se venger, pressaient vigoureusement les Mexicains qui, obligés de ne reculer que pas à pas et de faire continuellement face en arrière, étaient sur le point d'être débordés, malgré la résistance héroïque qu'ils opposaient aux assaillants.

Le colonel Melendez, voyant le danger de la position, réunit autour de lui une quarantaine d'hommes résolus, et se mettant à leur tête, il se précipita sur les insurgés avec un élan irrésistible.

Aussi surpris à leur tour de cette vigoureuse attaque, à laquelle ils étaient si loin de s'attendre, les Texiens reculèrent et finirent par lâcher prise pour aller se reformer à quelques centaines de mètres en arrière, poursuivis l'épée dans les reins par le colonel.

Cette heureuse diversion donna le temps au gros

des Mexicains de gagner du terrain, et lorsque les Texiens revinrent à la charge avec une nouvelle ardeur, le moment propice était passé, et les Mexicains étaient définitivement à l'abri de toute insulte.

— Vive Dios ! s'écria le colonel en rejoignant sa troupe, l'affaire a été chaude, mais l'avantage nous reste.

— Je n'ai pas vu le Jaguar pendant toute l'action, murmura le Canadien.

— En effet, reprit le jeune homme, c'est étrange.

— Son absence m'inquiète, dit tristement le chasseur ; j'aurais préféré qu'il fût là.

— Où peut-il être? dit le colonel devenu subitement pensif.

— Peut-être ne l'apprendrons-nous que trop tôt, répondit le Canadien avec un hochement de tête de mauvais augure.

Tout à coup et comme si le hasard eût voulu donner raison aux tristes prévisions du chasseur s'éleva de l'hacienda une rumeur immense au milieu de laquelle on distinguait des cris de détresse mêlés au crépitement continu de la fusillade. Puis, une lueur sinistre s'éleva au-dessus du Mezquite qu'elle colora de reflets d'incendie.

— En avant ! en avant ! cria le colonel ; l'ennemi s'est introduit dans la place !

Du premier coup d'œil le jeune officier avait compris ce qui se passait, et la vérité s'était fait jour dans son esprit.

Tous s'élancèrent vers l'hacienda dans l'intérieur de laquelle paraissait se livrer un combat acharné.

Bientôt ils atteignirent les portes qui, heureuse-

ment pour eux, étaient encore au pouvoir de leurs compagnons, et ils se précipitèrent dans le patio.

Là un spectacle terrible s'offrit à leurs yeux.

Voilà ce qui s'était passé :

Au moment où le Scalpeur-Blanc se préparait à faire sauter la porte avec le levier, la clameur poussée par les Mexicains en incendiant le camp des insurgés, arriva jusqu'aux Texiens groupés dans la grotte.

— Rayo de Dios ! s'écria le Jaguar, qu'est-ce que cela signifie ?

— Probablement les Mexicains qui attaquent votre camp, répondit tranquillement le vieillard.

Le jeune chef lui jeta un regard de travers.

— Nous sommes trahis, dit John Davis en armant un pistolet dont il dirigea le canon vers le vieillard.

— Je commence à le croire, murmura le Jaguar en reprenant tous ses soupçons.

— Par qui, demanda le Scalpeur-Blanc avec un sourire de mépris.

— Par vous, by god ! répondit rudement l'Américain.

— Vous êtes fou ! dit le vieillard en haussant les épaules avec dédain, si je vous avais trahi, vous aurais-je conduit ici ?

— C'est vrai ! fit le Jaguar ; mais cela est étrange, le bruit augmente. Les Mexicains massacrent sans doute nos compagnons, nous ne pouvons les abandonner ainsi, il nous faut aller à leur secours.

— N'en faites rien, s'écria vivement le Scalpeur. Hâtez-vous, au contraire, d'envahir la forteresse abandonnée sans doute de la plupart de ses défen-

seurs ; vos compagnons, dès qu'ils se seront ralliés, suffiront pour repousser leurs agresseurs.

Le Jaguar hésitait.

— Que faire ? murmura-t-il, d'un air indécis, en jetant un regard interrogateur aux hommes qui se pressaient autour de lui.

— Agir sans perdre une minute, s'écria avec entraînement le vieillard, et d'un coup vigoureusement appliqué il défonça la porte qui tomba en éclats sur le sol ; voilà l'issue ouverte, reprit-il, reculerez-vous ?

— Non, non, s'écrièrent-ils avec élan, et ils s'engouffrèrent dans le souterrain béant devant eux.

Ce souterrain formait un corridor assez large pour que quatre personnes pussent y marcher de front, et d'une hauteur suffisante pour qu'on ne fût pas contraint de se baisser ; il s'élevait en pente douce ; ce souterrain s'allongeait en nombreux détours qui en faisaient une sorte de labyrinthe.

L'obscurité était complète, mais l'élan était donné, et l'on n'entendait d'autre bruit que celui de la respiration haletante de ces hommes, et de leurs pas pressés qui résonnaient sourdement sur le sol humide qu'ils foulaient.

Après vingt minutes environ d'une marche qui parut durer un siècle, la voix du Scalpeur s'éleva dans les ténèbres et prononça ce seul mot : Halte.

Chacun s'arrêta.

— C'est ici qu'il nous faut prendre nos dernières dispositions, continua le Scalpeur, mais d'abord laissez-moi vous procurer de la lumière afin que vous sachiez bien où vous êtes.

Le vieillard, qui semblait doué du précieux pri-

vilége de voir dans les ténèbres, marcha pendant quelques instants dans diverses directions, rassemblant sans doute les ingrédients nécessaires au feu qu'il voulait allumer, puis il battit le briquet, alluma un morceau d'amadou, et presque aussitôt une flamme brillante sembla jaillir du sol comme un phare magique, et éclaira suffisamment les objets pour qu'on pût facilement les distinguer.

Le vieillard avait tout simplement allumé un feu de bois sec, probablement préparé à l'avance.

Les Texiens regardèrent curieusement autour d'eux aussitôt que leurs yeux, d'abord éblouis par la flamme claire du feu, se furent accoutumés à la lumière.

Ils se trouvaient dans une salle assez vaste, presque ronde, ressemblant assez à une crypte; les murs étaient hauts, et la voûte arrondie en forme de dôme. Le sol se composait d'un sable très-fin, très-sec et jaune comme de l'or. Cette salle semblait taillée dans le roc, car aucune apparence de maçonnerie ne s'y laissait voir.

Au fond, un escalier d'une vingtaine de marches, large et sans rampes, montait jusqu'à la voûte, où il se terminait, sans qu'il fût possible de distinguer s'il existait ou une trappe ou une ouverture quelconque.

Cette trappe existait sans doute, mais le temps en avait recouvert les jointures avec l'impalpable poussière qu'il émiette incessamment du granit le plus dur.

Après avoir attentivement examiné la salle au moyen d'un tison enflammé, le Jaguar revint auprès

du vieillard qui était demeuré immobile auprès du feu.

— Où sommes-nous ici? lui demanda-t-il.

Chacun tendit curieusement l'oreille afin d'entendre la réponse du Scalpeur.

— Nous sommes, dit-il juste au-dessous du patio de l'hacienda; cet escalier conduit à une ouverture que je vous indiquerai et qui débouche dans un corral depuis longtemps abandonné, et dans lequel, en ce moment, se trouvent, je le crois du moins, les restes de la provision de bois de l'hacienda.

— Bien, répondit le Jaguar, mais avant de nous risquer dans ce qui peut être un piége adroitement tendu, je ne serais pas fâché de visiter moi-même ce corral dont vous parlez, afin de voir par mes yeux et de m'assurer que les choses sont bien telles que vous le dites.

— Je ne demande pas mieux que de vous y conduire.

— Merci, mais je ne vois pas trop comment nous ferons pour ouvrir le passage dont vous parlez sans occasionner un bruit qui nous attirera en un instant toute la garnison sur les bras, ce que je redoute extrêmement, car nous ne sommes guère commodément placés pour combattre.

— Que cela ne vous embarrasse pas, je me charge d'ouvrir la trappe sans produire aucun bruit.

— Ceci vaut mieux, allons, car le temps presse.

— C'est juste, venez.

Les deux hommes se dirigèrent alors vers l'escalier.

Arrivés au haut, le Scalpeur-Blanc appuya le sommet de sa tête contre la voûte, et après plusieurs

efforts une dalle se souleva lentement, se déchaussa et retomba sans bruit au-dehors, livrant un passage assez grand pour que deux hommes pussent monter à la fois sans se gêner.

Le Scalpeur-Blanc passa par cette ouverture; d'un bond le Jaguar se trouva aussitôt à ses côtés, le pistolet à la main, prêt à lui brûler la cervelle au premier mouvement suspect.

Mais bientôt il reconnut que le vieillard n'avait nullement l'intention de le trahir, et honteux des soupçons qu'il lui avait témoigné, il cacha ses armes.

Ainsi que le Scalpeur l'avait annoncé, ils se trouvaient dans un corral abandonné, espèce de vastes hangars à ciel ouvert dans lesquels les Américains renferment leurs chevaux; seulement le hangar était complètement vide.

Le Jaguar s'approcha de la porte derrière laquelle il entendit une certaine rumeur de pas et de froissements d'armes, et s'assura que rien n'était plus facile que de faire sauter cette porte qui tenait à peine.

— Bien, murmura-t-il, vous m'avez tenu parole; merci.

Le Scalpeur ne parut pas l'entendre; ses yeux étaient tournés vers la porte avec une fixité étrange et ses membres tremblaient comme s'ils eussent été agités par un fort frisson de fièvre.

Sans s'occuper plus longtemps à chercher la cause de l'émotion extraordinaire de son vieux compagnon, le Jaguar courut à l'ouverture sur laquelle il se pencha.

John Davis se tenait sur la première marche.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Tout va bien, montez, pas le moindre bruit.

Les quatre cents Texiens surgirent alors les uns après les autres du fond du souterrain.

Au fur et à mesure qu'ils mettaient le pied sur le sol ils prenaient silencieusement leur rang.

Lorsque tous furent arrivés dans le corral le Jaguar rebattit la dalle, puis se tournant vers ses compagnons :

— Toute retraite nous est enlevée, leur dit-il d'une voix basse mais parfaitement distincte, maintenant ils nous faut vaincre ou mourir !

Les insurgés ne répondirent pas, mais leurs yeux lancèrent de si fulgurants éclairs que le Jaguar comprit qu'ils ne reculeraient pas d'un pouce.

Ce fut un moment d'anxiété terrible que celui qui s'écoula pendant que le Scalpeur-Blanc forçait la porte.

— En avant ! cria le Jaguar.

Tous ses compagnons se ruèrent à sa suite avec la force irrésistible d'un torrent qui brise ses digues.

Au contraire des Texiens dont le camp avait été si facilement envahi, les Mexicains ne dormaient pas, ils étaient, eux, parfaitement éveillés.

D'après les ordres du colonel, aussitôt après qu'il avait quitté l'hacienda, toute la garnison avait pris les armes et s'était rangée dans le patio, afin, si besoin était, de porter immédiatement secours au corps expéditionnaire.

Cependant ils étaient si loin de s'attendre à être attaqués surtout de cette façon, que l'apparition subite de cette troupe de démons qui semblaient surgir de l'enfer leur causa une surprise et une terreur

inouïes, et pendant quelque temps ce fut un désordre, un chaos et un tohu-bohu inexprimable.

Les Texiens, profitant habilement de l'épouvante causée par leur présence, redoublèrent d'efforts pour mettre leurs ennemis dans l'impossibilité de tenter une plus longue défense.

Mais renfermés dans une cour sans issue, l'impossibilité même dans laquelle ils se trouvaient de fuir, rendit aux Mexicains le courage nécessaire pour se rallier et combattre courageusement.

Serrés autour de leurs officiers qui les excitaient de la voix et de l'exemple, ils se résolurent à faire bravement leur devoir, et le combat enfin régularisé recommença avec un nouvel acharnement.

Ce fut alors que le colonel Melendez et les soldats qui l'avaient suivi dans son expédition firent irruption dans la cour et par leur présence furent sur le point de rendre à leur parti la victoire qui lui échappait.

Malheureusement ce secours venait trop tard. Les Mexicains, enveloppés de tous les côtés par les Texiens, furent contraints, après une résistance désespérée et des prodiges de valeur, de mettre bas les armes et de se livrer à la discrétion du vainqueur.

Pour la second fois don Juan Melendez était prisonnier du Jaguar.

Comme la première, ce n'était que vaincu par la fatalité plutôt que par son heureux ennemi qu'il s'était vu contraint de briser son épée.

Le premier soin du Jaguar, aussitôt qu'il fut maître de la place, fut de donner des ordres sévères pour que l'ordre se rétablît et que les femmes ne fussent pas insultées.

Les conditions imposées aux vaincus par le chef de l'armée texienne, furent les mêmes que celles que dans le principe il leur avait offertes.

Les Mexicains, persuadés que les Texiens étaient des hommes plus d'à demi sauvages, furent agréablement surpris de cette mansuétude sur laquelle ils étaient loin de compter, et s'engagèrent sans hésiter à observer scrupuleusement les conditions de la capitulation.

La garnison mexicaine devait au lever du soleil quitter l'hacienda.

A peine les préliminaires de la reddition de la place étaient-ils convenus entre les deux chefs, que tout à coup des cris perçants se firent entendre dans les bâtiments occupés par les femmes.

Presque aussitôt le Scalpeur-Blanc, dont pendant l'entraînement du combat on ne s'était pas occupé et qu'on avait perdu de vue, sortit de ces bâtiments portant jetée sur son épaule une femme dont la longue chevelure traînait jusqu'à terre.

Le vieillard avait le regard étincelant, l'écume à la bouche ; de la main droite il brandissait son rifle qu'il tenait par le canon, et reculait pas à pas comme un tigre aux abois devant ceux qui cherchaient vainement à lui barrer le passage.

— Ma fille ! s'écria Tranquille en se précipitant vers lui.

Il avait reconnu Carméla.

La pauvre enfant était évanouie, elle semblait morte.

Le colonel et le Jaguar avaient eux aussi reconnu la jeune fille et s'étaient d'un commun accord élancés à son secours.

Le Scalpeur-Blanc, reculant pas à pas devant la nuée d'ennemis qui le cernaient, ne répondait pas une parole aux insultes qu'on lui prodiguait; il riait d'un rire nerveux et saccadé ; lorsqu'un assaillant s'approchait trop de lui, il levait sa terrible massue et l'imprudent roulait le crâne fracassé sur le sol.

Les chasseurs et les deux jeunes gens, reconnaissant l'impossibilité de frapper cet homme sans courir le risque de blesser celle qu'ils voulaient sauver, se contentèrent de retrécir peu à peu le cercle autour de lui afin de l'acculer dans un angle de la cour où il leur serait possible de s'emparer de lui.

Mais le féroce vieillard déjoua leurs calculs ; soudain il bondit en avant, renversa ceux qui s'opposaient à son passage et escalada avec une rapidité vertigineuse les degrés de la plate-forme.

Arrivé là, il se retourna une dernière fois vers ses ennemis attérés, poussa un éclat de rire strident et s'élança par-dessus les remparts dans la rivière, emportant avec lui la jeune fille qu'il n'avait pas lâchée.

Lorsque les témoins de cet acte inouï de démence, revenus de la stupeur qu'il leur avait causée, s'élancèrent sur la plate-forme, ce fut vainement que leurs regards anxieux interrogèrent la rivière : les eaux avaient repris leur limpidité habituelle.

Le Scalpeur-Blanc avait disparu avec la malheureuse victime dont il s'était si audacieusement emparé !

C'était afin d'accomplir ce rapt inouï qu'il avait livré à l'armée texienne l'hacienda del Mezquite.

Quel motif avait poussé cet homme étrange à cet acte inqualifiable ?

Le mystère impénétrable qui enveloppait sa vie, rendait toute supposition impossible !

XVI

LES CONSPIRATEURS.

Plus heureux que les auteurs dramatiques, les romanciers n'étant assujettis à aucune règle de temps ou de lieu peuvent, à leur gré, transporter leur action et leurs personnages d'une contrée dans une autre, puis retourner à leur point de départ sans tenir compte du temps écoulé ou de l'espace parcouru. Usant donc à notre tour du privilége qui nous est acquis, nous quitterons momentanément la frontière indienne sur la lisière de laquelle s'est jusqu'à présent, déroulé notre récit, et franchissant d'un seul bond environ deux cents mille, nous prierons le lecteur de nous suivre à Galveston, au centre du Texas, quatre mois après les événements que nous avons rapportés dans notre dernier chapitre.

A l'époque où se passe notre histoire, cette ville, dans laquelle le général Lallemand voulait fonder le *Champ d'asile*, cette sublime utopie d'un noble cœur brisé, était loin de cette prospérité commerciale que les progrès de la civilisation, des émigrations successives et en dernier lieu les spéculations de hardis capitalistes lui ont fait atteindre depuis quelques années, nous la décrirons donc telle qu'elle était lors de notre séjour en Amérique sans tenir compte des énormes transformations que depuis elle a subies.

Galveston est bâtie sur la petite île sablonneuse de

San-Luis qui ferme presque l'embouchure du Rio-Trinidad.

Alors les maisons étaient basses, pour la plupart construites en bois, entourées de jardins plantés d'arbres odorants qui imprégnaient l'atmosphère de délicieuses senteurs.

Malheureusement il est une chose que rien ne peut changer, c'est le climat et la nature du sol.

La chaleur suffocante qui règne presque continuellement dans la ville, corrode la terre et la change en une impalpable poussière dans laquelle on enfonce jusqu'aux genoux, et qui au moindre souffle d'air, pénètre par les yeux, la bouche et les narines; des millions de maringoins, dont les piqûres sont extrêmement douloureuses, et surtout la mauvaise qualité de l'eau que les habitants recueillent à grande peine dans des réservoirs de planches, lors de la saison des pluies, et que le soleil chauffe à outrance; ces divers inconvénients fort graves, surtout pour les Européens, rendent le séjour de Galveston insupportable et des plus dangereux.

Les Texiens eux-mêmes redoutent tellement l'influence mortelle de ce climat, que pendant les chaleurs torrides de l'été, les gens riches émigrent en masse sur la terre ferme si bien que la ville devenue presque subitement déserte par cet abandon momentané, prend un aspect de morne désolation qui fait peine à voir.

Vers les quatre heures du soir, à l'instant où la brise de mer en se levant commençait à rafraîchir l'atmosphère, une légère pirogue indienne, faite en écorce de bouleau, se détacha de la terre ferme, et poussée vigoureusement par deux hommes armés de

larges pagaies, se dirigea vers la ville et vint accoster le môle en planches qui servait alors de débarcadère.

Dès que la pirogue fut immobile, un troisième individu, nonchalamment couché à l'arrière de l'embarcation, se leva, regarda autour de lui comme pour reconnaître l'endroit où il se trouvait; puis, prenant son élan, d'un bond il sauta sur le môle.

La pirogue vira immédiatement de bord et s'éloigna rapidement, sans qu'un seul mot eût été échangé entre les pagayeurs et le passager qu'ils avaient amené.

Celui-ci enfonça alors son chapeau sur les yeux, s'enveloppa avec soin dans les plis d'un large zarapé de fabrique indienne et à couleurs voyantes, et il se dirigea à grands pas vers le centre de la ville.

Après quelques minutes de marche l'inconnu s'arrêta devant une maison dont l'apparence confortable et le jardin bien entretenu montrait qu'elle appartenait à une personne sinon riche, du moins à son aise,

La porte était entr'ouverte ; l'inconnu la poussa, entra et la referma derrière lui ; puis, sans hésiter, comme un homme sûr de son fait, il traversa le jardin dans lequel il ne rencontra personne, franchit le péristyle de la maison, tourna à droite et se trouva dans un salon modestement, bien que confortablement meublé.

Arrivé là, l'inconnu se laissa aller sur une butacca avec le geste d'un homme fatigué charmé de se reposer après une longue course, se débarrassa de son zarapé qu'il plaça sur un équipal, jeta son chapeau par-dessus, puis, lorsqu'il se fut ainsi installé, il tordit une cigarette de maïs, battit le briquet avec un

mechero d'or qu'il tira de sa poche, alluma son papelito, et bientôt il fut enveloppé d'un épais nuage de fumée bleuâtre et odorante qui monta en tourbillonnant au-dessus de sa tête et lui forma une espèce d'auréole.

Alors l'inconnu rejeta le corps en arrière, ferma à demi les yeux et se plongea dans cette douce extase, que les Italiens nomment le *dolce far niente*, les Espagnols la *siesta*, les Turcs le *kief*, et à laquelle nous autres Français, natures plus énergiques et plus fortement trempées, nous n'avons pas trouvé de nom par la raison toute simple que nous ne la connaissons pas.

A peine l'inconnu était-il à la moitié de sa cigarette, qu'un second personnage entra dans le salon. Ce deuxième individu, sans paraître aucunement remarquer la personne qui l'avait précédé, agit cependant absolument comme elle, ôta son zarapé, s'étendit dans une butacca, alluma une cigarette et se mit à fumer ; bientôt le sable du jardin cria sous les pieds d'un troisième visiteur, suivi presque immédiatement d'un quatrième, puis d'un cinquième ; bref, au bout d'une heure, vingt personnes étaient réunies dans ce salon. Ces vingt personnes fumaient insoucieusement en apparence et depuis leur arrivée n'avaient pas échangé une parole entre elles.

Du reste, elles ne semblaient nullement se préoccuper de la présence les unes des autres, et elles continuaient nonchalamment à s'envelopper de nuages de fumée.

Six heures sonnèrent à une pendule placée sur une console.

A peine le dernier coup de l'heure eut-il fini de

vibrer sur le timbre que les assistants comme d'un commun accord jetèrent leurs cigares et se levèrent avec une vivacité que certes on était loin d'attendre de la précédente nonchalance de leur pose.

Au même instant une porte dérobée s'ouvrit dans la muraille et un homme parut sur le seuil.

Cet homme avait la taille haute, élégante et dégagée; il paraissait jeune. Un demi-masque de velours noir cachait la partie supérieure de son visage; quant à son costume, il était absolument semblable à celui des individus réunis dans le salon; seulement, une paire de longs pistolets et un poignard étaient passés dans une ceinture de crêpe de Chine rouge qui lui serrait étroitement la taille.

A l'apparition de l'inconnu, il y eut un frémissement qui, comme un courant électrique, parcourut les rangs de l'assemblée.

L'homme masqué, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, le corps fièrement rejeté en arrière, promena sur les assistants un regard dont on voyait les clairs rayons jaillir à travers les trous de son loup de velours.

— Bien, dit-il enfin d'une voix sonore, vous êtes fidèles au rendez-vous, caballeros; nul de vous ne s'est fait attendre. Voilà, depuis un mois, la huitième fois que je vous convoque, et toujours je vous ai vu aussi prompts et aussi fidèles; merci au nom de la patrie, caballeros.

Les assistants s'inclinèrent silencieusement.

L'inconnu reprit, après une légère pause :

— Le temps nous presse, caballeros; la situation se fait d'instant en instant plus grave; aujourd'hui, ce n'est plus un coup de main hasardeux qu'il nous

faut tenter; l'heure est venue de jouer résolument notre tête dans une partie glorieuse et décisive. Etes-vous prêts?

— Nous le sommes, répondirent-ils d'une seule voix.

— Réfléchissez encore avant que de vous engager davantage, continua l'homme masqué d'une voix vibrante. Cette fois, je vous le répète, nous attaquerons le taureau par les cornes, nous lutterons corps à corps avec lui : sur cent chances, quatre-vingt-dix-huit sont contre nous.

— Qu'importe, répondit fièrement le personnage qui le premier était entré dans le salon, qu'importe? S'il nous reste deux chances, elles nous suffiront.

— Je n'attendais pas moins de vous, John Davis, dit l'inconnu, vous avez toujours été l'homme du dévoûment et de l'abnégation; mais peut-être que parmi nos compagnons quelques-uns ne pensent pas entièrement comme vous. Je ne leur en fais pas un crime, on peut aimer sa patrie avec passion sans cependant consentir à lui faire sans regret le sacrifice de sa vie; seulement, il faut que je puisse entièrement compter sur ceux qui me suivront; il faut qu'eux et moi n'ayons qu'un cœur et qu'une pensée. Que ceux donc auxquels il répugnerait de s'associer à l'œuvre que nous devons accomplir cette nuit, se retirent. Je sais que si cette fois la prudence les oblige de s'abstenir, dans toute autre circonstance moins désespérée, je les trouverai prêts à me soutenir.

Il y eut un assez long silence; personne ne bougea.

Enfin l'inconnu reprit avec une expression de joie qu'il ne chercha pas à dissimuler :

— Allons, je ne m'étais pas trompé, vous êtes de braves cœurs.

John Davis haussa les épaules.

— By god ! dit-il, l'épreuve était inutile ; vous deviez savoir depuis longtemps qui nous sommes.

— Certes, je le savais, mais mon honneur me commandait d'agir ainsi que je l'ai fait. Maintenant, tout est dit ; nous réussirons ou nous périrons tous ensemble.

— A la bonne heure, voilà qui est parler, by god ! fit l'ancien marchand d'esclaves avec un gros rire ; les partisans de Santa-Anna n'ont qu'à bien se tenir, car ou je me trompe fort, ou avant peu nous leur taillerons des croupières.

En ce moment un sifflement aigu, bien qu'assez éloigné, se fit entendre.

L'inconnu étendit le bras pour recommander le silence.

Un second sifflement plus rapproché traversa l'espace.

— Messieurs, reprit l'inconnu, on m'avertit de l'approche d'un ennemi ; peut-être n'est-ce qu'une fausse alerte, cependant l'intérêt de la cause que nous défendons nous ordonne impérieusement la prudence. Suivez John Davis, tandis que moi je recevrai l'importun qui nous arrive.

— Venez, dit l'Américain.

Les conjurés, car ces hommes n'étaient autres que des conspirateurs, eurent un instant d'hésitation, il leur répugnait de se cacher.

— Allez, reprit l'inconnu, il le faut.

Tous alors s'inclinèrent et sortirent du salon à la suite de John Davis par la porte dérobée qui avait livré passage à leur chef et qui se referma sur eux sans laisser trace de son existence, tant elle était dissimulée avec soin dans la muraille.

Un troisième coup de sifflet fort rapproché cette fois retentit.

— Oui, oui, dit le chef avec un sourire, qui que tu sois tu peux venir maintenant; quand bien même tu aurais la finesse de l'oppossum et les yeux de l'aigle des hautes solitudes, je te mets au défi de rien découvrir ici de suspect.

Il défit son masque, dissimula ses armes et s'étendit sur une butacca.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et un homme parut.

Cet homme était Lanzi le métis. Il portait le costume des marins du port; pantalon écru, serré aux hanches, chemise de toile blanche à grand collet bleu soutaché de blanc, chapeau ciré.

— Eh bien! demanda le chef sans se retourner, pourquoi nous avez-vous averti, Lanzi?

— On l'aurait fait à moins, répondit celui-ci.

— Est-ce donc sérieux?

— Vous en jugerez vous-même. Le gouverneur se dirige de ce côté en compagnie de plusieurs officiers et d'un détachement de soldats.

— Le général Rubio?

— En personne.

— Diable! fit le conspirateur, serions-nous menacés d'une visite domiciliaire?

— Vous ne tarderez pas à le savoir, car je l'entends.

— Bon, bon, nous verrons ce qu'ils nous veulent. En attendant, prends ce masque et ces armes.

— Les armes aussi? fit l'autre avec étonnement.

— Que veux-tu que j'en fasse, ce n'est pas de cette façon que je dois lutter avec eux en ce moment. Va, les voici.

Le métis prit le masque et les armes, fit jouer un ressort caché par une rosace, la porte s'ouvrit et il disparut.

On entendait le sable du jardin crier sous les pas de plusieurs personnes. Enfin la porte du salon fut poussée, et le général entra suivi de quatre ou cinq aides-de-camp qui comme lui étaient en grand uniforme.

Le général s'arrêta sur le seuil et jeta un regard pénétrant autour de lui.

Le chef s'était levé et se tenait immobile au milieu de la salle.

Le général Rubio était avant tout un homme du monde. Il salua poliment et s'excusa d'avoir ainsi pénétré dans la maison sans s'être fait annoncer, sur ce qu'il avait trouvé les portes ouvertes, et qu'aucun domestique ne s'était présenté pour lui servir d'introducteur.

— Ces excuses sont inutiles, caballero, répondit le jeune homme, le gouvernement mexicain nous a depuis longtemps accoutumé au sans-façon de ses procédés à notre égard; d'ailleurs le gouverneur de la ville a le droit, je le suppose, d'entrer lorsque bon lui semble dans toutes les maisons, et s'il n'en trouve les portes ouvertes de les faire ouvrir, soit avec un passe-partout, soit avec un marteau.

— Vos paroles, caballero, répondit le général,

respirent une irritation regrettable; l'état d'effervescence dans lequel se trouve en ce moment le Texas serait plus que suffisant pour autoriser la démarche insolite que je fais auprès de vous.

— J'ignore ce à quoi il vous plaît de faire allusion, señor général, dit froidement le jeune homme ; que le Texas soit dans un état d'effervescence, cela est possible : au besoin les vexations du gouvernement à son égard le justifieraient complétement ; mais pour ce qui me regarde, moi personnellement, j'aurais peut-être droit de me plaindre de voir sans sommation préalable, lorsque rien ne vient autoriser cette mesure arbitraire, ma maison envahie par la force armée.

— Êtes-vous bien sûr, caballero, que je n'aie pas le droit d'agir ainsi que je le fais? vous croyez-vous tellement à l'abri du soupçon, que vous considériez réellement cette démarche comme arbitraire ?

— Je vous répète, caballero, reprit le jeune homme avec hauteur, que je ne comprends rien aux paroles que vous me faites l'honneur de m'adresser. Je suis un citoyen paisible; rien dans ma conduite n'a, que je sache, éveillé la sollicitude jalouse du gouvernement; s'il plaît à ses agents de me faire subir une vexation imméritée, il n'est pas en mon pouvoir de m'y opposer autrement qu'en protestant énergiquement contre l'injure qui m'est faite. Vous avez la force de votre côté, général, faites ce que bon vous semblera ; je suis seul ici, je ne chercherai en aucune façon à résister aux mesures que vous jugerez convenable de prendre.

— Ce langage, caballero, est celui d'un homme bien sûr de son fait.

— Vous vous trompez, général, c'est celui d'un homme libre justement indigné.

— Soit, je ne discuterai pas avec vous; mais vous me permettrez de vous faire observer que pour un homme si justement indigné, et si seul en apparence, vous vous faites garder bien soigneusement; car, si la maison est vide, ainsi que vous le dites, les alentours en sont surveillés par des affidés qui, je dois le reconnaître, s'acquittent à merveille de la mission dont ils sont chargés en vous prévenant assez à l'avance des visites imprévues pour que vous preniez vos précautions en conséquence, et qu'il vous soit loisible de faire disparaître en un clin d'œil les personnes dont la présence ici pourrait vous compromettre.

— Au lieu de parler ainsi par énigmes, général, peut-être vaudrait-il mieux nous expliquer clairement; alors sachant ce qu'on m'impute, peut-être pourrai-je tenter de me défendre.

— Qu'à cela ne tienne, caballero, rien n'est plus facile; seulement vous me permettrez de vous faire remarquer que depuis assez longtemps déjà nous causons ensemble et que vous ne m'avez pas encore offert un siége.

Le jeune chef jeta au général un regard ironique.

— Pourquoi userais-je envers vous de ces banales formules de politesse, général? Dès l'instant où, sans mon autorisation et contre ma volonté, vous vous êtes introduit dans cette maison, vous avez dû vous considérer comme étant chez vous. C'est donc moi qui ne suis plus qu'un étranger ici; dans cette position, il ne m'est plus permis de faire les honneurs de cette demeure.

— Caballero, répondit le général avec un mouvement d'impatience, je suis peiné de rencontrer en vous cette raideur et ce parti pris de mauvais vouloir ; à mon entrée dans cette maison, mes intentions ne vous étaient peut-être pas aussi hostiles que vous le supposez ; mais puisque vous me contraignez à une explication claire et catégorique, je suis prêt à vous satisfaire et à vous prouver que je connais non-seulement votre conduite, mais encore les projets que vous nourrissez et dont vous poursuivez l'exécution avec une audace et une ténacité qui, si je n'y prenais garde, amèneraient inévitablement leur succès dans un avenir prochain.

Le jeune homme tressaillit intérieurement, un éclair jaillit de sa fauve prunelle à cette insinuation directe qui lui révélait le danger dont il était menacé ; mais reprenant instantanément sa présence d'esprit et éteignant le feu de son regard, il reprit froidement :

— Je vous écoute, général.

Celui-ci se tourna vers ses officiers.

— Faites comme moi, señores, dit-il en s'asseyant, prenez des siéges, puisque ce caballero refuse de nous en offrir. Cette conversation amicale peut se prolonger encore longtemps, il est inutile que vous vous fatiguiez à l'écouter debout.

Les officiers s'inclinèrent et ils s'installèrent commodément sur les butaccas dont l'appartement était garni.

Le général reprit après quelques minutes de silence, pendant que le jeune homme le considérait d'un œil indifférent, en tordant une cigarette de paille de maïs :

— Et d'abord, afin de procéder par ordre et de vous prouver que je suis bien instruit de tout ce qui vous concerne, dit-il en appuyant avec affectation sur les mots, je commencerai par vous dire votre nm.

— En effet, général, c'est par là que vous auriez dû commencer, dit insoucieusement le jeune homme.

— Vous êtes, continua tranquillement le général, le chef fameux que les insurgés et les Francs Tireurs ont surnommé le Jaguar.

— Ah! ah! fit-il avec ironie, vous savez cela, seigneur gouverneur?

— Et bien d'autres choses encore, comme vous allez voir.

— Voyons, dit-il en se renversant en arrière avec la gracieuse négligence d'un ami en visite.

— Après avoir donné une forte organisation à la révolte sur la frontière indienne en vous emparant de l'hacienda del Mezquite et en vous alliant à certaines tribus comanches et apaches, vous avez compris qu'il vous fallait, pour réussir, cesser la guerre d'embuscade, que depuis si longtemps, je dois l'avouer, vous faisiez avec un certain succès.

— Merci, dit le Jaguar en s'inclinant avec ironie.

— Vous avez donc laissé provisoirement le commandement de vos bandes à un de vos compagnons, et vous êtes venu dans le cœur du Texas avec vos plus fidèles associés, afin de révolutionner les côtes et de frapper un grand coup en vous emparant d'un port de mer. Galveston, par sa position à l'entrée du fleuve Trinidad, est un point stratégique de la dernière importance pour vos projets. Depuis deux

mois, vous êtes caché dans cette maison dont vous avez fait le quartier général de l'insurrection, et où vous préparez tout pour l'audacieuse entreprise que vous voulez tenter. Vous avez à votre disposition de nombreux émissaires, des affidés fidèles ; le gouvernement des Etats-Unis vous fournit en abondance les armes et les munitions dont vous croyez avoir bientôt besoin. Vos mesures ont été si bien prises, vos machinations conduites avec une si grande habileté ; vous vous croyez tellement sur le point de réussir, que vous avez aujourd'hui, il y a une heure à peine, convoqué ici les principaux meneurs de votre parti, afin de leur donner vos dernières instructions. Est-ce bien cela? suis-je bien instruit? répondez, caballero.

— Que voulez-vous que je vous réponde, général, fit le jeune homme avec un charmant sourire, puisque vous savez tout?

— Ainsi, vous avouez que vous êtes le Jaguar, le chef des Francs Tireurs.

— Canarios ! je le crois bien.

— Vous avouez aussi que vous êtes venu ici dans le but de vous emparer de la ville?

— Incontestablement, reprit-il d'un air railleur, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Faites-y bien attention, dit sèchement le général, ceci est beaucoup plus sérieux que vous ne paraissez le croire.

— Que diable voulez-vous que j'y fasse, général? ce n'est point de ma faute : vous entrez chez moi sans dire gare avec une nuée de soldats et d'officiers, vous entourez ma maison, vous vous en emparez, et lorsque vous avez terminé ce métier

d'alguazil, sans me montrer le moindre petit chiffon de papier qui vous autorise à agir de la sorte, sans avoir exhibé le plus léger mandat, vous venez me dire en face que je suis un chef de bandits, un conspirateur, que sais-je encore ; et vous vous engagez à me le prouver. Ma foi, tout autre à ma place agirait ainsi que je le fais : comme moi il s'inclinerait devant la majesté d'une si grande force militaire et d'une si entière conviction. Tout cela me semble tellement extordinaire et tellement inouï, que je viens à douter de ma propre identité, et je me demande intérieurement si je ne me serais pas trompé jusqu'à présent en me croyant Manuel Gutierrez, le ranchero de Santa-Aldegonda, dans l'Etat de Sonora, et si je ne suis pas, au contraire, le féroce Jaguar dont vous me parlez et pour lequel vous me faites l'honneur de me prendre. Je vous avoue, général, que cela m'intrigue au plus haut degré, et que je serais fort heureux que vous voulussiez bien me fixer à cet égard.

— Ainsi, caballero, jusqu'à présent vous avez raillé ? dit sèchement le général.

Le Jaguar se mit à rire.

— Cuerpo de Cristo, répondit-il, je le crois bien. Que pouvais-je faire autre chose devant de telles accusations ? Les discuter avec vous ? Vous savez aussi bien que moi, n'est-ce pas, général, qu'on ne discute pas un parti pris et une conviction faite. Au lieu de me dire que je suis le Jaguar, prouvez-le moi, alors je m'inclinerai devant la vérité. Cela est bien simple, il me semble.

— Bien simple, en effet, caballero ; j'espère parvenir bientôt à vous donner cette certitude.

— Fort bien ; mais jusque-là, je vous ferai observer que vous vous êtes introduit chez moi d'une façon contraire aux lois, que le domicile d'un citoyen est inviolable, et que ce que vous avez fait aujourd'hui, le juez de lettras seul, porteur d'un mandat d'amener en bonne et due forme, avait le droit de le faire.

— Peut-être auriez-vous raison, caballero, si nous nous trouvions en temps ordinaire ; mais en ce moment, ce n'est plus cela : l'Etat est en état de siége, le pouvoir militaire a remplacé le pouvoir civil, et c'est moi seul qui ait le droit d'ordonner et de faire exécuter les mesures relatives au maintien du bon ordre.

Le jeune homme, pendant que parlait le général, avait à la dérobée jeté un regard sur la pendule. Lorsque le gouverneur se tut il se leva, et le saluant cérémonieusement :

— Pour être bref, lui dit-il, soyez assez bon, monsieur, pour m'expliquer catégoriquement et sans plus de détours les motifs de votre présence chez moi. Voilà longtemps déjà que nous causons sans que cet entretien me fasse rien entrevoir de vos intentions. Je vous serais donc obligé de me les faire connaître sans retard, parce que des affaires importantes réclament ma présence au dehors et que si vous vous obstiniez à demeurer ici je me verrais forcé de vous y laisser seul.

— Oh ! oh ! vous changez de ton, il me semble, caballero, répondit le général avec une légère ironie; ces motifs que vous voulez connaître je vais vous les dire ; quant à quitter la maison sans moi ou sans mon autorisation, ce qui est

la même chose, je crois que celà vous serait assez difficile.

— Ce qui veut dire que vous me considérez comme prisonnier, n'est-ce pas, général ?

— A peu près, caballero. Lorsqu'on aura fait une visite exacte dans votre maison et que l'on se sera assuré que rien de suspect ne s'y trouve, alors peut-être consentirai-je à vous faire conduire à bord d'un navire qui vous emmènera hors du territoire de la confédération mexicaine.

— Ainsi ? sans mandat ? par votre seule volonté ?

— Par ma seule volonté, oui, caballero.

— Canarios ! señor général ; je vois que votre gouvernement a conservé les saines traditions espagnoles, et qu'il entend à ravir l'arbitraire, fit le Jaguar en raillant ; il s'agit de savoir si je me soumettrai, moi, de bonne grâce à un tel procédé.

— Vous avez dû vous apercevoir déjà que la force n'est pas de votre côté, quant à présent du moins.

— Oh ! général, quand on a pour soi le droit, la force ne tarde pas à se trouver.

— Essayez alors, caballero, seulement je vous avertis que ce sera à vos risques et périls.

— Ainsi vous emploiriez la force pour contraindre un homme seul et sans armes dans sa propre maison ?

— Parfaitement.

— Oh ! s'il en est ainsi je vous remercie, car vous me donnez beau jeu.

— Qu'entendez-vous par ces paroles, caballero ? demanda le général en fronçant le sourcil.

— Ce que vous entendez vous-même, señor gou-

verneur. J'entends que tous les moyens sont bons pour échapper à une arrestation arbitraire et que je les emploierai sans la moindre hésitation.

— Essayez, fit l'officier avec ironie.

— Lorsque le moment sera venu d'agir, je n'attendrai pas pour cela votre permission, général, répondit le Jaguar d'un ton de sarcasme.

Bien que ce fût la première fois que le général Rubio et le Jaguar se trouvassent en présence, le gouverneur de Galveston connaissait de longue date, de réputation, l'homme auquel il avait affaire, il savait combien son esprit était fertile en ressources et l'audacieuse témérité qui formait le fond de son caractère; personnellement il lui gardait rancune de l'enlèvement de la conducta de plata et de la prise de l'hacienda del Mesquite, aussi éprouvait-t-il un vif désir de prendre une éclatante revanche de ce hardi aventurier.

Le ton dont le Jaguar avait prononcé ces dernières paroles avait causé un moment d'inquiétude au général; mais après avoir jeté un regard autour de lui, il se rassura. En effet, grâce aux précautions prises par le vieux soldat, il paraissait matériellement impossible que son prisonnier lui échappât, seul, sans armes dans une maison enveloppée de soldats, et entouré lui-même de plusieurs officiers résolus; il considéra donc sa réponse comme une bravade et ne s'en préoccupa pas davantage.

— Je vous absous d'avance, dit-il avec dédain, des efforts que vous tenterez pour échapper.

— Je vous remercie, général, répondit le Jaguar en s'inclinant cérémonieusement, je n'atten-

dais pas moins de votre courtoisie ; je prends bonne note de votre promesse.

— Soit, caballero. Maintenant nous allons, sauf votre bon plaisir, commencer notre visite domiciliaire.

— Faites, général, faites; si vous le désirez, je vous guiderai moi-même.

— A mon tour je vous remercie de cette offre obligeante, mais je ne veux pas mettre votre complaisance à cette épreuve, d'autant plus que je connais parfaitement cette maison.

— Vous croyez, général ?

— Jugez-en vous-même.

Le Jaguar s'inclina sans répondre, et alla nonchalamment s'appuyer du coude contre la console sur laquelle la pendule était placée.

— Nous commencerons d'abord par ce salon, continua le général.

— Vous voulez dire que vous finirez par lui, dit en souriant ironiquement le jeune homme.

— Voyons d'abord la porte secrète qui est là dans la muraille.

— Ah! ah! vous la connaissez?

— Il paraît.

— Diable, vous êtes mieux renseigné que je ne le supposais.

— Vous n'êtes pas au bout encore.

— Je l'espère; d'après le commencement, je m'attends à des découvertes extraordinaires.

— Peut être. Consentez-vous à faire jouer le ressort vous-même, caballero, ou préférez-vous que ce soit moi?

— Ma foi, je vous avoue, général, que tout

cela m'intéresse si vivement que jusqu'à nouvel ordre je désire demeurer simple spectateur, afin de ne pas troubler mon plaisir.

Cette continuelle ironie impressionnait cependant malgré lui le général; l'attitude calme et froidement railleuse du jeune homme le troublait intérieurement; il redoutait un piége, sans savoir ni quand ni comment il se révélerait.

— Faites-y attention, caballero, dit-il d'un ton menaçant au Jaguar, je sais pertinemment que lorsque je suis arrivé ici vous vous y trouviez en nombreuse compagnie; à mon entrée vos complices ont fuit par cette porte.

— C'est vrai, fit le jeune homme avec un geste d'assentiment.

— Prenez garde, continua le général, que si des assassins sont cachés derrière cette porte, le sang versé retombera sur votre tête.

— Général, répondit sérieusement le Jaguar, faites jouer le ressort, le couloir est vide; je n'ai besoin de personne autre que de moi-même pour me délivrer de vos mains lorsque je le jugerai convenable.

Le gouverneur n'hésita plus, il alla résolument à la muraille et pressa le ressort; ses officiers l'avaient suivi, prêts à lui venir en aide si un danger quelconque se révélait. Le Jaguar n'avait pas quitté sa place.

La porte s'ouvrit, démasquant un long corridor complétement désert.

— Eh bien! général, vous ai-je tenu parole? dit le Jaguar.

— Oui, señor, je dois en convenir. Maintenant

caballeros, continua le général en s'adressant à ses officiers, l'épée à la main et en avant !

— Un instant, s'il vous plaît, dit le Jaguar.

— Que voulez-vous, señor ?

— Vous rappeler simplement que je vous ai averti que vous finiriez votre visite domiciliaire par ce salon.

— Eh bien ?

— Je tiens cette seconde promesse comme j'ai tenu la première.

Au même instant, et avant que le général et ses officiers pussent se rendre compte de ce qui leur arrivait, il sentirent tout à coup le plancher se dérober sous leurs pieds et ils roulèrent au fond d'un souterrain de peu de profondeur, il est vrai, mais plongé dans d'épaisses ténèbres.

— Bon voyage ? dit en riant le Jaguar, tout en refermant la trappe.

XVII

L'ESPION.

Sur ces entrefaites le soleil s'était couché et la nuit avait presque immédiatement succédé au jour.

Dès que le Jaguar eut refermé la trappe sur les prisonniers, il se dirigea vers la porte secrète dans le but de rejoindre ses compagnons ; mais un bruit de pas qu'il entendit au dehors lui fit changer d'avis : il poussa le ressort de la porte et revint s'accouder à la console pour recevoir le nouvel arrivant.

Celui-ci ne se fit pas attendre. Bien que la nuit

fût assez noire pour empêcher le Jaguar de reconnaître ses traits, cependant à l'éclat de ses broderies qui étincelaient dans l'ombre et au frottement de ses éperons et du fourreau de son sabre sur les dalles, il comprit qu'il se trouvait de nouveau en présence d'un officier supérieur mexicain.

Cependant au bout d'un instant les yeux du Jaguar, doués peut-être de cette précieuse faculté que possèdent les animaux de la race féline de voir la nuit, semblèrent avoir reconnu l'étranger. Le jeune homme fronça les sourcils et fit un geste de désappointement.

— N'y a-t-il donc personne ici? demanda l'officier en s'arrêtant sur le seuil de la porte avec une hésitation bien excusable.

— Qui êtes-vous, et que voulez-vous? répondit le Jaguar en déguisant sa voix.

— La question est curieuse, reprit l'officier en faisant un pas en avant, la main sur la poignée de son sabre; faites d'abord éclairer cette salle qui ressemble à un coupe-gorge, nous causerons ensuite.

— A qui bon, pour ce que nous avons à nous dire? Vous pouvez du reste laisser en repos votre sabre : bien que cette maison soit obscure, ce n'est pas un coupe-gorge ainsi que vous paraissez le croire.

— Que sont devenus le général Rubio et les officiers qui l'accompagnaient ?

— Me les avez-vous donnés à garder, colonel Melendez, répondit le Jaguar d'un ton de sarcasme.

— Qui donc êtes-vous, vous qui semblez me connaître et me répondez d'une si étrange sorte?

— Peut-être un ami, chagriné de vous voir ici et qui désirerait vous savoir ailleurs.

— Un ami ne se cacherait pas ainsi que vous le faites.

— Pourquoi non, si les circonstances l'y obligent?

— Trève à cet échange de paroles puériles; voulez-vous oui ou non répondre à ma question?

— A laquelle?

— A celle que je vous ai adressée sur le général.

— Et si je refuse?

— Je saurai vous y contraindre.

— Voilà de hautaines paroles, colonel.

— Que je saurai soutenir par l'exécution.

— Je ne le crois pas; non point que je mette en doute votre courage, Dieu m'en garde, je le connais de longue date.

— Eh bien! qui m'en empêchera?

— Les moyens d'exécution.

— Ils sont faciles à trouver.

— Essayez.

Tout en parlant, le colonel avait machinalement fait un pas ou deux dans l'intérieur du salon.

— A bientôt, dit l'officier en se retournant vers la porte, sur laquelle il appuya la main.

Le Jaguar ne répondit que par un sourd ricanement.

La porte était fermée. Ce fut en vain que le colonel essaya de l'ouvrir; elle résista à tous ses efforts.

— Ainsi, reprit-il en s'adressant au jeune homme, je suis votre prisonnier?

— Peut-être; cela dépendra de vous.

— Ainsi, vous voulez me faire tomber dans le même guet-apens où probablement sont tombés avant moi le général et ses officiers. Essayez, señor. Seulement, je vous avertis que je suis sur mes gardes et que je me défendrai.

— Vos paroles sont dures, colonel. Vous insultez gratuitement un homme dont jusqu'à présent vous n'avez pas eu réellement à vous plaindre, et que vous regretterez d'avoir offensé lorsque vous le connaîtrez.

— Faites-moi connaître le sort de mes compagnons, dites-moi quelles sont vos intentions à mon égard.

— Mes intentions sont meilleures que les vôtres, colonel; car, si vous me teniez en votre pouvoir comme je vous tiens au mien, il est probable que, si ce n'est pas vous, du moins votre général me ferait payer cher l'imprudence que j'aurais commise; mais brisons là, nous n'avons déjà perdu que trop de temps. Le général Rubio et ses officiers sont mes prisonniers, vous-même reconnaissez intérieurement que vous êtes à ma discrétion; faites retirer les soldats qui cernent ma demeure, donnez-moi votre parole d'honneur que rien ne sera tenté contre moi par le gouvernement mexicain avant vingt-quatre heures, et je vous rends immédiatement la liberté à tous.

— Je ne sais qui vous êtes, señor; les conditions que vous voulez m'imposer sont celles d'un vainqueur à des ennemis réduits à l'impuissance.

— Qu'êtes-vous autre chose en ce moment? interrompit le jeune homme avec violence.

— Soit; mais je ne puis prendre sur moi d'accep-

ter ou de refuser ces conditions, le général seul a le droit de prendre une détermination et d'engager sa parole.

— Demandez-lui donc à lui-même quelles sont ses intentions, il vous répondra.

— Est-il donc ici? s'écria vivement le colonel en faisant un pas en avant.

— Peu vous importe où il se trouve, pourvu qu'il vous entende et vous réponde; ne bougez pas d'où vous êtes; un pas de plus et vous êtes mort; que résolvez-vous.

— J'accepte.

— Parlez-lui donc alors!

Le Jaguar fit jouer le ressort qui fermait la trappe et découvrit l'entrée du souterrain dans lequel les officiers mexicains avaient été si brusquement précipités par lui; mais l'obscurité était si complète, que le colonel ne put rien apercevoir malgré ses efforts pour chercher à distinguer une lueur dans ces ténèbres; seulement il entendit un léger bruit produit par le frottement de la trappe dans la rainure.

Le colonel comprit qu'il lui fallait s'exécuter de bonne grâce, et sortir à tout prix du mauvais pas dans lequel il se trouvait.

— Général, dit-il en élevant la voix, pouvez-vous m'entendre?

— Qui m'appelle? répondit immédiatement le général.

— Moi, le colonez Melendez de Gongora.

— Dieu soit loué! s'écria le général; alors tout va bien.

— Tout va mal au contraire.

— Que voulez-vous dire ?

— Que comme vous je suis entre les mains des insurgés maudits qui vous retiennent.

— Mil demonios ! s'écria le vieux soldat avec colère.

— Etes-vous sauf ?

— De corps, oui ; mes officiers et moi n'avons reçu aucune blessure : je dois avouer que le démon qui nous a joué ce tour indigne y a mis certaines formes.

— Merci, général, dit le Jaguar d'une voix railleuse.

— Ah ! salteador, s'écria le général avec rage, je jure Dieu que nous réglerons un jour nos comptes.

— Je l'espère ainsi, général ; mais, quant à présent, croyez-moi, écoutez ce que le colonel Melendez a à vous dire.

— Il le faut bien, murmura le gouverneur. Parlez, colonel, reprit-il à voix haute.

— Général, on nous offre la liberté, à condition, répondit immédiatement le colonel, que vous donnerez votre parole d'honneur de ne rien tenter contre l'homme qui nous retient prisonniers.

— Ni contre ses adhérents, quels qu'ils soient, interrompit le Jaguar.

— Soit, ni contre ses adhérents, d'ici vingt-quatre heures, et que cette maison sera débloquée.

— Hum ! fit le général, ceci demande réflexion.

— Je vous donne cinq minutes.

— Demonio ! c'est bien court, vous n'êtes guère généreux.

— Il m'est impossible de vous accorder davantage.

— Et si je refuse?

— Vous ne refuserez pas.

— Pour quelle raison?

— Parce que vous êtes furieux contre moi, et que vous espérez vous venger un jour.

— Parfaitement raisonné, mais supposez que je refuse?

— Alors, je vous ferai à vous et aux vôtres juste ce que vous vouliez me faire à moi et aux miens.

— C'est-à-dire?

— Que vous serez tous fusillés dans un quart-d'heure.

Il y eut un silence funèbre.

On n'entendait d'autre bruit que celui sec et monotone produit par l'échappement de la pendule. Ces hommes, réunis sans se voir dans un si petit espace, sentaient leur cœur battre à briser leur poitrine; ils frémissaient d'une rage impuissante, car ils reconnaissaient qu'ils étaient bien réellement aux mains d'un ennemi implacable contre lequel toute lutte était sinon impossible, du moins insensée.

— Vive Dios! s'écria le colonel, mieux vaut mourir que de se rendre ainsi.

Et il s'élança l'épée haute.

Une main de fer s'abattit sur lui, le renversa, et il sentit la pointe de sa propre épée, que dans sa chute il avait laissée échaper, lui piquer la gorge.

— Rendez-vous ou vous êtes mort! cria une voix rude à son oreille.

—Non, mil demonios! reprit le colonel avec rage, je ne me rendrai pas à un bandit : tuez-moi.

— Arrêtez, dit le Jaguar, je le veux.

L'homme qui tenait le colonel renversé le laissa libre.

Celui-ci se releva tout peiné et tout honteux.

— Eh bien, reprit le jeune homme, acceptez-vous, général ?

— Oui, démon, répondit celui-ci avec colère, mais je me vengerai.

— Ainsi, vous me donnez votre parole de soldat que les conditions que je vous impose seront loyalement exécutées par vous ?

— Je vous la donne ; mais qui me garantira que, de votre côté, vous agirez loyalement ?

— Mon honneur, señor général, répondit fièrement le Jaguar, mon honneur qui, vous le savez, est aussi immaculé que le vôtre.

— C'est bien ! señor, je me fie à vous comme vous vous fiez à moi. Faut-il vous rendre nos épées ?

— Général, répondit le Jaguar avec noblesse, un brave soldat ne se sépare jamais de ses armes ; je rougirais de vous enlever les vôtres. Vos compagnons peuvent ainsi que vous conserver leurs épées.

— Merci de cette courtoisie, caballero, elle me prouve que tout bon sentiment n'est pas mort dans votre cœur. Maintenant j'attends que vous me donniez les moyens de sortir de l'endroit dans lequel vous m'avez si adroitement fait tomber.

— Vous allez être satisfait, seigneur général. Quant à vous, colonel, vous pouvez vous retirer, la porte est ouverte maintenant.

— Pas avant de vous avoir vu, répondit l'officier.

— A quoi bon, si vous ne m'avez pas reconnu ? dit le jeune homme en reprenant sa voix naturelle.

— Le Jaguar, s'écria le colonel avec surprise. Ah !

j'aurais dû m'y attendre, plus que jamais je reste, ajoute-t-il avec une inflexion singulière dans sa voix.

— Soit, fit le chef, demeurez.

Il frappa dans ses mains. Quatre peones entrèrent avec des candélabres allumés.

Dès que le salon fut éclairé, le jeune officier aperçut le général et ses aides de camp debout dans le souterrain.

— Maintenant, dit en souriant le Jaguar, peu m'importe que vous connaissiez les secrets de ma demeure ; quand vous reviendrez, je l'aurai quittée pour toujours.

Un criado avait appuyé une échelle sur le bord de la trappe, les Mexicains montèrent alors à demi satisfaits, à demi honteux.

— Messieurs, continua l'insurgé, vous êtes libres. Tout autre à ma place aurait sans doute profité de la mauvaise position dans laquelle vous vous trouviez, pour vous imposer des conditions autrement dures que celles que j'ai exigées de vous ; moi je ne comprends que la lutte franche, fer contre fer, poitrine contre poitrine. Allez en paix, mais prenez garde, car les hostilités sont commencées entre nous et la guerre sera rude.

— Un mot avant de nous quitter, dit le général.

— Je vous écoute, caballero.

— Quelles que soient les circonstances où nous nous trouvions plus tard placés vis-à-vis l'un de l'autre, je n'oublierai pas votre conduite d'aujourd'hui.

— Je vous dispense de toute reconnaissance à cet égard, général, d'autant plus que si j'ai agi ainsi

que je l'ai fait, c'est pour des raisons qui vous sont complétement étrangères.

— Quels que soient les motifs de votre conduite, il est de mon honneur de vous en tenir compte.

— A votre aise ; je vous demande seulement de vous souvenir de nos conditions.

— Elles seront ponctuellement exécutées.

Le Jaguar s'inclina alors devant le général ; celui ci lui rendit son salut, et, faisant signe à ses officiers de le suivre, il sortit du salon.

Le jeune chef écouta attentivement le bruit des pas qui s'éloignaient rapidement, puis il se redressa.

— Quoi, s'écria-t-il avec surprise en apercevant le colonel, vous êtes encore ici, señor don Juan ?

— Oui, frère, répondit celui-ci d'une voix triste, je suis encore ici.

Le Jaguar s'avança vivement vers lui, et lui prenant la main :

— Qu'avez-vous à me dire, ami ? Est-ce un nouveau malheur que vous me venez annoncer ?

— Hélas ! ami, quel malheur plus grand vous annoncerais-je que celui qui, en ruinant nos plus chères espérances, nous a plongés dans le désespoir ?

— Avez-vous reçu des nouvelles de nos amis ?

— Aucune.

— Tranquille ?

— Je ne sais ce qu'il est devenu.

— Le Cœur-Loyal ?

— Disparu aussi.

— Ecoutez, frère, cette situation ne peut plus longtemps durer. Quoi qu'il arrive, il faut qu'elle

cesse. Le temps me manque en ce moment pour vous expliquer certaines choses que vous devez savoir, demain nous nous verrons.

— Où et à quelle heure?

— Au Salto del Frayle, à deux heures de l'après-dîner.

— Pourquoi si loin et si tard, frère?

— Parce que d'ici là il se passera quelque chose que je ne puis vous dire à présent, qui m'obligera sans doute à traverser la baie et à me réfugier en terre ferme.

— Je n'ai pas le droit de vous demander l'explication de vos paroles, frère; mais prenez garde : quoi que vous tentiez, vous aurez affaire à un rude adversaire; le général est furieux contre vous, il a une revanche à prendre, et si vous lui en fournissez l'occasion, il ne la laissera pas échapper.

— J'en suis convaincu, mon ami, mais le sort en est jeté; malheureusement nous suivons chacun une voie différente. Dieu aidera le bon droit. Votre main encore une fois, et adieu.

— Adieu, frère, et à demain, c'est convenu.

— La mort seule m'empêcherait de me rendre au rendez-vous que je vous assigne.

Les deux ennemis politiques, si cordialement liés ensemble, se pressèrent la main et se séparèrent.

Le colonel s'enveloppa dans son manteau, quitta le salon et sortit immédiatement de la maison.

Le général s'était éloigné en intimant au détachement posté aux environs de la maison, de le suivre; la rue était complétement déserte.

Le Jaguar était si intimement convaincu de la fidélité avec laquelle le général Rubio remplirait ses

engagements, qu'il ne se donna pas même la peine de s'en assurer.

Aussitôt qu'il fut seul, il referma la trappe, fit jouer le ressort de la porte secrète, et quitta à son tour le salon pour s'engager dans le corridor obscur par lequel, à l'entrée du général, ses amis avaient disparu à la suite de John Davis, l'ex-trafiquant d'esclaves.

Ce corridor, après quelques détours, aboutissait à une salle assez vaste où tous les conjurés étaient réunis silencieux et sombres, attendant, la main sur leurs armes, que leur chef réclamât leur intervention.

Lanzi se tenait en vedette à l'entrée de la salle afin d'éviter toute surprise ; le Jaguar reprit son masque, passa ses pistolets à sa ceinture et entra ; en le voyant au milieu d'eux les conjurés firent un mouvement de joie réprimé aussitôt par un geste du jeune homme.

— Mes compagnons, dit-il d'une voie triste, j'ai à vous annoncer une mauvaise nouvelle. Si mes mesures n'avaient pas été aussi bien concertées, en ce moment nous serions tous prisonniers. Un traître s'est glissé parmi nous, cet homme a donné au gouverneur les renseignements les plus positifs et les plus détaillés sur nos projets. Un miracle seul nous a sauvés.

Un frémissement d'indignation parcourut les rangs des conjurés, par un mouvement instinctif ils s'éloignèrent les uns des autres en se lançant de sinistres regards et en portant la main à leurs armes.

Cette vaste salle, éclairée seulement par une lampe fumeuse dont les lueurs rougeâtres faisaient à cha-

que souffle d'air passer de fauves reflets sur les énergiques physionomies des conjurés, avait un aspect lugubre et saisissant à la fois.

Après un instant de silence, le chef reprit d'une voix ferme et accentuée :

— Qu'importe, compagnons, qu'un espion se soit lâchement glissé dans nos rangs ; l'heure des craintes et des hésitations est passée, maintenant c'est à la face de tous que nous marcherons ; plus de réunions secrètes, plus de masques, ajouta-t-il en arrachant violemment le sien et le foulant aux pieds ; il faut que nos ennemis nous connaissent enfin et sachent que nous sommes réellement les apôtres de la liberté qui va luire comme un phare éclatant sur notre patrie.

— Le Jaguar ! s'écrièrent les conjurés en se précipitant joyeusement vers lui.

— Oui, le Jaguar, reprit-il d'une voix tonnante, le chef des francs-tireurs, l'homme qui le premier au Texas a osé se lever contre nos oppresseurs ; le Jaguar, qui a juré de vous faire libres et qui tiendra son serment, à moins que la mort ne l'arrête ; maintenant, que le lâche qui nous a vendus complète son œuvre, en révélant mon nom au gouverneur qui déjà l'a deviné presque et sera heureux d'acquérir enfin une certitude. Cette dernière dénonciation sera chèrement payée sans doute ! mais qu'il se hâte, demain il serait trop tard.

En ce moment un homme se fit jour au milieu des conjurés en écartant à droite et à gauche ceux qui lui barraient le passage, et vint se placer en face du jeune chef.

— Ecoutez, dit-il en se tournant vers ses compa-

gnons, et que ce que vous allez entendre soit pour vous une leçon profitable. Celui qui a révélé le secret de vos réunions au gouvernement, l'homme qui vous a vendus, le traître, enfin, qui a voulu vous livrer, je le connais !

— Son nom ! son nom ! s'écrièrent tous les conjurés en brandissant leurs armes avec colère.

— Silence ! commanda le Jaguar, laissez parler notre compagnon.

—Ne me donnez plus ce nom, Jaguar. Votre compagnon, je ne le suis pas, je ne l'ai jamais été. Je suis votre ennemi, non pas votre ennemi à vous personnellement, je ne vous connais pas, mais l'ennemi de tout homme qui cherche à ravir à la république mexicaine cette terre texienne où je suis né et qui est le plus beau fleuron de son Union. C'est moi, moi seul qui vous ai vendu, moi , Lopez Hidalgo d'Avila, mais non pas lâchement comme vous le supposez, car le moment venu de me faire connaître à vous, je m'étais juré à moi-même de vous révéler ma conduite; maintenant vous savez tout, je suis en votre pouvoir. Voilà mes armes, ajouta-t-il en les jetant à terre avec dédain, je ne résisterai pas, faites ce que bon vous semblera de moi.

Après avoir prononcé ces paroles avec un accent de hauteur impossible à rendre, don Lopez Hidalgo croisa fièrement ses bras sur sa poitrine, releva la tête et attendit.

Les conjurés avaient écouté cette étrange révélation avec une indignation et une rage poussées à un paroxysme de violence tellement extrême, que leur volonté en fut pour ainsi dire paralysée, et que malgré eux ils demeurèrent immobiles. Mais dès que

don Lopez eut fini de parler, leurs sentiments se firent jour tout à coup, et ils s'élancèrent sur lui avec des rugissements de tigres.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria le Jaguar en se précipitant en avant et faisant de son corps un rempart à celui contre lequel vingt poignards étaient levés, arrêtez! frères. Cet homme l'a dit : il est en notre pouvoir, il ne peut nous échapper; bien que son sang soit celui d'un traître, ne nous en souillons pas par un assassinat, jugeons-le.

— Oui, oui! hurlèrent les conjurés, jugeons-le! jugeons-le!

— Silence! reprit le Jaguar, et se tournant vers don Lopez Hidalgo, qui pendant ce qui précède était demeuré calme et souriant comme s'il eût été étranger à ce qui se passait : Répondrez-vous franchement aux questions que je vous adresserai? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit simplement don Lopez.

— Est-ce purement l'amour de votre patrie, ainsi que vous la nommez, qui vous a engagé à feindre d'être des nôtres, afin de nous trahir plus sûrement, ou plutôt n'est-ce pas l'espoir d'une riche récompense qui vous a poussé à l'action infâme dont vous vous êtes rendu coupable?

Le Mexicain haussa les épaules avec dédain.

— Je suis riche à moi seul plus que vous tous ensemble, répondit-il; qui ne connaît le riche mineur don Lopez Hidalgo d'Avila?

— En effet, appuya un des assistants, cet homme, je dois le dire, car je le connais depuis de longues années, ne sait pas le chiffre de sa fortune.

Le front du Jaguar se plissa sous l'effort d'une pensée amère.

— Ainsi, ce sentiment si noble et si révéré, l'amour de la patrie, au lieu d'élever votre âme et de faire germer en elle de généreux sentiments, reprit-il, a fait de vous un lâche. Au lieu de combattre franchement et loyalement au grand jour contre nous, vous avez pris les ténébreux sentiers de l'espionnage pour nous trahir, le masque de l'amitié pour nous vendre.

— Je n'ai fait que ramasser l'arme que vous-même me présentiez. Est-ce donc au grand jour que vous combattiez? Non, vous conspiriez sournoisement dans les ténèbres; comme la taupe, vous creusiez sous terre la mine qui devait nous engloutir : je vous ai contre-minés. Mais à quoi bon discuter, vous ne comprendrez pas plus les motifs de ma conduite que je ne prétends comprendre ceux de la vôtre. Finissons-en, croyez-moi, c'est le seul moyen de nous mettre d'accord.

— Un instant encore, don Lopez. Expliquez-moi quelle est la raison qui, lorsque aucun soupçon ne pesait sur vous, lorsque nul ne songeait à vous demander compte de vos actes, vous a engagé à vous dénoncer vous-même et à vous livrer à notre merci.

— J'ai, bien qu'invisible, assisté à ce qui s'est passé entre vous et le gouverneur, répondit froidement le Mexicain; j'ai vu de quelle façon s'est dénouée pour vous la périlleuse position dans laquelle j'avais réussi à vous placer; j'ai compris que tout était perdu, et je n'ai pas voulu survivre à notre défaite.

— Ainsi vous connaissez les conditions que j'ai imposées au général Rubio?

— Et qu'il a été contraint d'accepter. Oui, je les connais; je sais aussi que vous êtes un homme trop fin et trop déterminé pour ne pas mettre à profit ces vingt-quatre heures de répit que vous avez si adroitement gagnées. Alors j'ai désespéré de la cause que je défendais.

— Bien, don Lopez, voilà tout ce que je voulais savoir. Lorsque vous êtes entré dans notre association, vous en avez accepté toutes les lois?

— Je les ai acceptées.

— Vous savez que vous avez mérité la mort?

— Je le sais et je la désire.

Le Jaguar se tourna vers les conjurés qui avaient écouté, haletants de colère et d'impatience, ce singulier dialogue.

— Frères, dit-il, vous avez entendu tout ce qui s'est dit entre don Lopez Hidalgo d'Avila et moi?

— Oui, répondirent-ils.

— Dans votre âme et conscience, cet homme est-il coupable?

— Il est coupable, reprirent-ils avec force.

— Quel chatiment a-t-il mérité?

— La mort.

— Vous entendez, don Lopez, vos frères vous condamnent à mourir!

— Je les remercie; cette grâce est la seule que j'espérais et que je désirais recevoir d'eux.

Il y eut un instant de silence suprême; tous les regards étaient fixés sur le Jaguar qui, la tête penchée sur la poitrine et les sourcils froncés, semblait plongé dans de sérieuses réflexions.

Soudain le jeune homme releva la tête ; un fulgurant éclair passa dans son regard, un étrange sourire crispa ses lèvres, et d'une voix saccadée, du ton d'une amère ironie :

— Vos frères vous ont condamné à mourir, dit-il, eh bien ! moi, leur chef, je vous condamne à vivre.

Don Lopez, malgré tout son courage, se sent pâlir à cette parole incisive et hachée par une émotion contenue ; instinctivement il se baissa pour ramasser les armes qu'il avait précédemment jetées à ses pieds.

Mais le Jaguar devina sa pensée.

— Emparez-vous de cet homme ! s'écria-t-il.

John Davis et deux ou trois autres conjurés s'élancèrent sur le Mexicain, et malgré la vive résistance qu'il leur opposa, ils l'eurent bientot réduit à l'impuissance.

— Garottez-le, dit encore le Jaguar.

Cet ordre fut immédiatement exécuté.

— Maintenant, écoutez-moi, frères, reprit le Jaguar d'une voix vibrante, la tâche que nous nous sommes donnée, est une tâche immense, hérissée de périls et de difficultés de toutes sortes ; nous ne sommes plus des hommes, nous sommes des lions, ceux qui tombent dans nos mains doivent éternellement porter l'empreinte de notre griffe puissante. Ce que cet homme a fait dans un but honorable à ses yeux, un autre pourrait être tenté de le faire pour satisfaire une passion sordide. La mort n'est que la fin de la vie, un moment à passer ; bien des hommes la souhaitent par désœuvrement, par ennui ou par dégoût. Don Lopez nous a dit lui-même qu'il voulait nous donner une leçon profitable, il ne s'est pas trompé, elle nous profitera en effet. En le tuant,

nous ne ferions qu'accomplir son plus cher désir, il nous l'a avoué lui-même; laissons-le vivre, puisque nous voulons le punir, mais que cette vie qu'il conservera lui devienne tellement à charge, soit si misérable, qu'il regrette éternellement de ne pas être tombé sous nos poignards; cet homme est jeune, beau, riche et honoré de ses concitoyens; enlevons-lui, non pas ses richesses : quant à présent, cela n'est pas en notre pouvoir, mais cette beauté, cette fleur de jeunesse dont il est si fier, et faisons-en l'être le plus misérable et le plus méprisé de la création. De cette façon, notre vengeance sera complète, nous aurons atteint notre but en imprimant une juste terreur au cœur de ceux qui seraient tentés plus tard de suivre son exemple.

Les conjurés, malgré toute leur résolution et leur courage, éprouvaient, malgré eux, une secrète épouvante en entendant les féroces paroles de leur chef, dont la sombre physionomie réflétait une énergie terrible.

— Don Lopez Hidalgo d'Avila, reprit le Jaguar d'une voix sourde, traître à vos frères, votre langue menteuse sera arrachée, vos oreilles coupées : tels est le jugement que moi, le chef des francs-tireurs, je prononce contre vous, et afin que chacun sache bien que vous êtes un traître, un T sera imprimé sur votre front, entre vos deux sourcils.

Cet arrêt causa un instant de stupeur parmi les assistants ; mais bientôt un rugissement de tigre s'échappa de toutes ces poitrines haletantes, et ce fut avec des trépignements de joie féroce que ces hommes se préparèrent à exécuter le jugement atroce prononcé par leur chef.

Le prisonnier lutta en vain pour briser les liens qui le retenaient ; en vain il réclama la mort à grands cris ; ainsi que l'avait dit le Jaguar, la griffe du lion était sur lui, les conjurés furent implacables, le jugement fut exécuté dans toute sa rigueur.

Une heure plus tard, don Lopez Hidalgo d'Avilla, sanglant et mutilé, était déposé à la porte de la maison du gouverneur. Sur sa poitrine on avait attaché une large pancarte sur laquelle étaient écrits avec son sang ces deux mots :

COBARDE (*lâche*) TRAIDOR (*traître*).

Après cette épouvantable exécution, les conjurés étaient rentrés en séance comme si rien d'extraordinaire n'avait interrompu leur réunion (1).

Mais la vengeance du Jaguar fut trompée, du moins en partie : lorsque, on point du jour, on releva sa malheureuse victime, elle était morte.

Don Lopez avait eu la force et le courage de se briser le crâne à l'angle d'une pierre de la maison auprès de laquelle on l'avait jeté comme un animal immonde.

(1) Afin qu'on ne nous accuse pas de faire de l'horrible à plaisir, nous affirmons que cette scène est rigoureusement historique.

XVIII

LA PULQUERIA.

Le jour même où nous reprenons notre récit, au coup de canon tiré par le fort qui commande l'entrée du port de Galveston, pour annoncer le coucher du soleil dont en effet le disque étincelant achevait de disparaître dans la mer en colorant au loin l'horizon de teintes rougeâtres, la ville, qui durant tout le jour avait été, à cause de la chaleur, plongée dans une torpeur morne et triste, se réveilla tout à coup en poussant vers le ciel une longue et joyeuse clameur.

Les rues, jusque-là solitaires, se peuplèrent comme par enchantement d'une foule immense, qui s'échappait en désordre de toutes les maisons, tant elle avait hâte de respirer l'air frais du soir que la brise de mer lui apportait sur ses ailes humides; les boutiques s'ouvrirent et s'illuminèrent d'un nombre infini de fallots en papier de couleur.

Enfin, ce fut bientôt dans cette ville où, une heure à peine auparavant, régnait tant de silence et de recueillement, un pêle-mêle et un tohu-bohu d'individus de toutes classes et de tous pays, Espagnols, Américains, Mexicains, Français, Anglais, Russes et Chinois, chacun revêtu de son costume national; de femmes coquettement drapées dans leurs rebozos, lançant à droite et à gauche des œillades effrontées; de marchands ambulants vantant

leur marchandise, et de serenos armés jusqu'aux dents et cherchant à maintenir le bon ordre.

Et toute cette foule allait, venait, courait, s'arrêtait, se poussant et se coudoyant, riant, chantant, criant, disputant, faisant aboyer les chiens et pleurer les enfants.

Deux jeunes gens revêtus du gracieux et sévère uniforme des officiers de la marine des Etats-Unis, venant de l'intérieur de la ville, arrivaient en se frayant à grand'peine un chemin à travers la foule qui les arrêtait à chaque pas sur le port, se dirigeant vers le môle, autour duquel se trouvaient amarrées un grand nombre de pirogues de toutes formes et de toutes grandeurs.

A peine ces officiers atteignirent-ils le débarcadère, qu'ils se virent entourés d'une vingtaine de bateliers qui leur offrirent leurs services, en exagérant à qui mieux mieux, selon leur louable habitude, les qualités surprenantes et la vélocité sans pareille de leurs embarcations respectives, et cela dans ce patois bâtard qui n'appartient à aucune langue, mais qui est formé de mots pris au hasard dans toutes, et au moyen duquel, dans tous les ports de mer du monde, les gens du pays et les étrangers sont parvenus à se comprendre, et qu'on nomme dans les Echelles du Levant la langue franque.

Après avoir jeté un coup d'œil indifférent sur les nombreuses pirogues qui se balançaient devant eux, les officiers congédièrent, en refusant péremptoirement leurs services, les bateliers dont ils ne parvinrent cependant à se débarrasser qu'en leur affirmant qu'ils avaient une embarcation et en leur jetant quelques piastres en menue monnaie.

Les bateliers s'éloignèrent moitié fâchés, moitié satisfaits, et les officiers demeurèrent enfin seuls sur le môle.

Nous avons dit que depuis quelque temps déjà le soleil était couché, donc la nuit était sombre; cependant les deux officiers, pour s'assurer sans doute que les ténèbres ne recélaient aucun espion, parcoururent à plusieurs reprises le môle dans toute sa longueur, en causant entre eux à voix basse et en examinant avec la plus scrupuleuse attention les endroits qui auraient pu offrir un abri à un surveillant quelconque.

Ils étaient bien seuls.

L'un d'eux sortit de sa poitrine un de ces sifflets en argent, semblable à ceux dont se servent les contre-maîtres à bord des navires; puis, après l'avoir approché de ses lèvres, il en tira à trois reprises différentes un son doux et prolongé.

Quelques minutes se passèrent sans que rien vînt prouver aux officiers que leur signal avait été tendu.

Enfin, un léger sifflement, faible comme le dernier souffle de la brise, traversa l'espace et vint mourir aux oreilles des deux hommes qui écoutaient, le corps penché en avant et le visage tourné vers la mer.

— Ils viennent, dit l'un.

— Attendons, répondit laconiquement son compagnon.

Ils s'enveloppèrent avec soin dans leurs manteaux pour se garantir de l'air humide que la mer leur apportait; ils s'appuyèrent contre un canon planté debout, servant à amarrer les chaloupes, et

ils demeurèrent immobiles comme des statues sans échanger une parole.

Quelques minutes se passèrent ainsi ; les ténèbres s'obscurcissaient de plus en plus, les bruits de la ville s'éloignaient insensiblement, et les promeneurs chassés par le froid de la nuit quittaient le bord de la mer pour rentrer dans l'intérieur des rues. Bientôt la plage fut complétement déserte ; seuls les deux officiers demeurèrent appuyés contre les canons.

Enfin un bruit éloigné, à peine perceptible, mais que des oreilles exercées devaient reconnaître, s'éleva de la mer ; ce bruit se fit peu à peu de plus en plus distinct, et il fut facile surtout à des marins d'entendre le bruit sec et cadencé des avirons d'une embarcation frappant contre les *dames* et tombant dans la mer, bien que ces avirons, par le son sourd qu'ils rendaient, dussent être garnis au portage et maniés avec une extrême précaution.

En effet, l'embarcation elle-même ne tarda pas à se faire visible ; sa longue silhouette noire dessina ses sombres contours sur la bande lumineuse tracée par la lune sur les flots, s'approchant du môle avec une extrême rapidité.

Les deux officiers avaient curieusement penché le corps en avant, sans cependant quitter le poste d'observation qu'ils avaient choisi.

Arrivée à une portée de pistolet du môle, l'embarcation s'arrêta.

Soudain une voix rude, mais contenue par la prudence sans doute, s'éleva dans le silence, fredonnant les premiers vers de cette chanson bien connue dans ces parages :

¿ Qué rumor
Lejos suena,
Que el silencio
En la serena
Negra noche interrumpio? (1)

A peine l'homme qui chantait eut-il terminé ces cinq vers, que l'un des officiers continua la chanson d'une voix sonore, répondant sans doute au signal qui lui était fait par le patron de l'embarcation :

¿ Es del caballo la veloz carrera,
Tendido en el escape volador,
O el aspero rugir de hambrienta fiera,
O el silbido tal vez del aquilon? (2)

Il y eut un temps d'arrêt de quelques secondes pendant lequel on n'entendit d'autre bruit que le clapotement monotone des lames qui venaient mourir sur la plage en roulant les galets, ou les grincements lointains de quelques jarabès ou vihuelas, jouant ces seguedillas et ces tyranas si chères à tous les peuples de race espagnole; enfin la voix qui la première avait entonné la chanson reprit, mais cette fois avec une intonation approchant de la menace, sans que pourtant l'homme qui parlait parût s'adresser à personne en particulier.

(1) Quelle rumeur
résonne au loin,
qui interrompt
le silence placide
de la nuit noire?

(2) Serait-ce du cheval la course rapide,
lancé sur l'étroite carrière,
ou le rugissement féroce d'un fauve affamé,
ou peut-être les sifflements de l'aquilon. ?

— La nuit est noire, il est imprudent d'errer à l'aventure sur le bord de la mer.

— Oui, lorsqu'on est seul et qu'on sent son cœur défaillir dans sa poitrine, répondit immédiatement l'officier qui déjà avait chanté.

— Qui peut se flatter d'avoir le cœur ferme? reprit la voix.

— Celui dont le bras est toujours prêt à appuyer les paroles pour le soutien d'une bonne cause, répliqua immédiatement l'autre.

— Allons! allons! s'écria gaiement le marin, en s'adressant cette fois à ses compagnons; souquez sur vos avirons, garçons, les jaguars sont en chasse.

— Gare aux coyotes! dit encore l'officier.

L'embarcation laissa arriver en grand sur le môle, au pied duquel elle se trouva presque immédiatement accostée.

Les deux officiers avaient de leur côté quitté leur abri et s'étaient dirigés à grands pas vers l'extrémité du môle.

Là un homme vêtu en marin, la tête couverte d'un surouest ciré dont les larges ailes dissimulaient ses traits, se tenait immobile, un pistolet à chaque main.

— Patria! dit-il d'une voix brève lorsque les officiers ne furent plus qu'à trois pas de lui.

— Libertad! répondirent-ils sans hésiter.

— Vive Dios! fit le marin en repassant ses pistolets à la ceinture de cuir qui lui serrait les hanches, un bon vent vous amène, don Serapio, et vous aussi, don Cristoval.

— Tant mieux! Ramirez, répondit celui des officiers auquel on avait donné le nom de Serapio.

— Avez-vous donc des nouvelles? fit curieusement son compagnon.

— D'excellentes, don Cristoval, d'excellentes, reprit Ramirez en se frottant joyeusement les mains.

— Oh! oh! murmurèrent les deux officiers en échangeant un regard de satisfaction; contez-nous donc cela, Ramirez.

Celui-ci jeta un regard soupçonneux autour de lui.

— Je le voudrais, dit-il, mais l'endroit où nous sommes ne me semble guère propice pour une conversation du genre de celle que nous devons avoir ensemble.

— C'est vrai, fit don Serapio, mais alors qui nous empêche de monter à bord de votre chaloupe? Là nous pourrons causer à notre aise.

Ramirez secoua négativement la tête.

— Oui, dit-il, mais alors il nous faudra pousser au large, et je ne me soucie pas plus que vous-mêmes, je le présume, d'être découvert et hélé par quelque ronde des embarcations du port.

— C'est juste, objecta don Cristoval, il nous faut trouver un autre moyen moins périlleux pour nous de causer sans craindre les oreilles indiscrètes.

— Quelle heure est-il? demanda Ramirez.

Don Serapio fit sonner sa montre.

— Dix heures, répondit-il.

— Bien! nous avons le temps, alors, puisque l'affaire n'est que pour minuit; venez avec moi, je connais une pulqueria où nous serons aussi en sûreté que sur l'extrémité du *Coffre de Perote* (1).

(1) Montagne des environs de Mexico.

— Mais l'embarcation? objecta don Cristoval.

— Soyez tranquille, elle est sous les ordres de Lucas. Si fins limiers que soient les Mexicains, il est homme à jouer à cache-cache avec eux pendant toute la nuit; d'ailleurs il a mes instructions.

Les officiers s'inclinèrent sans répondre autrement que par un geste d'acquiescement.

Les trois hommes se mirent en marche. Ramirez s'avançait à quelques pas en avant de ses compagnons. Bien que la nuit fût tellement obscure, qu'à dix mètres de distance il fût impossible de distinguer les objets, cependant le marin se dirigeait à travers les rues étroites et tortueuses de la ville avec autant de facilité et de certitude que s'il l'eût parcourue en plein jour, aux rayons éblouissants du soleil.

Tout près du cabildo, à l'angle de la place Mayor, s'élevait une espèce de cabane faite de débris de navires assemblés et cloués tant bien que mal, qui offrait, à l'heure accablante de midi, un abri précaire aux leperos et aux désœuvrés de toute espèce qui s'y réunissaient pour fumer, boire du mezcal ou jouer au Monte, ce jeu si cher aux Hispano-Américains de toutes les classes.

L'intérieur de ce rancho suspect décoré du nom de pulqueria, répondait parfaitement à l'aspect misérable de l'extérieur; dans une vaste salle éclairée seulement par la lumière douteuse d'un candil fumeux, une foule d'individus aux visages farouches, couverts de haillons sordides et armés jusqu'aux dents, se pressaient autour de quelques planches posées en équilibre sur des barriques vides et qui servaient de table; ces hommes bu-

vaient et jouaient avec cette insouciance mexicaine que nul événement, si grave qu'il soit, ne parvient à troubler, et engageaient des monceaux d'or qu'ils puisaient à pleines mains dans leurs calzoneras rapiécées.

Ce fut devant ce bouge immonde, par la porte brisée duquel s'échappait, comme d'une bouche de l'enfer, une vapeur rougeâtre chargée d'émanations pestilentielles, que Ramirez s'arrêta.

— Où diable nous conduisez-vous? lui demanda don Serapio avec une expression de dégoût qu'il ne put maîtriser à l'aspect repoussant de ce repaire.

Le marin posa un doigt sur sa bouche.

— Chut! dit-il, vous le saurez. Attendez-moi un instant ici; seulement ayez soin de vous tenir dans l'ombre de façon à ne pas être aperçus : les commensaux de cet honnête établissement ont de si nombreuses raisons de se défier des espions, que s'ils vous voyaient tout à coup apparaître au milieu d'eux ils seraient dans le premier moment capables de vous faire un mauvais parti.

— Mais quelle nécessité, reprit avec insistance don Serapio, nous oblige à entrer dans ce cloaque pour ce que nous avons à nous dire? Il me semble que nous devons au contraire rechercher la solitude.

Ramirez sourit avec finesse.

— Croyez-vous donc, dit-il, que si je n'avais eu que certaines nouvelles à vous apprendre, je vous aurais amenés jusqu'ici?

— Pourquoi donc alors?

— Vous le saurez bientôt, je ne puis rien vous dire en ce moment.

— Allez donc, puisqu'il en est ainsi; seulement,

je vous en prie, ne nous laissez pas trop longtemps à la porte de cette odieuse maison.

— Soyez tranquille, je ne ferai qu'entrer et sortir.

Puis, après avoir recommandé une dernière fois aux deux officiers d'être prudents, il poussa la porte de la pulqueria qui céda immédiatement et il entra.

Dans le coin le plus obscur de cette salle, presque complétement cachés par les épais nuages de fumée qui tourbillonnaient et se condensaient au-dessus de la tête des joueurs, deux hommes enveloppés dans les larges plis de leurs zarapés de fabriques indiennes, les ailes du chapeau rabaissées sur les yeux, précautions bien inutiles dans les ténèbres, où ils étaient relégués, appuyés sur leurs longs rifles dont la crosse reposait sur le sol en terre battue de la salle, causaient bouche à oreille, en jetant par intervalles des regards inquiets sur les leperos groupés à quelques pas d'eux.

Les joueurs, tout à leur partie, ne songeaient nullement à surveiller les inconnus qui, cependant, par leur tournure martiale, la propreté et la finesse de leurs vêtements, faisaient tache au milieu d'eux et ne devaient évidemment pas appartenir à la compagnie qui, ordinairement, se réunissait dans ce rancho; c'était donc en pure perte que les inconnus prenaient des précautions pour échapper à leurs regards inquisiteurs, en supposant que tel fût le but des étrangers.

Onze heures sonnèrent au cabildo; au même instant une ombre se dessina dans l'encadrement de la porte et un homme parut sur le seuil.

Cet individu s'arrêta, jeta un regard perçant dans la salle, puis, après une légère hésitation causée

sans doute par la difficulté de reconnaître dans la foule celui où ceux à qui il avait affaire, il entra dans le rancho et se dirigea violemment et d'un pas rapide vers les étrangers.

Ceux-ci se retournèrent au bruit de sa marche et firent un mouvement de joie en le reconnaissant.

Le nouveau venu, le lecteur l'a sans doute deviné déjà, n'était autre que Ramirez.

Les trois hommes se serrèrent la main avec une expression de plaisir qui montrait que pour eux ce n'était pas une de ces banales politesses dont on a la coutume de tant abuser dans la vie soi-disant civilisée des villes.

— Eh bien, demanda Ramirez, qu'avez-vous fait?

— Rien, répondit un des deux hommes, nous vous attendions.

— Et ces drôles? reprit-il.

— Ils sont déjà aux trois quarts ruinés.

— Tant mieux, ils ne marcheront qu'avec plus d'entrain.

— Ils ne peuvent tarder maintenant à voir le fond de leurs bourses.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr ; ils jouent depuis huit heures du matin, à ce que dit le pulquero.

— Sans désemparer? fit le marin avec étonnement,

— Ils n'ont point cessé une minute.

— Tant mieux.

— Ah çà! dit un des inconnus, êtes-vous donc venu seul? Et ceux que vous vous étiez fait fort d'amener?

— Ils sont là ; vous les verrez dans un instant.

— Fort bien. Ainsi c'est toujours pour cette nuit?

— Vous devez le savoir mieux que moi.

— Ma foi non.

— Vous ne l'avez donc pas vu?

— Qui?

— Lui, pardieu!

— Non.

— Diable! cela est contrariant.

— Je n'avais pas besoin de le voir.

— Mais moi c'est autre chose.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai exécuté ses ordres, puisqu'ils sont avec moi.

— C'est juste.

— Vive Dios! J'ai été contraint d'employer la ruse pour les faire consentir à me suivre jusqu'ici.

— Pourquoi ne les pas faire entrer tout de suite?

— Je m'en garderais bien, quant à présent du moins. Ce sont des officiers de marine froids et compassés, dont le sourire en n'importe quelle circonstance ressemble toujours à une grimace, tant leurs lèvres minces sont pincées ; les allures un peu débraillées de nos dignes associés, ajouta-il avec un sourire, pourraient leur déplaire.

— Mais quand le maître arrivera?

— Oh! alors ce sera lui que tout regardera.

Au même instant un sifflement aigu se fit entendre au dehors.

Les joueurs se levèrent comme s'ils eussent été frappés par une commotion électrique.

Ramirez se pencha à l'oreille des deux hommes.

— Le voilà! leur dit-il à voix basse, à bientôt.

— Où allez-vous donc ? lui demanda vivement un des inconnus.

— Rejoindre ceux qui m'attendent.

Et se faufilant à travers les groupes, le marin sortit inaperçu de la pulqueria.

A peine Ramirez eut-il quitté la salle que la porte fut ouverte d'un vigoureux coup de poing, et un homme entra ou plutôt se précipita dans l'intérieur.

Les assistants se découvrirent comme d'un commun accord et s'inclinèrent respectueusement.

Nous ferons en peu de mots le portrait de ce nouveau personnage appelé à jouer un des rôles les plus importants de cette histoire.

L'étranger paraissait avoir vingt à vingt-deux ans au plus, bien que probablement il en eût davantage; sa taille frêle et délicate était petite mais parfaitement proportionnée ; tous ses mouvements étaient empreints d'une grâce et d'une noblesse indicibles.

Son visage complétement imberbe était encadré dans de magnifiques cheveux noirs qui s'échappaient en profusion de son chapeau et s'épanouissaient en larges touffes sur ses épaules.

Cet homme avait le front haut et large, intelligent et rêveur, l'œil profond et bien ouvert, le nez droit aux ailes mobiles, la lèvre dédaigneuse et sardonique; l'ensemble de ses traits formait à cet individu une physionomie d'une expression étrange mais puissante et dominatrice. On ne pouvait l'aimer, mais on devait le craindre.

Ses pieds et ses mains étaient d'une petitesse qui dénotait la race.

Revêtu du pittoresque costume des campesinos

mexicains, il portait ses habits si riches avec une grâce et une désinvolture inimitables.

Qui était-il ?

Ses meilleurs amis, et il en comptait beaucoup parmi les gens au milieu desquels il était si subitement apparu, n'auraient su le dire..

En Amérique, surtout à l'époque où se passe notre histoire, c'était la chose du monde la plus facile que de cacher et de murer son existence privée ; tout-à-coup un homme intelligent se révélait sans que l'on s'inquiétât ni d'où il venait ni où il allait ; brillant météore, il traçait une ligne lumineuse dans le chaos de la lutte révolutionnaire qu'il éclairait des lueurs étranges d'actions inouïes ; puis cet homme, ce héros inconnu disparaissait aussi subitement qu'il avait surgi ; la nuit se faisait autour de lui, les ténèbres s'épaississaient de plus en plus, et un mystère impénétrable confondait ensemble sa naissance et son tombeau.

L'étranger était un de ces hommes. Lui et le Jaguar se trouvaient ainsi placés dans une situation identique aux yeux de leurs partisans ; mais l'on vit si vite lorsque sonne l'heure de la lutte suprême, que nul ne cherchait à sonder ces ténèbres et à pénétrer le secret des deux jeunes chefs.

Celui dont nous nous occupons en ce moment était communément nommé El Alferez par ses amis et ses ennemis. Ce mot qui, dans la langue espagnole, signifie littéralement sous-lieutenant, était devenu le nom de ce personnage singulier, nom que, du reste, il avait accepté et auquel il répondait.

Maintenant pourquoi lui avait-on donné ce titre si bizarrement choisi ?

A cette question, comme à toute autre, il nous est impossible de répondre, quant à présent, du moins.

Après avoir promené un regard hautain et assuré sur les assistants groupés en désordre autour de lui, le jeune homme s'appuya contre un tonneau renversé, et d'une voix un peu traînante, avec une nonchalance affectée, il dit en souriant aux individus qui l'entouraient :

— Eh bien ! mes drôles, vous êtes-vous bien divertis ?

Il y eut dans les rangs de l'assemblée un murmure de satisfaction unanime.

— Bien ! mes coyotes, reprit-il du même ton sournoisement railleur ; vous avez besoin de sentir un peu le sang, maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui, reprirent en chœur les sinistres personnages.

— Oh ! rassurez-vous ; je vous le ferai sentir avant peu et de façon à vous satisfaire. Mais je ne vois pas Ramirez parmi vous; est-ce qu'il aurait eu la maladresse de se faire pendre. Bien qu'il ait mérité de l'être depuis longtemps, je ne le crois pas assez niais pour s'être laissé appréhender par les espions du gouvernement mexicain.

Ces paroles furent prononcées d'une voix douce, harmonieusement timbrée mais cependant incisive et un peu criarde.

— J'ai entendu mon nom, dit Ramirez en apparaissant sur le seuil de la porte.

— Certes, je l'ai prononcé. Eh bien ! est-ce que tu est seul ?

— Non pas.

— Ils sont là tous deux ?

— Tous deux.

— Voilà qui est bien. Maintenant, si le Jaguar est aussi fidèle à sa parole que je le serai à la mienne ; je réponds du succès.

— Je retiens votre promesse, señor Alferez, dit un homme qui, depuis quelques minutes, s'était introduit dans la salle.

— Rayo de Dios ! Soyez le bienvenu, vous et vos compagnons, car vous n'êtes sans doute pas seul.

— J'ai vingt hommes qui en valent cent.

— Bravo ; je reconnais là le Jaguar.

Celui-ci se mit à rire.

— Ils n'attendent qu'un signe de moi pour entrer.

— Qu'ils entrent, qu'ils entrent, le temps est précieux, ne le gaspillons pas à des niaiseries.

Le Jaguar alla jusqu'à la porte et jeta à terre la cigarette allumée qu'il tenait à la main.

Les vingt conjurés entrèrent et se rangèrent silencieusement derrière leur chef.

Ramirez entra immédiatement après, suivi par les deux officiers de marine.

— Tout est bien entendu entre nous, Jaguar ?

— Tout.

— Nous agissons l'un envers l'autre avec toute franchise et loyauté ?

— Oui ?

— Vous le jurez ?

— Sans hésiter, je le jure.

— Bien, merci, mon ami ; de mon coté, je jure de vous être fidèle et loyal compagnon.

— Combien avez-vous d'hommes ?

— Vous le voyez, trente.

— Qui ajoutés aux vingt que j'amène, moi, nous

donnent le chiffre respectable de cinquante ; si l'affaire est bien conduite, c'est plus qu'il ne nous en faut.

— Maintenant, partageons-nous les rôles.

— Rien n'est changé, je crois : je surprendrai le gallo tandis que, vous, vous enlèverez la corvette.

— Convenu. Où sont les guides ?

— Nous voici, répondirent en s'avançant les deux hommes avec lesquels Ramirez avait causé à sa première entrée dans la pulqueria.

El Alferez les examina attentivement pendant quelques minutes, puis, se tournant vers le Jaguar :

— Vous pouvez partir, il me semble.

— Combien conservez-vous d'hommes ?

— Prenez-les tous, je ne garderai avec moi que Ramirez et deux personnes auxquelles il doit me présenter et qui, sans doute, se trouvent ici.

— En effet, dit le marin.

— Allons, les coyotes, reprit El Alferez, suivez votre nouveau chef ; je vous place provisoirement sous les ordres du Jaguar auquel je cède tous mes droits sur vous.

Les assistants s'inclinèrent sans répondre.

— Et maintenant, frères, reprit le jeune homme, souvenez-vous que vous allez combattre pour la liberté de votre patrie et que l'homme qui vous commande, n'épargnera pas plus que vous sa vie pour la réussite du hardi coup de main qu'il va tenter avec votre aide ; cela doit vous rendre invincibles. Allez.

— N'oubliez pas le signal, une fusée si nous échouons.

—Trois si nous réussissons; nous réussirons, frère.

— Dieu le veuille.

— Au revoir.

Les deux hommes se serrèrent la main, et le Jaguar sortit de la pulqueria, suivi par ces hommes fauves qui marchaient silencieusement derrière lui, comme des bêtes féroces allant à la curée.

Il ne resta plus bientôt dans la salle que El Alferez, les deux officiers de marine, Ramirez et le pulquero qui, les yeux agrandis par la terreur, regardait et écoutait tout cela sans y rien comprendre.

El Alferez demeura immobile, le corps penché en avant, tant qu'il lui fut possible de percevoir le bruit de plus en plus faible des pas des hommes qui s'éloignaient ; lorsque tout fut rentré dans le silence, il se redressa, et se tournant vers ses compagnons attentifs comme lui ;

— A la grâce de Dieu ! dit-il en faisant pieusement le signe de la croix ; maintenant, caballeros, à notre tour.

— Nous sommes prêts, répondirent les trois hommes.

Et Alferez jeta un rapide regard autour de la salle.

Le pulquero, soit curiosité, soit désœuvrement, soit tout autre motif, se tenait immobile dans un angle reculé de la salle, suivant d'un œil attentif les mouvements de ses singulières pratiques.

— Holà, lui dit El Alferez, approchez.

Le pulquero ôta obséquieusement son chapeau de paille et se hâta d'obéir à cette injonction qui n'admettait pas de réplique.

— Que désirez-vous, seigneurie? dit-il.

— Vous adresser une question.

— Faites.

— Aimez-vous l'argent?

— Dam! assez, seigneurie, répondit-il avec une grimace sournoise qui avait sans doute la prétention d'être un sourire.

— Fort bien, voici une once; en partant nous vous en donnerons une seconde; seulement souvenez-vous que vous devez être muet et aveugle.

— C'est facile, répondit-il en empochant la pièce d'or et en se retirant à l'écart.

Depuis le départ du Jaguar, les deux officiers étaient en proie à une inquiétude qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler, inquiétude dont ne semblait nullement s'apercevoir El Alferez dont au contraire le visage rayonnait.

En effet, l'expédition qu'ils devaient tenter en compagnie du hardi partisan leur paraissait non-seulement téméraire mais insensée, surtout depuis que El Alferez avait si cavalièrement disposé en faveur du Jaguar de trente hommes résolus dont l'appui leur aurait, croyaient-ils, été indispensable.

Après les avoir un instant examiné attentivement :

— Allons, allons, señores, dit en souriant le jeune homme, reprenez courage; que diable! vous avez des mines de déterrés; nous ne sommes pas morts encore, je suppose.

— C'est vrai; mais nous n'en valons guère mieux, répondit nettement don Serapio.

El Alferez fronça le sourcil.

— Auriez-vous peur, par hasard? dit-il avec hauteur.

— Nous n'avons point peur de mourir mais seulement d'échouer.

— Cela me regarde, je vous réponds du succès sur ma tête.

— Nous savons fort bien ce dont vous êtes capable, señor, mais nous ne sommes que quatre hommes, et en fin de compte.....

— Et l'équipage de la chaloupe?

— C'est vrai: mais l'équipage de la chaloupe n'est que de seize hommes.

— Ils suffiront.

— Je le souhaite sans oser y compter.

— Bref, oui ou non, êtes-vous résolus à m'obéir quand même?

— Nous avons fait le sacrifice de notre vie.

— Ainsi, quoi qu'il arrive, vous agirez?

— Quoi qu'il arrive.

— C'est bien.

El Alferez sembla réfléchir un instant, puis s'adressant au pulquero qui se tenait inquiet auprès de lui.

— Vous a-t-on remis quelque chose pour moi? lui demanda-t-il.

— Oui, seigneurie; ce soir à l'oraison un homme a apporté une malle sur ses épaules.

— Où est-elle?

— Comme cet homme m'a assuré qu'elle contenait des objets d'une valeur assez importante, j'ai fait placer cette malle dans ma chambre afin qu'elle fût en sûreté.

— Conduisez-moi à votre chambre.

— Comme il vous plaira, seigneurie.

— Señores, dit El Alferez en s'adressant aux deux officiers de marine et à Ramirez, attendez-moi dans cette salle : dans dix minutes je suis à vous.

Et sans attendre de réponse, il fit signe au pulquero de le conduire, et il sortit de la salle d'un pas rapide.

Il y eut un instant de silence entre les trois hommes ; ils paraissaient en proie à de tristes pensées, et jetaient autour d'eux des regards inquiets.

Le temps, qui jamais ne s'arrête, avait rapidement marché pendant le cours des événements que nous avons rapportés. La nuit presque tout entière s'était écoulée, les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir les parois enfumées de la pulqueria, et déjà quelques habitants éveillés plus tôt que les autres se hasardaient dans les rues : le soleil n'allait pas tarder à paraître.

— Voici bientôt le jour, observa don Serapio en hochant la tête avec inquiétude.

— Qu'importe ? répondit Ramirez.

— Comment, qu'importe ? s'écria avec étonnement don Serapio ; mais il me semble que, pour l'entreprise que nous voulons tenter, une des conditions les plus importantes est le mystère.

— Certes, appuya don Cristoval, si nous attendons que le jour soit entièrement levé, toute surprise devient impossible.

Ramirez haussa les épaules.

— Vous ne connaissez pas l'homme sous les ordres duquel vous vous êtes volontairement placés, répondit-il, ce sont justement les choses impossibles qu'il se plaît à tenter.

— Vous le connaissez donc mieux que nous, vous qui en parlez ainsi ?

— Mieux que vous et que tout le monde, dit le marin avec une certaine animation ; j'ai en lui la foi la plus grande ; depuis dix ans, j'ai vécu à ses côtés, et maintes fois j'ai été à même d'apprécier ce

qu'il y avait de noble et de réellement généreux dans son cœur.

— Ah ! firent les deux officiers en se rapprochant vivement. Qui est-il donc ?

Un sourire ironique plisa les lèvres fines de Ramirez.

— Vous le savez aussi bien que moi : un chaud patriote et un des chefs les plus renommés du mouvement révolutionnaire.

— Hum ! fit don Cristoval, ce n'est pas cela que nous vous demandons.

— Quoi donc alors? dit-il avec une imperceptible ironie.

— Dam ! vous avez, dites-vous, vécu dix ans auprès de cet homme, reprit don Serapio ; vous devez savoir sur lui certaines particularités que tout le monde ignore, et que nous ne serions pas fâchés de connaître.

— C'est possible ; malheureusement il m'est de toute impossibilité de satisfaire votre curiosité à cet égard ; si El Alferez n'a pas jugé convenable de vous donner certains détails intimes de sa vie privée, ce n'est pas à moi à vous les révéler.

Don Serapio allait répliquer avec une certaine aigreur au marin, lorsque la porte par laquelle était sorti El Alferez se rouvrit et livra passage au pulquero ; une dame le suivait.

Les deux officiers ne purent réprimer un cri d'étonnement en reconnaissant sous ce costune El Alferez lui-même.

Le jeune chef portait l'habit féminin avec une grâce et une désinvolture telles ; il marchait avec une aisance si grande et paraissait être si habitué

aux mille brimborions de la toilette féminine; en un mot, la métamorphose était si complète, que, n'eût été son regard dont le jeune homme n'avait pu parvenir à éteindre complétement le rayonnement étrange, les trois hommes eussent juré que cet être singulier était bien réellement une femme.

Le costume de El Alferez sans être riche était élégant et de bon goût; son visage, à demi caché sous les plis soyeux de son rebozo, dissimulait en partie l'expression hautaine de sa physionomie; à la main droite il tenait un charmant éventail en bois de santal dont il jouait avec cette gracieuse nonchalance si pleine d'habileté que seules possèdent les Espagnoles et leurs filles de l'Amérique du Sud.

— Eh bien! caballeros, dit le jeune homme en minaudant et d'une voix douce et harmonieuse, ne me reconnaissez-vous pas? je suis la fille de votre amie doña Léonor Salcedo, doña Mencia.

Les trois hommes s'inclinèrent respectueusement.

— Pardonnez-moi, señorita, répondit don Serapio en baisant gravement le bout de ses doigts effilés, nous vous reconnaissons parfaitement au contraire, mais nous étions si loin de nous attendre au bonheur de vous rencontrer ici...

— Que même en ce moment, après vous avoir parlé, nous n'osons encore croire à la réalité de ce que nous voyons.

Le pulquero promenait de l'un à l'autre des assistants des regards effarés. Le brave homme ne comprenait plus rien à ce qui se passait; il se demandait dans son for intérieur s'il dormait ou s'il était éveillé. En somme, il n'était pas loin de croire à un sortilége.

— Je ne comprends pas votre étonnement, caballeros, reprit avec intention la feinte doña Mencia; n'était-il pas convenu depuis quelques jours déjà entre vous, ma mère et mon mari, que nous irions ce matin déjeuner à bord de la corvette *Libertad* avec le commandant Rodriguez?

— En effet, s'écria vivement don Serapio, excusez-moi, señorita, je ne sais véritablement où j'ai la tête. Comment ai-je pu oublier cela?

— Je vous excuserai, répondit en souriant El Alferez, mais à la condition que vous réparerez votre oubli inexplicable et votre procédé peu galant en m'offrant votre bras pour nous rendre immédiatement de compagnie à bord de la corvette.

— D'autant plus, appuya don Cristoval, que nous avons un assez long trajet à faire et que sans doute le commandant nous attend.

— Canarios! s'il vous attend! s'écria Ramirez. Je le crois bien, señor, puisqu'il m'a expédié avec une embarcation pour vous conduire à bord.

— Puisqu'il en est ainsi, je crois que nous ferons bien de partir sans plus tarder.

— Nous sommes à vos ordres, señorita.

— Tenez, brave homme, reprit El Alferez d'une voix douce, en s'adressant au pulquero, prenez ceci en souvenir de moi.

Le digne homme, à moitié hébété par ce qu'il voyait, tendit machinalement sa main droite, dans laquelle le mystérieux aventurier laissa nonchalamment tomber une once d'or; puis, prenant le bras de don Serapio, il sortit accompagné de don Cristoval et de Ramirez, qui prirent les devants afin de prévenir les canotiers.

Le brave pulquero se mit sur le seuil de sa porte et suivit des yeux aussi longtemps qu'il les put appercevoir les étranges visiteurs qui pendant la nuit entière étaient restés dans sa maison ; puis il rentra chez lui en hochant la tête d'un air pensif et en murmurant tout en faisant sauter dans sa main la pièce d'or qu'il avait reçue :

—Tout cela n'est pas clair : un homme qui est une femme, des amis qui ne se reconnaissent pas après avoir causé deux heures ensemble, c'est diablement louche; pour sûr il se prépare quelque chose. Du diable si je m'en mêlerai : il est bon dans certaines circonstances de savoir retenir sa langue ; d'ailleurs ce n'est pas mon affaire, l'or que l'on m'a donné est bon, je ne dois pas voir plus loin.

Fort de ce raisonnement philosophique et rempli de prudence, le pulquero ferma la porte et alla se coucher afin de rattraper pendant le jour le sommeil que ses singulières pratiques lui avaient fait perdre pendant la nuit.

XIX

EN MER.

Il était environ quatre heures du matin ; l'aube commençait à iriser l'horizon de larges bandes blanchâtres ; à l'extrême ligne bleue des flots, un reflet d'un rouge vif, précurseur du lever du soleil, annonçait que le jour n'allait pas tarder à paraître.

En ce moment un léger brick sortit peu à peu de l'épais nuage de brume qui le cachait et apparut

louvoyant au plus près du vent, longeant péniblement à cause d'une brise carabinée du sud-sud-ouest la côte si dangereuse et si accidentée qu forme l'entrée de la baie de Galveston à l'embouchure du Rio-Trinidad.

C'était un joli navire de trois cents tonneaux au plus, aux allures fringantes et hardies, à la coque fine et élancée, et à la haute mâture coquettement rejetée en arrière.

Son gréement bien peigné et goudronné avec soin, ses vergues brassées avec symétrie, et plus que tout les gueules menaçantes de quatre petites caronades de huit qui sortaient tribord et bâbord des sabords percés dans ses lisses, et la longue pièce de trente à pivot allongée sur son gaillard d'avant, indiquaient que, si à la pomme de son grand mât il n'avait pas la flamme des bâtiments de guerre, il n'en était pas moins résolu, le cas échéant, de lutter énergiquement contre les croiseurs qui chercheraient sous n'importe quel prétexte à entraver sa marche,

A l'instant où nous l'avons aperçu, à part le timonier placé à la roue du gouvernail et un individu qui se promenait de long en large sur l'arrière en fumant sa pipe, au premier coup d'œil le pont du brick semblait désert ; pourtant, en examinant avec soin, on eût aperçu, couchés et dormant tout à fait à l'avant du navire, une quinzaine d'hommes composant la bordée de quart, et que le plus léger signal suffirait pour éveiller.

— Eh! dit tout à coup le promeneur en s'arrêtant près de l'habitacle et en s'adressant au timonier, je crois que le vent *adonne*, hein ?

— Oui, maître Lovel, répondit le matelot en portant la main à son bonnet de laine, c'est ma foi vrai, il vient d'adonner de deux quarts.

L'individu qui répondait au gracieux nom de Lovel étant appelé à jouer un certain rôle dans les scènes que nous avons entrepris de raconter, nous demandons au lecteur la permission de le lui faire connaître et de tracer son portrait.

Au physique, c'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille presque aussi large que haute et ne ressemblant pas mal à une futaille à laquelle on aurait adapté des pieds, et pourtant doué d'une force et d'une agilité peu communes; son nez violet, ses lèvres épaisses et sa face enluminée, encadrée de gros favoris rouges, lui donnaient une physionomie joviale que deux petits yeux gris et enfoncés, pleins de feu et de résolution, rendaient sceptique et railleuse.

Au moral, c'était un brave et digne homme, franc et loyal, excellent matelot et n'aimant que deux choses ou plutôt deux êtres au monde : son capitaine qu'il avait élevé et comme il le disait souvent, auquel il avait appris à faire sa première épissure en lui administrant *du tabac*, et son navire qu'il avait vu construire, sur lequel il était monté dès qu'on l'avait lancé et qu'il n'avait plus quitté depuis.

Maître Lovel n'avait jamais connu son père ni sa mère; aussi s'était-il fait une famille de son brick et de son capitaine; toutes ses facultés aimantes, longtemps refoulées et endormies au fond de son cœur, s'étaient si bien concentrées sur eux que ce qu'il éprouvait pour l'un comme pour l'autre dépas-

sait toutes les limites d'une affection raisonnable et avait acquis les proportions gigantesque d'un véritable fanatisme.

Du reste, ce capitaine dont nous parlerons bientôt, rendait amplement au vieux matelot l'amitié que celui-ci avait pour lui.

— Dites donc, lieutenant, sans vous commander, reprit le timonier, encouragé sans doute par la manière dont lui avait parlé son chef, savez-vous que nous faisons une drôle de navigation depuis quelques jours ?

— Tu trouves, garçon ?

— Dam ! ces bordées continuelles que nous tirons, cette embarcation que nous avons envoyée hier à terre et qui n'est pas encore revenue, tout cela est assez singulier.

— Hum ! fit l'officier, sans exprimer autrement son opinion.

— Où donc que nous allons comme ça, lieutenant ? reprit le matelot.

— Est-ce que tu tiens beaucoup à le savoir, répondit maître Lovel de son air moitié figue, moitié raisin.

— Dam ! fit l'autre en tournant sa chique dans sa bouche et en lançant un jet de salive noirâtre, j'avoue, lieutenant, que cela me flatterait assez.

— Vrai ?... Eh bien ! *my boy,* dit le vieux marin avec un sourire narquois, si on te le demande, tu répondras que tu ne le sais pas ; de cette façon tu es certain de ne pas te compromettre ; et surtout de ne pas te tromper,

Puis après avoir considéré un instant la mine penaude du timonier à cette étrange réponse, il ajouta :

— Pique huit, *my dear*, voilà le soleil qui se lève là bas derrière les montagnes ; nous allons appeler au quart.

Et après avoir replacé sa pipe dans le coin de sa bouche, il reprit sa promenade.

Le matelot saisit la cordelle attachée au battant de la cloche et frappa quatre coups doubles.

A ce signal, bien connu d'eux, les hommes étendus sur le gaillard d'avant se levèrent en tumulte et se précipitèrent dans l'entre-pont en criant à tue-tête :

— Debout au quart, tribordais ! debout ! debout ! Il est quatre heures, triborbais ! debout ! debout !

Dès que le quart fut changé, le maître donna les ordres nécessaires pour faire la toilette du navire ; puis, comme le soleil commençait à se lever à l'horizon dans un flot de vapeurs rougeâtres qui dissipait peu à peu la brume épaisse dont toute la nuit le navire avait été enveloppé comme d'un linceul, il fit monter un homme en vigie sur les barres de petit perroquet afin d'interroger l'espace et de surveiller les rives que le navire côtoyait ; puis, ces divers devoirs remplis, le vieux marin reprit sa promenade en jetant de temps en temps un regard à la mâture et en murmurant entre ses dents :

— Hum ! où allons-nous ? Il serait bien aimable, lui, s'il me le disait ; c'est une véritable navigation d'aveugles que nous faisons là, et nous serons bien heureux si nous nous en retirons sains et saufs.

Tout à coup son visage sembla s'éclairer, et un sourire joyeux s'épanouit sur sa large face.

Le capitaine venait de sortir de sa chambre et de paraître sur le pont.

Le capitaine Johnson était à cette époque un homme de trente-trois ans à peine, d'une taille au-dessus de la moyenne; ses gestes étaient simples, gracieux et remplis d'une élégance naturelle; ses traits étaient mâles et accentués, et ses yeux noirs dans lesquels rayonnait l'intelligence imprimaient à sa physionomie une expression de grandeur, de force et de loyauté.

— Bonjour, père, dit-il à maître Lovel en lui tendant cordialement la main.

— Bonjour, garçon, répondit celui-ci, as-tu bien dormi ?

— Très-bien, merci, père. Qu'avons-nous de nouveau ?

A cette question si simple en apparence, le lieutenant se redressa, porta la main à son chapeau et répondit avec déférence.

— Capitaine, il n'y a rien de nouveau à bord; j'ai fait virer lof pour lof le brick à trois heures, et selon vos ordres nous courons la longue bordée au plus près du vent, filant six nœuds deux tiers à l'heure, les perroquets dessus et tenant toujours la pointe de Galveston par la hanche de bâbord.

— C'est bien, répondit le capitaine, en jetant un coup d'œil sur le compas et sur la voilure.

Pour tout ce qui regardait le service, maître Lovel, malgré les observations réitérées de son chef, avait toujours conservé vis-à-vis de lui le ton et les manières d'un subordonné devant son supérieur; le capitaine, voyant que c'était un parti pris de la part du vieux marin, avait fini par ne plus y faire attention, et il le laissait libre de lui parler à sa guise.

— Ah ça, capitaine, reprit le lieutenant avec une certaine hésitation, nous approchons de la passe ; est-ce que vous avez l'intention de donner dedans?

— Juste.

— Mais nous allons nous faire couler bas.

— Pas si bêtes.

— Hum! je ne sais pas comment nous nous en tirerons.

— Tu verras; d'ailleurs ne faut-il pas que nous allions à la recherche de notre chaloupe qui n'est point encore revenue?

— C'est vrai; je n'y songeais pas.

— Tu vois bien ; et nos passagers?

— Je ne les ai point encore vus aujourd'hui.

— Bon ; ils ne tarderont pas à monter sur le pont.

— Navire! cria la vigie.

— Voilà ce que j'attendais, dit le capitaine.

— Pour virer de bord?

— Au contraire, pour passer sans coup férir devant le fort qui commande l'entrée de la baie.

— Je ne comprends pas.

— Sois tranquille, tu comprendras bientôt.

Et s'adressant à la vigie :

— Dans quelle direction se trouve ce navire? cria-t-il.

— A tribord, au vent à nous; il sort d'une crique dans laquelle il était caché et laisse arriver en plein sur le brick.

— Très-bien, répondit le capitaine; vois-tu, continua-t-il en se tournant vers maître Lovel : ce navire nous donne la chasse; nous allons peu à peu, en louvoyant, doubler le fort de la passe et la bat-

terie dont les feux se croisent avec lui ; les Mexicains qui nous surveillent, persuadés que nous ne pouvons pas échapper à leur croiseur, ne se donneront pas la peine de faire feu sur nous et nous laisseront passer devant eux sans nous inquiéter.

Et quittant son lieutenant ébahi de ce singulier raisonnement auquel il ne comprenait goutte, le capitaine monta sur le banc de quart, et s'accoudant sur la lisse, il commença à suivre avec soin tous les mouvements du navire signalé par la vigie.

Une heure se passa ainsi sans amener aucun changement dans la position respective des deux navires ; seulement le brick, qui n'avait pas l'intention de trop s'éloigner du croiseur, était loin de porter toute la toile qu'il aurait pu larguer.

Le branle-bas de combat avait été fait à la sourdine, et trente vigoureux matelots armés jusqu'aux dents étaient rangés sur les manœuvres courantes, prêts à obéir au moindre signe de leur capitaine.

Cependant, depuis à peu près une heure, le brick se rapprochait du cap, et obligé de côtoyer un récif sous-marin dont le gisement ne lui était pas bien connu, le capitaine avait fait carguer les perroquets et les basses voiles, et s'avançait la sonde à la main ; le croiseur, au contraire, s'était littéralement couvert de toile et grossissait à vue d'œil, prenant les imposantes proportions d'une corvette de premier rang ; l'on voyait déjà parfaitement sa coque noire traversée dans toute sa longueur par une large bande blanche percée de quinze sabords qui laissaient passer les bouches de ses canons à la Paixhans. Sur la côte dont on était fort proche, et groupés sur les rochers, on distinguait une foule d'individus des

deux sexes qui, hurlant, criant et battant des mains, suivaient avec anxiété les péripéties de cette chasse étrange.

Tout à coup un léger nuage de fumée s'éleva de l'avant de la corvette, un coup de canon retentit sourdement, et un pavillon mexicain fut hissé à sa corne.

— Ah! ah! fit le capitaine Johnson en mâchant machinalement le bout du cigare qu'il tenait entre ses lèvres, elle se décide donc enfin à rompre l'incognito? Allons, lieutenant, politesse pour politesse, montrons-lui nos couleurs, que diable! elles en valent bien la peine.

Deux secondes plus tard, un large pavillon étoilé se déployait majestueusement à l'arrière du brick.

A l'apparition des couleurs des États-Unis, si audacieusement arborées, un hurra de colère fut poussé à bord de la corvette mexicaine, hurra répété par la foule rassemblée à la pointe du cap, sans qu'il fût possible, à cette distance, de savoir si les cris des gens groupés à terre étaient des cris de joie ou des cris de colère.

Cependant le soleil commençait à s'élever, la matinée s'avançait, il fallait en finir, d'autant plus que la corvette, confiante dans sa force et presque arrivée à portée de canon, n'allait sans doute pas tarder à ouvrir son feu contre le navire américain. Chose étrange, la garnison du fort et celle de la batterie avaient, ainsi que l'avait prévu le capitaine, laissé le brick doubler la pointe du cap sans chercher à lui barrer le passage, ce qui leur aurait été on ne peut plus facile, grâce à leurs feux croisés.

Le capitaine fit signe à son lieutenant d'appro-

cher, et se penchant à son oreille, il lui dit quelques mots à voix basse.

— Eh ! eh ! répondit le lieutenant avec un gros rire, c'est une idée ! Pour lors, cela peut devenir drôle !

Et, sans dire un mot de plus, il se rendit sur l'avant.

Arrivé auprès de la pièce à pivot, il la fit démarrer et charger avec soin, en ajoutant un boulet et une grappe de raisin à la charge ordinaire; et, se penchant sur le point de mire, il saisit la vis de pression placée sous la culasse, puis, faisant signe de se tenir prêts aux servants de droite et de gauche qui, armés d'anspects, attendaient ses ordres, il commença à pointer la pièce lentement et avec la plus grande précaution, calculant scrupuleusement la distance qui séparait les deux navires et la déviation causée par le tangage et le roulis; enfin, lorsqu'il crut être arrivé au résultat désiré, il saisit le cordon de la batterie, se rejeta en arrière, et fit un geste au capitaine qui, de son banc de quart, attendait impatiemment la fin de ces préparatifs.

— Attention ! cria celui-ci, des hommes aux bras partout !

Il y eut une minute d'attente suprême.

— Sommes-nous parés? demanda le capitaine.

— Oui, reprit le lieutenant.

— Pare à virer !... commanda le capitaine; la barre dessous !... file l'écoute de foc !... change derrière !... change devant !... borde les perroquets !... borde les basses voiles !... hale les boulines !...

Les matelots se précipitèrent sur les manœuvres, et le navire, obéissant à l'impulsion qui lui était

donnée, tourna majestueusement sur lui-même. Au moment où il faisait son abattée et où il présentait son avant par le travers de la corvette, maître Lovel, qui épiait l'occasion favorable d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, tira vivement le cordon de la batterie et fit feu.

Les Mexicains, confondus de cette agression subite à laquelle ils étaient loin de s'attendre de la part d'un ennemi si faible en apparence, ripostèrent avec furie, et un ouragan de fer et de plomb vint s'abattre avec un fracas horrible sur le pont et dans la mâture du bâtiment américain qu'il enveloppa de fumée.

Le fort et la batterie continuaient à garder la plus stricte neutralité.

Le capitaine Johnson ne se donna pas la peine de riposter.

— Oriente au plus près du vent! dit-il; hale les boulines! C'est assez nous amuser, garçons!

Et le brick continua sa route.

Lorsque la fumée fut dissipée, l'on aperçut la corvette mexicaine.

Elle était dans un état pitoyable.

Le coup de canon tiré par maître Lovel lui avait coupé son beaupré au ras de la poulaine, ce qui avait naturellement entraîné la chute du mât de misaine; et la pauvre corvette, à demi-désemparée et mise dans l'impossibilité de poursuivre plus longtemps son audacieux adversaire, s'occupait tristement et en toute hâte à réparer les avaries majeures qu'elle avait éprouvées.

A bord du brick, grâce à la précipitation avec laquelle les Mexicains avaient riposté, l'on n'avait eu

qu'un homme tué et trois légèrement blessés; quant aux avaries, elles étaient insignifiantes : quelques manœuvres coupées, voilà tout.

— Maintenant, dit le capitaine en descendant du banc de quart, père, dans dix minutes tu vireras de bord, et quand nous serons par le travers du fort, tu mettras le navire sur le mât, tu pareras la chaloupe et tu m'avertiras.

— Comment ! ne put s'empêcher de dire le lieutenant, est-ce que vous voulez descendre à terre?

— By god! reprit le capitaine, je ne viens ici que pour cela.

— Au fort?

— Oui; seulement, comme il est toujours bon d'être prudent, tu feras embarquer dans la chaloupe les dix hommes les plus résolus de l'équipage avec haches, sabres, fusils et pistolets; que tout soit en ordre et prêt pour un combat.

— Je crois que ces précautions seront inutiles, dit alors un homme qui venait de monter sur le pont et s'était approché des deux interlocuteurs.

— Ah! c'est vous, maître Tranquille, répondit le capitaine en serrant la main du vieux chasseur, car c'était lui qui s'était si inopinément mêlé à la conversation; que dites-vous donc?

— Je dis, reprit le Canadien de sa voix calme, que vos précautions seront probablement inutiles.

— Comment cela?

— Dame, je ne sais pas, moi, je ne suis pas marin; regardez vous-même; ne vous semble-t-il pas, ainsi qu'à moi, qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire à bord de la corvette?

Le capitaine ouvrit vivement sa longue-vue et il la braqua sur le navire mexicain.

— En effet, dit-il au bout d'un instant. Oh ! oh ! notre audacieux coup de main aurait-il réussi ?

— Tout le fait supposer, reprit le chasseur toujours impassible.

— Vive Dieu ! j'en aurai le cœur net.

— Que voulez-vous faire ?

— Pardieu ! m'assurer de ce qui se passe.

— A votre aise.

— Laisse arriver !... commanda le capitaine.

La manœuvre s'exécuta, les boulines furent larguées, et le navire, prenant plus d'air dans ses voiles, s'avança rapidement vers la corvette où, en effet, se passait en ce moment une scène étrange, dont le résultat devait, au plus haut degré, intéresser le capitaine Johnson.

Mais pour bien expliquer cette scène au lecteur, il nous faut, à présent, retourner auprès de El Alferez et de ses compagnons que nous avons abandonnés à leur sortie de la pulqueria.

Au moment où nos quatre personnages atteignirent le môle, bien qu'il fût environ sept heures du matin, la plage était encore à peu près déserte ; seulement quelques embarcations des navires mouillés sur rade accostaient le môle et mettaient à terre les hommes chargés d'aller aux provisions.

Il fut donc facile aux conspirateurs de s'embarquer sans attirer l'attention sur leurs mouvements.

Au signal donné par Ramirez, l'embarcation, qui avait passé la nuit à louvoyer bord sur bord, se rapprocha de terre, puis, lorsque nos quatre per-

sonnages se furent assis dans la chambre de l'arrière et que Ramirez eut pris en main la barre du gouvernail, la chaloupe déborda et mit le cap sur une petite crique située un peu en dehors de la rade.

La brise, qui pendant toute la nuit avait été assez faible, s'était levée peu à peu; la chaloupe gagna facilement le large, orienta ses voiles et bientôt elle donna dans le goulet de la crique.

La corvette *la Libertad* se balançait doucement sur ses ancres.

Cependant il était facile à un marin de reconnaître que ce navire si calme en apparence était cependant paré à appareiller au premier signal. Les voiles, bien que serrées, étaient sur les fils de carret, et l'ancre virée à long pic n'avait besoin que d'un tour de cabestan pour être dérapée.

Postée sournoisement dans cette crique comme un oiseau de proie dans le creux d'un rocher, la corvette pouvait instantanément livrer ses larges voiles à la brise et fondre sur les navires suspects signalés par la vigie.

Sans prononcer une parole, nos personnages échangèrent entre eux un regard significatif : ils s'étaient compris.

A peine la chaloupe arriva-t-elle à portée de voix qu'une sentinelle placée dans les passe-avant de tribord la héla en espagnol.

Ramirez répondit, et appuyant sur la barre, il fit décrire une courbe gracieuse à l'embarcation et vint l'accoster à l'échelle de tribord.

L'officier de quart se tenait à la coupée pour recevoir les visiteurs.

Lorsqu'il aperçut une dame, il se hâta de descendre, afin de lui offrir la main et lui faire les honneurs du navire sur lequel elle allait poser le pied.

A droite et à gauche de la coupée des matelots rangée en ligne saluèrent les étrangers en portant la main à leur chapeau, tandis qu'un quartier-maître donnait le coup de sifflet d'usage.

Nous avons dit plus haut que *la Libertad* était une corvette de premier rang. Don Manuel Rodriguez son commandant, était un vieux marin élevé dans la marine espagnole et qui en avait conservé les saines traditions ; aussi son navire était-il tenu avec un soin et une coquetterie extrêmes. Don Serapio et don Cristoval, officiers de marine eux-mêmes, ne purent se dispenser d'exprimer à l'officier de quart la satisfaction qu'ils éprouvaient en voyant un navire aussi bien espalmé.

Le commandant Rodrignez, averti par un timonier de service, se hâta de monter sur le pont pour recevoir ses hôtes.

La chaloupe fut amarrée à l'arrière de la corvette, et ses canotiers se retirèrent sur le gaillard d'avant avec les matelots de l'équipage.

De même que les autres républiques hispano-américaines ; la Confédération mexicaine compte peu de navires, sa marine militaire est presque nulle et ne se compose que d'une dizaine de bâtiments tout au plus, briks, goëlettes et corvettes.

La gravité des événements qui se passaient au Texas avait engagé le gouvernement mexicain à y envoyer une corvette, afin de demeurer maître de la mer et d'empêcher les États-Unis, dont les sym-

pathies pour la révolution texienne étaient connues, de donner aux insurgés des secours en armes, en hommes ou en argent.

Le commandant Rodriguez, homme énergique et excellent marin, avait été choisi pour exécuter cette dangereuse mission; depuis deux mois il croisait sur les côtes du Texas où il avait établi un blocus rigoureux, et, grâce à son intelligente initiative, il avait réussi, jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, à arrêter ou à faire rebrousser chemin à tous les bâtiments expédiés des États-Unis au secours des insurgés.

Ceux-ci, réduits à leurs propres forces et comprenant que l'heure décisive n'allait pas tarder à sonner pour eux, avaient résolu d'en finir avec cette corvette qui leur causait d'énormes préjudices, et de s'en emparer coûte que coûte.

Les chefs des révoltés avaient dressé leurs batteries en conséquence. Pendant les rares visites faites par le commandant Rodriguez à Galveston, il avait été adroitement circonvenu par des personnes qui ostensiblement professaient pour la révolution une haine profonde, tandis qu'en secret elles étaient les agents actifs et dévoués des chefs insurgés. Presque malgré lui le commandant avait été amené à inviter plusieurs personnes à venir visiter sa corvette et à déjeuner à son bord; mais le vieux marin était un Mexicain de race, c'est-à-dire habitué à toutes les fourberies et les trahisons d'un pays où les révolutions se comptent par centaines, depuis vingt ans à peine qu'il a proclamé sa soi-disant indépendance; sa prudence ne lui fit pas défaut dans cette circonstance. Ne se souciant nullement de

courir le risque de se voir enlever son navire, il quitta la rade et alla mouiller dans une crique solitaire, afin d'avoir ses coudées franches; puis au lieu d'inviter beaucoup de personnes à la fois, il pria seulement doña Mencia, son père et deux des cousins de la jeune fille, officiers au service des États-Unis, de lui faire l'honneur de venir à son bord.

Nous savons maintenant quelles étaient réellement les personnes qui avaient accepté son invitation.

Le commandant fronça le sourcil en voyant le nombreux équipage de l'embarcation; mais réfléchissant qu'il avait deux cent cinquante hommes à son bord, il ne lui vint pas à la pensée que seize matelots, en apparence sans armes, chercheraient à s'emparer de son navire, et ce fut de l'air le plus riant et le plus affectueux qu'il reçut doña Mencia et les personnes qui l'accompagnaient.

Après avoir fait visiter à ses hôtes la corvette dans toutes ses parties, il les conduisit dans sa galerie où une table avait été dressée, et où un magnifique déjeuner les attendait.

Cinq personnes seulement prirent place autour de la table : la jeune fille supposée, les soi-disant cousins, le commandant et son second, vieux marin, comme lui rempli d'expérience et de bravoure.

Le repas commença sous les apparences les plus cordiales et les plus franches; le commandant regretta que le père de doña Mencia n'eût pu, ainsi que cela avait été convenu, accompagner sa fille, et l'entretien s'engagea gaiement.

Sur ces entrefaites, un timonier entr'ouvrit la porte, et, sur un signe du commandant, il vint lui

dire quelques mots à l'oreille; celui-ci, après s'être excusé auprès de ses convives, lui donna un ordre à voix basse, et le timonier se retira aussi discrètement qu'il s'était présenté.

— Señora, dit le commandant en se penchant vers la jeune femme placée à son côté, redoutez-vous la mer?

— Moi, répondit-elle en souriant, pourquoi cette question, caballero?

— Parce que, reprit-il, à moins que vous ne quittiez immédiatement mon bord, ce qui, je vous l'avoue, me chagrinerait fort, vous serez obligée de faire une promenade de quelques heures au large.

— Je suis fille et cousine de marins, commandant; c'est vous dire qu'une promenade en mer ne peut en toute circonstance que m'être fort agréable; en ce moment ce sera un charmant intermède à notre déjeuner et cela complétera la gracieuse hospitalité que vous avez bien voulu nous offrir.

— A la bonne heure, dit gaîment le commandant, vous êtes une véritable héroïne, doña Mencia; vous ne redoutez rien.

— Ou du moins fort peu de chose, répondit-elle avec une intonation dont l'expression échappa à son interlocuteur.

— Me permettez-vous de vous demander, commandant, dit don Serapio, si vous appareillez simplement pour nous procurer le plaisir d'une promenade en mer, ou si un motif plus grave vous engage à quitter le mouillage et à mettre sous voiles.

— Mon Dieu, je n'ai point de secret pour vous,

reprit-il avec bonhomie, voici l'affaire en quelques mots : depuis environ une quinzaine de jours je joue aux barres avec un lutin de brick dont les allures sont on ne peut plus suspectes. Son gréement et la finesse de sa coque me portent à croire que c'est un corsaire nord-américain qui cherche à jeter des armes et peut-être des hommes aux insurgés.

— Vous croyez, objecta don Cristoval, qu'un brick corsaire, vous sachant dans ces parages, oserait se hasarder à tenter de forcer la passe?

— Parfaitement. Ces démons de corsaires ne doutent de rien ; du reste, à l'époque de la guerre de l'indépendance, j'ai moi-même accompli des entreprises plus téméraires.

— Ainsi, nous allons assister à un combat naval ? demanda doña Mencia, d'un air craintif.

— Oh ! rassurez-vous, señorita ; cela, je l'espère, n'ira pas aussi loin ; ce brick que, depuis deux jours, j'avais perdu de vue, vient de reparaître, mais cette fois dans le but apparent d'approcher assez près de la terre pour y envoyer une embarcation. Je lui appuierai une chasse vigoureuse qui l'engagera, je n'en doute pas, à virer de bord au plus vite et à regagner le large ; il est impossible qu'il essaie sérieusement de se mesurer avec nous.

— Mais, c'est charmant, cela, s'écria en riant doña Mencia ; la fête sera complète : promenade en mer, chasse et peut-être capture d'un navire ! Vous nous comblez, commandant.

Tandis que la conversation devenait de plus en plus amicale et animée dans la chambre du commandant, la corvette avait appareillé, et toutes

voiles dehors, s'était lancée à la poursuite du brick du capitaine Johnson.

Cependant l'air plus vif qui pénétrait par les fenêtres de la galerie, le mouvement lent et mesuré du navire que le roulis commençait à balancer, avertirent les convives que la corvette avait quitté le mouillage.

— Eh! fit tout à coup don Cristoval, et notre chaloupe, qu'est-elle devenue?

— On l'a laissée mouillée sur une bouée, répondit le commandant; nous la reprendrons en regagnant le mouillage.

— Eh! mais, observa don Serapio en riant, si le corsaire avait la velléité de combattre, les seize hommes de notre équipage sont tout à votre disposition.

— Je vous remercie, mais je crois que je n'aurai pas besoin de leur secours.

— Qui sait? nul ne peut prévoir les événements. Nos matelots sont braves, et s'il y a combat, soyez certain qu'ils y prendront part.

Seul un des convives était demeuré muet pendant tout le repas, se contentant de boire et de manger en écoutant attentivement ce qui se disait autour de lui. Ce convive était le lieutenant chargé du détail de la corvette. Aussitôt que le navire eut appareillé, il quitta la table, sulua à la ronde et monta sur le pont.

— Votre lieutenant n'est pas causeur, commandant, observa doña Mencia; il n'a desserré les dents que pour manger et boire.

— C'est vrai, señorita, mais veuillez l'excuser, je vous prie: c'est un vieux marin peu au fait des

exigences du monde, il se trouvait gêné et presque déplacé au milieu de vous; mais peu d'hommes connaissent leur métier aussi bien que lui et sont aussi fermes et aussi intrépides dans le danger.

En ce moment une assez forte détonation fit trembler le navire dans ses membrures.

— Ah! fit doña Mencia avec un cri d'effroi, qu'est-ce que cela signifie?

— Moins que rien, señorita; nous avons tout simplement arboré notre pavillon en l'assurant d'un coup de canon chargé à poudre, afin d'obliger le brick à montrer ses couleurs.

— Y aurait-il du danger à monter sur le pont? demanda curieusement doña Mencia.

— Pas le moindre.

— Oh! bien alors, si vous me le permettez, nous irons voir ce qui se passe en haut.

— Je suis à vos ordres, señorita.

Le déjeuner était terminé; on quitta la table et on monta sur le gaillard d'arrière.

Le navire présentait aux yeux d'hommes ignorants des choses maritimes un aspect des plus singuliers et des plus attachants.

La brise assez forte arrondissait les voiles, orientées au plus près du vent; la corvette bondissait sur la lame comme une gazelle, sans cependant embarquer une goutte d'eau par ses bossoirs.

Sur le pont, l'équipage se tenait silencieux et immobile sur les manœuvres, les canonniers aux pièces et les gabiers dans les hunes.

Sur le gaillard d'avant, Ramirez et ses seize canotiers étaient groupés près de la poulaine, indiffé-

rents en apparence, mais surveillant activement les divers mouvements des Mexicains.

A portée et demie de canon, à peu près, on apercevait le brick à la corne duquel flottait orgueilleusement un large pavillon américain.

— Je m'en doutais, dit le commandant, c'est un corsaire ; il a arboré les couleurs américaines pour nous tromper, mais nous sommes sur nos gardes.

— Croyez vous donc que ce navire ne soit pas américain ? demanda don Serapio.

— Pas plus que nous, c'est un corsaire argentin ou brésilien.

— Cependant, sa construction paraît bien être américaine.

— La construction ne prouve rien : nos navires, achetés à divers pays, n'ont rien qui les fasse reconnaître ; nous n'avons pas de chantiers.

— C'est juste, mais tenez, le voilà qui vient au vent, il va virer.

— En effet, ses voiles commencent à faseiller.

Les Mexicains se croyaient si bien à l'abri d'une attaque, que la plus grande partie de l'équipage avait quitté les postes de combat pour suivre la manœuvre du brick ; les matelots perchés dans les haubans ou penchés aux sabords, regardaient curieusement sans songer au danger qu'il pouvait y avoir à manquer ainsi à la discipline.

Cependant le brick virait, ainsi que l'avait dit don Serapio ; tout à coup, au moment où il terminait son abattée, une détonation, se fit entendre, un sifflement aigu traversa l'espace, et le mât de beaupré de la corvette, coupé par un boulet, tomba à la mer en entraînant dans sa chute le mât de misaine.

Alors ce fut à bord de la corvette un désordre et une panique impossible à décrire. Les matelots épouvantés couraient dans tous les sens sans rien entendre.

Enfin le commandant parvint à dominer le tumulte ; l'équipage reconnut sa voix, et au commandement de : *Feu!* quinze pièces de canon tonnèrent à la fois, en réponse à l'agression inqualifiable du corsaire.

XX

LA PRISE.

Les avaries éprouvées par la corvette étaient graves.

Le mât de beaupré est la clé de la mâture d'un navire ; sa chute avait entraîné celle du mât de misaine, que le grand-mât de perroquet, n'étant plus étayé, n'avait pas tardé à suivre.

Le plus grand désordre régnait à bord, où, comme cela arrive presque toujours en pareille circonstance, l'équipage était subitement passé d'une confiance folle à une terreur profonde.

Le pont était encombré de débris de toutes sortes, vergues, espars, voiles, boutes-hors de bonnettes, manœuvres enchevêtrées les unes dans les autres, au milieu desquels les matelots couraient éperdus, abandonnant leurs postes, sourds aux exhortations tout comme aux menaces de leurs chefs, n'ayant plus qu'une pensée : échapper à la mort qu'ils croyaient suspendue sur leur tête.

Cependant les officiers ne se dissimulaient nullement la gravité de leur position, que la manœuvre hardie du brick compliquait encore et rendait à chaque seconde plus précaire ; ils se multipliaient pour rendre un peu de courage à tous ces individus que la terreur affolait, et les engager à vendre chèrement leur vie.

Un nouvel incident vint encore, tout à coup, rendre, s'il est possible, plus critique et plus désespérée la situation du navire.

Le commandant Rodriguez n'avait pas quitté son banc de quart. Immobile à son poste pendant les événements que nous avons rapportés, il avait continué à donner ses ordres d'une voix ferme, sans paraître remarquer les symptômes de désobéissance qui, depuis la catastrophe arrivée à la corvette, se manifestaient parmi les hommes de l'équipage.

Le front pâle, les sourcils froncés, les lèvres serrées, le vieux marin jouait machinalement avec la poignée de son sabre, jetant par intervalles un regard froid et résolu autour de lui, tout en excitant ses officiers à redoubler d'efforts et à faire bravement leur devoir.

Doña Mencia et les deux officiers supposés de la marine américaine se tenaient silencieux et attentifs auprès de lui, attendant probablement le moment d'agir ; au tumulte qui s'était soudain élevé sur le gaillard d'avant, tous trois avaient tressailli et s'étaient encore rapprochés du commandant.

Lorsque le brick en virant de bord avait si adroitement coupé le mât de beaupré de la *Libertad*, Ramirez et ses matelots avaient été les premiers à semer et à propager la terreur parmi l'équipage en

poussant des cris d'épouvante et en courant de tous les côtés.

Leur exemple fut promptement suivi; alors, ils changèrent de tactique et commencèrent à accuser à haute voix le commandant, soutenant qu'il les trahissait, qu'il voulait les perdre et livrer le navire aux insurgés.

Il n'y a chose si stupide qu'elle soit, a dit un penseur, qu'on ne fasse croire aux gens en s'y prenant d'une certaine façon ; cette parole est d'une exactitude rigoureuse, et cette fois encore elle reçut une entière application.

Les matelots de la *Libertad* oublièrent en un instant tout ce qu'ils devaient à leur commandant, dont la constante sollicitude veillait sur eux avec une paternelle bonté, poussés et excités par les perfides insinuations de Ramirez et de ses compagnons. Le courage qui leur manquait pour se défendre et faire leur devoir en gens de cœur, ils le retrouvèrent pour accuser leur chef de trahison, et, se saisissant de toutes les armes qui leur tombèrent sous la main, ils se précipitèrent tumultueusement vers le gaillard d'arrière en proférant des menaces et des cris de révolte.

Les officiers, effrayés à bon droit, et ne sachant quel moyen employer pour faire rentrer ces hommes dans le devoir, vinrent se grouper autour de leur commandant, résolus à se sauver ou à périr avec lui.

Le vieux marin était toujours aussi calme et aussi impassible en apparence ; rien ne révélait sur son visage austère l'angoisse qui lui broyait secrètement le cœur ; les bras croisés sur la poitrine, la tête

haute et le regard assuré, il attendit les révoltés.

Ceux-ci ne tardèrent pas à envahir l'arrière du navire; cependant, après avoir dépassé le grand mât, par un reste de ce respect inné chez les matelots pour leurs supérieurs, ils s'arrêtèrent.

Le gaillard d'arrière est la partie du pont d'un bâtiment exclusivement réservée aux officiers; les matelots ne peuvent, dans aucun cas, y mettre le pied, à moins que ce ne soit pour exécuter une manœuvre.

Arrivés au pied du grand-mât, les révoltés avaient donc hésité, ils ne se sentaient plus sur leur terrain, finalement ils s'étaient arrêtés, car le fait seul de l'envahissement de cette partie du pont constituait une grave infraction à la discipline maritime.

Ils s'étaient arrêtés, disons-nous, mais comme a mer en courroux qui se brise aux pieds d'une digue, qu'elle ne peut franchir, c'est-à-dire en hurlant et en gesticulant avec colère, mais cependant sans faire un pas de plus en avant; il est vrai qu'ils n'en faisaient pas non plus un en arrière.

Mais cette hésitation et cette attitude presque timide des révoltés ne faisaient nullement l'affaire des meneurs qui les avaient poussés à l'insubordination. Mêlés aux derniers rangs des matelots, ils criaient et gesticulaient plus fort que les autres, cherchant, par tous les moyens, à rallumer ce feu qui, déjà, menaçait de s'éteindre.

Le pont de la corvette présentait en ce moment un aspect des plus désolants et à la fois des plus imposants. Au milieu de ces débris entassés pêle-mêle sur ce beau navire si fatalement décapité par

la mitraille, ces hommes aux traits rudes et farouches groupés en désordre dans des attitudes menaçantes, puis, à quelques pas à peine devant eux, un petit groupe d'officiers calmes et résolus, pressés autour de leur commandant qui, debout sur son banc de quart, semblait dominer cette scène et planer, pour ainsi dire, sur tout ce qui l'entourait; enfin, un peu en arrière, doña Mencia et les deux officiers américains, spectateurs en apparence désintéressés des événements auxquels le hasard les obligeait d'assister, mais, en réalité, suivant d'un regard anxieux toutes les péripéties du drame qui se déroulait sous leurs yeux : certes, dans la position des divers personnages de cette histoire, et dans l'expression qui, par éclairs se reflétait sur leurs mâles visages, un peintre aurait trouvé un magnifique sujet de tableau.

Puis, au loin. à l'horizon, on voyait blanchir les hautes voiles du brick qui se rapprochait rapidement, dans l'intention, sans doute, de venir, comme le *Deus ex machinâ* antique, dénouer, lorsqu'il en serait temps, cette situation que chaque seconde qui s'envolait tendait davantage.

Il y eut une minute de trêve entre les deux partis qui, semblables à des duellistes consommés, cherchaient, avant d'engager définitivement le fer, le point vulnérable de leur adversaire.

Un silence profond régnait sur le pont de ce navire, où, en cet instant tant de passions bouillonnaient dans les replis cachés de toutes ces poitrines de bronze ; on n'entendait d'autre bruit que le mugissement sourd et monotone de la mer, qui se brisait sur les flancs de la corvette ou s'engouffrait aux

écubiers, et le bruissement indistinct d'armes serrées par des mains crispées.

Cette hésitation suprême avait quelque chose de sinistre et d'effrayant; le commandant résolut, coûte que coûte, de la faire cesser : il comprenait qu'à lui seul appartenait de tenter un dernier effort auprès de ces hommes égarés, mais qui, peut-être ne demeureraient pas sourds à la voix du devoir parlant par la bouche d'un homme dont ils avaient été maintes fois à même d'apprécier le noble caractère, et que longtemps ils avaient été accoutumés à respecter et à aimer.

Le commandant Rodriguez promena lentement autour de lui un regard triste, mais cependant ferme; et, étendant le bras dans la direction du brick, qui serrait le vent de plus en plus afin de pouvoir plus facilement élonger la corvette en l'accostant :

— Équipage, dit-il d'une voix forte et accentuée, voici l'ennemi. Nous avons une revanche à prendre contre lui; pourquoi chacun de vous n'est-il pas à son poste de combat? Que me voulez-vous? Craignez-vous que lorsque sonnera l'heure de la lutte je vous fasse défaut?

A cette interpellation si ferme et si directe, un frémissement indéfinissable parcourut les rangs des révoltés; quelques-uns d'entre eux se préparaient à répondre, lorsqu'une voix s'éleva des derniers rangs.

— Qui vous dit que nous considérons ce bâtimen comme un ennemi? s'écria-t-elle.

Immédiatement, des hurras et des trépignements de joie mêlés à des jurons et à des sifflets, partirent de tous les côtés.

— L'homme qui ose parler ainsi, s'écria le commandant d'une voix qui, pour un instant, domina le tumulte, l'homme qui ose parler ainsi est un traître et un lâche. Il ne fait pas partie de l'équipage de mon navire.

Ce fut alors un tumulte inexprimable. Les matelots, oubliant tout respect et toute discipline, se ruèrent avec des cris et des vociférations affreuses sur le gaillard d'arrière.

Le commandant, sans se laisser déconcerter par cette manifestation hostile, saisit un pistolet que lui présentait un timonier demeuré fidèle, il l'arma froidement, et s'adressant aux mutins :

— Prenez garde, dit-il : le premier qui fait un pas de plus, je lui brûle la cervelle.

Les organisations d'élite sont douées d'une si grande puissance magnétique, et leur influence sur le vulgaire est tellement réelle, que les deux ou trois cents mutins, à l'aspect de cet homme qui seul leur tenait tête à tous en les menaçant d'un pistolet, hésitèrent et finalement s'arrêtèrent avec un vague mouvement d'appréhension.

Il était évident que ce pistolet était peu à craindre, même dans l'hypothèse où le commandant mettrait sa menace à exécution, puisqu'il ne pourrait que tuer ou blesser une seule personne ; cependant, nous le répétons, tous ces hommes s'arrêtèrent surpris, épouvantés peut-être, mais, certainement, ne se rendant pas compte du sentiment qu'ils éprouvaient.

Un fin sourire se dessina sur les lèvres du commandant ; il comprit que ces natures abruptes et rebelles étaient domptées ; il voulut assurer son triomphe.

— Chacun à son poste de combat, dit-il; que les gabiers s'occupent à déblayer le navire, tandis que les charpentiers prépareront tout pour mettre un autre beaupré en place.

Et quittant son banc de quart, le commandant s'avança résolûment vers les mutins; ceux-ci, au fur et à mesure qu'il avançait, reculaient, sans parler, sans gesticuler, mais opposant encore cependant cette dernière résistance, la plus redoutable de tous, la force d'inertie.

Cependant c'en était fait de la révolte; l'équipage, ébranlé par la conduite ferme et sage de son chef, n'allait pas tarder à rentrer dans le devoir, lorsqu'un incident inattendu vint changer complétement la face des choses et replacer les officiers du bâtiment dans la situation critique dont leur chef les avait fait si facilement sortir.

Nous avons dit que doña Mencia et ses deux compagnons suivaient attentivement les péripéties de cette scène, prêts à intervenir dès que besoin serait. A peine le commandant Rodriguez eut-il quitté son banc de quart, que la jeune fille ou le jeune homme, ainsi qu'il plaira au lecteur de nommer cet être mystérieux, s'y élança, et saisissant une longue-vue, il la braqua dans la direction du brick, afin de bien relever la position du corsaire et s'assurer sans doute qu'on aurait au besoin un appui efficace.

Le brick n'était plus qu'à deux encâblures de la corvette; encore quelques minutes et il arriverait à portée.

Tout à coup doña Mencia, abandonnant sans transition son rôle de femme, déchira d'un mouvement brusque et rapide la robe qui la couvrait, enleva sa

coiffure féminine et apparut sous les vêtements masculins que portait El Alferez dans la pulqueria.

Cette transformation avait été tellement rapide que l'équipage et les officiers de la corvette n'étaient pas encore revenus de l'étonnement que leur causait cette étrange métamorphose, lorsque le jeune homme saisissant un pistolet à sa ceinture, l'armait et en dirigeait le canon sur un amas de gargousses montées par les mousses sur le pont lors du branle-bas de combat, et que dans le désordre qui avait suivi la chute de la mâture, ils avaient laissé pêle-mêle au pied du mât d'artimon.

— Rendez-vous, cria El Alferez d'une voix tonnante, rendez-vous, ou vous êtes morts.

Don Cristoval et don Serapio se tenaient à droite et à gauche du jeune homme, un pistolet de chaque main.

Ramirez avait, de son côté, mis le temps à profit; par ses soins, deux caronades du gaillard d'avant avaient été retirées de leurs sabords, braquées sur l'arrière, et deux matelots, mèche en main, se tenaient immobiles auprès d'elles, n'attendant qu'un signal pour faire feu.

Ramirez et les quatorze hommes qui lui restaient, rangés derrière les pièces, couchaient en joue les matelots mexicains.

L'équipage était pris entre deux feux. Deux cent cinquante homme étaient à la merci de vingt.

La position était désespérée.

Le commandant n'avait plus même la ressource de se faire tuer honorablement.

Les événements s'étaient accomplis avec une telle rapidité, ce coup de main préparé depuis longtemps

avait été exécuté avec un si grand sang-froid et une si grande habileté, tout avait été si bien prévu, que, malgré lui, après avoir jeté un regard désolé sur le pont de son navire, le vieux marin fut contraint de convenir qu'il ne lui restait plus qu'une chance de salut : mettre bas les armes.

Cependant il hésita.

El Alferez comprit le combat qui se livrait dans le cœur du brave officier.

— Nous ne sommes pas des pirates, dit-il, commandant Rodriguez ; nous sommes des Texiens : vous pouvez sans honte nous rendre vos armes, non pas pour sauver votre vie à laquelle l'échec que vous subissez en ce moment vous fait attacher peu de prix, et que vous sacrifieriez sans doute avec joie pour venger la honte de votre défaite, mais vous répondez devant Dieu des deux cent cinquante hommes de votre équipage. A quoi bon verser inutilement un sang précieux? Pour la dernière fois, rendez-vous, je vous y invite.

En ce moment, une ombre épaisse couvrit le pont du navire.

Le brick, que chacun avait oublié, avait continué à s'avancer ; il était arrivé à portée de pistolet, et sa haute voilure s'étendait comme un rideau sur le bâtiment qu'il élongeait en lui interceptant les rayons du soleil.

— Ho du navire ! ohé ! cria une voix partie de l'arrière du croiseur, envoyez une embarcation à bord avec le capitaine dedans.

Cette voix résonna comme un coup de tonnerre aux oreilles des Mexicains.

Le brick avait masqué ses voiles et se tenait immobile à tribord de la corvette.

Il y eut un instant de silence suprême, tous les yeux se dirigèrent instinctivement vers le corsaire.

Ses hunes étaient garnies de gabiers armés de fusils et de grenades; par ses sabords ouverts on apercevait ses matelots rangés aux pièces : il tenait littéralement la corvette sous son feu.

— Eh bien, reprit El Alferez en frappant du pied avec impatience, vous décidez-vous, oui ou non ?

— Monsieur, répondit le commandant, par une trahison infâme, vous vous êtes rendu maître de mon navire, toute résistance est désormais inutile, je me rends.

Et, par un geste plein de majesté, le vieux marin dégaîna son épée, en brisa la lame, dont il jeta les morceaux à la mer, et se retira sur l'arrière d'un pas calme et résigné.

— Capitaine Johnson ! cria El Alferez, la corvette est à nous, envoyez une embarcation à bord.

Un coup de sifflet résonna sur le pont du brick; une embarcation fut affalée à la mer, et quelques minutes plus tard vingt corsaires armés jusqu'aux dents et commandés par le capitaine en personne montèrent à bord de la corvette.

Le désarmement de l'équipage s'opéra sans la moindre résistance.

Le commandant Rodriguez et son état-major avaient été transportés sur le brick, afin que les matelots mexicains, beaucoup plus nombreux que leurs vainqueurs, demeurassent sans chef dans le cas où, par un effort désespéré, ils tenteraient de reconquérir leur navire.

Mais cette précaution était inutile, les Mexicains ne songeaient nullement à se révolter; au contraire, la plupart d'entre eux étaient nés au Texas; dans les marins du brick ils avaient retrouvé beaucoup de leurs amis et d'anciennes connaissances aussi; au bout de quelques minutes, les deux équipages avaient établi les rapports les plus cordiaux, et s'étaient, pour ainsi dire, confondus.

Le capitaine Johnson résolut de mettre cette heureuse circonstance à profit.

Le corsaire se trouvait dans une position fort difficile, et éprouvait littéralement, en ce moment, la gêne qu'occasionne toujours l'embarras des richesses; il s'était, sans coup férir, emparé d'une corvette de guerre de premier rang; mais il fallait un équipage à cette corvette, et les matelots dont il pouvait disposer en les enlevant de son propre navire pour les placer sur sa prise étaient insuffisants; la bonne harmonie qui s'était presque subitement établie entre les deux équipages lui fournit un moyen de sortir d'embarras à son honneur.

Les matelots sont, en général, des hommes durs à la fatigue, fidèles, mais peu scrupuleux en fait de politique, dont les questions sont beaucoup trop abstraites pour leur intelligence naturellement bornée pour tout ce qui regarde les choses de terre.

Accoutumés à être sévèrement conduits et à être dirigés pour toutes les actions de leur vie, depuis les plus graves jusqu'aux plus futiles, les matelots ne sont donc, en résumé, que de grands enfants qui n'apprécient qu'une chose, la force. Un homme résolu en fera toujours ce que bon lui semblera, s'il parvient à leur prouver sa supériorité sur eux.

Le capitaine Johnson était un trop vieux routier pour ne pas savoir comment il devait agir dans la circonstance où il se trouvait; aussitôt le désarmement opéré, il monta sur le banc de quart, prit en main le porte-voix, et, sans faire de distinction entre les matelots éparpillés sur le pont, il commanda une série de manœuvres déstinées à habituer ces hommes au son de sa voix et à leur prouver qu'il connaissait à fond son métier, ce que tous reconnurent en quelques minutes.

Ces ordres furent alors exécutés avec une précision et une rapidité telles, que la corvette, presque désemparée une heure auparavant, se trouva avoir installé des mâts de fortune en remplacement de ceux qu'elle avait perdus, avoir rétabli sa voilure, et être en état de faire route pour quelque port où il plairait à son nouveau chef de la conduire.

Le pont avait été complétement déblayé ; les manœuvres courantes, coupées pendant le combat, repassées ; enfin, une heure avant le coucher du soleil, un étranger que le hasard aurait amené sur la *Libertad* n'aurait pu se douter de ce qui s'était passé.

Lorsqu'il eut obtenu ce résultat, le capitaine sourit dans sa moustache et ordonna à maître Lovel, qui l'avait suivi à bord, de donner un coup de sifflet pour rassembler l'équipage.

A cet appel bien connu d'eux, les matelots maintenant soumis vinrent gaiement se ranger au pied du grand mât, et attendirent silencieusement ce qu'il plairait au capitaine de leur commander.

Celui-ci savait comment il fallait parler à ces rudes natures.

Après les avoir félicités sur la façon intelligente dont ils avaient compris et exécuté ses ordres, il leur dit qu'il n'avait nullement l'intention de les retenir prisonniers; que la plupart d'entre eux étaient des Texiens comme lui, qui, en cette qualité, avaient droit à toutes ses sympathies. En conséquence, les matelots qui ne voudraient pas servir la république texienne seraient immédiatement mis à terre sur le premier point du territoire mexicain où toucherait le bâtiment; quant à ceux qui consentiraient à servir leur pays et à demeurer à bord de la corvette, leurs appointements seraient portés à vingt-cinq piastres par mois, et, afin de leur prouver les bonnes intentions du gouvernement texien à leur égard, un mois de gratification leur serait accordé à titre de prime pour leur engagement, et payés séance tenante.

Cette proposition généreuse fut accueillie avec des cris et des trépignements de joie par ces hommes qui commencèrent immédiatement à supputer intérieurement combien de verres de tafia et de mesures de pulque ils pourraient consommer pour cette somme fabuleuse de vingt-cinq piastres. Les pauvres diables, depuis qu'ils étaient au service du gouvernement mexicain, n'avaient encore été payés qu'en promesses, et, depuis longtemps déjà, ils trouvaient que cette solde était par trop maigre.

Le capitaine connaissait cette circonstance, il vit l'effet qu'il avait produit et continua au milieu d'un religieux silence :

— Ainsi, c'est convenu, matelots, vous êtes libres de ne pas demeurer à bord, où je ne prétends pas vous retenir prisonniers; seulement, réfléchis-

sez aux propositions que je vous fais au nom du gouvernement que j'ai l'honneur de servir, je les crois de tous points avantageuses pour vous. Maintenant, que ceux qui veulent s'engager à bord de la corvette passent à bâbord, tandis que ceux qui préfèrent être mis à terre n'ont qu'à demeurer où ils sont. L'officier d'administration fera signer l'engagement et comptera immédiatement la prime.

Le capitaine Johnson avait installé l'officier d'administration du brick au pied du mât d'artimon sur une chaise avec une table devant lui et des sacs pleins de piastres à ses pieds.

Cette mise en scène obtint le plus grand succès; il n'en fallut pas davantage, la vue des piastres acheva de décider les plus irrésolus. Au commandement de : Allez! dit par le capitaine, les matelots se précipitèrent en foule vers l'officier d'administration, qui, bientôt ne sut plus auquel entendre, tant chacun avait hâte de toucher sa prime.

Le capitaine sourit à ce résultat de son éloquence, mais il jugea à propos de venir en aide à l'officier chargé de l'enrôlement, et, d'après son ordre, les matelots mirent un peu moins de précipitation à se présenter à lui.

L'enrôlement dura deux heures. Tous les matelots s'étaient engagés, tous faisaient maintenant sauter joyeusement dans leurs mains calleuses les belles piastres qu'ils avaient reçues, et, certes, si un navire mexicain s'était présenté en ce moment, le nouvel équipage l'aurait rudement reçu et s'en serait infailliblement emparé.

Du reste, le résultat obtenu par le capitaine Johnson était facile à prévoir : dans tout matelot,

il y a toujours un peu l'étoffe d'un corsaire, et l'argent comptant a seul raison avec lui.

Mais le capitaine Johnson était un homme froid et méthodique, sur lequel l'enthousiasme n'avait aucune prise. Il ne se laissa nullement griser par le succès inespéré qu'il avait obtenu; il savait fort bien que le premier moment d'effervescence passé, la réflexion viendrait, et, avec la réflexion, l'esprit d'insubordination, si naturel au caractère du marin. Il fallait surtout éviter de donner un prétexte quelconque à une révolte; pour cela, il était urgent d'enlever à l'équipage de la corvette cette autonomie que l'habitude de vivre ensemble et une connaissance approfondie de leur caractère respectif donnaient à chaque marin. Pour cela le moyen était simple ; le capitaine l'employa. Son brick armé pour la course était fort ; il comptait cent quatre-vingt-dix hommes ; il ne garda que cinquante de ses anciens matelots; les autres passèrent sur la corvette, dont cent quarante hommes furent transportés sur le brick; de cette façon les deux équipages se fondirent l'un dans l'autre, et se trouvèrent complétement à la disposition de leur capitaine, qui en devint définitivement le maître.

Les divers événements que nous avons rapportés et les incidents qui les avaient suivis, avaient demandé beaucoup de temps; la journée tout entière s'était écoulée, et tout n'avait été complétement organisé qu'une heure avant le coucher du soleil.

Le capitaine Johnson donna le commandement de la corvette à don Serapio avec don Cristoval pour lieutenant chargé du détail, et Ramirez pour maître

d'équipage ; quant à lui, il se réserva le commandement du brick.

Puis, lorsque tout fut paré, comme on dit en marine, c'est-à-dire que l'ordre fut entièrement rétabli, le capitaine fit hisser le pavillon mexicain à la corne de la corvette qui fit immédiatement route pour donner dans la passe de Galveston.

Le capitaine retourna à son bord en emmenant avec lui El Alferez grâce à la détermination et au sang-froid duquel le gouvernement révolutionnaire texien devait d'avoir une marine.

Le résultat était beau, il dépassait même les prévisions et les espérances des insurgés, mais ce n'était pas assez ; en mettant le pied sur son navire, le capitaine ordonna que le pavillon texien fût frappé, renversé ayant au-dessus de lui les couleurs mexicaines, puis il donna l'ordre de hisser les deux pavillons à la corne.

Le brick orienta ses voiles et marcha de conserve avec la corvette, en ayant soin de se placer sous le feu de sa batterie, comme si, réellement, il avait été amariné par elle.

Les marins ne comprenaient rien à cette singulière manœuvre ; mais, comme ils avaient vu rire leur capitaine, ils se doutèrent qu'elle cachait quelque stratagème, et, malgré la honte qu'ils éprouvaient de voir leurs couleurs au-dessous de celles du Mexique, ils continrent leurs murmures dans l'espoir d'une prompte revanche.

Cependant toute la population de Galveston était depuis le matin plongée dans la plus grande anxiété ; réunie sur le môle, elle avait assisté de loin à la chasse acharnée des deux navires, puis elle les avait

vus disparaître ; le bruit du canon, répété par les échos des falaises, était arrivé jusqu'à la ville ; un combat s'était livré, mais quel en était le résultat, voilà ce que chacun se demandait sans que nul pût ou voulût répondre, car, évidemment dans cette foule, il devait se trouver quelque individu mieux informé.

Le silence du fort avait aussi semblé inexplicable : on ne comprenait pas qu'il n'eût point foudroyé le brick, lorsque celui-ci avait passé à le ranger. Tout à coup, il y eut une explosion de cris de joie et de vivats, le brick et la corvette venaient d'apparaître à l'entrée du goulet, les couleurs mexicaines flottaient orgueilleusement sur les deux navires au-dessus du pavillon texien honteusement renversé.

Cette joie ne connut plus de bornes lorsque l'on vit les navires se rapprocher du fort et mouiller sous le feu de ses batteries ; les Mexicains étaient vainqueurs, les révoltés texiens venaient de subir un échec dont peut-être ils ne se relèveraient pas.

XXI

UNE LÉGENDE FANTASTIQUE.

Nous reviendrons maintenant au Jaguar, que nous avons laissé sortant de la pulqueria et se dirigeant à la tête de ses hardis compagnons vers le fort de la pointe. Mais avant d'aller plus loin, afin de bien faire comprendre au lecteur les difficultés presque insurmontables que le Jaguar devait rencontrer dans l'audacieuse expédition qu'il tentait, nous lui

demandons la permission de lui raconter la légende qui courait sur cette forteresse, légende qui s'est conservée jusqu'à ce jour dans toute sa naïve intégrité.

Le voyageur européen qui, pour la première fois, visite le Texas et en général toutes les côtes de l'Amérique méridionale, éprouve un sentiment de tristesse indéfinissable à l'aspect de ces côtes mornes et désolées qui ont vu tant de sinistres et contre lesquelles les flots sombres du Pacifique viennent se briser avec de mystérieux murmures.

Tout en effet dispose à la rêverie dans ces poétiques contrées : ce ciel qui semble une plaque de tôle rougie au feu, ces hautes falaises dénudées, dont les contours capricieux paraissent découpés à plaisir par quelque artiste géant des siècles passés, et portant parfois sur leurs cimes orgueilleuses les ruines imposantes encore de quelque vieux palais des Incas ou de quelque teocalli dont les massives murailles se perdent dans les nuages ; antiques repaires de ces féroces prêtres du Soleil qui faisaient tout trembler autour d'eux et prélevaient leur dîme sanglante sur la terre et la mer.

Avant la conquête, alors que les descendants de *Quetzalcoatl* (1), le serpent couvert de plumes, régnaient paisiblement dans ces contrées, les épaisses murailles de ces sombres *teocallis* ont étouffé bien des agonies, caché et autorisé bien des crimes.

De tous les récits qui nous furent faits pendant notre dernier voyage au Texas sur ces lugubres demeures disséminées çà et là sur son territoire, nous

(1) De *quetzalli*, plume, et de *coatl* serpent.

n'en rapporterons qu'un qui a trait au récit que nous avons entrepris de raconter,

C'était peu de temps après l'audacieuse expédition pendant laquelle Christophe Colomb, en cherchant un nouveau chemin pour se rendre dans l'Inde, avait *retrouvé* l'Amérique; la fièvre des découvertes s'était emparée de toutes les imaginations; chacun, les yeux fixés sur ce monde nouveau qui venait de surgir comme par merveille, s'élançait vers ces régions inconnues avec toute cette fiévreuse ardeur que nous avons vue se réveiller subitement à propos des placeres de la Californie.

Parmi les aventuriers qui allaient tenter la fortune, les uns n'étaient entraînés que par l'espoir des découvertes, tandis que d'autres, au contraire, n'obéissaient qu'à la soif de l'or, et renouvelaient sur un autre théâtre les exploits fabuleux des Scandinaves, ces hardis rois de la mer dont la vie était un perpétuel combat.

Or, au nombre de ces hommes, il en était un qui avait, avec l'infortuné de La Salle, fait cette malheureuse expédition pendant laquelle il traversa le Texas dans toute sa longueur. Seulement, cet aventurier, nommé Estevan de Sourdis, se souciant peu des dangers sans profit que le brave aventurier français avait courus, et songeant au contraire à la fortune, avait, avec le bâtiment qu'il commandait, abandonné son chef et s'était mis sournoisement à écumer les côtes de la nouvelle terre si récemment découverte.

L'idée était bonne, le profit fut grand; en quelques mois le navire de l'aventurier regorgea de richesses plus ou moins bien acquises; seulement,

pour des raisons à lui connues, don Estevan, ainsi que le nomment les Espagnols, ou le comte Etienne de Sourdis, comme nous l'appelons, nous, ne se souciait nullement de retourner en France.

Il résolut donc de chercher un endroit où il lui serait possible de bâtir une forteresse capable de le protéger et de lui servir de retraite assurée contre les écumeurs qui, de même que lui, parcouraient ces mers; il commença donc à explorer avec soin la côte texienne, afin de trouver un lieu convenable à l'exécution de ses projets.

Le hasard le conduisit à l'embouchure du Rio-Trinidad, à quelques milles de l'endroit où plus tard s'éleva Galveston, dans un pays sauvage et inhabité dont l'aspect le séduisit tout d'abord. En vieux routier qu'il était, le comte admira le magnifique bloc de granit qui commandait l'entrée de la baie où il avait abordé, et toute la campagne voisine, et comprenant la force d'une citadelle bâtie sur la cime de ce rocher, la puissance qu'elle donnerait plus tard à sa race, il résolut d'y bâtir son aire.

Son choix arrêté, le pirate fit tirer son navire à la plage, campa avec toute sa suite au pied même du rocher et se mit à rêver au moyen d'exécuter son hardi projet.

Beaucoup de choses l'embarrassèrent : d'abord où trouver les pierres nécessaires à une telle construction ?

Les pierres trouvées, quels seraient les maçons capables de les tailler, de les assembler et de les cimenter ?

Le comte Etienne de Sourdis et ses compagnons

étaient de forts bons marins, tuant, pillant et violant en conscience chaque fois que l'occasion s'en présentait, mais ils étaient en général fort mauvais maçons et pas du tout architectes.

Et puis, les pierres trouvées, taillées et amenées au pied du rocher, comment les hisser au sommet?

Là était réellement la difficulté insurmontable, et tout autre que le hardi pirate aurait renoncé à l'exécution d'un projet reconnu impossible.

Mais le comte était entêté; il se disait, avec une certaine apparence de raison, du reste, que plus les difficultés qu'il avait à vaincre étaient grandes, plus son château serait fort et à l'abri des attaques.

En conséquence, loin de se rebuter, il arma ses gens de longs pics de fer et commença à tracer dans le roc vif un sentier qui serpentait tout autour du rocher et devait aboutir au sommet.

Ce sentier, large de trois pieds au plus, était tellement raide et tellement abrupte que le moindre faux pas suffisait pour précipiter ceux qui s'y engageaient dans un abîme au fond duquel ils se brisaient.

Au bout d'un an de travaux surhumains, le sentier fut creusé, et le comte, le gravissant au galop de son cheval, au risque de se rompre cent fois le cou, planta sa bannière sur la crête du roc en poussant un cri de triomphe et d'orgueil.

Un autre cri répondit au sien.

Mais ce cri était si ironique et si railleur, que le vieux pirate, dont les nerfs étaient durs comme des cordes et qui jamais n'avait tremblé, sentit un frisson de terreur parcourir tous ses membres, ses

cheveux se dresser d'épouvante sur sa tête et une sueur glacée perler à ses tempes.

Il se retourna.

Un homme enveloppé d'un grand manteau noir et la tête couverte d'un chapeau orné d'une longue plume rouge se tenait près de lui.

Le visage de cet homme était blafard, ses yeux brillaient d'un feu sombre, et ses lèvres pincées grimaçaient un lugubre sourire.

Le comte le considéra un instant avec étonnement : puis comme, au demeurant, c'était un brave marin qui ne redoutait rien au monde, il lui demanda d'une voix ferme qui il était et comment il se trouvait en ce lieu.

A ces deux questions, l'inconnu répondit poliment qu'il avait entendu dire que le comte de Sourdis cherchait un architecte capable de lui bâtir une belle et solide fortesse, et qu'il venait le trouver afin de traiter avec lui.

Le chef s'inclina avec courtoisie, et le dialogue suivant s'engagea entre les deux interlocuteurs.

— N'est-ce pas, maître, dit le pirate, que cet endroit est parfaitement choisi pour le projet que je médite ?

— Monseigneur, répondit l'inconnu, vous ne pouviez trouver un plus bel emplacement sur toute la côte.

Le pirate sourit avec orgueil.

— Oui, dit-il, et lorsque mon château sera bâti là, nul n'y pourra mordre,

— Sans aucun doute ?

— Tenez, continua-t-il en faisant signe à l'inconnu de le suivre, voilà ce que je compte faire.

Et marchant sur la plate-forme, il exposa son plan dans les plus grands détails; l'inconnu approuvait du geste, remuant la tête et souriant de son rire narquois.

Cependant le temps se passait; depuis une heure environ, le jour avait fait place à la nuit, et l'ombre avait peu à peu envahi le rocher; le pirate, emporté par l'attrait irrésistible qu'on éprouve toujours à émettre ses idées surtout en présence d'une personne qui semble les approuver de tous points, continuait ses démonstrations sans s'apercevoir que les ténèbres étaient devenues trop épaisses pour que son interlocuteur pût tirer grand fruit de ce qu'il lui disait; enfin il se tourna vers l'inconnu.

— Eh bien, lui dit-il, que pensez-vous de cela?

— C'est parfait, répondit l'autre.

— N'est-ce pas? fit le chef avec conviction.

— Oui, mais...

— Ah! dit le pirate, s'il y a un mais?

— Il y en a toujours, objecta judicieusement l'inconnu.

— C'est vrai, murmura le vieux pirate.

— Vous savez que je suis architecte?

— Vous me l'avez dit.

— Eh bien! moi aussi, j'ai fait un plan.

— Tiens, tiens, tiens.

— Oui, et si vous me le permettez, monseigneur, j'aurai l'honneur de vous le soumettre.

— Soumettez, mon cher, soumettez, dit le chef avec un sourire de condescendance, car il était intérieurement convaincu que son plan était le meilleur des deux.

— A l'instant.

— Mais je fais une réflexion.

— Laquelle ?

— C'est qu'il fait un peu bien noir, et que pour voir votre plan...

— Il faudrait de la lumière, n'est-ce pas, monseigneur ?

— Mais oui, reprit le pirate, je crois que nous en aurions besoin.

— Qu'à cela ne tienne, répondit l'inconnu, je vais m'en procurer. Alors, avec un grand sang-froid, il ôta la plume qui ornait son chapeau et la planta dans le rocher, où elle se mit soudain à flamboyer, ni plus ni moins que si elle eût été une torche.

Le comte fut tout ébahi de ce prodige ; mais comme, après tout, il était bon chrétien, et qu'il commençait à se méfier extraordinairement de son compagnon, il fit machinalement le geste de se signer.

L'inconnu lui arrêta le bras avec empressement.

— Ne perdons pas notre temps, monseigneur, lui dit-il.

Et tirant de dessous son manteau uu rouleau de parchemin, il le déroula et le présenta au pirate qui resta en extase devant le plan magnifique qu'il voyait.

— Comment trouvez-vous cela, monseigneur ? dit l'architecte de son air moitié figue, moitié raisin.

— Sublime ! s'écria-t-il transporté d'admiration.

— Vous comprenez, reprit l'autre. Voici ce que je compte faire.

Et à son tour il se mit à entrer dans les plus minutieux détails.

Le vieux marin l'écoutait la bouche béante et les yeux écarquillés, ne se lassant pas de regarder la superbe forteresse dessinée sur le parchemin.

Lorsque l'architecte se tut, l'esprit bouleversé par tout ce qu'il venait d'entendre, le pirate resta un instant anéanti et cherchant à remettre de l'ordre dans ses idées.

— Et, demanda-t-il enfin avec une certaine nuance d'incrédulité, qui malgré lui perçait dans sa voix, vous vous croyez capable d'exécuter un pareil chef-d'œuvre ?

— Rien n'est plus facile.

— Mais nous manquons de pierres.

— J'en trouverai.

— Je n'ai pas de maçons.

— J'en ferai venir.

— Mais le fer, le bois, enfin toutes les choses nécessaires à une telle construction, comment les avoir ?

— Je m'en charge.

— Mais cela va me coûter horriblement cher ! dit le comte en insistant, car la peur s'emparait de plus en plus de lui.

— Peuh ! fit négligemment l'inconnu en allongeant la lèvre inférieure avec dédain, moins que rien, une misère.

— Et combien de temps vous faudrait-il pour que mon château soit terminé comme il l'est sur ce parchemin ?

— Attendez, fit l'autre en calculant sur ses doigts et en se grattant le front comme un homme qui

cherche la solution d'un problème difficile à résoudre ; il est neuf heures, n'est-ce pas ?

— A peu près, dit le comte qui ne comprenait pas où l'inconnu voulait en venir.

— Eh bien ! au lever du soleil, tout sera prêt et vous pourrez prendre possession de votre manoir.

— Ah ça ! mais vous êtes donc le diable ? s'écria le pirate au comble de la stupéfaction.

L'inconnu se leva, salua le pirate avec courtoisie et lui répondit avec une politesse de bon goût et un véritable laisser-aller de gentilhomme :

— En personne, monseigneur ; sur ma foi, ajouta-t-il en se dandinant avec grâce, je n'ai jamais pu laisser un galant homme dans l'embarras ; j'ai été touché de votre perplexité et j'ai résolu de vous venir en aide.

— Vous êtes bien bon, murmura machinalement le vieux marin sans même savoir ce qu'il disait.

— Je suis comme cela, répondit l'autre en s'inclinant avec modestie.

— Merci... et vous me demandez ?

— Je vous l'ai dit, une misère.

— Mais encore...

— Nous nous arrangerons toujours ; d'ailleurs, je suis trop bon gentilhomme pour vous traiter comme un robin ; seulement, pour que nous soyons en règle, signez ce simple engagement.

— Permettez, permettez ; je ne sais pas lire, moi, et je ne puis rien signer... Vous comprenez que je ne me soucie pas de vous donner mon âme.

— Allons donc, monseignenr, reprit le diable, est-ce que vous croyez que je veux faire un marché de dupe ?

— Hein ?

— Parbleu ! votre âme m'appartient depuis longtemps déjà, et je n'ai pas besoin de votre autorisation pour la prendre.

— Ah bah ! fit le digne pirate tout interloqué, vous croyez que Notre Seigneur n'y regardera pas à deux fois avant de damner un homme de ma sorte ?

— Pas le moins du monde, continua le diable avec bonhomie ; ainsi, rassurez-vous, ce n'est pas cela que je veux vous demander.

— Parlez alors, et foi de gentilhomme aventurier, je vous l'accorde.

— Tope ! fit Satan en avançant gracieusement la main.

— Tope ! reprit le pirate.

— Voilà qui est fait. Eh bien ! vous m'abandonnerez en toute proprieté la première créature vivante à laquelle vous adresserez la parole demain en vous éveillant. Vous voyez que je ne suis pas exigeant, hein ; car j'aurais pu vous demander beaucoup plus cher.

Le comte Étienne fit la grimace : la première personne à laquelle il parlait chaque matin était sa fille.

— Vous hésitez ? dit le diable de son air moitié figue moitié raisin.

Le pirate poussa un soupir. La condition lui semblait dure ! cependant il finit par se décider.

— Ma foi non, dit-il, va comme il est dit.

— Très-bien ! Maintenant laissez-moi faire.

— A votre aise, répondit le pirate, et il se prépara à redescendre ; mais, se ravisant tout à

coup : Dites donc, ajouta-t-il, vous ne pourriez pas me rendre un service?

— Avec plaisir.

— Je vous avouerai que pendant notre conversation la nuit est venue, il fait noir comme chez vous, et j'ai une peur atroce de me rompre le cou en descendant dans la plaine.

— Vous voulez vous reposer ?

— Oui, la journée a été fatigante et je me sens envie de dormir.

— Qu'à cela ne tienne, rien n'est plus facile.

— Ainsi j'aurai demain mon châtean ?

— A lever du soleil, je vous l'ai promis.

— Merci, maintenant si vous voulez m'aider...

— Comment donc ? certainement ; tenez-vous ferme.

Et le diable, empoignant par le queue le cheval sur lequel le pirate était monté, le fit un instant tournoyer autour de sa tête, puis le lança à toute volée dans l'espace.

Le pirate, un peu étourdi par la rapidité de la course, tomba, sans se faire le moindre mal, à l'entrée de sa tente; il mit immédiatement pied à terre et se prépara à prendre du repos.

Son contre-maître l'attendait pour l'aider à se désarmer.

Le comte se jeta tout soucieux sur sa couche, mais il eut beau fermer les yeux, se tourner et se retourner de toutes les façons pour tâcher de s'endormir, il lui fut impossible de trouver le sommeil.

Le contre-maître, couché en travers de la tente, veillait aussi, mais par un autre motif : il lui semblait voir des lueurs étranges courir le long du ro-

cher ; entendre des bruits de marteaux et de pics, de pierres que l'on sciait, des craquements de poulies, enfin, ces mille bruits que font les maçons, les charpentiers et les forgerons lorsqu'ils travaillent.

Le pauvre marin, ne sachant à quoi attribuer ce qu'il croyait voir et entendre, se frottait les yeux pour s'assurer qu'il ne dormait pas ; il se mettait les doigts dans les oreilles, craignant, à juste titre, que tout cela ne fût qu'une illusion.

Enfin, ne pouvant plus douter, il résolut d'en avertir son capitaine, et entra dans la tente.

Comme nous l'avons dit, le comte ne dormait pas ; il se leva en toute hâte et suivit son contremaître; puis, comme il avait la plus grande confiance dans ce digne homme qui depuis vingt ans le servait, il ne se fit pas scrupule de lui conter ce qui s'était passé entre le diable et lui, et ce qu'il lui avait promis, en ajoutant, du ton le plus insinuant qu'il put prendre, qu'il avait compté sur son attachement à sa personne pour empêcher sa fille de pénétrer le lendemain dans sa tente comme elle en avait l'habitude et pour trouver un moyen de le sortir d'embarras.

A cette confidence et surtout à la preuve de confiance qui l'accompagnait, le contre-maître devint tout soucieux ; il aimait bien son chef, cela était incontestable : vingt fois il avait risqué sa vie pour lui; mais le digne matelot était breton, fort bon chrétien, et il ne se souciait nullement d'aller ainsi tout grouillant se fourrer dans les griffes de messire Satanas, pour une affaire qui ne le regardait nullement.

Pourtant, après quelques minutes de réflexion,

son visage se rasséréna et prit son apparence d'insouciante gaieté ordinaire, et il dit en riant à son capitaine :

— Allez dormir, monsieur le comte : demain il fera jour ; après tout, le diable n'est peut-être pas aussi fin qu'il en a l'air.

Le pirate, tout reconforté par l'air joyeux de son contre-maître, se sentit plus tranquille ; il regagna sa couche et ne tarda pas à s'endormir.

Le matelot passa toute la nuit en prières. Puis, dès que l'aube commença à rayer le ciel de teintes blanchâtres, il se rendit au chenil, prit un pauvre vieux chien pelé et tout perclus qui, retiré dans un coin, achevait d'y mourir, revint à la tente, introduisit l'animal dans l'intérieur et, rabaissant la toile, il attendit ce qui allait arriver.

La pauvre bête ne fut pas plus tôt libre, que d'un bond elle se précipita sur la couche de son maître et commença à lui lécher le visage.

— Que le diable t'emporte, maudit animal ! s'écria le pirate éveillé en sursaut et furieux d'être ainsi troublé dans son sommeil.

Un coup de vent terrible secoua la tente, un hurlement épouvantable se fit entendre, et le chien disparut.

Le diable s'enfuyait tout penaud avec la maigre proie qu'il avait happée.

Du reste, messire Satanas avait consciencieusement travaillé : une forteresse formidable s'élevait orgueilleusement sur la cime du rocher qui, le soir précédent, était nue et déserte.

Le comte était ravi.

Le jour même il s'installa dans son château.

Mais ce que le diable lui avait dit à propos de son âme, avait mis la puce à l'oreille du digne seigneur; aussi sans perdre de temps il s'occupa de son salut. Son premier soin fut de fonder une ville auprès de sa forteresse en attirant, à force de promesses, les aventuriers de tous pays dans cette contrée; puis il chercha un moine capable de le débarrasser de ses nombreux péchés, et il est probable qu'il en trouva un, ajouta le digne franciscain qui nous contait cette légende, à laquelle il croyait fermement, car le comte Estevan de Sourdis mourut en état de grâce, après avoir légué la plus grande partie de ses biens au clergé, fondé deux monastères et bâti trois églises.

Définitivement, le vieux pirate avait jusqu'au bout pris le diable pour dupe.

Sans accorder à cette légende la foi entière de celui qui nous la rapportait, cependant nous nous sentions saisi d'admiration à la vue de l'immense bloc de granit taillé à pic de tous les côtés, sur la crète duquel s'élève audacieusement le château, perché là comme un nid de vautour, et nous fûmes forcé de convenir que les moyens employés pour le bâtir nous semblaient de tout point incompréhensibles.

C'était cette forteresse que le Jaguar avait résolu d'enlever par surprise.

La tâche, si elle n'était pas impossible, était pour le moins fort difficile, et il fallait toute l'audacieuse témérité du jeune chef pour avoir seulement conçu la pensée de l'entreprendre.

La nuit était noire; de gros nuages chargés d'électricité couraient lourdement dans le ciel, et en

interceptant les rayons de la lune, rendaient les ténèbres plus épaisses encore.

Les conjurés passaient silencieusement dans les rues désertes de la ville comme une légion de fantômes.

Ils marchèrent assez longtemps ainsi, l'œil au guet et le doigt sur la détente du rifle, prêts à faire feu au moindre bruit suspect ; mais rien ne vint troubler leur trajet jusqu'au bord de la mer, qu'ils atteignirent après avoir fait mille circuits afin de déjouer les espions qui auraient essayé de les surveiller dans l'ombre.

L'endroit où ils se trouvaient était une petite plage sablonneuse en forme de crique, abritée de tous les côtés par des hautes falaises ; là, sur un mot du Jaguar, ils s'arrêtèrent.

Les difficultés de l'expédition allaient commencer.

Le jeune chef réunit ses compagnons autour de lui.

— Caballeros, dit-il alors à voix basse, nous allons au fort de la Pointe, qu'il nous faut enlever avant le lever du soleil ; écoutez-moi bien, faites la plus grande attention à mes paroles, et retenez mes instructions, afin que dans le cours de l'expédition nous ne soyons pas exposés à un malentendu qui, dans la situation où nous nous trouvons, serait non-seulement mortel pour nous, mais encore ferait perdre à nos compagnons, qui de leur côté tentent une expédition hasardeuse, tout le fruit de leurs travaux.

Les conjurés se rapprochèrent afin de mieux entendre.

La mer venait mourir à leurs pieds avec de sourds murmures, et l'on voyait à quelque distance au large blanchir la crête des lames tourmentées par une brise carabinée du N.-N.-E. 1/2 N. qui semblait devoir, avant une heure souffler en foudre et se changer en tempête.

Le Jaguar reprit :

— Le fort de la Pointe est imprenable ou du moins passe pour tel ; je me suis promis de lui enlever cette auréole orgueilleuse, et pour cela, j'ai compté sur vous, compagnons. Grâce à l'opinion que se font formée les Mexicains de la force de cette citadelle, ils ont jugé inutile d'y entretenir une nombreuse garnison, convaincus que par sa position elle se défendra toute seule, et que, à moins d'une trahison, il est impossible de s'en emparer. La garnison ne se compose donc seulement que de trente soldats commandés par un lieutenant ; c'est peu et c'est énorme : peu, si nous parvenons à les contraindre à une lutte corps à corps ; énorme, si nous sommes au contraire obligés de demeurer à distance. Du côté de la terre, le bloc de granit sur lequel le fort est assis est taillé tellement à pic, que nous ne pourrions jamais atteindre seulement la moitié de sa hauteur ; car excepté le sentier creusé dans le roc, sentier défendu d'espace en espace par d'énormes barricades, l'escalade est impraticable. Il ne faut donc pas songer à attaquer de ce côté. Mais si la terre nous manque, il nous reste la mer. Si nous parvenons à mettre le pied sur l'étroite langue de terre qui, à la marée basse, reste découverte pendant environ une heure au pied de la forteresse, il est probable que nous réussirons dans notre en-

treprise, car jamais il ne viendra dans l'esprit des hommes de la garnison qu'on songe sérieusement, par une nuit comme celle-ci, à les attaquer par mer. Ce n'est pas tout, il faut que nous arrivions sur cette langue de terre, et cela bientôt : la mer commence à baisser, dans une heure elle sera *étale;* le moment sera donc favorable. Voici ce que nous allons faire.

Les conjurés, pressés autour de leur chef, prêtaient la plus sérieuse attention à ses paroles. C'était pour eux une question de vie ou de mort qui s'agitait.

— Or, mes compagnons, continua le Jaguar, nous n'avons aucune embarcation pour atteindre le pied du fort; le bruit des avirons frappant sur les taquets du canot donnerait l'alarme, éveillerait les soupçons de la garnison et révélerait notre présence. C'est donc à la nage qu'il nous faut faire le trajet; la route est longue : il y a près d'une lieue ; le courant rapide, et nous serons contraints de le couper en deux ; de plus, la nuit est noire et la mer mauvaise. Je ne vous parle que pour mémoire des requins et des *tintoreras* que nous sommes exposés à rencontrer sur notre route. Vous voyez, compagnons, que l'affaire est rude; évidemment, nous n'atteindrons pas tous la langue de sable. Quelques-uns de nous resterons en route, mais qu'importe, si nous réussissons ? Vous êtes des gens de cœur; j'ai préféré vous parler nettement et vous faire tout d'un coup envisager la question, que de vous tromper. Un danger connu est à demi vaincu.

Malgré tout leur courage, les conjurés se sentirent frémir intérieurement. Cependant pas un d'eux

n'hésita; ils avaient fait franchement le sacrifice de leur vie; d'ailleurs, ils étaient trop avancés maintenant pour reculer, il fallait aller en avant quand même.

Nous devons dire, à la louange des conjurés, que de tous les périls si longuement et comme à plaisir énumérés par le Jaguar, un seul les effrayait réellement.

Ce qu'ils redoutaient le plus était la rencontre d'une tintorera.

Nous expliquerons en deux mots au lecteur qui l'ignore sans doute, ce que c'est que cet animal si redoutable et qui a le privilége de donner la chair de poule à l'homme le plus brave, rien qu'en entendant prononcer son nom.

Les mers du Mexiqne et surtout ses côtes fourmillent de poissons dangereux parmi lesquels le requin tient une place fort honorable. Quelque terrible que soit le requin, les pêcheurs de perles mexicains, indiens pour la plupart, s'en soucient peu et le combattent bravement lorsque l'occasion s'en présente. Il en est cependant une espèce particulière qu'ils redoutent extraordinairement; nous voulons parler de la tintorera.

La *tintorera* est un requin de la plus grande espèce, il doit son nom à une particularité singulière qui révèle sa présence à une assez grande distance.

Des trous placés autour du museau des tintoreras distillent une matière gluante qui se répand sur tout le corps de l'animal et le rend luisant comme des mouches à feu. C'est surtout pendant les nuits d'orage, lorsque le vent souffle avec force et que le

tonnerre gronde, que ces lueurs phosphoriques sont brillantes. Le même phénomène se produit pendant les nuits noires; plus les ténèbres sont épaisses, plus le sillon que tracent les tintoreras est éclatant. En outre, cet animal est presque aveugle, et ne peut, par conséquent, se diriger par la vue sur la proie qu'il veut atteindre.

De plus que les autres requins, qui pour happer se retournent simplement sur le côté, les tintoreras sont contraintes de se mettre complétement le ventre en l'air.

Dans les îles perlières de la côte mexicaine, il y a des plongeurs indiens et métis qui ne redoutent nullement de combattre les tintoreras et qui souvent parviennent à les tuer.

— Maintenant, reprit le Jaguar après avoir laissé à ses compagnons quelques minutes pour réfléchir, il est temps de nous mettre en mesure. Ecoutez-moi. Nous allons tenter une surprise, donc il nous faut agir en conséquence. Laissons ici les armes à feu qui non-seulement nous seraient inutiles mais pourraient encore nous devenir nuisibles en révélant notre présence, si un coup de feu partait par imprudence; ainsi, que chacun se déshabille et ne garde que son pantalon, pour arme un poignard entre les dents; cela suffira, le surplus nous gênerait pour la longue traversée qu'il nous faut effectuer.

La nuit se faisait de plus en plus sombre. La mer mugissait lugubrement sous l'impulsion du *coromuel* qui commençait à souffler par rafales, les loups marins hurlaient dans les ténèbres, la *gaviota* gémissait tristement sur le sommet des rochers, et de

temps à autre, comme jaloux d'ajouter sa basse lugubre aux bruits sinistres de la nuit, le *lamantin* mêlait aux soupirs saccadés du vent ses accents mélancoliques et plaintifs comme ceux d'une âme en peine ; tout enfin présageait une tempête. L'heure était bien choisie pour une œuvre de ténèbres.

La première émotion passée, les conjurés, galvanisés pour ainsi dire par l'accent ferme et convaincu de leur chef, avaient pris bravement leur parti, sans observation, sans murmure. Ils avaient abandonné leurs armes, quitté leurs vêtements, et s'étaient silencieusement rangés sur la plage, n'attendant plus que l'ordre de se jeter à la mer.

Le Jaguar, l'œil fixe et les sourcils froncés, demeura immobile pendant quelques minutes, songeant sans doute à l'immense responsabilité qu'il assumait en vouant peut-être à la mort tant d'hommes qui avaient placé en lui leur foi et leur espoir ; enfin, il fit un puissant effort sur lui-même ; un soupir s'échappa de sa poitrine oppressée, et se tournant vers ses compagnons qui attendaient impassibles l'ordre du départ qui, pour beaucoup d'eux, devait être probablement un arrêt de mort :

— Prions, frères, dit-il d'une voix sourde.

Tous s'agenouillèrent.

Alors le Jaguar commença à prier. Sa voix fortement timbrée se mêlait aux hurlements des fauves et aux grincements de la tempête ; ses compagnons répétaient après lui ses paroles avec la foi des âmes primitives pour lesquelles les croyances léguées par les ancêtres sont les seules vraies.

C'était un spectacle touchant et terrible à la fois que celui que présentaient ces hommes primitifs à

l'âme simple, au cœur de lion, pieusement agenouillés sur cette plage déserte par la nuit noire, pendant que la tempête faisait rage autour d'eux, se préparant par la prière au sacrifice de leur vie, seuls dans les ténèbres, sans le prestige éclatant d'un beau soleil et de milliers de spectateurs, contraints à faire le sacrifice de leur vie, sacrifice ignoré de tous et dont la récompense ne devait jamais se trouver sur la terre.

La prière achevée, tous se relevèrent d'un bond; ils se sentaient plus forts : Dieu était désormais avec eux, qu'avaient-ils à redouter? Ils en avaient fait leur complice !

Le Jaguar se leva le dernier; son front rayonnait, une ardeur fébrile faisait étinceler ses yeux ; il croyait au succès de son entreprise. Après s'être assuré que tous ses compagnons étaient prêts :

— Le poignard aux dents, commanda-t-il, Dieu nous protége. En avant, frères, et vive la liberté !

— Vive la liberté ! s'écrièrent les conjurés.

Un bruit sourd se fit entendre, ils avaient tous sauté dans la mer d'un seul bond.

XXII

LA SURPRISE.

Le Jaguar avait dit vrai, la tâche entreprise par les conjurés était rude.

Serrés les uns contre les autres, les Texiens s'avançaient en ligne droite dans la direction du fort que

l'obscurité les empêchait d'apercevoir. La mer était dure et clapoteuse ; de lourdes lames arrivaient du large et roulaient à chaque instant par-dessus leurs têtes; le vent redoublait de violence ; le terrible coromuel, effroi de ces côtes, où il cause tant de sinistres, venait de se lever; au ciel pas une étoile, pas une lueur qui pût guider ces hommes si fermes de cœur.

Ils nageaient toujours, pas un cri, pas une plainte, pas un soupir, ne trahissait chez eux, la fatigue ou le découragement. En tête de la ligne sombre formée par les têtes énergiques des conjurés, le Jaguar allait seul.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent, pendant lesquels tout ce que la volonté humaine a de force et de courage fut dépensé dans cette lutte de géants par ces hommes que rien ne pouvait rebuter.

Pas un n'avait faibli,

La ligne était toujours aussi compacte, elle s'avançait toujours avec la même vigueur.

Devant eux, à portée de fusil environ, une ombre plus épaisse faisait tache dans l'obscurité. Cette ombre était projetée au loin par la masse énorme du fort.

Ils approchaient !

Depuis leur départ, les conjurés, les yeux ardemment fixés devant eux, n'avaient pas échangé une parole. Qu'auraient-ils dit? Ils connaissaient parfaitement les conséquences probables de leur folle entreprise, ils avaient entièrement conscience des dangers qu'ils couraient. Dailleurs, à quoi bon parler quand on peut agir?

Donc ils se taisaient, mais ils agissaient vigou-

reusement. Seulement, comme tous ces hommes nageaient comme des loutres, et qu'ils avaient l'habitude de l'élément perfide sur lequel ils se trouvaient, ils ne dépensaient que la somme de force nécessaire pour ne pas se fatiguer inutilement, et ils avaient grand soin de constamment se maintenir à la hauteur les uns des autres.

Enfin, après des efforts surhumains, ils parvinrent à couper le courant qui s'engouffrait avec une rapidité et une force extrêmes dans la passe. Le plus fort était fait : maintenant ils n'avaient plus, pour ainsi dire, qu'à se laisser doucement porter à terre, en ayant soin cependant de conserver la bonne direction.

— Courage ! dit le Jaguar.

Ce mot, le premier que le jeune homme eût prononcé depuis le départ, rendit les forces à ses compagnons et réveilla leur ardeur.

La forteresse détachait sa masse sombre et imposante à peu de distance en avant.

Les conjurés nageaient maintenant au milieu de l'ombre projetée par le rocher.

Tout à coup un cri traversa l'espace et troubla le silence.

— *Tintorera !*

Une masse brillante venait au-devant des conjurés, laissant derrière elle une longue trace phosphorescente.

— Tintorera ! cria une seconde voix.

En effet, un autre requin s'avançait de la haute mer et nageait droit vers les conjurés en traçant une ligne de feu.

— Tintorera ! dit une troisième voix avec un accent d'angoisse indicible.

Trois tintoreras cernaient les nageurs et retrécissaient de minute en minute le cercle dans lequel elles les enlaçaient.

Le danger était sérieux.

— En avant, compagnons ! dit le Jaguar, de sa voix calme et sympatique ; nagez doucement et sans bruit ; vous savez que ces monstres sont presque aveugles et plus qu'à moitié sourds : ils ne nous ont pas vus. John Davis ! ajouta-t-il.

— Me voilà ! répondit l'Américain.

— Où êtes-vous ?

— Je suis l'avant-dernier à droite.

— Bien. A vous la seconde tintorera, je me charge de la première. Lanzi !

— Lanzi vient de disparaître, répondit une voix.

— Malédiction ! dit le Jaguar. Serait-il mort ? Qui attaquera la troisième tintorera ?

— Ne vous en occupez pas, Jaguar, répondit la voix bien connue du métis : je suis après elle.

— Bien ! Nagez compagnons, et laissez-nous nous mesurer avec ces monstres.

Les conjurés continuèrent de s'avancer silencieusement. Seulement, ils redoublèrent d'efforts.

Le Jaguar, plongea immédiatement et se dirigea vers le requin. Celui-ci allait entre deux eaux à une médiocre profondeur. Bientôt le chef et le monstre se trouvèrent tellement rapprochés l'un de l'autre, que les nageoires brunâtres de la tintorera effleurèrent l'épaule du hardi Texien, qui vit l'œil vitreux du squale, cet œil à demi-recouvert d'une

membrane, fixé sur lui avec une expression de froide méchanceté.

Le Jaguar s'élança en faisant un crochet, remonta au niveau de l'eau et se retourna en saisissant son poignard. Au même instant, le ventre argenté du monstre se montra tandis qu'il ouvrait sa gueule énorme, armée de ses redoutables dents, hérissées comme les pointes d'une herse.

Le Jaguar plongea de toute sa force son poignard dans le ventre du monstre et le lui fendit dans un tiers au moins de sa longueur.

Frappé à mort, la hideuse tintorera fit un bond énorme en battant follement l'eau à droite et à gauche, et retomba. Elle était morte.

Le Jaguar, à demi aveuglé par l'eau sanglante lancée par le monstre, et ballotté dans le remous causé par son agonie, fut près d'une minute à reprendre ses esprits. Cependant, par un effort suprême, il revint sur l'eau, aspira l'air avec force et étouffa un cri de triomphe en voyant auprès de lui le corps inanimé de son ennemi que la lame balançait.

Sans s'arrêter davantage, il jeta autour de lui un regard anxieux.

— C'est fait ! lui cria une voix peu éloignée.

— Est-ce vous, Lanzi ?

— C'est moi ! répondit le métis d'une voix aussi calme que s'il se fût trouvé tranquillement à terre.

— Eh bien ?

— Le requin est mort.

— Au troisième, alors ! Je ne vois pas John Davis.

— Allons !

Sans s'occuper davantage de leurs compagnons qui nageaient toujours vers la terre, ces deux cœurs de lion volèrent au secours de l'Américain.

Mais tout était silencieux et sombre autour d'eux. Vainement ils interrogeaient les ténèbres, rien ne paraissait, ni homme, ni tintorera.

— Serait-il mort? murmura le Jaguar d'une voix sourde.

— Oh! oh! je ne le crois pas, répondit Lanzi; il est si brave et si adroit!

— Cherchons alors.

— Soit.

— Si nous l'appelions? peut-être est-il blessé?

— Mais on nous entendra du fort.

— Non : le vent est pour nous.

— A moi! à moi! s'écria en ce moment une voix assez rapprochée.

— C'est lui! dit le Jaguar. Nous voilà, John, nous voilà, courage!

Et, redoublant d'efforts, ils se dirigèrent du côté où était parti le cri d'appel.

— A moi! à moi! fit encore la voix avec une expression d'angoisse telle, que les deux hommes se sentirent frissonner de terreur, eux cependant inacessibles à la crainte.

C'est qu'il y a dans le dernier cri de l'agonie de l'homme fort, vaincu par la nécessité, une expression si poignante et si navrante à la fois, que, malgré soi, on se sent remué jusqu'au fond de l'âme.

— Courage! courage! répétèrent les deux hommes en redoublant encore des efforts déjà prodigieux.

Tout à coup ils virent une masse noire tourbillonner à un mètre d'eux et s'enfoncer dans l'eau. Le Jaguar plongea immédiatement et la ramena au niveau de la mer. Cette masse dont ils n'avaient pu, à cause de l'obscurité, distinguer la forme, était le corps de John Davis.

Il était temps que les deux hommes arrivassent. A bout de forces, se reconnaissant vaincu dans la lutte opiniâtre qu'il avait si longtemps soutenue contre la mort, l'Américain se laissait couler.

Cependant il n'avait pas entièrement perdu connaissance. Maintenu au-dessus de l'eau, il aspira l'air à pleins poumons, et fut bientôt en état de répondre aux questions que lui adressaient ses compagnons.

— Etes-vous blessé ? demanda le Jaguar.

— Oui.

— Qu'avez-vous?

— Je crois avoir l'épaule démise : le monstre en mourant m'a asséné un coup de queue qui m'a presque fait évanouir. Sans vous j'étais perdu. Mais ce n'est que partie remise ; adieu et merci ! ne perdez pas plus de temps avec un homme à demi mort.

— Nous ne vous abandonnerons pas si vous ne vous abondonnez pas vous-même, John ! Nous sommes ici, Lanzi et moi deux hommes vigoureux prêts à tout faire pour vous sauver.

— Nous sommes trop loin de terre.

— Vous vous trompez, nous la touchons presque ; encore quelques brassées, et nous trouverons pied. Laissez-nous faire.

— Soit, puisque vous le voulez,

— Pouvez-vous vous soutenir sur l'eau, en plaçant une main sur l'épaule de Lanzi et l'autre sur la mienne ?

— J'essaierai, frère.

— Allons alors !

John Davis, étouffant la souffrance horrible qu'il éprouvait, parvint à faire ce que lui demandait le Jaguar ; et tous trois s'avancèrent alors vers le rivage qui, en effet, n'était pas très-éloigné, puisque, malgré les ténèbres, on en distinguait parfaitement les contours.

Mais, malgré tout son courage, les souffrances de John Davis étaient tellement atroces qu'il sentit sa vue se troubler et les forces lui manquer tout-à-fait.

— Non, dit-il, c'est impossible, je ne puis pas. Adieu !

Et, lâchant le point d'appui qui jusqu'à ce moment l'avait soutenu, il s'enfonça sous l'eau.

— Cuerpo de Cristo ! s'écria le Jaguar dans un élan de douleur sublime, je le sauverai ou je périrai avec lui.

Il plongea résolûment, empoigna son ami par sa noire chevelure, et remontant avec lui, il lui maintint la tête au-dessus de l'eau, tandis que de la main droite il nageait doucement.

Lanzi n'avait en aucune façon cherché à s'opposer à l'action héroïque du chef des francs tireurs seulement il ne l'avait pas abandonné : il nageait auprès de lui, prêt à lui venir en aide s'il le voyait faiblir.

Heureusement pour le Jaguar, l'énorme masse du rocher sur lequel était bâti le fort, neutralisait les

efforts du vent et occasionnait un calme factice qui permit au jeune homme d'aborder sur la grève étroite où déjà l'attendaient ses compagnons, avec son précieux fardeau. Seulement, en prenant pied sur la langue de sable, il s'évanouit. Les forces humaines ont des limites qu'elles ne peuvent dépasser : tant que le péril avait duré, le Jaguar avait lutté énergiquement ; mais le danger passé, son ami sauvé, il avait été contraint de s'avouer vaincu, et il avait roulé sur le sable avec lui.

Les conjurés furent épouvantés de l'état où ils voyaient leur chef : sans lui que feraient-ils? qu'allaient-ils devenir?

Lanzi les rassura.

Il leur rapporta ce qui était arrivé. Alors chacun s'empressa autour du jeune homme et de l'Américain dont la position était beaucoup plus grave puisqu'il avait reçu une blessure sérieuse.

Ainsi que nous l'avons dit, la fatigue seule et la surexcitation morale avaient causé la syncope du Jaguar. Grâce aux soins empressés et intelligents de ses compagnons, il ne tarda pas à reprendre ses sens et à rentrer dans la plénitude de ses facultés.

Le temps pressait, il fallait agir sans retard si on ne voulait être surpris par le retour de la mer.

Dès que le Jaguar fut revenu à lui, son premier soin fut de compter ses compagnons.

Neuf manquaient.

Ces neuf hommes étaient morts sans pousser un cri, sans articuler une plainte : lorsque la fatigue les avait accablés, ils avaient mieux aimé se laisser couler et mourir que de réclamer un secours qui aurait occasionné probablement la perte de leurs

compagnons, en obligeant ceux-ci à leur prêter une aide qui, en quelques instants, aurait épuisé leurs forces.

Les grandes causes seules produisent de tels dévouements.

Les conjurés se trouvaient au pied même du rocher au sommet duquel le fort était bâti. C'était un grand pas de fait, mais ce n'était rien encore tant que le rocher n'était pas escaladé.

Mais comment tenter cette escalade par une nuit sombre, et le coromuel qui, d'instant en instant, soufflait avec plus de force et ménaçait de renverser au fond de l'abîme l'homme assez téméraire pour oser tenter cette ascension ?

Cependant il fallait agir.

Le Jaguar n'hésita pas. Il n'avait pas risqué sa vie et celle de ses compagnons pour s'arrêter devant un obstacle quelconque ; l'impossible même ne devait pas l'arrêter : il pouvait être tué, il ne voulait pas reculer.

Cependant les moyens dont il disposait étaient bien restreints. Il n'avait qu'une corde de soie, longue de cent brasses environ, roulée autour de son corps, et ses compagnons n'avaient d'autres armes que leurs poignards.

Les personnes qui ont lu les premières scènes de ce récit se souviendront sans doute du portrait que nous avons fait du Jaguar. Bien que fort jeune encore, ou du moins le paraissant, il joignait à une agilité et à une adresse merveilleuse une force exceptionnelle; son caractère aventureux se plaisait aux choses extraordinaires : l'impossible seul avait de l'attrait pour lui.

Après avoir réfléchi quelques instants, il recommanda à ses compagnons de se coucher au pied du rocher afin de ne pas être renversés par le coromuel qui soufflait alors avec une violence extrême, passa deux poignards dans sa ceinture, en prit un troisième dans la main droite, et commença à examiner avec la plus scrupuleuse attention le rocher qu'il voulait attaquer.

Cette masse granitique, dont la base baignait dans la mer et était continuellement battue par la lame, n'avait jamais été analysée sérieusement par personne. Quel intérêt aurait-on eu à le faire?

Seul le Jaguar, depuis que la pensée lui était venue de s'emparer du fort par surprise, avait, à plusieurs reprises et pendant des heures entières, essayé avec une longue-vue d'en reconnaître les anfractuosités. Malheureusement, il ne pouvait, de crainte d'éveiller les soupçons, regarder que de fort loin; aussi, beaucoup de détails avaient nécessairement échappé à son inspection : il s'en aperçut aussitôt qu'il commença une sérieuse investigation.

En effet, cette roche qui, de loin, paraissait former une muraille entièrement droite, était creusée par place, laissait pousser même des pariétaires qui s'étaient attachées solidement aux fissures ouvertes par le temps, ce grand démolisseur qui émiette le granit le plus dur.

L'ascension était toujours extrêmement difficile, mais elle n'était pas impossible.

Le Jaguar en acquit bientôt la certitude avec un vif mouvement de joie.

— A bientôt, frères, dit-il à ses compagnons, pre-

nez courage ! Maintenant, j'ai le ferme espoir que nous réussirons.

Et il se prépara à monter.

Lanzi le suivit.

— Où allez-vous? lui demanda le Jaguar.

— Avec vous, répondit laconiquement le métis.

— A quoi bon? un homme suffit pour ce que je vais faire.

— Oui, répondit-il; mais deux valent mieux.

— Eh bien ! soit : venez. Et, se retournant vers ses compagnons attentifs : Aussitôt que la corde tombera, cramponnez-vous après sans crainte, ajouta-t-il.

— Oui, firent les conjurés.

Le Jaguar planta alors son poignard au-dessus de sa tête dans une fissure, et s'aidant des pieds et des mains, il se souleva assez pour planter un second poignard au-dessus du premier.

Le premier pas était fait ; de poignard en poignard, le Jaguar, en quelques minutes, atteignit une espèce de plate-forme de deux mètres carrés environ, où il lui fut possible de reprendre haleine.

Lanzi y arriva presque aussitôt que lui.

— Eh ! fit-il, c'est assez amusant, cette promenade ; il est malheureux seulement qu'il fasse si noir.

— Tant mieux, au contraire ! répondit le Jaguar : nous ne craignons pas le vertitge.

— Tiens ! au fait, c'est vrai, fit le métis qui se souciait du vertige comme d'un grain de maïs.

Ils examinèrent l'endroit où ils se trouvaient. C'était une espèce d'enfoncement, creusé probablement par le temps aux flancs du roc. Malheureuse-

ment, au-dessus de cet enfoncement, le rocher formait une sorte de calotte, qui avançait en dehors et rendait ainsi l'ascension impossible. Il ne fallait pas songer à monter plus haut en ligne droite. Pendant que le Jaguar cherchait à droite et à gauche le moyen de continuer son escalade, le métis, jugeant inutile de se fatiguer, s'assit tranquillement dans le fond de la crevasse, afin de s'abriter du vent.

Le fond de cette crevasse était tapissé d'un épais rideau de broussailles, contre lesquelles Lanzi se laissa aller avec cette confiante volupté de l'homme qui est charmé de se reposer, ne serait-ce qu'une minute, après de longues fatigues. Mais les broussailles faiblirent sous son poids, et le métis tomba tout de son long à la renverse.

— Tiens ! dit-il avec ce magnifique sang-froid qui ne l'abandonnait jamais : qu'est-ce que c'est que ça ?

— Taisez-vous donc ! s'écria le Jaguar en s'approchant vivement : vous allez nous faire dépister. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Dame ! je ne sais pas, moi ; voyez vous-même.

Les deux hommes s'avancèrent alors, les bras étendus devant eux à cause de l'obscurité.

— *Vive Dios !* s'écria le Jaguar au bout d'un instant ; mais c'est une grotte !

— Cela m'en a tout l'air, répondit le métis toujours impassible.

Effectivement, cette excavation qui, de loin, paraissait une fissure étroite, cachait l'entrée d'une grotte naturelle, masquée complétement par des broussailles que le hasard y avait plantées, et qu'un

hasard non moins grand avait fait découvrir au métis.

Mais maintenant quelle était cette grotte?

Etait-elle profonde?

Montait-elle?

Descendait-elle?

Etait-elle connue de la garnison?

Voilà les diverses questions que s'adressaient les aventuriers, questions auxquelles naturellement ils ne pouvaient se répondre.

— Que faisons-nous? demanda Lanzi.

— Por Dios! Ce n'est point difficile à deviner, répondit le Jaguar; nous allons explorer le souterrain.

— C'est aussi mon avis : seulement je crois qu'avant cela, il y a une chose urgente à faire.

— Laquelle?

— Quelle que soit cette grotte, n'importe où elle aboutisse, il est certain qu'elle peut, dans tous les cas, nous offrir un excellent abri. En supposant néanmoins, ce qui est possible, que nous ne parvenions pas à terminer cette nuit l'ascension du rocher, nous nous y cacherons demain, et nous serons tout portés pour terminer, la nuit suivante, ce que nous n'aurons pas eu le temps de faire pendant celle-ci.

— C'est une excellente idée, reprit le Jaguar, et nous allons immédiatement la mettre à exécution.

Le jeune homme détacha alors la corde qui lui ceignait les reins, et, après en avoir amarré solidement un bout autour d'une pointe de rocher, et attaché une pierre à l'autre extrémité, afin que le vent

ne la fît pas vaciller, il la laissa tomber dans l'espace.

Au bout de quelques minutes, la corde se raidit : les conjurés, aux aguets sur la plage, l'avaient saisie.

Quelque minutes s'écoulèrent encore ; puis un homme parut, puis un deuxième, puis un troisième ; enfin, tous atteignirent la plate-forme. Au fur et à mesure qu'ils arrivaient, Lanzi les faisait entrer dans la grotte.

— Et John Davis ? demanda le Jaguar d'un ton de reproche, l'avez-vous donc abandonné ?

— Non, certes ! répondit le conjuré auquel il s'adressait et qui était monté le dernier : avant de partir, j'ai eu le soin, malgré ses réclamations, de l'attacher solidement à la corde dont plusieurs brasses font le tour de son corps. Je ne suis parvenu à vaincre son obstination qu'en lui persuadant que le poids de son corps empêcherait la corde de vaciller et rendrait mon ascension plus facile.

— Bien, merci, reprit le Jaguar. Allons, enfants, à l'œuvre ! N'abandonnons pas notre frère.

A l'ordre, ou plutôt à la prière du chef, huit ou dix hommes se placèrent sur la corde, et bientôt l'Américain fut hissé sur la plate-forme.

— A quoi bon prendre tant de peine pour moi ? dit-il : je ne puis vous servir à rien ; au contraire, je ne ferai que vous gêner et entraver vos opérations. Mieux valait me laisser mourir ; la mer m'aurait emporté en revenant et m'aurait servi de linceul.

Le Jaguar ne lui répondit pas, mais il le fit transporter dans la grotte où on l'étendit commodément.

Le jeune chef rassembla alors ses compagnons et leur expliqua comment, par un hasard providentiel, Lanzi avait découvert l'entrée de la caverne. Seulement, elle n'avait pas encoré été explorée, et il était urgent de s'assurer de sa profondeur et de reconnaître où elle aboutissait; malheureusement, ajouta le jeune homme, les ténèbres sont épaisses et nous n'avons aucun moyen de nous procurer du feu.

— Ecoutez, Jaguar, dit John Davis qui avait suivi attentivement les renseignements donnés par le chef; je vais vous donner du feu, moi.

— Vous! fit le jeune homme avec un vif mouvement de joie : mais c'est impossible!

Malgré les souffrances qu'il éprouvait l'Américain essaya de sourire.

— Comment, vous qui êtes un coureur des bois, dit-il, n'avez-vous pas songé à cela? c'est cependant bien simple. Fouillez dans la poche droite de mes *calzoneras*, et prenez un paquet que vous y trouverez.

Le Jaguar se hâta d'obéir.

Il sortit un paquet assez mince, mais long de sept pouces environ, enveloppé dans une peau-de-diable et ficelé avec soin.

— Que contient ce paquet? demanda-t-il avec une certaine curiosité.

— Une douzaine de *cebos* dont je me suis muni à tout hasard, répondit tranquillement l'Américain.

— Des chandelles!! Vive Dios! s'écria avec joie le jeune homme, voilà une triomphante idée. John, vous êtes un homme précieux. Mais, ajouta-t-il tristement au bout d'un instant, à quoi nous serviront-elles?

— A nous éclairer, by god !

— Malheureusement tous nos briquets ont été mouillés par la mer.

— Pas le mien. Croyez-vous, Jaguar, que je sois homme à négliger une précaution et à faire les choses à demi ? Fouillez dans la poche gauche de mes calzoneras, mon ami.

Le Jaguar ne se fit pas répéter l'invitation. Effectivement, il trouva un second paquet plus petit que le premier, enveloppé aussi d'une peau-de-diable pour le préserver de l'humidité, et ficelé avec soin. Ce paquet renfermait un mechero d'or avec son fusil et sa pierre.

— Oh ! fit le jeune chef, maintenant nous sommes sauvés !

— Je l'espère, dit l'Américain en se laissant aller sur le sol, où, vaincu par la douleur, il demeura immobile.

Quelques minutes plus tard, quatre chandelles étaient allumées et éclairaient l'intérieur de la grotte.

Les conjurés continrent avec peine un cri d'épouvante.

Grâce à la précaution prise par John Davis, ils étaient sauvés, mais non pas dans le sens que le croyait le Jaguar.

Cette grotte s'étendait fort loin ; ses parois étaient assez élevées ; elle semblait monter. Mais, au milieu, s'ouvrait un gouffre qui tenait environ les deux tiers de sa largeur, et dont la profondeur paraissait énorme ; un pas de plus dans l'intérieur du souterrain , et les conjurés disparaissaient dans le gouffre !

Il est de ces dangers qui dépassent la portée de toute prévision humaine, et qui, par cela même, glacent d'effroi les hommes les plus intrépides.

Ces hommes qui, depuis quelques heures, avaient risqué vingt fois leur vie dans une lutte insensée, et qui existaient, pour ainsi dire, par miracle, frémirent en songeant à l'horrible péril auquel ils avaient échappé par un hasard providentiel.

— Oh ! s'écria le Jaguar avec une expression impossible à rendre, il est évident que le ciel se déclare pour nous et que nous devons réussir. Suivez-moi, frères ! Comme à moi, il doit vous tarder d'avoir le dernier mot de cette énigme.

Tous s'élancèrent sur ses pas.

La grotte formait plusieurs circuits. Mais, contrairement à ce que l'on rencontre ordinairement dans la plupart des cavernes naturelles, elle ne semblait pas avoir d'autres artères que celle dans laquelle étaient engagés les conjurés.

Ceux-ci marchaient toujours, suivant pas à pas leur chef. Plus ils s'enfonçaient dans le souterrain, plus la montée devenait rude.

Le Jaguar ne s'avançait plus qu'avec précaution et une défiance extrême. Il lui paraissait impossible que ce souterrain fût ignoré du commandant de la garnison. En y réfléchissant, il en vint à supposer, ce qui avait une apparence de vérité, que cette grotte avait, dans d'autres temps, été creusée à mains d'hommes, et que le gouffre dans lequel lui et ses compagnons avaient failli se précipiter, n'était autre qu'un puits destiné à alimenter la garnison en cas de siége.

Il acquit bientôt la preuve que ses suppositions étaient justes.

Après avoir encore marché pendant plusieurs minutes, les conjurés furent soudain arrêtés par une porte garnie de fer, qui leur barra le passage.

Sur un signe du Juguar, ils demeurèrent immobiles, la main sur le manche de leurs poignards.

Le moment d'un finir était arrivé : cette porte donnait évidemment dans le fort.

Le Jaguar examina un instant ses ferrures, puis il ordonna d'éteindre les lumières.

On lui obéit, et tout retomba dans les ténèbres.

Cette porte fort ancienne, et qui probablement n'avait pas été ouverte depuis longues années, ne devait pas opposer une résistance sérieuse.

Le jeune chef introduisit la pointe de son poignard entre le pène de la serrure et la gâche, et fit une pesée.

La gâche tomba à terre. Cependant la porte résista : elle était maintenue à l'intérieur par de forts verroux.

Il y eut un moment d'anxiété suprême et de découragement parmi les conjurés.

Comment ouvrir cette porte ? Fallait-il revenir sur ses pas et perdre le bénéfice de tant de difficultés vaincues et de périls affrontés ?

La position était grave.

Mais, nous l'avons dit, le Jaguar était un homme auquel les impossibilités seules souriaient.

Il fit rallumer une chandelle, et examina et sonda la porte avec le soin le plus minutieux.

Le bois, rongé par l'humidité et la vétusté, tom-

bait par écailles et se détachait en poussière impalpable au moindre effort.

Lorsque la chandelle eut été éteinte de nouveau, le jeune homme s'agenouilla devant la porte et il commença à la fouiller avec son poignard, en ayant le plus grand soin de ne pas faire de bruit, de peur de donner l'éveil à la garnison; car, s'il était convaincu que cette porte donnait accès dans le fort, il ne pouvait savoir à quel endroit elle aboutissait.

Après dix minutes d'un travail lent et continu, tout le bas de la porte était enlevé. Le Jaguar se glissa en rampant par l'ouverture; et, sans chercher à reconnaître où il se trouvait, il se releva, chercha avec ses mains dans l'obscurité la place des verrous, les tira doucement les uns après les autres, et ouvrit la porte par l'entrebâillement de laquelle ses compagnons se glissèrent silencieusement.

Les conjurés s'avancèrent alors en tâtonnant le long des murs, ne voulant pas allumer de lumière de crainte de donner l'éveil, et s'en fiant au hasard du soin de leur indiquer la direction qu'ils devaient prendre.

Le hasard auquel ils se recommandaient ne leur faillit pas. Lanzi arriva à une porte qu'il poussa machinalement et qui n'était qu'entrebâillée.

Cette porte donnait sur un long corridor éclairé par un fanal.

Les insurgés s'engagèrent résolûment dans le corridor, après avoir eu la précaution de décrocher le fanal et de l'éteindre.

Il était alors environ quatre heures et demie du matin, le jour commençait à paraître.

A l'extrémité du corridor, le Jaguar aperçut une ombre immobile, appuyée contre le mur. Sur l'ordre du chef, le métis se glissa comme un serpent du côté de cette ombre, qui n'était rien moins qu'une sentinelle qui, son fusil placé auprès d'elle, dormait paisiblement ; et, arrivé à portée par un bond de panthère, le métis sauta à la gorge du dormeur qu'il renversa sans lui donner le temps de pousser un cri.

Le pauvre diable fut garrotté et bâillonné avant d'être assez éveillé pour comprendre ce qui lui arrivait.

Ce factionnaire était posé à l'entrée d'un corps-de-garde, dans lequel dormaient une quinzaine de soldats.

Le poste fut enlevé, sans coup férir, par les insurgés, qui garrottèrent les soldats et s'emparèrent de leurs armes.

L'expédition marchait bien : déjà une partie de la garnison était surprise, les insurgés étaient presque maîtres du fort.

Malheureusement, pendant que se passait dans le corps-de-garde la scène que nous avons rapportée, le factionnaire du corridor, que l'on avait négligé, était parvenu à se débarrasser de ses liens et avait donné l'alarme.

La position devenait grave.

— Allons, dit paisiblement le Jaguar, il paraît qu'il nous va falloir livrer bataille. Maintenant plusieurs d'entre vous sont armés ; compagnons, souvenez-vous de mes recommandations : pas de quartier !

Les insurgés, ne se souciant pas d'être assiégés dans le corps-de-garde, où il aurait été facile de se rendre maître d'eux, sortirent alors.

Au moment où ils parurent dans le corridor, ils aperçurent une trentaine de soldats, à la tête desquels marchaient trois officiers en uniforme, qui venaient résolûment à leur rencontre.

— Feu ! cria le Jaguar d'une voix tonnante, et en avant !

Dix coups de fusils éclatèrent, les trois officiers tombèrent la poitrine traversée, et les insurgés se ruèrent avec furie sur les soldats.

Ceux-ci, attérés par cette attaque furieuse et voyant leurs chefs morts, n'opposèrent qu'une faible résistance; après quelques minutes d'un combat corps à corps, soutenu plutôt pour sauvegarder leur honneur militaire que dans l'espoir de vaincre leurs aggresseurs, ils demandèrent à capituler.

Le Jaguar ordonna de suspendre le combat, et intima à la garnison de mettre bas les armes.

Les Mexicains obéirent avec empressement.

Les Texiens étaient vainqueurs.

Pendant le court combat qui avait été livré, ils avaient perdu huit hommes tués à coup de baïonnettes.

Le fort de la Pointe, qui passait pour imprenable, avait été surpris par vingt-cinq hommes, armés seulement de poignards! Mais ces vingt-cinq hommes combattaient pour une idée sainte et grande : ils étaient résolus à vaincre ou à périr.

Le Jaguar avait accompli la tâche qui lui avait été imposée dans le vaste plan conçu par les insurgés texiens.

La prise du fort devait inévitablement amener la reddition de la ville, si El Alferez parvenait à se rendre maître de la corvette *la Libertad*.

Nous avons vu comment, de son côté, ce chef s'était conduit et quel résultat il avait obtenu.

XXIII

EL SALTO DEL FRAYR

La façon expéditive dont le Jaguar avait assuré la prise du château, en faisant tirer sans sommation préalable sur le commandant de la garnison et ses officiers, n'était peut-être pas strictement loyale et reconnue par le code de la guerre : mais l'on ne doit pas oublier que le Jaguar et ses hommes étaient mis hors la loi par les Mexicains, qu'ils étaient considérés comme des bêtes fauves, et qu'une prime importante était offerte pour leur tête.

Placés dans une telle position, les insurgés texiens devaient se considérer comme déliés vis-à-vis de leurs ennemis de toute obligation courtoise, et ils l'étaient en effet. Pour eux, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de traiter de puissance à puissance avec leurs anciens maîtres, il n'y avait qu'une seule chose à voir : le but à atteindre ; dans cette circonstance, ils l'avaient atteint ; on ne devait pas leur demander davantage.

Le premier soin du Jaguar, aussitôt qu'il fut en possession de la forteresse, fut de faire installer John Davis dans une chambre confortable et bien aérée ;

puis il expédia quelques hommes à la crique d'où était partie l'expédition, pour en rapporter les habits et les armes que les conjurés y avaient laissés.

Pendant tous les travaux nécessités par une nouvelle installation et la reconnaissance exacte de l'importante forteresse dont les Texiens avaient réussi à s'emparer, le jour avait fini de paraître et le soleil s'était levé.

Le Jaguar, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour éviter d'être surpris à son tour, saisit une longue-vue, et il monta sur la plate-forme du château.

De ce lieu, la vue planait sur un immense terrain, et un splendide panorama se déroulait au regard. D'un côté, les campagnes texiennes si accidentées que de hautes montagnes fermaient à l'horizon ; de l'autre, la mer avec sa grandiose et mystérieuse immensité.

Le Jaguar, après avoir mis sa lunette au point, la promena un instant d'un air assez indifférent sur la ville de Galveston d'abord, qui commençait à s'éveiller et dont les rues se peuplaient peu à peu, puis sur la terre ferme et l'entrée du Rio-Trinidad encore plongé dans une morne solitude.

Se retournant ensuite, il braqua sa lunette sur la mer et examina attentivement l'horizon.

Lanzi, nonchalamment assis sur un affût de canon, confectionnait une cigarette en paille de maïs avec toute la sérieuse attention qu'il apportait d'ordinaire à cette importante opération

— Lanzi ! dit tout-à-coup le Jaguar en se retournant vers lui.

— Hein ? répondit-il en levant la tête, mais sans se déranger autrement.

— Savez-vous ce qu'est devenu le drapeau mexicain que nous avons trouvé dans la chambre du commandant ?

— Ma foi non !

— Il faudrait vous en informer à l'instant, mon ami. Dès que vous l'aurez, vous me l'apporterez.

— Bon.

Le métis se leva et quitta la plate-forme.

Cependant le Jaguar, appuyé sur le revers du mur, paraissait vivement intéressé.

En effet, la chasse donnée par la corvette au corsaire, commençait en ce moment, et les deux navires venaient d'apparaître courant sous toutes voiles.

— Oh ! oh ! murmura le Jaguar, comment cela finira-t-il ? Le brick est bien mince et bien fluet pour amariner un aussi gros bâtiment ! Bah ! ajouta-t-il par réflexion, nous nous sommes bien emparés du fort : pourquoi ne prendraient-ils pas la corvette ?

— Je ne vois rien d'impossible à cela, dit une voix auprès du jeune homme.

Le Jaguar se retourna ; le métis était auprès de lui, tenant un paquet d'étamine roulé sous son bras.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, le drapeau ?

— Le voilà !

— Maintenant, mon ami, vous allez hisser le drapeau à la pomme du mât de pavillon qui est là ; seulement, afin que nos amis ne se méprennent pas sur nos intentions, ayez soin d'attacher un poignard au-dessus du pavillon. Les habitants de Galveston ne remarqueront pas cette addition, tandis que nos amis, qui ont intérêt à examiner attentivement ce

qui se passe ici, comprendront à l'instant ce que cela veut dire.

Lanzi exécuta ponctuellement l'ordre qui lui était donné, et cinq minutes plus tard le drapeau mexicain, surmonté d'un poignard, flottta majestueusement à la tête du mât de pavillon.

Lé Jaguar acquit bientôt la certitude que son signal avait été compris : car le brick, vivement poursuivi par la corvette, attendit presque d'être arrivé à portée de pistolet du fort pour virer de bord et reprendre la bordée du large, ce qu'il n'aurait pas fait s'il n'avait été certain de n'avoir rien à craindre.

Pendant la plus grande partie de la journée, le Jaguar suivit avec le plus grand intérêt la poursuite acharnée des deux navires, et assista du haut de son observatoire aux dernières péripéties de la lutte.

Cependant, vers deux heures de l'après-dînée, il descendit dans l'intérieur du fort, et, après avoir recommandé à ses amis la plus grande vigilance, il s'arma, jeta un zarapé sur ses épaules, et il abandonna le fort.

Par les soins de Lanzi, un cheval lui avait été préparé auprès du rocher. Le Jaguar se mit en selle, et après avoir jeté un regard à la forteresse, il enfonça les éperons dans les flancs de sa monture et s'éloigna au galop.

Le Jaguar se rendait au *Salto-del-Frayle* que, la nuit précédente et avant de le quitter pour tenter la surprise de la forteresse, il avait assigné pour rendez-vous au colonel don Juan Melendez de Gongora.

Les côtes du Mexique sont peut-être les plus accidentées de tous celles du Nouveau-Monde. Le lit-

oral du Texas, surtout, est si bizarrement découpé, que l'esprit se perd à chercher quels accidents ou quel cataclysme antédiluvien ont été assez puissants pour produire ces dentelures hardies et ces fissures subites dans les hautes falaises qui le bordent.

Non loin de Galveston, sur le bord de la mer, se trouve un chemin assez large, dont les capricieux méandres suivent pendant un espace assez long la crête des falaises.

Ce chemin assez fréquenté est ordinairement suivi par les muletiers et les voyageurs de toutes sortes qui se rendent au Mexique. Assez large et assez commode, il pouvait à bon droit passer pour excellent dans une contrée où les grandes voies de communication sont — ou du moins étaient — complétement inconnues, car maintenant le Texas possède de larges routes carrossables et de longues voies ferrées. Mais à un endroit, le chemin dont nous parlons se rétrécit tout-à-coup; la falaise, fendue comme par un coup du sabre d'un géant, montre une ouverture béante large de près de trois mètres et profonde de plus de deux cents.

Au fond de cette ouverture la mer se brise constamment avec fureur en produisant un bruit sourd et monotone.

Puis de l'autre côté de la fissure le chemin reprend de plus belle.

En Europe, où le gouvernement est sans cesse occupé d'améliorer les voies de communication, on aurait facilement trouvé un remède à cette interruption en jetant un pont d'une rive à l'autre de la fissure; mais en Amérique ce n'est pas cela. Les gouvernements ont autre chose à faire qu'à s'occuper

du bien-être général : il faut d'abord qu'ils fassent rentrer le plus possible l'argent des contribuables, puis qu'ils se défendent contre les *pronunciamientos* et les ambitions sans cesse aux aguets pour les renverser. Il en résulte que tout va comme il peut, et que chacun se tire d'affaire comme il l'entend.

Heureusement, les chevaux et les mules, plus intelligents que les hommes, ont, grâce à cet instinct de conservation que Dieu leur a donné, remédié à cette incurie.

Rien n'est si curieux à voir que le passage de la fissure par une *recua* de mules.

Ces animaux arrivent doucement en allongeant le cou, sondant le terrain à chaque pas et flairant autour d'eux avec toutes les marques de la plus vive inquiétude. Parvenus sur la lèvre de la fissure, ils raidissent les pieds de devant, fléchissent sur ceux de derrière, soufflent en branlant la tête à droite et à gauche ; puis, tout-à-coup, ils prennent leur élan et retombent de l'autre côté, fermes et droits sur leurs quatre pieds, sans jamais se tromper.

Seulement il faut, en cette circonstance, que l'homme qui les monte fasse abnégation complète de sa volonté et les abandonne entièrement à leur instinct infaillible. S'il prétend les diriger, tout est dit : homme et monture roulent sans rémission au fond du précipice où tous deux arrivent en lambeaux.

Quant au nom de *Salto-del-Frayle*, c'est-à-dire *Saut-du-Moine*, que porte cet endroit, voici d'après la chronique locale en quelle circonstance ce nom lui a été donné.

On raconte (nous n'affirmons rien et ne préten-

dons en aucune sorte garantir la véracité de cette légende), on raconte, disons-nous, que quelques années après l'établissement des Espagnols au Texas, un moine franciscain, *padre guardian* ou prieur de son couvent, accusé d'avoir mis à mal une jeune fille dont il était le confesseur, échappa aux mains des alguazils envoyés pour s'emparer de sa personne et se mit à fuir à travers la campagne. Après une assez longue course, et serré de près par les soldats furieux de ne pouvoir l'atteindre, il arriva sur le bord de cette fissure. Jetant un regard sur l'abîme, le pauvre moine se vit perdu ; recommandant son âme à son saint patron, et attestant le ciel de son innocence, il s'élança résolûment de l'autre côté du gouffre. Les soldats, qui arrivaient en ce moment, virent alors distinctement deux anges qui soutenaient le moine par-dessous les bras, et le reposèrent doucement en sûreté sur l'autre bord.

Naturellement les soldats tombèrent à genoux et implorèrent la bénédiction du saint homme, dont l'innocence leur fut alors prouvée jusqu'à l'évidence. Celui-ci se retourna vers eux, le visage rayonnant, les bénit avec onction, puis il disparut, au son d'une musique mélodieuse, dans un nuage de pourpre et d'or.

Voilà le récit que firent de leur expédition les soldats de retour à la ville. Avaient-ils dit vrai, avaient-ils menti, nul ne le sut jamais. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis cette époque on n'entendit plus parler du moine.

Le peuple, toujours amoureux du merveilleux, ajouta la foi la plus entière à cette histoire, et une procession annuelle fut instituée, procession à la-

quelle nous eûmes l'honneur d'assister, et qui, à chaque anniversaire du saut miraculeux du digne prieur, se rend en grande cérémonie, avec un concours immense de peuple venu de tous les coins du Texas, au Salto-del-Frayle.

Quoi qu'on doive penser de l'authenticité de cette histoire, ce qui est certain, c'est que cet endroit se nomme le Saut-du-Moine, et que c'est là que le Jaguar avait donné rendez-vous au colonel don Juan Melendez de Gongora.

Le soleil était descendu presque au niveau de l'horizon au moment où le jeune homme atteignit la fissure. Il jeta un regard autour de lui ; la route était solitaire ; alors il mit pied à terre, entrava son cheval, s'étendit sur le sol et attendit.

Il était là depuis environ un quart-d'heure, lorsque le bruit d'une course précipitée arriva à son oreille ; il se releva et regarda. Bientôt il vit un cavalier apparaître au tournant du chemin. Ce cavalier, c'était le colonel.

En arrivant auprès du Jaguar il le salua et sauta sur le sol.

— Pardonnez-moi, mon ami, lui dit-il, de vous avoir fait attendre : mais il y a loin d'ici à Galveston ; et vous et vos compagnons, vous nous donnez tant de besogne que, vive Dios ! nous n'avons pas un instant à nous.

Le jeune homme sourit finement.

— Vous êtes tout pardonné, colonel, dit-il. Auriez-vous donc reçu encore de mauvaises nouvelles ?

— Ni mauvaises, ni bonnes, mais en vérité de fort désagréables : il s'est formé, dit-on, un corps de *francs-tireurs*, dont on vous soupçonne fort d'être

le chef, et qui en ce moment ravage toutes les campagnes.

— Vous ne savez rien autre ?

— Non, quant à présent.

— Eh bien ! avant de nous séparer, je vous donnerai, moi, colonel, une nouvelle qui, si je ne me trompe, vous chagrinera fort.

— Que voulez-vous dire, mon ami ? expliquez-vous !

— Pas en ce moment. Nous ne sommes pas ici pour nous occuper de politique, mais bien de nos propres affaires. Procédons par ordre, nous aurons toujours assez de temps pour revenir à la politique.

— C'est juste ! mais dites-moi un mot seulement.

— Lequel ?

— La nouvelle que vous avez à m'apprendre, est-elle réellement grave ?

Le Jaguar fronça les sourcils, il frappa du pied la terre avec une violence contenue.

— Excessivement grave ! dit-il.

Il y eut un instant de silence.

Enfin le jeune homme se rapprocha du colonel et lui posant la main sur l'épaule :

— Don Juan, lui dit-il d'une voix affectueuse, écoutez-moi un instant.

— Parlez, mon ami.

— Don Juan, reprit-il, pourquoi vous obstiner à défendre une cause perdue ? Pourquoi verser votre généreux sang au service de la tyrannie ? Le Texas veut être libre : il le sera ! Comptez les hommes capables qui servent dans vos rangs : à part deux ou trois peut-être, il n'en est pas un que vous puissiez citer ; le Mexique, épuisé par les révolutions qui sans

cesse le bouleversent, n'a à sa disposition ni assez d'hommes ni assez d'argent pour prendre une vigoureuse offensive ; le nom mexicain même est odieux aux Texiens. De tous côtés le peuple se soulève contre vous, c'est une marée qui monte toujours et qui brise toutes les digues. Vous êtes débordés de toutes parts ; avant un mois votre armée sera honteusement chassée de notre territoire. Réfléchissez, mon ami, il en est temps encore ; remettez votre épée au fourreau et laissez à la fatalité le soin d'accomplir son œuvre.

— Ecoutez-moi à votre tour, ami, répondit le colonel d'une voix triste. Ce que vous venez de me dire, je le sais comme vous ; je sens depuis longtemps déjà que la terre tremble sous nos pas, et que dans un jour prochain, nous serons engloutis par la révolution. Je ne me fais donc aucune illusion sur le sort qui nous attend. Mais je suis soldat, mon ami, j'ai prêté serment : ce serment je dois, coûte que coûte, le tenir. De plus, je suis Mexicain, ne l'oubliez pas : je dois donc envisager cette question sous un point de vue complétement différent du vôtre. D'ailleurs ajouta-t-il avec une feinte gaieté, nous n'en sommes pas encore où vous croyez : vous nous avez pris quelques pueblos, il est vrai, mais nous avons les villes encore et nous sommes maîtres de la mer. Vous chantez trop tôt victoire, la révolution texienne n'est encore qu'à l'état d'insurrection. Plus tard, lorsqu'elle posséдera une ville forte, que son gouvernement sera constitué, nous verrons ce qu'il nous restera à faire. Mais quant à présent, rien n'est désespéré, mon ami, vous n'en êtes pas où vous pensez.

— Peut-être ! répondit le Jaguar avec un accent équivoque qui donna à réfléchir au colonel. J'ai cru devoir vous parler en ami, vous donner un conseil désintéressé ; vous ne voulez pas le suivre, libre à vous, mon ami.

— Vous avez tort de vous piquer ; mes paroles ne peuvent avoir rien de blessant pour vous. Je n'avais aucunement l'intention de vous contrarier en parlant ainsi que je l'ai fait : mais mettez-vous un instant à ma place : si je vous avais fait, moi, les propositions que vous m'avez adressées, qu'auriez-vous répondu ?

— J'aurais refusé, vive Dios ! s'écria impétueusement le jeune homme.

Le colonel se mit à rire.

— Eh bien ! j'ai agi comme vous auriez agi vous-même. Quel mal trouvez-vous à cela ?

— C'est vrai ! vous avez raison ; je suis fou ! pardonnez-moi, mon ami. D'ailleurs, n'est-il pas convenu que les questions politiques ne doivent jamais nous séparer ? Revenons donc à l'objet beaucoup plus important pour nous de notre rendez-vous, et laissons provisoirement les Mexicains et le Texiens s'arranger comme ils pourront.

Depuis quelques instants le colonel Melendez avait les yeux fixés sur la mer et n'écoutait que d'une façon assez distraite les paroles de son ami.

— Eh mais ! dit-il tout-à-coup : regardez donc, mon ami !

— Quoi donc ?

— Ne voyez-vous pas ?

— Que voyez-vous, d'abord ?

— Dame ! je vois la corvette la *Libertad* qui vient

prendre son mouillage sous le feu du fort de la pointe en amenant avec elle un brick corsaire, qu'elle a, selon toute apparence, amariné dans les attérissages.

— Vous croyez ! fit le Jaguar d'un air railleur.

— Voyez vous-même.

— Mon ami, je suis un peu comme saint Thomas, moi.

— Ce qui veut dire ?

— Que tant que je n'aurai pas acquis une certitude complète, je n'ajouterai qu'une foi fort médiocre au témoignage de mes yeux.

Ces paroles furent prononcées avec une intonation de voix si singulière que, malgré lui, le colonel se sentit inquiet.

— Que voulez-vous dire ? fit-il.

— Rien autre que ce que je dis, reprit le Jaguar.

— Pourtant, je ne me trompe pas, il me semble ! je vois bien distinctement le pavillon mexicain flotter au-dessus des couleurs texiennes renversées.

— En effet, répondit froidement le Jaguar. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Comment ! ce que cela prouve ?

— Oui.

— Etes-vous donc si ignorant des choses maritimes, que vous ne sachiez pas comment cela se passe après un combat à bord d'un navire ?

— Pardonnez-moi, mon ami, je sais parfaitement cela. Mais je sais aussi que ce que nous voyons peut être l'effet d'un stratagème, et que le brick, après s'être emparé de la corvette, peut avoir intérêt à faire supposer le contraire.

— Allons, allons, dit en riant le colonel, c'est aussi pousser trop loin l'optimisme; laissons le brick et la corvette et revenons à nos moutons.

— En effet, je crois que nous aurons raison; car, d'après la tournure que prend la conversation, si elle continuait encore quelque temps, nous finirions par ne plus du tout nous entendre.

Le soleil s'était couché sur ces entrefaites, et la nuit était complétement tombée. Les deux hommes se rapprochèrent de leurs chevaux dont ils passèrent la bride dans leurs bras, afin de les empêcher de s'éloigner, et ils se mirent d'un commun accord à marcher au petit pas auprès l'un de l'autre dans la direction du Rio-Trinidad.

La nuit était claire, le ciel pailleté d'une profusion d'étoiles brillantes, l'atmosphère d'une transparence infinie; c'était en un mot une de ces nuits américaines si pleines d'âcres senteurs et de douces rêveries.

Les jeunes gens se laissaient, malgré eux, aller au charme enivrant de cette tiède soirée. Tout à leurs pensées, ils ne songeaient ni l'un ni l'autre à reprendre un entretien brusquement terminé par un parole acerbe.

Depuis assez longtemps déjà ils marchaient ainsi, lorsqu'ils arrivèrent à un coude de la route où le sentier qu'ils suivaient se divisait en plusieurs branches.

Ils s'arrêtèrent.

— C'est ici qu'il faut nous séparer, don Juan, dit le Jaguar, car nous ne suivons probablement pas la même route.

— C'est vrai, ami, je le regrette, répondit dou-

cement le colonel : j'aurais été si heureux de vous voir constamment auprès de moi !

— Merci, ami ! mais vous le savez, c'est impossible. Profitons donc de quelques instants qu'il nous reste à être ensemble. Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

— Rien, hélas ! un soldat est esclave de la discipline ; en temps de guerre, surtout, il lui est impossible de s'éloigner de son corps : je n'ai donc pu prendre aucun renseignement. Et vous, avez-vous été plus heureux ?

— Je n'ose encore en répondre ; cependant j'espère. Tranquille doit, cette nuit même, me compléter certains renseignements que je suis parvenu à obtenir.

— Et ce Tranquille est ici ?

— Il est arrivé aujourd'hui même, mais je n'ai pas encore pu le voir.

— Ainsi vous croyez ? dit vivement le colonel.

— Voici ce que je suis parvenu à savoir. Remarquez que je n'affirme rien ; je ne suis en ce moment que l'écho de bruits peut-être fondés, mais qui peuvent aussi être faux.

— C'est égal : parlez, mon ami, au nom du ciel !

— Il y a un mois et demi environ, d'après ce que mes espions m'ont appris, qu'un homme inconnu est arrivé dans ce pays amenant une jeune fille. Cet homme a acheté un *rancho* de peu d'importance situé à quelques lieues d'ici, presque sur le bord de la mer ; il a payé argent comptant son acquisition, s'est renfermé dans son rancho avec la jeune fille, et, depuis, personne ne les a vus : l'homme s'est,

pour ainsi dire, muré dans sa propriété où nul n'a accès. Maintenant cet homme est-il le Scalpeur-Blanc, cette jeune fille est-elle Carméla, voilà ce que personne ne saurait dire et ce que je n'oserais affirmer. Plusieurs fois j'ai rôdé autour de l'habitation de cet être mystérieux sans parvenir à l'apercevoir; fenêtres et portes sont constamment fermées, rien ne transpire au dehors de ce qui se passe dans cette étrange maison, qui, du reste, par sa position isolée, se trouve jusqu'à un certain point à l'abri des indiscrétions. Voilà ce que j'avais à vous apprendre; peut-être demain en saurais-je davantage.

— Non, répondit don Juan d'un air rêveur, cet homme ne peut être le Scalpeur-Blanc, il est impossible que cette jeune fille soit Carméla.

— Qui vous le fait supposer?

— Le mystère même dont s'enveloppe cet individu. Le Scalpeur-Blanc, ne l'oubliez pas, est un homme pour lequel la vie nomade du désert a trop de charme pour qu'il ait ainsi consenti à se séquestrer. Et puis pour quelle raison l'aurait-il fait? Pour garder une jeune fille? mais doña Carméla n'est point une frêle et timide enfant, étiolée par l'air méphitique des villes, sans volonté et sans force. C'est une brave et courageuse jeune fille, au cœur résolu et au bras ferme, qui jamais n'aurait consenti à courber ainsi la tête sous le joug. Un homme, si fort qu'il soit, est bien faible, croyez-moi, lorsqu'il se trouve devant une femme qui lui dit résolûment : Non! La femme, par cela même qu'elle n'a ordinairement qu'une pensée à la fois, nous est de beaucoup supérieure, et arrive presque toujours

au but qu'elle veut atteindre. Et puis, pour quelle raison le Scalpeur-Blanc, qui avait à sa portée les mille cachettes ignorées du désert pour y dérober sa captive à tous les regards, serait-il venu sans motif plausible se retirer auprès d'une ville, dans un pays populeux, où il ne pouvait espérer de ne pas attirer les soupçons et de ne pas éveiller l'attention. Non, il est évident pour moi que vous vous trompez.

— Peut-être avez-vous raison. Cependant, il est de mon devoir d'éclaircir cette affaire, et je l'éclaircirai.

— Certes, vous agirez prudemment. Je vous avoue que si cela m'était possible, je serais heureux de vous accompagner dans votre expédition. Car, en supposant, ce que je crois, que cet homme n'est point le Scalpeur-Blanc, il est probable que le mystère dont il s'entoure cache un crime, et que si votre expédition n'obtient pas le résultat que vous vous proposez, elle aura au moins servi à délivrer une jeune fille victime d'une odieuse tyrannie.

— Qui sait?

— Un seul homme aurait pu, à mon avis, grâce aux nombreuses relations qu'il entretient avec les Indiens, vous mettre sur la piste de celle que nous avons si malheureusement perdue.

— De qui voulez-vous parler ?

— Du Cœur-Loyal.

— C'est vrai. Il a été élevé par les Indiens, une de leurs tribus l'a adopté. Mieux que personne il aurait été à même de nous renseigner.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à lui?

— Par une raison bien simple, c'est que le lendemain de la prise de l'hacienda del Mezquite, le Cœur-Loyal nous a quittés pour retourner dans sa tribu où l'appelaient de graves intérêts.

— Voilà qui est fâcheux, fit le colonel d'un air rêveur. Je ne sais pour quelle raison, mais je suis convaincu que ce chasseur, que cependant je connais fort imparfaitement, puisque j'ai causé une fois seulement avec lui et cela pendant dix minutes au plus, je suis convaincu, dis-je, que ce chasseur peut nous être extrêmement utile dans la recherche de l'infortunée Carméla.

— Peut-être avez vous raison, colonel. Cette nuit, ainsi que je vous l'ai annoncé, je dois voir Tranquille ; j'aurai avec lui une explication sérieuse. Autant, et plus que nous peut-être, il est intéressé au succès de nos recherches. C'est un homme d'une prudence extrême ; il connaît à fond le désert. Je verrai ce qu'il me dira.

— Insistez, je vous prie, mon ami, pour établir des rapports sérieux avec le Cœur-Loyal.

— Je n'y manquerai pas ; d'ailleurs Tranquille doit avoir rendez-vous avec lui.

— C'est probable. Du reste, je puis maintenant vous parler à cœur ouvert, mon ami. L'honneur seul m'a jusqu'à présent retenu à mon poste ; j'aspire à recouvrer ma liberté, je n'attends pour donner ma démission qu'une occasion honorable. Je ne voudrais pas abandonner mes compagnons d'armes dans un moment critique, mais je vous jure sur l'honneur, ami, que le jour où je serai libre, et ce jour est prochain je l'espère, je me joindrai à vous, et alors nous retrouverons Carméla, ou je périrai !

Le colonel prononça ces paroles avec un feu et une animation qui firent malgré lui tressaillir son ami, et éveillèrent dans son cœur un vif sentiment de jalousie. Cependant le Jaguar eut assez de pouvoir sur lui-même pour cacher l'émotion qu'il éprouvait, et il répondit d'une voix calme :

— Dieu veuille que ce soit bientôt, mon ami ! A nous deux que ne ferions-nous pas !

— Ainsi, cette nuit même vous comptez tenter l'expédition dont vous m'avez parlé ? reprit le colonel.

— Ce n'est pas moi, bien que probablement j'y assisterai ; mais une autre personne la dirigera.

— Pourquoi pas vous ?

— Tranquille le veut ainsi : il est le père de Carmela, je dois accéder à sa volonté.

— C'est juste. Maintenant, quand et comment nous reverrons-nous ? J'ai le plus grand désir de savoir ce qui se sera passé cette nuit ; quel que soit le résultat de cette expédition, je tiendrais à être informé de ce que vous aurez fait. Malheureusement, je crains qu'il ne nous soit assez difficile de nous revoir.

— Pourquoi donc cela ?

— Eh mon Dieu, mon ami, vous le savez aussi bien que moi ! la trève conclue entre vous et le général Rubio expire ce soir.

— Eh bien ?

— Vous ne comptez pas, je le suppose, rentrer à Galveston ?

— Quant à présent non ; mais avant peu j'espère y retourner.

— Ne procédons pas d'après des probabilités, nous risquerions trop de nous tromper.

Le Jaguar se mit à rire.

— Vous avez parfaitement raison, dit-il. Cependant, il est important que nous nous voyons d'ici à vingt-quatre heures, n'est-ce pas ?

— Certes !

— Si je ne puis pas rentrer à Galveston , vous pouvez en sortir, vous ?

— Parfaitement.

— Eh bien alors, rien de plus facile. Je vais vous enseigner un endroit où vous serez certain de me rencontrer.

— Prenez garde, mon ami, soyez prudent ! je ne vous cacherai pas que le général est furieux d'être tombé dans le piége que vous lui avez si habilement tendu, et qu'il fera tout son possible pour s'emparer de votre personne.

— J'y compte bien : mais, rassurez-vous, il n'y réussira pas.

— Je le désire, mon ami, mais croyez-moi, ne soyez pas trop confiant.

— Je le défie de me venir prendre dans l'endroit où je serai avant une heure, et où je serai heureux de vous recevoir, s'il vous plaît de m'y venir visiter.

— Et quel est ce lieu privilégié, mon ami?

— Le fort de la Pointe, mon ami.

— Hein ! fit le colonel en s'arrêtant brusquement et en le regardant en face : vous plaisantez, sans doute ?

— Pas le moins du monde, mon ami.

— Comment ! vous me donnez rendez-vous au fort de la Pointe ?

— Oui.

— Mais, c'est impossible !

— Pourquoi donc?

— Mais vous êtes fou, mon ami !

— Songez donc que le fort de la Pointe est à moi depuis douze heures déjà, interrompit froidement le Jaguar : je m'en suis emparé la nuit passée par surprise.

— Oh ! fit le colonel avec stupeur.

— Ne vous avais-je pas annoncé que j'avais de graves nouvelles à vous apprendre? continua le jeune homme. Maintenant voulez-vous connaître la seconde ?

— La seconde ! répéta le colonel au comble de l'étonnement ; et quelle peut être cette seconde nouvelle ? Après ce que je viens d'apprendre, je dois m'attendre à tout.

— Cette seconde nouvelle, la voici : la corvette la *Libertad* a été amarinée par le brick corsaire avec lequel elle a mouillé au coucher du soleil sous le canon du fort.

A cette révélation inattendue, le colonel chancela, comme un homme ivre ; il était pâle comme un cadavre et ses membres étaient agités d'un mouvement convulsif.

— Malheur ! malheur ! cria-t-il d'une voix étouffée.

Le Jaguar se sentit ému de pitié devant cette douleur si vraie et si poignante.

— Hélas ! mon ami, lui dit-il d'une voix douce, c'est le sort de la guerre.

— Oh ! Galveston ! Galveston ! s'écria le colonel avec désespoir, Galveston que le général avait juré de ne jamais rendre !

Après un instant de silence, le colonel se mit en selle.

— Laissez-moi partir, dit-il, il faut que je transmette immédiatement cette affreuse nouvelle au général.

— Allez, mon ami, répondit affectueusement le Jaguar. Seulement, souvenez-vous que vous me trouverez au fort de la Pointe.

— Nous sommes maudits! s'écria le colonel avec égarement; et, enfonçant les éperons dans les flancs de son cheval qui hennit de douleur, il partit à fond de train.

— Pauvre ami! murmura mélancoliquement le Jaguar en le suivant des yeux, cette nouvelle l'a tout bouleversé!

Après cette réflexion, le jeune homme monta à cheval et reprit tout pensif la route du fort où il arriva une demi-heure plus tard.

XXIV

LA DESCENTE.

Aussitôt arrivé au mouillage, le capitaine Johnson, après avoir un instant causé en particulier avec El Alferez avait ordonné que le commandant Rodriguez et ses officiers fussent amenés en sa présence.

Le commandant, malgré la politesse avec laquelle il avait été traité et la bienveillance que lui avaient témoigée les corsaires, ne pouvait leur pardonner la façon dont ils s'étaient emparés de son bâtiment; il

était triste, et à toutes les questions qui jusqu'à ce moment lui avaient été adressées, il n'avait répondu que par un dédaigneux silence ou de méprisants monosyllabes.

Lorsque l'état-major de la corvette fut réuni dans sa chambre, le capitaine se leva, et saluant poliment les officiers mexicains :

— Messieurs, dit-il, vous me voyez désespéré de ce qui arrive. J'aurais voulu vous rendre immédiatement la liberté, mais le refus formel de votre commandant de s'engager à ne pas servir pendant un an contre nous, refus dont je respecte les motifs, m'oblige, à mon grand regret, à vous retenir prisonniers, du moins provisoirement. Du reste, Messieurs, croyez bien que vous serez traités en caballeros, et que tout sera mis en usage pour adoucir ce que cette captivité temporaire pourrait avoir pour vous de trop triste.

Les officiers et le commandant lui-même s'inclinèrent en signe de remerciement.

Le capitaine reprit :

— Tout ce qui vous appartient a été transporté dans la chaloupe que j'ai donné l'ordre d'armer pour vous conduire à terre. Vous ne perdrez donc rien de ce qui forme votre propriété particulière ; si la guerre a des exigences terribles, j'ai tâché, autant que cela était en mon pouvoir, de vous en épargner les plus amères conditions. Si rien ne vous retient ici, veuillez vous préparer à partir.

— Serait-ce une indiscrétion de vous demander, capitaine, en quel endroit vous avez donné l'ordre de nous conduire ? demanda le commandant Rodriguez.

— Nullement, commandant, répondit le capitaine ; vous allez être conduits au fort de la Pointe, dont l'enceinte, jusqu'à nouvel ordre, vous servira de prison.

— Comment ! fit avec étonnement le vieux marin, au fort de la Pointe !

— Oui, répondit en souriant le capitaine, au for de la Pointe, dont quelques-uns de mes amis s'emparaient tandis que moi-même j'avais l'honneur d'amariner votre belle corvette, commandant.

Le capitaine aurait pu longtemps encore parler sur le même ton ; le vieil officier, confondu par ce qu'il venait d'entendre, était incapable de rassembler deux idées de suite.

Enfin, il laissa tomber avec découragement sa tête sur sa poitrine, et faisant signe à ses officiers de le suivre, il monta sur le pont.

Une embarcation armée par dix hommes se balançait à la coupée de tribord.

Le commandant, toujours silencieux, y descendit ; son état-major l'imita.

— Pousse ! ordonna El Alferez qui, assis à l'arrière, tenait la barre.

L'embarcation déborda, et bientôt elle disparut. Pendant quelques instants encore, on entendit le bruit cadencé des avirons qui tombaient dans la mer ; puis, peu à peu tout rentra dans le silence.

Le capitaine avait assisté au départ de ses prisonniers. Lorsque le canot se fut perdu dans l'obscurité, il donna l'ordre à maître Lovel de lever l'ancre et de mettre le cap au large, puis il redescendit dans sa chambre.

Un homme l'y attendait.

Cet homme était Tranquille, le tueur de tigres, le vieux chasseur canadien.

— Eh bien? dit le chasseur.

— Ils sont partis, grâce à Dieu, répondit le capitaine en s'asseyant.

— Ainsi, nous voilà libres?

— Parfaitement.

— Quand descendrons-nous?

— Cette nuit même. Mais vos renseignements sont-ils positifs?

— Je les crois tels.

— Enfin, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir!

— Dieu veuille que nous réussissions!

— Espérez. Croyez-vous la côte gardée?

— Je le crains, votre navire doit avoir été signalé sur toute la côte.

— Savez-vous si les Mexicains, outre la corvette dont nous nous sommes emparés, ont d'autres navires en observation sur les attérissages?

— Je crois qu'ils en ont trois encore, mais plus faibles que la *Libertad*.

— Diable! il faudra agir avec prudence alors; enfin, à la grâce de Dieu! Quoi qu'il arrive, je n'abandonnerai pas un vieil ami comme vous dans le malheur. Nous avons encore trois heures devant nous, tâchez de dormir un peu, car la besogne sera probablement rude.

Tranquille sourit à cette recommandation; mais pour complaire à son ami qui déjà s'était étendu sur son cadre dans la position d'un homme qui se prépare à dormir, il s'enveloppa dans son zarapé, s'appuya sur le dossier de son siége et ferma les yeux.

La nuit, fort belle et fort claire au commencement de la soirée, était subitement devenue sombre et orageuse ; des nuages noirs et chargés d'électricité voilaient le ciel d'un point de l'horizon à l'autre ; la brise mugissait sourdement dans les cordages, se mêlant au clapotement continu des lames sur les flancs du navire.

Le brick courait lourdement au plus près du vent, ne portant pour toute voilure que ses huniers avec deux ris, son petit foc et sa brigantine.

Au moment où le timonier piqua sur la cloche les deux coups doubles qui signifient dix heures, le capitaine Johnson et Tranquille parurent sur le pont.

Le capitaine était vêtu d'un épais caban de drap bleu. Une ceinture de cuir, dans laquelle étaient passés un sabre, deux pistolets et une hache, lui serrait la taille ; un manteau était jeté sur ses épaules, et un chapeau de feutre à larges bords cachait complétement son visage.

Le Canadien portait, lui, son costume de chasseur ; seulement, à cause de la circonstance, il avait ajouté une paire de pistolets à son armement ordinaire.

Les ordres du capitaine avaient été exécutés avec cette conscience minutieuse que maître Lovel apportait dans tout ce qui touchait au service.

Les filets d'abordage étaient tendus au bout des lisses, et les manœuvres *bossées* comme pour un combat.

A la coupée de tribord, la chaloupe se balançait avec ses trente hommes d'équipage, armés jusqu'aux dents et assis à leurs bancs, tenant hauts et prêts à

les laisser tomber à la mer leurs avirons dont le portage avait été garni de laine, afin d'étouffer autant que possible le bruit de la nage et de déjouer la vigilance des Mexicains.

— C'est bien, mes enfants, dit le capitaine après avoir jeté un regard satisfait sur ces préparatifs; partons ! Surtout, père, ajouta-t-il en se tournant vers maître Lovel, fais bonne guette ! Si à quatre heures du matin, au quart de diane, nous ne sommes pas de retour à bord, laisse porter au large, sans t'occuper de nous davantage; car il serait inutile de nous attendre plus longtemps, parce que nous serions prisonniers des Mexicains, et une plus longue station dans ces parages compromettrait la sûreté du navire. Au revoir, et courage ! j'ai espoir que nous réussirons.

Et après avoir serré amicalement la main du vieux marin, il descendit dans le canot, s'assit à l'arrière auprès de Tranquille qui l'y avait précédé, saisit la barre du gouvernail et dit à voix basse :

— Pousse !...

A ce commandement, l'amarre qui retenait la chaloupe fut larguée, les avirons tombèrent ensemble à la mer et le canot déborda.

Lorsqu'il eut disparu dans la brume, maître Lovel courut à toutes jambes à l'arrière de brick, et, se penchant au dehors :

— Est-tu là? demanda-t-il.

— Oui, répondit-on d'une voix étouffée.

— Sois paré, répondit le maître ; et, s'adressant à un vieux matelot qui l'avait suivi : Tu sais ce que je t'ai recommandé, Wills, lui dit-il ; je compte sur toi, et je te confie le navire.

— Soyez calme, maître, répondit le matelot : vous pouvez filer sans crainte votre grelin, j'ouvrirai l'œil au bossoir.

— Convenu ! Embarque les lascars, embarque en double !

Une quarantaine de matelots qui, de même que ceux partis d'abord, étaient bien armés, s'affalèrent les uns après les autres par un bout de filin qui pendait en dehors du couronnement, et se placèrent dans une seconde embarcation que maître Lovel avait fait préparer à la sourdine et dont il prit en personne le commandement.

Il démarra aussitôt et mit le cap sur la péniche du capitaine, dont il connaissait à peu près la direction, en disant de temps à autre à ses rameurs, pour les exciter à faire diligence :

— Souquez, garçons !... souquez un coup !... et il ajoutait en mâchonnant son énorme chique avec un sourire narquois : Plus souvent que je laisserai mon gars aller se faire casser la figure par ces brigands de Mexicains ! Ils sont sournois comme tout, ces caïmans-là !...

Dès qu'il eut quitté son navire, le capitaine, laissant sur la droite un petit bourg de pêcheurs dont il voyait les lumières scintiller dans l'ombre, mit le cap au vent d'une pointe avancée, endroit où il espérait probablement débarquer en sûreté.

Après avoir ramé à peu près pendant trois quarts d'heure, une ligne noire commença à se dessiner vaguement à l'horizon sur l'avant de la chaloupe.

Le capitaine fit signe à ses hommes de se reposer un instant sur leurs avirons, et saisissant une lon-

gue-vue de nuit, il examina attentivement les gisements de la côte.

Puis, après deux ou trois minutes, il repoussa les verres de la lunette avec la paume de la main, et ordonna de nager.

Tout à coup la quille de la péniche grinça sur le sable.

On était arrivé à terre.

Après avoir, d'un coup d'œil rapide, exploré les environs, l'équipage sauta sur la rive, ne laissant qu'un homme à la garde de la chaloupe qui poussa immédiatement au large afin de ne pas être capturée par l'ennemi.

Tout était calme, et un silence solennel régnait sur cette côte qui, en apparence, semblait déserte.

Le capitaine s'étant assuré que, provisoirement du moins, il n'avait rien à craindre, fit cacher ses hommes derrière les rochers de la plage, et s'adressant à Tranquille :

— Maintenant, c'est affaire à vous, vieux chasseur, lui dit-il.

— Bien ! répondit celui-ci sans ajouter d'autre parole.

Il quitta son abri et s'avança à la découverte, un pistolet d'une main et une hache de l'autre, s'arrêtant par intervalles pour regarder autour de lui et prêter l'oreille à ces mille bruits sans cause connue qui, la nuit, troublent le silence sans qu'on puisse deviner d'où ils viennent ni ce qui les produit.

Parvenu à cent mètres environ de l'endroit où le débarquement s'était effectué, le chasseur s'arrêta et commença à siffler doucement les premières me-

sures d'un air canadien. Un sifflet répondit au sien et acheva l'air qu'il avait a dessein interrompu.

Des pas se firent entendre et un homme se montra.

Cet homme était Quoniam, le nègre.

— Me voilà ! dit-il, où sont vos hommes ?

— Cachés à quelques pas derrière les rochers.

— Avertissez-les, nous n'avons pas un instant à perdre.

Tranquille frappa deux coups dans ses mains : une minute plus tard le capitaine et ses matelots l'avaient rejoint.

— Maintenant, dans quel lieu se trouve la personne que nous venons délivrer ? demanda le capitaine.

— Dans un rancho à deux milles d'ici. Je vais vous y conduire.

Il y eut un instant de silence.

Le capitaine considérait la figure noble du nègre, sa physionomie franche et ouverte, son œil noir et plein d'éclairs, qui rayonnait d'audace et de loyauté ; il se demandait intérieurement si un tel homme pouvait être un traître.

Quoniam sembla deviner sa pensée, car il lui dit en posant avec abandon sa main sur l'épaule du Canadien :

— Si j'avais l'intention de vous trahir, ce serait déjà fait... Fiez-vous à moi, capitaine : je dois la vie à Tranquille, j'ai presque vu naître la jeune fille que vous voulez sauver : mon amitié et ma reconnaissance vous répondent de ma fidélité. Marchons !

Et sans parler davantage, il se placa à la tête de

la troupe, qui s'engagea sur ses pas dans un chemin creux, profondément encaissé entre deux collines, où elle ne tarda pas à disparaître.

Pendant que les incidents que nous venons de rapporter se passaient sur le rivage, deux personnes, un homme et une femme, réunis dans un salon modestement bien que confortablement meublé, avaient entre elles une conversation qui, à l'expression enflammée de leur visage, paraissait être des plus orageuses.

Ces deux personnes étaient Carméla et le Scal peur-Blanc.

Carméla était à demi couchée sur un hamac ; elle était pâle, souffrante ; ses traits étaient fatigués ; ses yeux rougis montraient qu'elle avait pleuré.

Le Salpeur-Blanc, revêtu d'un magnifique costume de *campesino* mexicain, marchait à grands pas en mordillant sa moustache grise et en faisant résonner avec colère sur le parquet ses lourds éperons d'argent.

— Prenez garde, Carméla ! dit-il en s'arrêtant tout à coup devant la jeune femme : vous savez que je brise qui me résiste ; pour la dernière fois, je vous le demande, voulez-vous, oui ou non, me dire la raison de ces refus continuels ?

— A quoi bon vous le dire ? répondit-elle d'une voix triste, vous ne me comprendriez pas.

— Oh ! cette femme me rendra fou ! s'écria-t-il en serrant les poings.

— Qu'ai-je donc fait encore ? dit Carméla avec un étonnement ironique.

— Rien, rien, murmura-t-il en reprenant sa marche précipitée. Puis, au bout d'un instant, revenant

vers la jeune fille : Vous me haïssez donc bien? lui dit-il.

Carméla haussa les épaules sans répondre, et détourna la tête.

— Parlez donc! fit-il en lui saisissant le bras et le lui serrant avec force dans sa main nerveuse.

Carméla se débarrassa de son étreinte et lui dit avec amertume :

—Je croyais que depuis que vous aviez quitté les prairies de l'Ouest vous vous contentiez de faire infliger la torture à vos victimes par vos esclaves, sans descendre vous-même au rôle de bourreau.

— Ah! fit-il, avec rage.

— Tenez! reprit-elle, cette comédie ma fatigue. Aussi bien, il faut en finir : je vous connais trop bien maintenant pour ne pas savoir que vous n'hésiterez pas à vous porter envers moi à d'odieuses extrémités, si je ne veux pas me soumettre à votre volonté. Puisque vous l'exigez, je vais vous dévoiler ma pensée tout entière.

Se levant toute droite et le fixant d'un regard clair et provocateur, elle continua d'une voix ferme et profondément accentuée :

— Vous me demandez si je vous hais? Non, je ne vous hais pas : je vous méprise!

— Silence! malheureuse.

— Vous-même m'avez commandé de parler, et je ne me tairai pas avant de vous avoir tout dit! Oui, je vous méprise, parce que, au lieu de respecter une pauvre jeune fille que vous avez lâchement enlevée à ses parents et à ses amis, vous la torturez et vous vous êtes fait son bourreau! Je vous méprise parce que vous êtes un homme sans âme, un

vieillard dont je pourrais être la fille, et que vous ne rougissez pas de me proposer, sous je ne sais quel prétexte ignoble de ressemblance avec une femme que sans doute vous avez tué, de vous aimer.

— Carméla !

— Je vous méprise enfin, parce que vous êtes une bête féroce qui, de tous les sentiments humains, n'en possédez qu'un seul, l'amour du meurtre ! que pour vous il n'existe rien de sacré, et que si j'étais assez folle pour consentir à ce que vous exigez, vous me feriez mourir de désespoir, en me broyant le cœur comme à plaisir !

— Prenez garde, Carméla ! s'écria-il avec rage, en faisant un pas vers elle.

— Des menaces ! continua-t-elle d'une voix éclatante. Eh ! ne sais-je pas que tout est préparé déjà pour mon supplice ? Appelez vos esclaves, mon maître, faites-moi torturer ! Mais sachez-le, jamais, jamais, entendez-vous, je ne consentirai à vous obéir. Je ne suis pas aussi abandonnée que vous vous plaisez à le supposer ; j'ai des amis que j'aime et qui m'aiment aussi. Hâtez-vous ! Qui sait, si vous ne me tuez pas aujourd'hui, si je ne me délivrerai pas demain ?

— Oh ! c'en est trop, dit le Scalpeur-Blanc d'une voix basse et inarticulée, tant d'audace ne restera pas impunie. Ah ! tu comptes, folle enfant, sur tes amis ! mais ils sont loin, fit-il avec un rire amer ; nous sommes en sûreté ici, et je saurai, entends-tu, je saurai te courber sous ma volonté.

— Jamais ! s'écria-t-elle avec exaltation.

Et se précipitant vers lui, elle s'arrêta presque à le toucher en ajoutant :

— Je vous défie, lâche ! qui menacez une femme.

— A moi ! s'écria le Scalpeur-Blanc avec un rugissement de tigre.

Tout à coup la fenêtre s'ouvrit avec fracas, et Tranquille parut.

— Vous avez appelé, je crois, señor? dit-il d'une voix calme, en sautant dans le salon et en s'avançant d'un pas ferme et mesuré.

— Mon père ! mon père ! s'écria la pauvre enfant en se jetant dans ses bras avec bonheur, enfin vous voilà !

Le Scalpeur-Blanc, au comble de la stupéfaction, épouvanté de l'apparition imprévue du chasseur, jetait autour de lui des regards effarés, sans parvenir à reprendre son sang-froid.

Le Canadien, après avoir répondu avec amour au chaleureux accueil de la jeune fille, la déposa doucement sur le hamac, et se tournant vers le Scalpeur-Blanc qui commençait enfin à se remettre :

— Je vous demande pardon, señor, dit-il avec une aisance parfaite, de ne pas vous avoir fait prévenir de ma visite; mais vous le savez, nous sommes en délicatesse, et comme il est probable que si je vous avais écrit vous ne m'auriez pas reçu, j'ai préféré brusquer les choses.

— Au fait señor, que me voulez-vous ? répondit sèchement le Scalpeur.

— Vous me permettrez de vous faire observer señor, répondit Tranquille toujours de son même air placide, que la question me paraît au moins singulière dans votre bouche. Je veux tout simplement reprendre ma fille que vous m'avez enlevée.

— Votre fille? reprit l'autre avec ironie.

— Ma fille ? oui señor.

— Pourriez-vous me prouver que cette jeune personne est réellement votre fille ?

— Hein ! qu'entendez-vous par ces paroles?

— J'entends que doña Carméla n'est pas plus votre fille qu'elle n'est la mienne, que par conséquent nos droits sont égaux, et qu'ainsi je ne suis pas plus forcé de vous la rendre que vous n'êtes en droit de l'exiger.

— C'est fort contrariant, dit sournoisement le chasseur.

— N'est-ce pas ? fit le Scalpeur-Blanc.

Tranquille sourit avec ironie.

— Je crois que vous vous trompez singulièrement, señor, dit-il toujours impassible.

— Ah!

— Ecoutez-moi quelques minutes. Je n'abuserai pas longtemps de vos instants, qui doivent être précieux. Je ne suis qu'un pauvre chasseur, moi, señor, ignorant des choses du monde et des subtilités de la civilisation. Seulement, je crois que l'homme qui adopte un enfant au berceau, en prend soin et l'élève avec une tendresse et un amour qui ne se démentent jamais, est bien plus son père que celui qui, après lui avoir donné la vie, l'abandonne sans plus s'en occuper davantage : voilà de qu'elle façon j'entends la paternité, señor. Peut-être me trompé-je ; mais dans un cas comme dans l'autre, comme je n'ai ni leçons, ni ordres à recevoir de vous, j'agirai comme il me plaira de le faire, que cela vous convienne ou non. Venez, ma chère Carméla, nous ne sommes que trop longtemps demeurés ici.

La jeune fille se leva d'un bond et vint se placer auprès du chasseur.

— Un instant, señor ! s'écria le Scalpeur ; vous avez appris comment on entre dans cette maison, mais vous ignorez comment on en sort !

Et prenant deux pistolets sur une table, il en dirigea les canons vers le Canadien en criant :

— A moi ! à moi !

Tranquille sans s'émouvoir avait épaulé son rifle.

— Je serais charmé que vous m'indiquiez la route, fit-il paisiblement.

Une dizaine d'esclaves et de soldats mexicains se précipitèrent en tumulte dans le salon.

— Ah ! ah ! fit le Scalpeur, je crois que je vous tiens enfin, vieux tueur de tigres !

— Bah ! fit une voix railleuse, pas encore. En ce moment, par la croisée qui avait livré passage au Canadien, le capitaine et ses matelots firent comme un ouragan irruption dans le salon, en poussant des cris épouvantables.

Alors il y eut une mêlée et un désordre inexprimables ; les lumières furent éteintes, et les esclaves, sans armes pour la plupart et ne sachant à combien d'ennemis ils avaient affaire, se mirent à fuir dans toutes les directions. Le Scalpeur fut entraîné par les fuyards, et disparut avec eux.

Les Texiens profitèrent de la stupeur de leurs ennemis pour évacuer le rancho et opérer leur retraite.

— Mon père, s'écria la jeune fille, je savais bien que tu viendrais.

— Oh ! s'écria le chasseur avec un bonheur ineffable, tu m'es enfin rendue !

— Hâtons-nous! hâtons-nous! s'écria le capitaine : qui sait si avant un instant nous ne serons pas accablés par des forces supérieures?

Sur son ordre, les matelots, mettant la jeune femme au milieu d'eux, s'élancèrent au pas de course dans la direction du rivage.

On entendait au loin les tambours et les clairons qui appelaient les troupes aux armes.

Déjà à l'horizon on distinguait les silhouettes noires de nombreux soldats qui accouraient dans l'intention évidente de couper la retraite aux Texiens.

Haletants, épuisés, ceux-ci couraient toujours.

Le rivage commençait à apparaître à leurs yeux : quelques pas encore, et ils l'atteignaient.

Tout à coup une troupe commandée par le Scalpeur-Blanc se précipita sur eux en criant :

— Tue! tue! les Texiens! tue! tue! égorgez! égorgez!

— O mon Dieu! s'écria Carméla en s'affaissant sur elle-même et joignant les mains avec ferveur : mon Dieu! nous abandonnerez-vous?

— Enfants! dit le capitaine en s'adressant à ses marins, ici, il ne s'agit plus de vaincre : il faut mourir!

— Mourons, capitaine! répondirent d'une seule voix les matelots en faisant tête aux Mexicains.

— Père, dit la jeune fille, me laisserez-vous tomber vivante aux mains de ce tigre?

— Non, répondit Tranquille en déposant un baiser sur son front pâle. Tiens, enfant, voilà mon poignard!

— Merci! dit-elle en s'en emparant et les yeux

rayonnants de joie : oh! maintenant je suis certaine de mourir libre!

Pour ne pas être entourés, les Texiens s'étaient adossés à un rocher et ils attendaient, la baïonnette croisée, le choc des Mexicains!

— Rendez-vous, chiens! cria avec mépris le Scalpeur.

— Allons donc! répondit le capitaine : vous êtes fou, señor! Est-ce que des hommes comme nous se rendent jamais?

— En avant! vociféra le Scalpeur.

Les Mexicains se précipitèrent sur leurs ennemis avec une rage indicible.

Alors commença une lutte héroïque, gigantesque, le combat impossible à décrire de trois cents hommes contre trente; carnage horrible et sans merci, où personne ne demandait quartier, et où les Texiens certains de tomber tous, ne voulaient succomber qu'après s'être ensevelis sous un monceau de cadavres ennemis.

Après vingt minutes qui durèrent un siècle, les Texiens n'étaient plus que douze debout : dix-huit avaient succombé! Le capitaine, Tranquille, Quoniam et neuf matelots restaient seuls, accomplissant des prodiges de valeur.

— Enfin! s'écria le Scalpeur en bondissant pour saisir Carméla.

— Pas encore! dit Tranquille en lui portant un coup de hache.

Le Scalpeur évita le coup en se jetant de côté et riposta avec son machete.

Tranquille tomba sur un genou. Il avait la cuisse traversée.

— Oh ! s'écria-t-il avec désespoir, perdue ! mon Dieu, perdue !

Carméla comprit qu'il ne lui restait plus d'espoir. Appuyant alors le poignard sur sa poitrine :

— Un pas de plus, cria-t-elle au Scalpeur, et je tombe morte à vos pieds !

Malgré lui, cet homme fauve, terrifié par la résolution qu'il voyait étinceler dans l'œil de la jeune fille, hésita une seconde ; mais reprenant presque aussitôt toute sa férocité :

— Que m'importe, s'écria-t-il, pourvu que tu ne sois à personne !.

Et il s'élança vers elle en poussant un hurlement sauvage.

Epouvanté du danger immense que courait sa fille, le chasseur réunit toutes ses forces, et par un effort surhumain il se retrouva debout et menaçant devant son ennemi.

Les deux hommes échangèrent un regard terrible et se précipitèrent l'un vers l'autre.

Carméla presque morte de terreur gisait étendue entre les deux ennemis, formant avec son corps une barrière qu'ils n'osèrent franchir, mais par-dessus laquelle ils croisèrent leurs machetes dont les lames se froissèrent avec un bruit sinistre.

Malheureusement, Tranquille, affaibli par sa blessure, ne pouvait, malgré son indomptable courage, longtemps soutenir ce combat acharné, et par conséquent ne retardait que de quelques minutes l'effroyable catastrophe qu'il voulait empêcher. Il le comprit aussi, car, tout en maniant son machete avec une dextérité peu commune, et ne laissant pas à son adversaire le temps de respirer, il jeta un re-

gard inquiet autour de lui : Quoniam combattait comme un lion à ses côtés.

— Ami ! s'écria-t-il d'une voix navrante, au nom de ce que vous avez de plus cher, sauvez-la, sauvez Carméla !

— Mais vous? répondit le nègre.

— Eh ! fit noblement le chasseur, moi, qu'importe ce que je deviendrai, pourvu qu'elle échappe à ce monstre et qu'elle soit heureuse !

Quoniam hésita une seconde : un sentiment de regret et de douleur assombrit son visage. Mais, à un dernier regard du chasseur, regard chargé d'une expression de désespoir impossible à rendre, il se décida enfin à lui obéir, et abaissant sa hache ruisselante de sang et rouge jusqu'à la poignée, il se pencha vers la jeune fille.

Mais celle-ci, se redressant tout à coup et bondissant comme une lionne :

— Laissez-moi ! laissez-moi ! s'écria-t-elle avec délire : c'est pour moi qu'il meurt, je ne veux point l'abandonner !

Et elle se plaça résolûment auprès de son père.

Au mouvement de celle qu'ils se disputaient avec tant d'acharnement, les deux hommes avaient fait un pas en arrière en abaissant la pointe de leurs machetes.

Mais cette trêve ne fut que de courte durée, car après une seconde de répit ils revinrent comme d'un commun accord l'un vers l'autre.

Alors Texiens et Mexicains se rejetèrent dans la mêlée avec une nouvelle fureur, et le combat recommença plus terrible que jamais.

XXV

EN AVANT!

Cependant, maître Lovel faisait vigoureusement ramer ses canotiers, afin de gagner bientôt le rivage. Mais quelque désir qu'il eût de se presser, il lui fut impossible d'atteindre la plage aussitôt qu'il l'aurait voulu, parce que ne connaissant pas la côte et voguant pour ainsi dire à l'aveuglette, son canot toucha à plusieurs reprises contre des roches sous-marines, ce qui lui fit perdre un temps considérable en l'obligeant à changer plusieurs fois de direction. Aussi, lorsqu'enfin il arriva à terre, depuis longtemps déjà le capitaine était débarqué.

Le vieux marin fit tenir son canot et celui du capitaine accostés afin de pouvoir s'en servir au besoin ; il sauta sur le sable suivi de ses hommes et s'avança avec précaution dans l'intérieur des terres.

A peine avait-il fait en avant quelques pas au hasard, que le bruit d'une course furieuse parvint jusqu'à lui, et du chemin creux dont nous avons parlé, il vit s'élancer, en désordre et serrés de près par un grand nombre de soldats mexicains, les marins qui avaient accompagné le capitaine dans son expédition.

Maître Lovel ne perdit pas la tête dans cette circonstance critique. Au lieu de se jeter dans la mêlée, il embusqua ses hommes derrière un bouquet d'arbres du Pérou et de mahoganys qui s'élevaient à peu de distance, et se prépara avec un grand

sang-froid à faire une diversion en faveur de ses camarades lorsque le moment propice serait venu.

Les Texiens, adossés à un rocher, à dix pas au plus de la mer, combattaient en désespérés contre un nombre infini d'ennemis. Une minute encore et c'en était fait, ils périssaient tous, lorsque tout à coup le cri : *En avant! Texas y libertad!* résonna avec force derrière les Mexicains, accompagné d'une clameur formidable, et une décharge meurtrière faite presque à bout portant vint semer l'épouvante et le désordre dans leurs rangs.

C'était maître Lovel qui opérait sa diversion pour sauver son capitaine, ou comme il disait dans son naïf dévouement, son fils adoptif.

Les Mexicains, qui déjà se croyaient vainqueurs, furent terrifiés par cette attaque imprévue, que, à cause de la vigueur avec laquelle elle était conduite, ils crurent faite par un corps considérable de ces redoutables francs-tireurs, commandés par le Jaguar, dont la réputation était déjà immense dans les rangs de l'armée américaine.

Persuadés que les Texiens avaient débarqué en grand nombre, et n'avaient feint de reculer que pour les faire tomber plus sûrement dans le piége, ils hésitèrent, reculèrent à leur tour, et finalement, saisis d'une terreur panique que leurs officiers ne parvinrent pas à maîtriser, ils se débandèrent et se mirent à fuir dans toutes les directions, en jetant leurs armes.

Les Texiens ranimés par l'arrivée providentielle du vieux marin et excités par la voix de leur capitaine, redoublèrent d'efforts.

Tranquille entoura sa cuisse d'un mouchoir, et

soutenu par Quoniam qui pendant l'action ne l'avait pas quitté d'un pouce, se mit en retraite vers les embarcations entraînant Carméla avec lui et suivi du capitaine et de ses braves matelots. Ceux-ci, comme des lions aux abois, se retournaient à chaque instant pour fondre haches et baïonnettes hautes sur quelques Mexicains que leurs officiers étaient enfin parvenus à réunir, mais qui cependant n'osaient se hasarder à serrer de trop près les redoutables adversaires que depuis le commencement de l'action ils avaient appris à apprécier et par conséquent à craindre.

Toujours combattant les marins atteignirent enfin les canots préparés pour les recevoir.

Le capitaine Johnson ordonna de placer les blessés dans la chaloupe, et montant dans l'autre embarcation avec Tranquille, Quoniam et les hommes valides, il parvint à quitter la côte en remorquant le canot qui servait d'ambulance.

Cette audacieuse retraite, opérée sous le feu de l'ennemi, fut exécutée avec une précision et une adresse admirables.

Une partie de l'équipage de la péniche tiraillait contre les Mexicains qui garnissaient le rivage, tandis que l'autre partie nageait vigoureusement dans la direction du brick.

Bientôt la côte disparut en se confondant avec la brume, les cris de l'ennemi devinrent moins distincts, les coups de fusil cessèrent, les lumières que l'on voyait courir çà et là sur le rivage s'éteignirent les unes après les autres, et tout retomba dans le silence.

— Ah! dit le capitaine avec un soupir de soula-

gement, en tendant la main à maître Lovel, sans toi, père, nous étions perdus!

— By god! répondit le vieux marin avec un gros rire et en se frottant joyeusement les mains, je me doutais bien que si vous vous cachiez de moi, c'est que vous ruminiez quelque folie; aussi, je me suis méfié.

Le capitaine ne répondit que par une nouvelle étreinte amicale à ces paroles du digne contremaître.

Carméla, les mains jointes et les yeux au ciel, priait avec ferveur, rendant grâce à Dieu de sa miraculeuse délivrance.

— Voilà celle que nous avons sauvée, dit Tranquille. C'est à vous que je dois d'avoir retrouvé ma fille, je ne l'oublierai pas, capitaine!

— Bah! vieux chasseur, fit en riant le capitaine, je n'ai fait que tenir la parole que je vous avais donnée: n'avais-je pas juré de vous aider, même au péril de ma vie?

— Et vous avez été bien prêt de perdre votre enjeu, observa maître Lovel. Après ça, ajouta-t-il en se reprenant avec galanterie, bien que je ne m'y connaisse guère, je comprends parfaitement qu'on risque sa peau pour amariner une aussi gentille corvette, by god!

Cette saillie ramena parmi les marins la gaîté que les graves événements qui venaient de se passer avaient fait provisoirement envoler.

— Nous sommes bien véritablement hors de danger, n'est-ce pas, mon père? demanda la jeune fille avec un frémissement de crainte qu'elle fut impuissante à dissimuler.

— Oui, mon enfant, rassure-toi, répondit le chasseur : nous sommes en sureté maintenant.

Justement au même instant les matelots, comme s'ils eussent voulu appuyer la parole du Canadien, ou peut-être plutôt dans le but de narguer les ennemis auxquels ils avaient si bravement échappé, commencèrent un de ces chants cadencés qui servent à régler la mesure et dont chacun répète les paroles en *souquant* sur les avirons.

Nous donnerons ici les premiers couplets de ce chant de bord, que nous traduisons plutôt comme spécimen de poésie maritime que pour sa valeur réelle.

Maître Lovel, après avoir tourné et retourné plusieurs fois dans sa bouche l'énorme chique qui lui gonflait la joue droite, fit signe aux matelots de la péniche et entonna le premier d'une voix rauque ce refrain que tous reprirent en chœur après lui :

Des flots mouvants
Avec nos rames
Fendons les lames
Malgré les vents?

Ce chant, accompagné en sourdine par le bruit de la mer et le sifflement de la brise, courait sur le dos des lames et allait ironiquement mourir aux oreilles des Mexicains rassemblés sur la plage.

— Allons, les gars ! reprit maître Lovel, attention à nager ensemble !

Et il reprit :

Le capitaine a dit qu'en Chine
Nous trouverions des lingots d'or,

Que tout marin de bonne mine
En rapporterait un trésor.

Le refrain fut répété joyeusement par tout l'équipage :

— A moi ! dit alors le capitaine Johnson, charmé de voir les matelots revenir aussi vite à leur insouciance accoutumée, et voulant s'associer à leur gaîté :

Le second a dit qu'au Mexique
Nous trouverions le paradis,
Et que grâce à notre physique,
Nous épouserions des houris !

— By god ! fit maître Lovel lorsque le chœur eut répété le refrain, c'est un vrai chant de corsaire, cela. Attention !

Le matelot dit qu'il faut boire
Le vin qu'on vole aux ennemis,
Et qu'il ne connaît d'autre gloire
Que de se battre et d'être gris !

Ce couplet obtint un succès beaucoup plus franc que les précédents. Maître Lovel, encouragé par ces témoignages non équivoques de la part des matelots, commença immédiatement le quatrième couplet :

Le mousse a dit que toute femme
Est infidèle en tout pays,
Et qu'il aime bien mieux la lame
Que les trésors et les houris !

Ce fut en riant à gorge déployée que les nageurs

chantèrent en appuyant avec force sur les avirons:

Des flots mouvants
Avec nos rames
Fendons les lames
Malgré les vents!

Cette chanson, interminable comme toutes les complaintes de bord, aurait selon toutes probabilités duré longtemps encore, si tout à coup le capitaine n'avait d'un geste impérieux ordonné de faire silence.

— Est-ce qu'un nouveau danger nous menace? demanda Tranquille avec inquiétude.

— Peut-être! répondit le capitaine, qui depuis quelques instants interrogeait l'horizon en fronçant les sourcils.

— Que voulez-vous dire? s'écria le chasseur.

— Voyez! répondit le capitaine, en étendant le bras dans la direction du village de pêcheurs dont nous avons parlé plus haut.

Tranquille saisit vivement la longue-vue.

Une douzaine de grandes barques, pleines de soldats, sortaient d'une petite crique et gagnaient le large.

La mer était houleuse, la brise forte, et la chaloupe surchargée de monde n'avançait que lentement, obligée de remorquer le canot.

Le péril auquel on avait cru échapper renaissait sous une autre forme, et cette fois il prenait des dimensions réellement effrayantes, car les Mexicains se rapprochaient rapidement et ne tarderaient pas à arriver à portée de fusil.

Le brick, dont on apercevait la haute mâture, n'était, il est vrai, qu'à deux encâblures au plus des chaloupes texiennes; mais les quelques hommes laisses à bord ne suffisaient pas, tant s'en fallait, pour exécuter les manœuvres nécessaires pour que le navire vînt d'une manière efficace en aide à ses embarcations.

La position. se faisait à chaque seconde plus critique, le capitaine se leva :

— Enfants! dit-il, que les dix meilleurs nageurs d'entre vous se jettent à la mer et aillent avec moi chercher le navire.

— Capitaine, s'écria le chasseur, que prétendez-vous faire?

— Vous sauver, répondit il simplement en se préparant à mettre son projet à exécution.

— Oh! oh! fit brusquement maître Lovel, je ne souffrirai pas une telle folie.

— Silence, monsieur, interrompit le capitaine avec rudesse, je commande seul à mon bord.

— Mais, vous êtes blessé? reprit le maître.

Effectivement, le capitaine Johnson avait reçu un coup de hache qui avait profondément entaillé son épaule droite.

— Silence, vous dis-je! Je n'admets pas d'observations!

Le vieux marin baissa la tête en essuvant une larme à la dérobée.

Après avoir serré la main du chasseur, le capitaine et ses dix matelots plongèrent résolûment dans la mer et disparurent dans l'ombre.

A la nouvelle d'un nouveau danger, Carméla était tombée anéantie dans le fond de la chaloupe.

Maître Lovel, la tête penchée en avant, cherchait à découvrir son chef. De grosses larmes coulaient le long de ses joues hâlées, et tous ses membres étaient agités de mouvements convulsifs.

Les Mexicains approchaient de plus en plus. Déjà ils étaient assez près pour qu'on pût facilement distinguer le nombre de leurs barques, et un brick-goëlette sortait à son tour de la crique et faisait force de voiles pour se joindre à la flottille d'abordage et assurer le succès de l'attaque.

En ce moment un cri lugubre, désespéré comme un dernier râle d'agonie, traversa l'espace et fit tressaillir d'épouvante tous ces hommes qu'aucun danger ne pouvait émouvoir.

— Oh! le malheureux! s'écria Tranquille en se levant et en faisant un geste pour s'élancer.

Lovel l'arrêta par la ceinture, et malgré sa résistance, l'obligea à se rasseoir.

— Que faites-vous donc? lui demanda-t-il.

— Eh! reprit Tranquille, j'acquitte ma dette envers votre capitaine : il a risqué sa vie pour moi, je vais à mon tour risquer la mienne pour le sauver.

— Bien! by god! s'écria le contre-maître, vous êtes un homme! Mais tenez-vous en repos; ceci ne vous regarde pas, j'en fais mon affaire.

Et avant que Tranquille eût eu le temps de lui répondre, il plongea dans les flots.

Le capitaine avait trop présumé de ses forces. A peine dans l'eau, sa blessure lui avait causé des souffrances intolérables, et son bras s'était engourdi. Avec cette ténacité qui faisait le fond de son caractère, il avait voulu lutter contre la douleur, et la

vaincre ; mais la nature avait été plus forte que sa volonté et son énergie, un brouillard avait passé sur ses yeux, ses mouvements avaient perdu leur ensemble, et il s'était senti couler.

Alors il avait poussé ce cri d'appel suprême auquel maître Lovel avait répondu en volant à son secours.

Dix minutes se passèrent, dix minutes d'angoisse, pendant lesquelles les individus restés à bord de la chaloupe osèrent à peine respirer.

— Courage, les gars ! cria tout-à-coup la voix haletante de Lovel, il est sauvé !

Les marins poussèrent une exclamation de joie, et, se courbant sur les avirons, ils redoublèrent d'efforts.

Une décharge épouvantable leur répondit, et les balles vinrent s'aplatir en sifflant contre les plats-bords de la péniche et faire bouillonner la mer autour d'elle.

Les Mexicains, arrivés à portée, ouvraient un feu terrible contre les Texiens.

Ceux-ci ne ripostèrent pas, mais continuèrent à ramer.

Un grondement sourd se fit entendre, suivis de cris de désespoir et d'imprécations, et une masse passa au vent de la chaloupe.

C'était le brick qui venait au secours de son équipage et qui, en passant, coulait et dispersait les embarcations ennemies.

En mettant le pied sur le pont du navire, Carméla, succombant enfin à ses émotions, perdit connaissance.

Tranquille la saisit dans ses bras, et aidé par Quo-

niam et le capitaine, il la descendit en toute hâte dans la cabine.

— Capitaine! capitaine! cria un mousse en se précipitant dans la chambre, les Mexicains! les Mexicains!

Pendant que les Texiens s'occupaient à transborder leurs blessés, persuadés que les barques mexicaicaines avaient été toutes, ou du moins la plus grande partie, coulées par le navire, ils n'avaient pas songé à surveiller des ennemis qu'ils croyaient anéantis. Ceux-ci avaient habilement profité de cette négligence pour se rallier, et, se réunissant sous l'avant du brick, ils s'étaient audacieusement élancés à l'abordage en grimpant après les chaînes de haubans, la civadière et tous les bouts de corde qu'il leur avait été possible de saisir. Heureusement maître Lovel avait fait tendre le soir précédent les filets d'abordage. Grâce à cette sage précaution du vieux marin, la surprise désespérée des Mexicains n'obtint pas le succès qu'ils s'étaient promis.

Les Texiens, obéissant à la voix de leur capitaine, saisirent de nouveau leurs armes et se précipitèrent sur les Mexicains déjà presque maîtres de l'avant du navire où ils commençaient à s'affermir.

Tranquille, Quoniam, le capitaine Johnson et Lovel, armés de haches, l'œil étincelant et la lèvre frémissante, s'étaient placés au premier rang et excitaient par leur exemple leurs hommes à bien faire leur devoir.

Alors, sur un espace restreint de dix mètres carrés au plus, commença un de ces effroyables combats maritimes, sans ordre et sans tactique, où la rage et la force brutale suppléent à la science.

Lutte horrible, carnage affreux, à coups de piques, de haches, de sabres, lutte où chaque blessure est mortelle et qui rappelle ces hideux combats à outrance des plus mauvais jours du moyen-âge, alors que la force brutale seule faisait loi.

Jamais le Scalpeur-Blanc n'avait combattu avec autant d'acharnement. Furieux d'avoir laissé échapper la proie dont il s'était si audacieusement emparé, à demi fou de colère, il semblait se multiplier, s'élançant sans relâche, avec des rauquements de bête fauve, au plus épais de la mêlée, cherchant Carméla et brûlant de tuer celui qui la lui avait si intrépidement ravie.

Le hasard sembla vouloir un instant lui sourire en le plaçant tout à coup en face du capitaine.

— A nous deux ! s'écria-t-il en poussant un cri de joie.

Le capitaine leva sa hache.

— Non ! non ! fit Tranquille en se jetant vivement devant lui, cette victime m'est réservé ! C'est moi, moi seul qui tuerai ce tigre à face humaine. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourd ricanement, c'est mon métier de tuer les bêtes fauves : celle-là ne saurait m'échapper.

— Ah ! fit le Scalpeur-Blanc, c'est bien réellement la fatalité qui te remet devant moi ! Eh bien, soit ! A toi d'abord !

— C'est toi qui va mourir, misérable ! reprit le Canadien. Ah ! tu m'avais enlevé ma fille, tu te croyais bien caché, n'est-ce pas ? Mais je m'étais mis sur ta piste, voilà trois mois que je te suis pas à pas et que je guette l'heure favorable de la vengeance.

En entendant ces paroles, le Scalpeur se précipita avec rage sur son ennemi.

Celui-ci ne fit pas un mouvement pour l'éviter; au contraire, il le saisit dans ses bras nerveux et, s'abandonnant complétement sur lui, il chercha à le renverser, tout en lui labourant les reins avec la pointe de son poignard.

Ces deux hommes, les regards étincelants, les lèvres écumantes, animés d'une haine implacable, enlacés poitrine contre poitrine, visage contre visage, silencieux et horribles à voir, cherchant chacun à tuer son adversaire, se souciant peu de vivre pourvu que son ennemi mourût, ressemblaient à deux bêtes fauves acharnées à s'entre-détruire.

Texiens et Mexicains s'étaient arrêtés comme d'un commun accord et demeuraient spectateurs épouvantés de cet atroce combat.

Enfin le chasseur, grièvement blessé déjà avant la lutte, tomba en entraînant son ennemi dans la chute.

Celui-ci poussa un cri de triomphe qui s'éteignit en un râle de douleur : Quoniam s'était précipité à corps perdu sur lui; malheureusement il avait mal calculé son élan, et tous deux tombèrent dans la mer qui se referma sur eux avec un bruit sourd et sinistre.

Les Mexicains, privés de leur chef, ne songèrent plus qu'à fuir et se jetèrent en désordre dans leurs barques.

Une minute plus tard ils avaient tous quitté le brick.

En ce moment Quoniam reparut. Le brave nègre ruisselait d'eau. Il fit quelque pas en chancelant et

vint s'affaisser auprès de Tranquille auquel Carméla et le capitaine prodiguaient les soins les plus empressés, et qui commençait à reprendre connaissance.

Au bout de quelques instants le chasseur se sentit assez fort pour essayer de se relever.

— Eh bien! demanda-t-il à Quoniam en tournant la tête vers lui, est-il mort?

— Je le crois, répondit le nègre. Tenez, ajouta-t-il en lui tendant un objet de petite dimension qu'il tenait caché dans sa main.

— Qu'est-ce que c'est que cela? reprit le chasseur.

Quoniam secoua tristement la tête.

— Regardez, dit-il.

Après avoir un instant attentivement examiné le nègre, dont les traits exprimaient un abattement étrange chez un pareil homme :

— Seriez-vous grièvement blessé? lui demanda-t-il avec inquiétude.

Le nègre secoua la tête.

— Non, répondit-il, je ne suis pas blessé.

— Qu'avez-vous donc alors ?

— Prenez ceci, reprit-il en étendant une seconde fois le bras, prenez ceci et vous le saurez.

Étonné de cette insistance singulière, Tranquille tendit le bras à son tour.

— Donne! dit-il

Quoniam lui remit l'objet qu'il semblait dérober aux regards des personnes présentes.

Le Canadien poussa un cri de surprise en le voyant.

— Où as-tu trouvé cela ? s'écria-t-il avec anxiété ?

— Quand je me suis précipité sur cet homme, je ne sais comment cela se fit, mais cette chaîne et ce qui se trouve après furent pour ainsi dire placés par le hasard dans ma main. En tombant à la mer, je conservai cette chaîne ; la voilà, faites-en ce que vous voudrez.

Tranquille, apès avoir une seconde fois examiné cet objet mystérieux, le cacha dans sa poitrine en poussant un profond soupir.

Tout à coup Carméla se redressa avec épouvante.

— Oh ! voyez ! voyez, mon père ! s'écria-t-elle, malheur ! malheur ! nous sommes perdus !

Le chasseur tressaillit au son de la voix de la jeune fille, ses yeux se remplirent de larmes.

— Que se passe-t-il donc ? murmura-t-il d'une voix faible.

— Il se passe, dit rudement le capitaine, que, à moins d'un miracle, pour cette fois, ainsi que le dit doña Carméla, nous sommes bien réellement perdus !

Et il montra une trentaine de chaloupes, armées en guerre, qui arrivaient à force de rames et convergeaient autour du brick de façon à l'enserrer dans un cercle dont il lui serait impossible de sortir.

— Oh ! c'est trop de fatalité ! s'écria Carméla avec désespoir.

— Non, ce n'est pas possible, dit vivement Tranquille ! Dieu ne nous abandonnera pas ainsi !

— Nous sommes sauvés ! s'écria maître Lovel,

nous sommes sauvés! Voyez! voyez! les barques virent de bord et prennent chasse.

L'équipage poussa un hurra de joie et de triomphe.

Aux premiers rayons du soleil levant la corvette la *Libertad*, apparaissait franchissant la passe de Galveston et manœuvrant à deux portés de canon au plus du brick.

Les chaloupes mexicaines faisaient force de rames dans la direction de la terre.

Bientôt toutes eurent disparu.

Le brick laissa alors arriver sur la corvette, et tous deux reprirent de conserve la direction du mouillage.

Une heure plus tard les deux bâtiments étaient affourchés à l'abri des canons du fort.

A peine les navires avaient-il laissé tomber l'ancre, qu'une embarcation accosta le brick. Cette embarcation venait du fort, elle amenait le Jaguar et El Alferez.

Les prisonniers mexicains avaient été remis à la garde du Jaguar, qui, tout en ordonnant qu'on les surveillât avec soin, avait cependant jugé convenable de les laisser libres dans l'enceinte de la forteresse.

La réussite des deux hasardeuses expéditions tentées par les Texiens avait fait faire un grand pas à la cause qu'ils défendaient. En quelques heures, la la révolte était devenue révolution, et les chefs insurgés, des hommes avec lesquels on était désormais contraint de compter.

Le Jaguar désirait pousser activement les choses. Il voulait profiter du découragement probable des

Mexicains pour obtenir, si cela était possible, la reddition de la ville sans coup férir..

Dans sa conversation avec le colonel Melendez, le jeune chef lui avait exprès annoncé aussi brusquement le résultat de ces expéditions, comptant, pour le succès de ses négociations futures, sur la stupeur qu'éprouverait le général Rubio à cette nouvelle.

Mais avant de rien entreprendre, le Jaguar voulait s'aboucher avec ses amis, afin d'arrêter d'une façon définitive la conduite qu'il devait tenir dans une circonstance si grave, ne se souciant nullement d'assumer sur lui la responsabilité des résolutions qui seraient prises.

C'était agir non-seulement avec prudence, mais encore avec une entière abnégation, surtout après la conduite qu'il avait tenu depuis le commencement des hostilités avec le gouvernement mexicain, et la haute position à laquelle il était parvenu parmi les siens.

Mais comme le cœur de l'homme même le plus pur et le plus loyal, n'est jamais exempt de ces faiblesses inhérentes à la nature humaine, le Jaguar peut-être sans oser se l'avouer à soi-même, avait un autre motif qui le poussait à venir ainsi en toute hâte à bord du brick.

Ce motif, d'une nature toute intime, était le désir de connaître le plus tôt possible les résultats de l'expédition tentée par Tranquille et le capitaine Johnson contre le rancho du Scalpeur-Blanc.

Aussi, à peine le jeune homme eut-il posé le pied sur le pont du navire, que sans même répondre aux salutations empressées de ses amis qui étaient

accourus le recevoir à la coupée, il s'informa de Tranquille, s'étonnant avec raison de ne pas le voir parmi les personnes présentes.

Le capitaine, sans lui répondre autrement, lui fit signe de le suivre.

Le jeune homme sans rien comprendre à cette réserve, mais sérieusement inquiet, descendit dans la chambre.

Là, il vit Tranquille couché sur un cadre. Une femme pleurait assise auprès de lui sur un tabouret.

Le Jaguar fut sur le point de défaillir, il pâlit : dans cette femme il avait reconnu Carméla.

Son émotion fut tellement vive, qu'il fut contraint de s'appuyer à la cloison pour ne pas tomber.

Au bruit causé par son arrivée, la jeune fille avait relevé la tête.

— Oh ! s'écria-t-elle en joignant les mains avec joie, c'est vous ! vous, enfin !

— Merci, Carméla ! répondit-il d'une voix étouffée, merci de cette bonne parole ! elle me prouve que vous ne m'avez pas oublié.

— Vous oublier, vous à qui, après mon père, je dois tout ! Oh ! vous savez bien que c'était impossible.

— Merci encore ? vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir combien vous me rendez heureux en ce moment, Carméla. Ma vie entière employée à vous servir ne suffira pas pour reconnaître le bien que vous me faites. Vous êtes enfin libre ! Brave Tranquille, j'étais sur qu'il réussirait !

— Hélas ! mon ami, cette réussite lui coûte cher.

— Que voulez-vous dire? Il n'est pas dangereusement blessé, j'espère?

— Je crains le contraire, mon ami.

— Oh! nous le sauverons!

— Approchez, Jaguar, dit alors le chasseur d'une voix faible; donnez-moi votre main, que je la presse dans les miennes.

Le jeune homme s'approcha vivement.

— Oh! de grand cœur, s'écria-t-il en lui tendant la main.

— L'affaire a été chaude, mon ami, reprit le Canadien, cet homme est un lion.

— Oui, oui, c'est un rude adversaire; mais vous en êtes venu à bout enfin?

— Grâce à Dieu! mais je conserverai ses marques toute ma vie, si Dieu veut que je me relève.

— Canarios! j'espère que cela sera et bientôt.

Le chasseur hocha la tête.

— Non, non, répondit-il: je me connais en blessures pour en avoir fait pas mal moi-même et en avoir reçu bon nombre; celles ci sont sérieuses.

— Ne conservez-vous donc plus d'espoir de guérison?

— Je ne dis pas cela. Seulement, je vous répète que bien des jours se passeront avant que je puisse retourner au désert, reprit le chasseur avec un soupir étouffé.

— Bah! bah! qui sait? Toute blessure qui ne tue pas est bien vite guérie, disent les Indiens, et ils ont raison. Et cet homme, qu'est-il devenu?

— Selon toutes probabilités il est mort, dit Tranquille d'une voix sourde.

— Alors, tout est pour le mieux.

En ce moment, le capitaine Johnson entr'ouvrit la porte.

— Une embarcation portant pavillon parlementaire accoste le navire ; que faut-il faire demanda-t-il.

— La recevoir, sangre de Dios ! la recevoir, mon cher Johnson. Cette embarcation doit, si je ne me trompe, être une messagère de bonnes nouvelles.

— Nos amis désireraient que vous fussiez là pour entendre les propositions qui sans doute vont nous être faites.

— Qu'en dites-vous, Tranquille ? demanda le jeune chef en se tournant vers le vieux chasseur.

— Allez, mon ami, où vous appelle votre devoir, répondit celui-ci ; je sens que j'ai besoin de repos. Du reste, votre absence ne sera pas longue, n'est-ce pas ?

— Certes ! et aussitôt libre, je reviendrai près de vous, mais pour vous faire transporter à terre ; votre état réclame les soins que vous ne pouvez recevoir ici.

— J'accepte, mon ami, d'autant plus que je crois qu'effectivement l'air de la terre me fera du bien.

— Voilà qui est convenu, dit joyeusement le Jaguar ; à bientôt !

— A bientôt ! répondit Tranquille qui se laissa retomber sur sa couche,

Le jeune homme après avoir salué Carméla qui lui répondit par un doux et triste regard, sortit de la cabine avec le capitaine et remonta sur le pont.

Dans notre prochain ouvrage nous retrouverons face à face tous les personnages de cette longue

histoire, car la partie suprême est prête à s'engager; la liberté et le despotisme se trouvent enfin en présence et d'une bataille va dépendre peut-être le sort d'un peuple (1).

(1) Voir *le Cœur-Loyal*, 1 vol. in-12. Amyot éditeur, 8 rue de la Paix, Paris.

FIN.

TABLE

		Pages.
I.	— Fray Antonio	1
II.	— Diplomatie Indienne	15
III.	— Dans le Précipice	29
IV.	— Deux Ennemis	44
V.	— Le général Rubio	60
VI.	— Le conseil des Chasseurs	76
VII.	— Un ancien Ami	92
VIII.	— Le retour de Quoniam	109
IX.	— L'Hospitalité	124
X.	— L'Hacienda del Mezquite	139
XI.	— Métamorphose de Fray Antonio	155
XII.	— La Sommation	172
XIII.	— Le Siége	189
XIV.	— La Proposition	208
XV.	— Coup de Foudre	227
XVI.	— Les Conspirateurs	245
XVII.	— L'Espion	265
XVIII.	— La Pulqueria	285
XIX.	— En Mer	309
XX.	— La Prise	331
XXI.	— Une Légende fantastique	348
XXII.	— La Surprise	369
XXIII.	— El Salto del Frayle	391
XXIV.	— La Descente	411
XXV.	— En avant	430

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

